VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PENDANT LES ANNEES 1790, 1791 ET 1792, ...





VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

TOME I.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1790, 1791 ET 1792,

PAR ÉTIENNE MARCHAND,

PRÉCÉDÉ D'UNE

INTRODUCTION HISTORIQUE;

AUQUEL on a joint des Recherches sur les Terres australes de Drake, et un Examen critique du Voyage de Roggeween;

ORNÉ DE CARTES ET FIGURES:

PAR C. P. CLARET FLEURIEU,

De l'Institut national des Sciences et des Arts, et du Bureau des Longitudes, etc.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez COURCIER, Imprimeur-Libraire pour les Sciences, quai des Augustins, n° 57.

1809.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

INTRODUCTION.

VOYAGE DE MARCHAND.

Fin de la Table des Matières du Tome I.

INTRODUCTION.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

TOME I.

1.° INTRODUCTION, ou Histoire abrégée de la Découverte progressive de la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, depuis l'Année 1537, que CORTÈS découvrit par mer la CALIFORNIE, jusqu'en 1791, que le capitaine MARCHAND aborda à cette Côte par le cinquante-troisième Parallèle[1].

2.° RELATION DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait en 1790, 1791 et 1792 par ÉTIENNE MARCHAND.

CHAPITRES I, II et III.

TOME II.

Suite de la RELATION du VOYAGE.

Du CHAPITRE IV au Chapitre IX et dernier.

---

[1] Cette *INTRODUCTION* conduit l'Histoire des Découvertes dans cette partie du Monde jusqu'à la dernière Expédition que le Gouvernement Britannique a ordonnée pour faire une Reconnoissance complète de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*; car nous savons que c'est vers le milieu du mois d'Avril de l'Année 1792, que les Bâtimens employés dans cette grande entreprise ont abordé à la Côte de *New-Albion*, d'où ils ont dû s'élever jusqu'au soixantième Parallèle : cette Reconnoissance complétera la Découverte.

TOME III.

1.° RÉSULTAT DES OBSERVATIONS DE LATITUDE ET DE LONGITUDE faites sur le Navire LE SOLIDE, dans le cours de son Voyage autour du Monde, servant à déterminer les changemens qu'ont apportés les COURANS à la Direction et à la Vîtesse apparentes du Vaisseau, dans les différens Parages qu'il a traversés, ainsi que l'ERREUR du calcul de l'ESTIME, dans l'intervalle des Observations, et à l'époque de chaque Attérage.

2.° ADDITIONS à la RELATION DU VOYAGE.

3.° ADDITIONS aux RÉSULTATS DES OBSERVATIONS.

TOME IV.

HISTOIRE NATURELLE des Oiseaux, des Poissons, des Cétacées, des Amphibies, et des Plantes et autres Productions marines, que LE SOLIDE a rencontrés à la mer dans sa CIRCONNAVIGATION DU GLOBE.

TOME V.

1.° Suite de l'HISTOIRE NATURELLE.

2.° ADDITIONS à l'HISTOIRE NATURELLE.

3.° RECHERCHES sur les îles et le Port

découverts par Sir FRANCIS DRAKE, en 1578, dans le GRAND OCÉAN AUSTRAL; et identité de ces Terres et de la partie Occidentale-Méridionale de la TIERRA DEL FUEGO (la *Terre de Feu*); avec des NOTES relatives à ces RECHERCHES.

4.° EXAMEN CRITIQUE des Relations du Voyage autour du Monde, fait, en 1721 et 1722, par l'Amiral hollandais ROGGEWEEN : pour parvenir à déterminer la Position géographique de chacune des Découvertes de cet Amiral ; et démêler quelles de ces Découvertes ont été reconnues par les Navigateurs de notre temps, et quelles autres restent encore à chercher :

Auquel on a joint un TABLEAU COMPARATIF des Positions différentes que divers Géographes ont données aux Découvertes de ROGGEWEEN; avec des NOTES relatives à cet EXAMEN.

5.° LISTE DES AUTEURS cités dans l'Ouvrage, et TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES, communes aux Tomes I, II, III, IV et V.

TOME VI[1].

1.° OBSERVATIONS sur la DIVISION HYDROGRAPHIQUE DU GLOBE; et changemens

[1] Le Tome VI, imprimé sur papier *Grand-Raisin*, est commun à l'Édition *in*-8.° et à l'Édition *in*-4.°

proposés dans la NOMENCLATURE génerale et particulière de l'HYDROGRAPHIE.

2.° APPLICATION DU SYSTÈME MÉTRIQUE DÉCIMAL à l'HYDROGRAPHIE et aux CALCULS de la NAVIGATION ; moyens proposés pour en faciliter l'établissement ; et TABLES à cet usage.

3.° Quinze CARTES et une Planche de FIGURES, savoir : deux Cartes appartenant à l'INTRODUCTION ; une Carte génerale, dix Cartes particulières et une Planche de Figures pour le VOYAGE DE MARCHAND ; une Carte pour les RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE ; une autre pour l'EXAMEN DES DÉCOUVERTES DE ROGGEWEEN.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur est prié de jeter un coup-d'œil sur l'ERRATA de chaque Volume avant la lecture de l'Ouvrage, et de noter en marge du Texte, par des renvois aux Corrections, les Fautes qui pourroient l'induire en erreur, et qui sont distinguées dans les ERRATA par un Astérisque.

AVIS AU RELIEUR.

Toutes les Cartes doivent être placées à la fin du Tome VI, suivant l'ordre des Numéros, et se tirer à droite : il sera mis des Onglets de fond à celles qui, sans cette addition, ne pourroient pas sortir en entier hors du Livre.

INTRODUCTION.

[Lue dans les Séances de l'Institut National des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 17 et le 22 Messidor, an V de l'Ere Française.]

Les côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, séparées de l'*Europe* par une vaste Mer, et par un grand Continent qu'il faut prolonger du côté de l'Orient jusqu'à cinquante-sept ou cinquante-huit degrés de latitude Australe, pour le rémonter ensuite, du côté de l'Occident, jusqu'à soixante degrés de latitude Boréale, ne furent connues que long-temps après que ses côtes du *Nord-Est* situées sur les mêmes Parallèles que celles du *Nord-Ouest*, eurent été soumises au joug européen, et même eurent subi plusieurs révolutions qui les ont seulement fait changer de Maîtres, sans jamais y rétablir la Nature dans ses droits. Trois siècles écoulés n'ont pas encore suffi à nous faire connoître toutes les côtes Occidentales de l'*Amérique* du *Nord*; la découverte s'en est faite par parties, et à des époques éloignées les unes des autres. Une interruption de cent années avoit fait oublier le succès des premières tentatives; il a fallu découvrir de nouveau ce qui déjà avoit été decouvert.

Ce n'est que vers le milieu de notre siècle que l'on a repris la trace des premières Expéditions; et l'on peut dire qu'avant cette époque, nous savions seulement que les Côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* devoient terminer sur le *Grand-Océan* l'*Amérique septentrionale;* mais nous n'avions pas même la certitude que l'Ancien et le Nouveau Monde ne formoient pas au Nord une Terre continue, et que chaque Continent étoit une grande île.

Avant que de rendre compte du *Voyage autour du Monde*, fait en 1790, 91 et 92 par le capitaine *Étienne Marchand,* commandant le navire le *Solide*, le premier que le Commerce de *France* ait hasardé vers ces Côtes lointaines, je vais rappeler sommairement les Découvertes anciennes qui nous procurèrent les premières notions de cette partie du Nouveau Continent. Je tâcherai, en me reportant au temps de chaque Découverte, de démêler quel motif décida chaque Expédition; et j'arriverai graduellement aux Voyages de notre temps, dont le succès a déterminé de nouvelles spéculations de commerce. La grandeur et les difficultés de l'entreprise ont dû y attacher une sorte d'attrait; mais ces opérations, avantageuses dans le début, et tant qu'elles ne furent pas traversées par une concurrence désordonnée, ne promettroient pas pour l'avenir un bénéfice capable de balancer les risques et de compenser la dépense, si elles

n'étoient combinées avec sagesse, et contenues dans des limites qui ne peuvent être franchies, sans s'exposer volontairement à des pertes inévitables.

CORTÈS avoit conquis et soumis le *Mexique* par la puissance de son génie, peut-être plus encore que par la supériorité des armes européennes; mais *Charles-Quint*, satisfait, pour le moment, des trésors que lui assuroit cette première conquête, ou trop prudent pour confier à *Cortès* un grand pouvoir dans le nouvel Empire qu'il venoit de donner à l'*Espagne*, voulut le rendre inutile pour qu'il ne fût pas dangereux. En lui accordant de grands titres d'honneur, il limita son autorité au commandement oiseux de Troupes réduites à l'inaction, lui interdit toute Expédition militaire sur le Continent, et l'autorisa seulement à tenter au dehors un nouveau genre de gloire dans des Expéditions maritimes. Cette ame ardente, que de grandes conceptions jusqu'alors avoient occupée, accoutumée à ces succès brillans et inespérés que la Fortune tient toujours hors de la portée des hommes vulgaires, s'agita dans les entraves qu'un monarque ombrageux vouloit mettre à son ambition : de nouveaux projets furent aussitôt exécutés que conçus ; et il se lança avec ardeur dans l'unique carrière qu'une autorité jalouse

1537. Cortès.

1537. Cortès. laissoit ouverte à son activité. Déjà, par ses Lieutenans, il avoit fait visiter le *Darien*, pour s'assurer s'il ne seroit pas possible de triompher des obstacles que la Nature pouvoit opposer à la jonction des deux *Océans;* déjà il avoit fait reconnoître la côte Orientale de l'*Amérique* du *Nord*, et rechercher si quelque Détroit n'offriroit pas un libre passage à la Navigation; mais ses espérances ayant été trompées dans l'une et l'autre tentatives, il se borna aux Expéditions qui pouvoient se faire des Ports du *Mexique* situés sur le *Grand-Océan.* De petites escadres furent successivement équipées; mais l'inexpérience des Chefs perdit les unes, et les autres rentrèrent sans qu'aucune Découverte importante eût satisfait son ambition. Humilié, en quelque sorte, de cette suite de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, et qu'il imputoit à l'inhabileté et au défaut de constance dans la conduite des opérations, il ordonne, en 1537, un nouvel Armement qu'il met sous les ordres du chevalier *Francisco de Ulloa* à qui de longs services avoient acquis une réputation. Mais quand les Vaisseaux sont équipés et prêts à faire voile, las enfin de confier à d'autres l'exécution de ses projets et les intérêts de sa gloire, il prend le commandement en personne, monte la *Capitane;* et, confiant à la Mer Cortès et sa fortune, il dirige sa course vers le Nord. Une longue suite

de fatigues et des dangers dignes de lui se partagèrent les premiers temps de sa Navigation : son courage bouillant trouvoit enfin des obstacles qu'il ne pouvoit surmonter ; il y opposa le courage froid de la persévérance, et, après avoir lutté longtemps contre une mer courroucée que des Vaisseaux sillonnoient pour la première fois, il découvrit enfin la grande Péninsule de la *Californie* qui eût été honorée de porter son nom, et il reconnut la plus grande partie de ce Golfe long et étroit qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Mer Vermeille.* La découverte d'un pays aussi étendu eût pu suffire à la gloire de tout autre; mais elle n'ajouta rien à celle de *Cortès*, et ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues [1]. 1537. Cortès.

ANTONIO DE MENDOÇA qui, peu de temps 1540. Coronado et Alarçon.

---

[1] Voyez *Herrera*, Decad. V, Liv. 8, Chap. 9, 10. — Decad. VIII, Liv. 6, Chap. 14. = *Venegas*, *Hist. de la California*, 124. = *Lorenzana*, *Hist.* page 322. = *Robertson's Hist. of America*, Liv. V.

Reinold Forster, en parlant de l'expédition de *Cortès*, dit qu'il revint *sans avoir rien fait [without having done any thing]* : il me semble que c'est trop la déprimer ; car enfin la *Californie* fut découverte ; et la connoissance qu'on acquit de l'existence de ce pays, fut un acheminement à des Découvertes plus importantes. Voyez *Voyages and Discoveries made in the North. By R. Forster. Translated from the German. London*, 1786, *in*-4.°, page 448.

1540. Coronado et Alarçon. après, réunit, avec le titre de Vice-roi, la plénitude des pouvoirs, qui entre ses mains ne parut pas dangereuse, s'occupa de poursuivre les Découvertes au Nord. Les Expéditions avoient moins pour objet de découvrir de nouvelles Terres, que de chercher un Passage, une communication de l'Océan Atlantique à la Mer de l'Ouest, à travers l'*Amérique;* et ces recherches étoient excitées par la croyance qu'on accordoit à une fable. En 1500 ou 1501, *Gaspar de Cortereal,* Portugais, homme de naissance, partit de *Lisbone,* arriva à *Terre-Neuve,* en visita la côte Orientale, se présenta à l'embouchure du fleuve *Saint-Laurent,* découvrit, au-dessus du cinquantième Parallèle, une Terre qu'il nomma *Terra de Labrador,* parce qu'il la jugea propre au labourage et à la culture, parvint enfin, en remontant vers le Nord, à l'entrée d'un Détroit auquel il imposa le nom de *Détroit d'Anian* [1], et qui, plus de cent ans après, fut appelé *Détroit de Hudson,* du nom du Navigateur anglais qui, en 1610, pénétra par ce Passage dans la Baie qui également a retenu son nom. *Cortereal,* supposant de bonne foi que le Détroit dont il avoit découvert l'entrée, devoit conduire dans la Mer des *Indes Orientales,* se hâta de revenir à *Lisbone* pour y apporter la

---

[1] C'étoit le nom de deux frères, compagnons de *Cortereal.*

nouvelle de sa grande Découverte. Il en repartit l'année suivante pour se rendre aux *Indes* par son prétendu Passage ; mais, depuis, on n'a jamais entendu parler ni de lui, ni de son Vaisseau : en 1502, *Miguel de Cortereal* entreprit le même Voyage, pour aller à la recherche de son frère, et eut la même destinée : enfin, l'aîné de la famille, *Vasco de Cortereal,* qu'une grande charge attachoit à la Cour, voulut équiper un Vaisseau et s'exposer lui-même aux hasards de la Navigation, dans l'espoir de retrouver *Gaspar* et *Miguel;* mais le Roi de Portugal qui l'affectionnoit particulièrement, et qui jugeoit que cette entreprise, périlleuse pour lui, seroit sans utilité pour ceux qu'il regrettoit, s'opposa, par un ordre de défense, à ce dévouement fraternel [1].

1540. Coronado et Alarçon.

L'idée de cette communication des deux Mers par le Nord, avoit pris faveur chez les Espagnols qui, non contens de la possession jusqu'alors exclusive d'un Monde nouveau, ambitionnoient toujours de partager avec les Portugais, les richesses que versoient en Europe, par leur canal, ces fameuses Contrées situées à l'Orient de l'ancien Continent : *Mendoça* occupé, comme son prédécesseur, du projet d'y parvenir, pensa que,

---

[1] *Hakluytus posthumus*, or *Purchas his Pilgrimes. Lond.* 1625. f.o T. IV, pages 809 et 810.

1540. Coronado et Alarçon. si, en effet, le *Détroit d'Anian* existoit, il pourroit, en le faisant chercher sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, découvrir sa sortie dans la Mer de l'Ouest.

C'est dans cette vue qu'en 1540, il expédia *Francisco-Vasquès Coronado* par terre, et *Francisco Alarçon* par mer, pour aller à la recherche du prétendu Détroit. *Alarçon* ne s'éleva pas plus haut que le trente-sixième Parallèle. Son Vaisseau avoit essuyé des avaries; les maladies commençoient à faire des progrès parmi l'Équipage; et la terre, à cette hauteur, lui ayant paru se porter au Nord-Ouest, il craignit de se trop éloigner des troupes qui faisoient les recherches par terre sous la conduite de *Coronado;* il rebroussa chemin, et revint au Port d'où il étoit parti [1].

1542. Cabrillo. LE MÊME projet fut repris, en 1542, par *Rodriguès de Cabrillo,* Portugais au service de l'Espagne. Il n'alla pas au-delà du quarante-quatrième degré de Latitude. Le très-grand froid qu'il éprouva à cette hauteur, les maladies, le manque de provisons, le mauvais état et les mauvaises qualités d'un Bâtiment peu propre à la Navigation de cette Mer, le forcèrent au retour avant que de s'être élevé jusqu'au Parallèle que

---

[1] *Herrera. Descript. de las Indias.* = *Laët. Novus Orbis.*

ses Instructions lui avoient fixé. Il n'avoit fait aucune Découverte : seulement à la hauteur de 42 degrés (ou plus exactement de 41 degrés et demi), il avoit aperçu une Pointe de terre, à laquelle, en l'honneur du Vice-roi, il donna le nom de *Capo Mendocino ;* et depuis ce Cap, en redescendant jusqu'au Port de *la Natividad,* situé vers 19 degrés 3 quarts, d'où il avoit été expédié, il reconnut que la Côte formoit une ligne continue, sans aucune interruption, aucune ouverture qui pût indiquer un Détroit [1]. 1542. Cabrillo.

Les Espagnols sembloient avoir perdu de vue les Découvertes au Nord, lorsqu'en 1578, un Navigateur anglais, que son Voyage autour du Monde et ses exploits ont également rendu célèbre, *Sir Francis Drake,* après avoir, le premier de sa Nation, passé par le *Détroit de Magellan,* à peine encore connu, et traversé, en ravageant les Possessions espagnoles, le *Grand-Océan* du Sud au Nord, attérit à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique,* à la hauteur de 48 degrés, à laquelle aucun Navigateur espagnol n'étoit encore parvenu ; côtoya la terre, en redescendant, jusqu'à 37 degrés ; à 38 degrés et demi de Latitude, découvrit le Port où il séjourna, et qui a conservé son nom ; imposa 1578. Drake.

[1] *Laët, Novus Orbis.* Lib. VI, Cap. 19.

1578. Drake. celui de *New Albion* [Nouvelle Albion] à toute la contrée dont il prit possession solennellement au nom d'*Élizabeth*, reine d'*Angleterre* [1] : et pour la première fois, l'*Amérique* avoit vu flotter sur ses côtes Occidentales, le Pavillon de la *Grande-Bretagne*, qui, si souvent depuis, y porta l'épouvante.

1592. Fuca. NOUS ARRIVONS à des Découvertes qui long-temps ont été regardées comme des fictions : et si les recherches des Voyageurs de notre temps ont fait connoître qu'elles ne sont pas dépourvues de réalité ; elles ont aussi prouvé que souvent la vérité s'y trouve confondue avec le mensonge : je veux parler des Expéditions de *Fuca*, de *Viscaino* et de l'amiral *de Fuente*.

Juan de Fuca, Grec de l'île de *Céphalonie*, dont le vrai nom étoit *Apostolos Valerianos*, avoit été employé plus de quarante ans au service de l'*Espagne*, en qualité de Matelot et de Pilote. A son

---

[1] *The World encompassed, by Fletcher. London*, 1653, *in-4.°*, page 64 et suiv. On lit dans cette Relation du Voyage de *Drake*, qu'il donna au pays qu'il découvrit, le nom de *Nouvelle-Albion* pour deux raisons : la première, parce que, par la nature des Bancs et des Rochers blancs dont la Côte est bordée, elle présente le même aspect que celle d'*Angleterre* ; la seconde, parce qu'il étoit raisonnable et juste que cette Terre, jusqu'alors inconnue, portât le nom de la patrie du premier Navigateur qui y eût abordé.

retour de ses Voyages, se trouvant à *Venise* en 1596, il fit le récit de sa dernière Expédition à un Anglais, *Michael Lock* (ou *Lok*), qui consigna ce récit dans un écrit que *Samuel Purchas* nous a conservé dans sa *Collection de Voyages*. 1592. Fuca.

Fuca, suivant le rapport qu'il fit, avoit été expédié du Port d'*Acapulco*, en 1592, par le Vice-roi du *Mexique*, avec une petite Caravelle et une Pinasse, pour découvrir la communication, par le Nord de l'*Amérique*, entre le *Grand-Océan* et l'*Océan Atlantique*. Il vit, entre le quarante-septième et le quarante-huitième Parallèle, que la terre couroit au Nord-Est, et présentoit une large Ouverture qui pouvoit être un Détroit : il s'y engagea et y navigua l'espace de vingt jours. En des endroits, est-il dit, la terre s'étendoit vers le Nord-Est; dans d'autres, vers le Nord-Ouest; et le Passage qui devenoit beaucoup plus large qu'il ne l'étoit à son ouverture, contenoit plusieurs îles. *Fuca* mit souvent à terre, et vit nombre d'habitans vêtus de peaux de bêtes : le pays lui parut très-fertile, et il abonde en or, en argent et en perles. Il parvint ainsi jusqu'à l'*Océan Atlantique*. Il avoit reconnu que le Détroit, sur toute sa longueur, est d'une largeur suffisante pour la Navigation ; et l'embouchure par laquelle il y étoit entré, lui avoit paru avoir trente ou quarante lieues de large. Deux motifs le décidèrent alors à faire son retour

1592. par le même Passage : d'une part, l'objet de sa
Fuca. mission étoit rempli ; la Communication des deux Mers, à travers le Continent de l'*Amérique*, étoit découverte : de l'autre, il craignoit que, s'il venoit à être attaqué par les Sauvages, ses forces ne fussent pas suffisantes pour résister à leur nombre. Il revint donc à *Acapulco* où il sollicita vainement, pendant deux ans, la récompense que lui sembloit mériter une Découverte qui ouvroit à l'Espagne une nouvelle source de richesse et de prospérité [1].

Tel est le récit abrégé qui nous a été conservé de l'Expédition de *Juan de Fuca ;* et l'on est assuré que tout ce qui en est rapporté n'est pas apocryphe, depuis qu'en 1787, le capitaine *Berclay*, et, en 1788, le capitaine *Duncan* avec son Vaisseau, et le capitaine *Meares* par sa Chaloupe, ont, l'un et l'autre, reconnu vers 48 degrés et demi de latitude, une Entrée dont une partie a été visitée, et dont on a trouvé les bords habités par des hommes semblables à ceux dont le Navigateur espagnol a fait la description : on doit même croire, sur le témoignage de M. *Meares*, qui a figuré cette

---

[1] *Voyez* dans la Collection anglaise de *Purchas*, Tom. III, pag. 849-852, plusieurs Pièces relatives à cette Expédition. = *Voyez* aussi le *Traité des Tartares* par *Bergeron*, chap. 21, pag. 125 et suiv. *in*-4.°

Découverte [1] sur les Cartes qui accompagnent la Relation de ses Voyages [2], qu'en 1789, le Sloop américain le *Washington*, commandé par le capitaine *Grey*, étant entré par le *Détroit de Fuca*, a contourné par l'Est un grand Archipel dont l'étendue est de plus de cent soixante lieues sur une ligne Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qui comprend dans sa partie méridionale *Nootka-Sound*, si connu par le troisième Voyage du capitaine *Cook*. La même Relation et la même Carte indiquent aussi qu'en naviguant le long de la côte Orientale de cet Archipel, dans une grande Mer libre, le *Washington* a eu constamment la vue des hautes terres du Continent qui lui restoient dans l'Est. En admettant que la Route du Sloop américain soit bien constatée, on devroit une sorte de réparation à *Juan de Fuca*, et il seroit juste de lui faire honneur de ce qu'il y a de vrai dans la Relation que *Purchas* a publiée. On pourroit donc accorder que ce Navigateur a découvert l'Entrée ou le Détroit qui porte son nom, non pas un Détroit de 30 ou 40 lieues de largeur, mais de 4 ou 5 lieues; qu'après l'avoir 1592. Fuca.

[1] Voyez la Planche II.

[2] *Voyages made in the years 1788 et 1789, from China to the North-West Coast of America*, &c. *By John Meares*. London, 1790, *in*-4.°

1592. traversé, il a pénétré dans la Mer intérieure ou le
Fuca. Bassin qu'on annonce avoir été découvert dans ces derniers temps, par le *Washington;* qu'ayant parcouru 150 ou 160 lieues dans ce Bassin, il n'a pas mis en doute qu'il ne dût le conduire à l'*Océan Atlantique;* et que, sur cette présomption qu'il aura regardée comme une certitude, il s'est hâté de revenir sur ses pas pour annoncer sa Découverte, ainsi que l'avoit fait le Portugais *Cortereal* pour son *Détroit d'Anian*, aujourd'hui le *Détroit de Hudson.* Il est probable que la vérité de sa Relation se borne à l'Entrée qui porte le nom de *Fuca*, et peut-être à un grand Bassin, ou une Mer intérieure, qui sépare un grand Archipel des hautes terres du Continent : mais rien ne semble moins prouvé, et, on peut le dire, rien n'est moins probable que sa prétendue Communication du *Grand-Océan* avec l'*Océan Atlantique;* car si elle existoit, le Canal ne pourroit déboucher à l'Est que sur quelque point de la côte Occidentale de la Baie de *Hudson ;* et cette Côte a été visitée si soigneusement, et à plusieurs reprises, par les Anglais qui, depuis long-temps, ont des Établissemens fixes sur les Côtes de cette Mer intérieure, et qui avoient connoissance de la Relation de *Fuca*, qu'il n'est pas permis de supposer que la Communication eût échappé à leurs recherches. Mais est-il bien certain que ce soit à

Fuca que doit être fait le reproche d'avoir ajouté 1592.
à sa Découverte? Je ne serois pas éloigné de Fuca.
croire que quelque ardent partisan du Passage par le *Nord* de l'*Amérique*, se sera permis, par une fraude officieuse, de proclamer la découverte de ce Passage, afin d'entretenir l'opinion régnante, qu'il devoit exister dans cette partie une Communication entre les deux Mers, et par ce moyen exciter les Navigateurs anglais à multiplier les efforts et les recherches qui pouvoient les conduire à cette Découverte.

Quant à l'or, à l'argent et aux perles qui doivent se trouver dans le pays que *Fuca* dit avoir découvert, il paroît que les Espagnols eux-mêmes n'ajoutèrent pas plus de foi à cette séduisante annonce, que nous ne lui en accordons aujourd'hui, puisqu'ils ne donnèrent aucune suite à la Découverte. A l'époque où elle fut faite, toutes les têtes étoient si remplies de l'idée des richesses inépuisables que le Nouveau Monde devoit verser dans l'Ancien, que les Aventuriers se figuroient que, sur cette Terre nouvelle, tout étoit Or, et que toutes les coquilles de la mer devoient donner des Perles. On a bien retrouvé, dans ces derniers temps, les hommes vêtus de peaux de bêtes que *Fuca* y avoit vus; mais, jusqu'à présent, les perles et les métaux précieux ne se trouvent que dans la Relation de *Purchas* : et il se pourroit bien que

1592. Fuca. la même main qui y a ouvert un Passage d'un Océan à l'autre, y eût aussi semé les richesses qui pouvoient présenter à ceux qui voudroient s'occuper de la recherche du Passage, l'assurance ou du moins l'espoir de se dédommager sur la route, des avances qu'ils auroient faites.

1602. Viscaino et Aguilar. LA SECONDE Expédition sur laquelle, ou du moins sur une circonstance de laquelle on peut élever des doutes qui paroîtront fondés, est celle de l'amiral *Viscaino :* des considérations politiques l'avoient déterminée.

L'arrivée de l'amiral *Drake*, en 1578, sur les Côtes Occidentales de l'*Amérique*, ainsi que l'entrée de *Cavendish* en 1587, et celle d'*Olivier van Noort*, en 1598, dans le *Grand-Océan*, improprement appelé *Mer Pacifique*, avoient appris aux Espagnols que la porte de cette Mer dont, jusqu'alors, ils se regardoient comme les uniques propriétaires et les Souverains, étoit désormais ouverte à toutes les Nations. Cette certitude étoit faite pour alarmer des usurpateurs : en effet, l'Espagne pouvoit craindre que des Navigateurs, aussi entreprenans que les Anglais, aussi accoutumés aux longues Navigations, ne voulussent renouveler sur les côtes Occidentales de l'*Amérique*, ces scènes de dévastation qui avoient signalé l'apparition des *Drake* et des *Cavendish ;* et que bientôt,

bientôt, encouragée par les premiers succès que l'antique valeur des Castillans n'avoit pas même tenté de disputer, l'*Angleterre* ne conçût et n'exécutât le projet de former des Établissemens dans les parties du Nord qui n'étoient pas encore occupées par les Espagnols, et n'avoient pas même été reconnues par leurs Navigateurs. Ces Établissemens, à la vérité, les Anglais ne pouvoient se les procurer que par des envahissemens, qu'en violant envers les Naturels du pays, tous les droits de la Nature et des Gens; mais l'exemple des Espagnols eût semblé peut-être justifier cette entreprise; et, comme eux, les Anglais pouvoient se créer des motifs pour s'autoriser à opposer à ces droits, trop souvent méconnus ou éludés, le seul droit que reconnoissent les Conquérans, celui de la Force, qui ne légitime pas les usurpations aux yeux de la Raison et de la Justice, mais qui, malheureusement, suffit pour opérer les conquêtes et les consolider.

1602. Viscaino et Aguilar.

Ces considérations, et le desir de trouver dans le voisinage du Cap *Mendocino*, un Port qui pût offrir, à la fois, aux Galions revenant des *Philippines* un abri contre les vents et un refuge contre les Croiseurs ennemis, décidèrent sans doute *Philippe III* à ordonner à son Vice-roi du *Mexique*, D. *Gaspar de Zuniga*, Comte *de Monterey*, de faire faire la Reconnoissance exacte des Côtes

1602. Viscaino et Aguilar. situées sur les Parallèles voisins de celui du Cap *Mendocino*, découvert, en 1542, par *Rodriguès Cabrillo*.

Sebastian Viscaino fut chargé de cette mission, et fit voile d'*Acapulco*, le 5 de Mai 1602, avec deux Vaisseaux, une Frégate et une Chaloupe pontée. Il visita les havres et les îles auxquels il put aborder, et eut souvent à lutter contre les vents de Nord-Ouest qui sont les vents dominans sur cette Côte. Il parvint, enfin, à découvrir vers 36 degrés deux tiers de latitude, un excellent Port auquel, en l'honneur du Vice-roi, il imposa le nom de *Puerto de Monterey*, et qui, depuis, est devenu le principal Établissement des Espagnols à la Côte du *Nord-Ouest*. *Viscaino* remonta ensuite jusqu'à la hauteur du Cap *Mendocino*, par 41 degrés et demi de latitude, dont il prit connoissance; mais les maladies commençant à se déclarer sur ses Vaisseaux, il ne poussa pas ses recherches plus loin, et se hâta de faire son retour au Port d'*Acapulco*.

Le Port de *Monterey* est aujourd'hui trop connu, pour que cette partie des Découvertes de *Viscaino* puisse donner lieu à aucune observation [1]; mais *Torquemada* qui nous a conservé

[1] On trouvera de grands détails sur le Port et le Préside de *Monterey*, dans la Relation du Voyage de *la Pérouse* actuellement sous presse.

le récit de cette Expédition, dans sa *Monarquia Indiana*[1], ajoute que *Martin de Aguilar*, qui commandoit un des Bâtimens légers, ayant été séparé de l'Escadre par la violence des vents, parvint à doubler le Cap *Mendocino* qui, jusqu'alors, avoit été seulement aperçu; que, le 19 Janvier 1603, à trente lieues plus Nord que ce Cap, par 43 degrés de latitude, il découvrit un second Cap ou une Pointe à laquelle il donna le nom de *Capo Blanco;* qu'au-delà de celui-ci, la Côte commence à décliner plus à l'Est; qu'enfin, près de *Capo Blanco*, il découvrit une Entrée sûre et navigable qu'il prit pour l'embouchure d'une grande Rivière; mais que cette Entrée est un Détroit qui conduit à une grande Ville, nommée *Quivira;* que la rapidité du courant empêcha qu'il ne pût remonter la Rivière; et que, forcé de renoncer à cette tentative, se rappelant d'ailleurs que la mission de *Viscaino* n'avoit d'autre objet que de chercher et reconnoître un Port, et cet objet étant rempli, il avoit pris le parti de retourner à *Acapulco*.

1602. Viscaino et Aguilar.

Les Navigations de ces derniers temps ne nous ont procuré aucune lumière, ni sur cette Entrée

---

[1] Lib. V, chap. 45 et 55. = *Voyez* aussi les *Considérations géographiques et physiques, par Philippe Buache.* Paris, 1753, in-4.° pag. 33.

1602. Viscaino et Aguilar.

de *Martin de Aguilar*, ni sur cette grande Ville de *Quivira*. Les Espagnols assurent que, dans un Voyage fait en 1775 [1], ils ont vainement cherché l'Entrée entre 45° 27′ et 45° 50′ de latitude; mais il semble qu'ils eussent eu plus d'espoir de la retrouver, si leur recherche se fût portée sur les environs de *Capo Blanco*, situé vers 43 degrés. Le capitaine *Cook*, dans la Reconnoissance qu'il a faite, en 1778, de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, a attéri par une latitude plus Nord que celle de *Capo Blanco*, et n'a pu qu'apercevoir de loin cette partie de la Côte; ses Découvertes ne commencent qu'à *Nootka-Sound*, situé vers 49 degrés deux tiers de latitude, c'est-à-dire, 5 ou 6 degrés au Nord de *Capo Blanco*. D'un autre côté, *la Pérouse* qui, en 1786, a pris connoissance de ce Cap et des parties de côte qui en sont voisines au Nord et au Sud, n'a point aperçu l'Entrée d'*Aguilar* : mais comme il se trouvoit alors à une assez grande distance de la terre, et qu'il n'a point fait une recherche particulière de cette Entrée, on n'en peut rien conclure contre son existence. Je n'ai pas connoissance que, plus récemment, aucun Navigateur ait cherché à éclaircir ce point de Géographie : et ce seroit porter, ce me semble, un jugement précipité, de

---

[1] *Voyez* ci-après à l'année 1775.

décider, comme l'ont fait quelques Savans, qu'on ne doit point ajouter foi, sur ce point, à la Relation de *Torquemada.* La plupart des Cartes géographiques et hydrographiques placent l'Entrée ou Rivière d'*Aguilar* dans le Sud de *Capo Blanco;* mais *Thomas Lopez*, dans sa Carte générale de l'*Amérique*, publiée en 1772, la place à vingt lieues dans le Nord de ce Cap, par 44 degrés de latitude, avec cette simple indication : *Rio que corre à l'Oeste* [Rivière qui court à l'Ouest]; et il n'y est point fait mention de la grande Ville de *Quivira.*

1602. Viscaino et Aguilar.

QUOIQUE la Découverte de *Fuca* et celle d'*Aguilar* ne fussent pas généralement admises, on les voyoit cependant indiquées sur toutes les Cartes. Il n'en est pas de même de celles de l'amiral *de Fuente;* elles ne se trouvoient tracées que sur quelques Cartes systématiques; on croyoit même ne devoir plus s'occuper d'une Expédition dont on n'avoit entendu parler que long-temps après l'époque à laquelle elle est rapportée. Mais comme il est aujourd'hui démontré qu'elle n'est pas fabuleuse dans tous les points; que ce n'est pas un roman totalement inventé pour exciter l'ardeur et les recherches des Aventuriers; qu'il est donc probable que les Espagnols ont cru avoir un grand intérêt à l'ensevelir dans le plus profond oubli;

1640. L'Amiral de Fuente.

1640. L'Amiral de Fuente. il convient de la présenter avec quelque détail.

Vers le commencement de notre siècle, se répandit en *Europe* la Relation d'une Expédition faite en 1640, par un amiral *Bartolomeo de Fuente* ou *de Fonte*, suivant que son origine est espagnole ou portugaise, et *de Fonta*, selon quelques Auteurs. Cette Relation, dont on ignore la source, et qui est sous la forme d'une Lettre écrite par l'Amiral lui-même, parut, pour la première fois, à *Londres*, en 1708, dans un Ouvrage périodique, intitulé *Memoirs of the Curious* [Mémoires des Curieux]; feuilles des mois d'Avril et de Juin. Elle a long-temps occupé les Géographes anglais, allemands et français; et parmi ces derniers, *Guillaume de l'Isle* et *Philippe Buache* ont publié, vers le milieu de ce siècle, de savantes Dissertations et des Systèmes ingénieux pour concilier les Découvertes de *Fuente* à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, avec ce que nous connoissions d'ailleurs de cette partie Septentrionale du nouveau Continent [1]. D'autres Géographes, et quelques Savans ont regardé la Relation de l'amiral *de*

[1] Voyez *Explication de la Carte des nouvelles Découvertes du Nord de la Mer du Sud, par Guillaume de l'Isle.* Paris, 1752, *in-4.°* = *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles Découvertes au Nord de la grande Mer du Sud, par Philippe Buache.* Paris, 1753, *in-4.°* = *Voyez* aussi plusieurs Mémoires du Baron *d'Engel* sur les mêmes sujets.

Fuente comme supposée et apocryphe : et du nombre de ceux-ci est le docteur *Reinold Forster* qui, avec *George Forster*, son fils, accompagna le capitaine *Cook* dans son second Voyage, et à qui nous devons une excellente *Histoire des Découvertes et des Voyages faits dans le Nord*[1]. L'énumération des raisons sur lesquelles les adversaires ont appuyé, de part et d'autre, cette longue et savante discussion qui a perdu beaucoup de son intérêt, me paroîtroit ici superflue ; je me bornerai à présenter un extrait des Découvertes de l'amiral *de Fuente*, tel qu'on les lit dans la Lettre qu'on suppose écrite par lui-même ; et je me permettrai seulement d'y joindre quelques observations.

1640. L'Amiral de Fuente.

L'*Espagne* ne cessoit d'avoir les yeux ouverts sur les recherches que les Anglais multiplioient depuis 1607, époque du premier Voyage de *Hudson*, pour s'ouvrir, par l'*Amérique*, un Passage des Mers d'*Europe* à celles d'*Asie :* instruite qu'en 1639, d'habiles Navigateurs de *Boston*, dans la *Nouvelle-Angleterre*, avoient fait de nouvelles tentatives pour parvenir à cette Découverte, elle ordonna, en 1640, l'armement, au Port du *Callao* de *Lima*, d'une Escadre de quatre Vaisseaux, composée de l'*Espiritu-Santo*, que montoit l'amiral

[1] *Reinold Forsters's Northern Voyages and Discoveries*, &c., page 454.

1640. L'Amiral de Fuente. *de Fuente*, commandant en chef l'Expédition; de la *Santa-Lucia*, montée par le vice-amiral Don *Diego de Penelossa;* de *el Rosario*, par *Pedro Bernardo;* de *el Re Felipe*, par *Felipe de Ronquillo*. L'Escadre mit à la voile le 3 Avril de la même année. Je passe sous silence les premiers temps de sa Navigation, pour me porter tout de suite à celui de ses Découvertes. Avant que d'être parvenu à la hauteur où elles commencent, l'Amiral avoit détaché *Penelossa* pour une mission particulière, et il poursuivit sa route avec les trois autres Vaisseaux.

Il ne s'étoit encore élevé qu'à 20 degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il fut favorisé par un vent frais du Sud-Sud-Est [1], qui souffla constamment du 26 Mai au 14 Juin, et le porta jusqu'à 53 degrés de latitude Nord, où il découvrit l'embouchure d'une Rivière qu'il nomma *Rio de los*

---

[1] La latitude de 20 degrés est moins septentrionale que celle de la Pointe la plus Sud de la *Californie;* et de cette hauteur, *Fuente*, suivant la Relation, s'est élevé jusqu'à 53 degrés avec un vent du *Sud-Sud-Est* qui a soufflé constamment pendant un mois. Rien n'est plus extraordinaire que ce vent *constant* de Sud-Sud-Est; car on sait que les Vaisseaux qui veulent remonter au Nord de la *Californie*, éprouvent les plus grandes difficultés et les plus longs retards dans leur route, parce que les vents, sur toute cette Côte, soufflent assez constamment du Nord ou du Nord-Ouest.

Reyes, et une autre qui fut nommée *Rio de Haro*. 1640.
Après avoir donné l'ordre au capitaine *Bernardo* de reconnoître et remonter la seconde Rivière; le 22 Juin, il s'engagea dans la première. Il avoit été embarqué sur le Vaisseau commandant deux Missionnaires jésuites qui prétendoient s'être avancés, dans leurs Missions, jusqu'à 66 degrés de latitude Nord, et avoir fait des observations très-curieuses sur cette partie de l'*Amérique*: un de ces deux Missionnaires fut détaché pour accompagner *Bernardo*, et lui servir d'interprète auprès des Peuples qu'il visiteroit.

L'Amiral de Fuente.

Avant que d'être parvenu à *Rio de los Reyes*, l'Amiral avoit parcouru environ 260 lieues dans les canaux tortueux que laissent entre elles les îles qui composent un grand Archipel auquel il donna le nom d'Archipel de *San-Lazaro*: ses chaloupes précédoient le Vaisseau à un mille de distance et sondoient les canaux. Quand il eut traversé l'Archipel, il fit voile dans la rivière de *los Reyes* qu'il trouva très-navigable: son cours est, en général, Nord-Est et Sud-Ouest; mais elle change plusieurs fois de direction sur un espace de 60 lieues: à 20 lieues de son embouchure, est un Port qui fut nommé *Puerto del Arena*. En remontant *Rio de los Reyes*, on parvint, le 22 Juin, à *Lago Bello*, ou le Beau Lac. Au Midi de ce Lac, est une belle Ville indienne

1640. L'Amiral de Fuente.

appelée *Conasset* ; c'est (dit la Relation) un endroit fort agréable où les deux Missionnaires jésuites avoient séjourné pendant deux ans durant le cours de leur Mission.

Le 1.er Juillet, l'Amiral ayant laissé ses Vaisseaux dans un très-beau Port du *Lago Bello*, devant cette ville de *Conasset*, fit voile (sans doute avec une chaloupe) vers une seconde Rivière à laquelle il donna le nom de *Parmentiers* ou *Parmentire*, un de ses compagnons de voyage. Il franchit huit Cataractes qui, prises ensemble, ont une hauteur perpendiculaire de trente-deux pieds au-dessus du niveau du Lac. Cette rivière le fit aboutir, le 6 de Juillet, à un autre grand Lac de 160 lieues de longueur, dans la direction Est-Nord-Est et Ouest-Sud-Ouest, et de 60 de large, sur une profondeur d'eau de 20 à 30 brasses, et de 60 dans quelques endroits. Ce Lac, qui fut nommé *Lago de Fuente*, renferme un grand nombre d'îles grandes et petites, et une entre autres qui se fait remarquer par son étendue et par sa nombreuse population : toutes sont très-fertiles.

Le 14 Juillet, l'Amiral fit voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de *Fuente*, et traversa un autre Lac de 34 lieues de longueur et de 2 ou 3 de largeur, sur 20, 26 et 28 brasses d'eau : ce Lac reçut le nom d'*Estrecho de Ronquillo* [Détroit de *Ronquillo*]. Ce Détroit fut traversé dans l'espace

de 10 heures, avec le vent et la marée favorables. 1640.

A mesure que l'Amiral s'avançoit plus à l'Est, il remarqua que le pays devenoit insensiblement plus mauvais. Il arriva, le 17 Juillet, devant une seconde Ville indienne ; et il apprit des habitans, qu'à peu de distance de la Ville, étoit mouillé un grand Vaisseau, dans un endroit où jamais Vaisseau ne s'étoit montré. Il fit voile vers ce Navire où il ne trouva qu'un homme âgé et un jeune homme ; mais, le 30 Juillet, le Propriétaire du Vaisseau et tout l'Équipage se rendirent à bord ; et l'Amiral sut par le capitaine *Shapely* qui le commandoit, que le Propriétaire du bâtiment, *Saimour Gibbons,* étoit le Major général de la plus grande Colonie de la Nouvelle-Angleterre, de *Matechusets* (sans doute *Massachuset*) ; et que le Vaisseau avoit été expédié d'un Port appelé *Boston.* Quoique les Instructions de l'Amiral portassent expressément de s'emparer de tout Navire qui seroit employé à la recherche d'un Passage à travers le *Nord* de l'*Amérique ;* comme celui-ci ne lui parut occupé que de la traite des Pelleteries, sans aucune vue de Découvertes, il ne jugea pas à propos de s'en saisir ; et au contraire, il combla de présens le Propriétaire, le Capitaine et tout l'Équipage.

L'Amiral de Fuente.

Voilà donc, suivant la Relation, une *Communication des deux Mers* bien établie ; du côté de l'Est, le capitaine *Shapely* venoit de *Boston ;* et l'amiral

1640. *de Fuente,* du côté de l'Ouest, venoit du *Callao* de *Lima.*

L'Amiral de Fuente.

Le 6 Août, l'Amiral se mit en route pour faire son retour. Il traversa, du Nord-Est au Sud-Ouest, le Lac et le Détroit de *Ronquillo* et le Lac *de Fuente,* redescendit la Rivière *Parmentiers,* et, le 16 Août, rejoignit ses Vaisseaux devant la belle Ville de *Conasset,* où il trouva toutes choses en bon état.

Il paroît que le capitaine *Bernardo,* détaché pour l'Expédition du Nord, avoit cependant entretenu une correspondance suivie avec son Amiral; car on voit d'abord que *Bernardo* avoit remonté la Rivière de *Haro* dont le courant est peu rapide et l'eau profonde de 4, 5, 6, 7 et 8 brasses; qu'en la remontant, il avoit commencé par faire route au Nord; qu'ensuite il s'étoit dirigé au Nord-Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest; qu'alors il étoit entré dans un Lac rempli d'îles, dans lequel est une grande Péninsule, nommée *Conibasset* et très-peuplée, et qu'il imposa au Lac le nom de *Velasco;* qu'ayant laissé là son Vaisseau, il avoit fait usage, pour faire voile sur ce Lac, des chaloupes indiennes, appelées *Periagos* dans la langue des Naturels; qu'il y avoit parcouru 140 lieues à l'Ouest, et ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, et que cette Route l'avoit porté à 77 degrés de latitude.

Par une Lettre datée du 27 Juin, *Bernardo* donne à l'Amiral de plus amples détails de sa Navigation dans l'intérieur de l'*Amérique ;* il lui mande qu'ayant laissé son Vaisseau dans le Lac *Velasco*, entre l'île *Bernarda* (que nous ne connoissions pas encore) et la Presqu'île *Conibasset*, il a descendu une Rivière qui sort du Lac, a trois Cataractes sur un espace de 80 lieues, et tombe dans la Mer de *Tartarie* à 61 degrés ; et que la Côte s'étend au Nord-Est : il ajoute qu'il a été accompagné dans ce Voyage, par le Missionnaire jésuite, par 36 Naturels du Pays dans leurs *Periagos*, et 20 Matelots espagnols [1]. 1640. L'Amiral de Fuente.

Le 20 Août, un Indien apporta à l'Amiral qui, à son retour, avoit mouillé devant sa belle Ville de *Conasset*, une seconde Lettre de *Bernardo*, datée du 11 du même mois, par laquelle ce Capitaine lui mandoit qu'il étoit revenu de son Expédition au Nord, et l'assuroit qu'il n'existe point de

[1] On est étonné que l'Éditeur anglais de la Lettre de l'amiral *de Fuente*, auquel il est vraisemblable que nous sommes redevables de la partie romanesque dont, sans doute par un motif louable, il a cru devoir embellir son récit, ait une imagination si stérile : assurément, il n'est pas fécond en moyens ; et l'on voit que son Voyage de *Fuente*, et son Voyage de *Bernardo*, dans l'intérieur de l'*Amérique*, sont calqués sur un même plan, et ne présentent, l'un et l'autre, que les mêmes incidens et les mêmes particularités.

1640. L'Amiral de Fuente.

Communication entre les deux Mers par le *Détroit de Davis :* il en donnoit pour preuve, que les Naturels du pays ayant conduit un de ses Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vu terminé, à 80 degrés de latitude, par un Lac d'eau douce d'environ 30 milles de circuit ; que, vers le Nord, s'élèvent des montagnes d'une hauteur prodigieuse ; et qu'au Nord-Ouest du Lac, sont des glaces qui paroissent aussi anciennes que le Monde. Il ajoutoit que, d'une île nommée *Basset*, il avoit fait voile au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est et au Nord-Est quart d'Est, jusqu'à 79 degrés de latitude ; et qu'à cette hauteur, il avoit observé que la terre s'étend au Nord, et que la glace y est perpétuelle.

Enfin, une dernière Lettre de *Bernardo*, écrite de *Minhauset*, autre Ville indienne située au-dessous de *Conasset*, et sur la rive opposée, annonçoit à l'Amiral qu'il étoit arrivé le 29 Août au Port *del Arena*, et qu'ayant remonté la Rivière de *los Reyes* jusqu'à vingt lieues au-dessus de son embouchure, il y attendoit ses ordres.

L'Amiral ne tarda pas à les lui porter lui-même. Le 2 de Septembre, les Vaisseaux ayant embarqué le gibier et le poisson que le capitaine *Ronquillo* avoit fait saler, en l'absence de l'Amiral, pour l'approvisionnement de l'Escadre, ainsi que cent tonneaux de Maïs, *Fuente* fit voile de

Conasset, et le 5 du même mois, il laissa tomber l'ancre entre *Minhauset* et le Port *del Arena*. Tous les Vaisseaux réunis descendirent la Rivière, eurent bientôt gagné la haute mer, et se rendirent au *Pérou ; ayant trouvé* (dit l'Amiral, en terminant sa lettre) *qu'il n'existe point de Communication entre les deux Océans, par le Passage désigné sous la dénomination de* Passage du Nord-Ouest.

1640. L'Amiral de Fuente.

Cette conclusion de la Lettre de l'Amiral semble détruire tout ce qui y est rapporté de sa Navigation intérieure ; car si, en effet, après être entré dans une Rivière située à 53 degrés de latitude, et en tenant constamment une Route qui le portoit vers l'Est, il est parvenu, par d'autres Rivières et des Lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le Vaisseau du capitaine *Shapely* qui venoit de *Boston*, et conséquemment de l'Est ; il est certain qu'il y auroit une Communication ouverte entre les deux Océans par le *Nord* de *l'Amérique*. On pourroit croire, si tous les détails de cette Navigation intérieure se trouvent réellement dans la Lettre originale, qu'en disant que le Passage cherché n'existe pas, l'Amiral a entendu que la partie septentrionale du Continent américain n'est pas partagée par un Détroit ou Canal continu et navigable par les Vaisseaux sur toute sa longueur, comme la partie méridionale est divisée par le *Détroit de Magellan ;*

1640. L'Amiral de Fuente.

et que la communication des Mers par le Nord est interrompue par les Cataractes de la Rivière *Parmentiers*, lesquelles exigent ou un portage ou un transversement dans des Embarcations qui puissent franchir les Cataractes. Mais si, comme plusieurs motifs portent à le croire, quelque zélé promoteur de la recherche du Passage, instruit qu'en 1640, un Amiral espagnol avoit découvert, à 53 degrés de latitude, un grand Archipel, et une grande Rivière navigable dont le lit se prolonge sur la direction du Nord-Est, a bâti sur cette base un édifice fantastique, a tracé sur le papier des Rivières et des Lacs imaginaires, qui établissent une Communication courte et facile entre les deux Mers; ne seroit-il pas possible que cet Éditeur d'une prétendue Lettre de *Fuente*, après avoir intercalé dans une Relation vraie tout ce qui pouvoit faire croire au Passage [1], tout ce qui devoit exciter le zèle et les efforts de ses compatriotes à rivaliser une découverte supposée des Espagnols, eût eu une distraction, et ne se fût pas aperçu que les derniers mots qu'il fait écrire

[1] J'ai supprimé de la Relation tout ce qui a rapport aux productions naturelles du pays, aux animaux terrestres, aux oiseaux, aux poissons, aux descriptions des lieux et des habitans, et une infinité de détails nautiques et de diverses particularités qui donnent à l'ensemble l'apparence de la vérité.

à

à l'Amiral, et qu'il est probable qu'il a écrits, savoir, qu'*il n'existe point de Passage*, suffisent pour faire suspecter la réalité de la Relation, et pour envelopper dans une proscription commune le roman et la vérité.

1640. L'Amiral de Fuente.

Le docteur *Reinold Forster* veut que la Relation de l'amiral *de Fuente* soit reléguée dans la classe des *Voyages imaginaires;* il n'hésite même pas à la comparer à une Relation anglaise de *Daniel Foe*, connue sous le titre de *Nouveau Voyage autour du Monde par une route qui, jusqu'à présent, n'a été pratiquée par aucun Navigateur* [1]. J'avoue cependant que, si les raisons par lesquelles ce Savant cherche à se fortifier dans son incrédulité, étoient les seules qu'on pût opposer à la lettre publiée sous le nom de *Fuente*, je ne croirois pas que l'on fût fondé à conclure que la Lettre est apocryphe. « Nous ne nous en rapporterons, dit M. *Forster* [2], à aucun des Auteurs qui ont attaqué l'authenticité de la Relation; mais, après qu'en 1775, les Espagnols ont reconnu avec soin la Côte du Nord de l'*Amérique* [3];

---

[1] *Foe's new Voyage round the World, by a course never sailed before.*

[2] *Reinold Forster's Northern Voyages and Discoveries.* Page 454.

[3] On verra ci-après, à sa date, comment fut fait ce Voyage de 1775, et ce qu'il étoit possible d'en attendre.

1640. après que l'immortel *Cook* a visité la même Côte ;
L'Amiral de Fuente. après que les Aventuriers russes se sont adonnés à la fréquenter et l'ont fouillée plus que jamais ; enfin, après que la Compagnie de *Hudson*, très-récemment encore, a fait faire un Voyage par terre, de la Baie de *Hudson* à la Mer Glaciale ; il est difficile de concevoir dans quelles parties on pourra placer l'Archipel de *San-Lazaro*, la Rivière de *Los Reyes*, le Lac *Bello*, la Rivière *Parmentiers*, le Lac de *Fuente*, le Détroit de *Ronquillo*, découverts par l'Amiral, ainsi que la Rivière de *Haro*, le Lac *Velasco*, et la Péninsule *Conibasset* de son capitaine *Bernardo*, qui tous se trouvent nommés et décrits dans la Relation, ou plutôt dans la rêverie de l'amiral *de Fuente* ».

Quelque estime que j'aye pour la grande érudition, le génie observateur et la sagacité de M. *Forster*, je ne puis me dissimuler la foiblesse de ces objections : elles s'évanouissent si elles sont rapprochées des faits.

On verra ci-après dans les Voyages des *Espagnols*, du capitaine *Cook* et des *Russes*, sur lesquels M. *Forster* s'appuie : 1.° Que les *Espagnols*, dans leur Voyage de 1775, en remontant de 47 degrés 2 tiers jusqu'à 57 degrés de latitude Nord, ont navigué à une trop grande distance de la terre pour jamais en avoir la vue ; et qu'en redescendant, ce ne fut que par 47 degrés

qu'ils commencèrent à distinguer et reconnoître les Anses, les Caps, &c. : 2.° Que le capitaine *Cook* a été privé de la vue de la terre depuis le 50.me jusqu'au 56.me Parallèle : 3.° Que les *Russes*, dans ceux de leurs Voyages que nous connoissons, ne sont jamais descendus au-dessous du 56.me degré de latitude [1] : ainsi, ni les *Russes*, ni *Cook*, ni les *Espagnols*, n'ont jamais été à portée de vérifier une Découverte que la Relation de *Fuente* place à 53 degrés.

1640. L'Amiral de Fuente.

Quant à l'objection que fournit à M. *Forster* le Voyage par terre de la *Baie de Hudson* à la *Mer Glaciale*, elle ne me paroît pas plus solide. Les Voyages de M. *Héarnes* et autres, qui tous sont partis des Parallèles de 59 ou de 60 degrés, et se sont élevés dans le Nord tant que la Terre les a pu porter, ne prouvent rien contre la réalité d'une Découverte qui doit être placée au 53.me Parallèle. On pourroit bien plutôt argumenter d'après les recherches qui ont été faites dans le pays situé à l'Occident de la partie méridionale

[1] Quand je dis que les Russes ne sont pas descendus au-dessous de 56 degrés de latitude, je n'entends pas parler des îles *Aleutiennes* qui sont une dépendance de l'*Amérique* et dont les plus méridionales s'étendent sous le 51.e Parallèle : il ne s'agit ici que de la grande Côte occidentale du Continent, éloignée d'environ trois cents lieues dans l'Est des plus orientales des *Aleutiennes*.

1640. L'Amiral de Fuente. de la *Baie de Hudson* vers le Parallèle de 53 degrés; mais cette Reconnoissance qui, jusqu'à présent, ne paroît pas s'être portée au-delà de 300 ou 350 lieues à l'Occident, pourroit seulement prouver qu'il n'existe pas dans cette partie une Communication des deux Mers; mais non pas qu'à 200 ou 300 lieues à l'Ouest du terme de cette Reconnoissance, l'Amiral de *Fuente* n'a pas découvert sur la Côte Occidentale de l'*Amérique*, un grand Archipel, une grande Rivière navigable et des Lacs où les chaloupes peuvent entrer.

Il me semble que, d'après les connoissances que nous ont procurées sur cette partie les Navigateurs qui l'ont visitée en 1786-87-88 et 89, il est possible de démêler dans la Lettre de l'amiral de *Fuente*, ce qui est la vérité de ce qui appartient à la fiction; et rien n'est plus commun que les fictions dans les anciennes Relations des Espagnols. Certainement, je ne croirai pas que l'Amiral, avec le seul secours de la Marée montante, ait franchi, dans sa chaloupe, des Cataractes de 32 pieds de hauteur perpendiculaire : je ne croirai pas à ce grand *Lago de Fuente*, rempli de grandes îles habitées; je ne croirai pas à ces grandes Villes dans un pays où l'on n'en a jamais vu; ni à ces Naturels si humains, si hospitaliers qui approvisionnent abondamment l'Escadre et pourvoient à tous ses besoins, et qui, quoique devant parler

des langues différentes, sont tous également entendus par les Espagnols : je ne croirai pas non plus à ce grand Lac *Velasco*, dans lequel le capitaine *Bernardo*, après avoir fait 140 lieues à l'Ouest, en parcourt ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, direction qui, du point d'où il part, auroit dû le faire arriver à 60 degrés de latitude, et qui le transporte, comme par enchantement, à 77 et même à 79 degrés : je ne croirai pas à la rencontre du Vaisseau bostonien du capitaine *Shapely*, que l'Amiral va visiter avec sa chaloupe, sans doute à la côte Occidentale de la *Baie de Hudson* : enfin, je ne croirai pas que, dans un pays inconnu, à travers des Lacs, des Détroits, des Rivières, des Cataractes, on puisse terminer dans l'espace de *deux mois* une Navigation de *six cents lieues* pour aller et *six cents lieues* pour revenir. Tout cet amas de merveilles et d'absurdités est, si je puis le dire, la fable du Poëme; c'est, si l'on veut, l'amorce que l'Éditeur anglais de la Lettre de *Fuente* a présentée à l'avidité des Aventuriers qu'il veut engager à poursuivre la recherche d'un Passage par le *Nord* de l'*Amérique;* mais voyons si, au milieu de toutes ces exagérations, au milieu de tout ce qui n'est pas vrai, nous ne démêlerons pas un fait, une vérité.

1640. L'Amiral de Fuente.

Les Historiens espagnols n'ont fait aucune mention du Voyage de *Fuente*, je ne sais même

1640. L'Amiral de Fuente. si cet Amiral est seulement nommé dans les Histoires de l'*Amérique;* mais leur silence sur cet événement ne seroit pas une preuve que le Voyage n'a pas été fait. Les Découvertes des Voyageurs modernes des autres Nations, moins réservés que ne le furent, dans les temps passés, ceux de l'*Amérique* espagnole à qui le secret étoit commandé, et qui, en général, l'ont trop bien gardé, peuvent jeter un grand jour sur les Découvertes des anciens Navigateurs. On est assuré que, dans l'intervalle de 1786 à 1789, *la Pérouse*, et, après lui, les Navigateurs Anglais et les Américains des *États-Unis*, que le commerce des Pelleteries a fait affluer à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, ont découvert et visité, entre le 47.me et le 56.me Parallèle, près de 200 lieues de Côtes, où le capitaine *Cook*, avant ces époques, avoit déjà découvert dans la partie méridionale, le Point de *Nootka-Sound.* Tout cet espace, qui comprend au Sud l'*Entrée* ou le *Détroit* de *Fuca*, et au Nord, d'autres *Entrées*, dont plusieurs ont été reconnues et où des Vaisseaux ont mouillé, ne présente, sur toute sa longueur, qu'une suite d'îles groupées qui forment entre elles des canaux sans nombre; et l'on en voit plusieurs à la hauteur de 53 degrés à laquelle *Fuente* place son Archipel de *San-Lazaro* et son *Rio de los Reyes.* Si l'on admet que cet Amiral, après avoir traversé l'Archipel,

soit parvenu dans cette grande Mer où le capitaine *Meares* assure qu'en 1789, le Sloop américain, le *Washington*, a navigué, laissant l'Archipel à l'Ouest, et voyant les Terres du Continent à l'Est, on peut croire que *Fuente* apercevant devant lui la grande Terre, a dirigé sa route sur elle; que parvenu à la Côte, il y a découvert, à 53 degrés de latitude, une grande Rivière où il a fait entrer ses Vaisseaux; et que ses chaloupes, en la remontant, ont pu se porter jusqu'au Lac où est située la source de la Rivière [1]. On conçoit

1640. L'Amiral de Fuente.

[1] Je dirai ici, en anticipant sur les temps, qu'en 1786, *la Pérouse* découvrit, à une assez grande distance à l'Ouest du Continent, une suite de Terres, ou d'îles, dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude : il s'assura qu'elles sont séparées de la grande Terre par un Canal, ou un long Golfe d'environ 20 lieues de largeur; et après avoir traversé ce Canal, de l'Ouest à l'Est, il découvrit dans l'Est des premières Terres, vers 52 degrés et demi, un grand Archipel qui n'est pas encore le Continent, mais au-delà duquel il distinguoit les hautes Terres qui y appartiennent. En 1788, le capitaine *Duncan* a visité la côte orientale des premières Terres qu'avoit découvertes *la Pérouse*, et la côte occidentale de l'Archipel situé à l'Est de ces Terres; il a trouvé que cet Archipel présentoit un nombre considérable d'Ouvertures, d'Entrées, de Passages, &c. Enfin, en 1789, le capitaine *Grey* du Sloop des *États-Unis* le *Washington*, après avoir traversé le Détroit de *Fuca* qui termine au Sud le grand Archipel, entra *(dit-on)* dans une Mer libre, côtoya la bande orientale de cet Archipel, et eut constamment dans l'Est et à un

1640. L'Amiral de Fuente. ensuite que l'Amiral ou l'Éditeur de sa Lettre, a pu accompagner ces faits vraisemblables, et peut-être vrais, de tous les accessoires romanesques qui ont décidé quelques Savans à rejeter cette relation dans la classe des Voyages imaginaires : mais il pourra n'en être pas moins vrai que, à 53 degrés de latitude, l'Amiral a navigué à travers un Archipel, qu'au-delà, il a trouvé une Mer libre, une Côte habitée, une grande Rivière et des Lacs; et que, tandis que lui, en

---

grand éloignement, la vue des hautes Terres du Continent.

En comparant avec ces Découvertes de notre temps *(dont je suppose les rapports exacts)*, ce qu'on lit dans la Relation de *Fuente*, on pourroit peut-être supposer que l'Amiral, porté au large par des vents contraires, auroit d'abord reconnu la côte occidentale des premières Terres, les plus éloignées du Continent, et dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude; qu'ayant traversé ces Terres qui présentent plusieurs Canaux, dans lesquels un Courant établi peut donner à un long Détroit l'apparence d'une Rivière, il se sera trouvé dans le Golfe qui sépare ces premières Terres ou îles du grand Archipel de l'Est; que parvenu, en faisant route à l'Est, à ce second Archipel, qu'il aura pris pour le Continent, il y aura abordé, vers 53 degrés de latitude, à quelqu'une de ces nombreuses Ouvertures que le capitaine *Duncan* y a découvertes; qu'engagé dans cette Ouverture qu'il aura prise pour l'embouchure d'une Rivière, il l'aura remontée vers le Nord-Est; que cette route l'aura fait parvenir à cette mer intérieure que le *Washington* a découverte; et que, la prenant pour un grand Lac, et l'ayant traversée de l'Ouest à l'Est, il sera parvenu à la côte du Continent, où il aura trouvé quelque

sortant de l'Archipel, se dirigeoit vers l'Est, son capitaine *Bernardo* s'est porté dans le Nord de ce même bassin, où il a pu trouver quelque Rivière, quelque Entrée, quelque Lac, qui lui auront permis de pousser sa course vers le Nord, assez avant dans les terres. Tout ce que, dans ces derniers temps, nous avons retrouvé des anciennes Découvertes dont on nioit la réalité, parce que, en les niant, on étoit dispensé de les chercher, les îles de *Salomon*, de *Mendaña*, la *Sagittaria* et

1640. L'Amiral de Fuente.

---

embouchure de Rivière, par laquelle il aura pu pénétrer, jusqu'à une certaine distance, dans l'intérieur des terres, &c.

Ces suppositions, sans doute, n'offrent rien d'invraisemblable; mais il ne se présente aucun moyen de vérifier les faits. Cependant, j'incline plutôt à croire que l'Archipel auquel *Fuente* a imposé le nom d'Archipel de *San-Lazaro*, est celui qui se trouve le plus voisin du Continent, celui qui s'y rejoint par ses Extrémités du Nord et du Sud, et dans l'Est duquel est située cette grande Mer libre qui le sépare du Continent. Ce qui me porte à le penser, c'est que suivant la Relation, *Fuente* a parcouru 260 lieues espagnoles, ou près de 300 lieues marines, dans les canaux tortueux de son Archipel de *San-Lazaro;* et que nous savons que l'Archipel que *la Pérouse* a découvert à vingt lieues au large du Continent, n'a pas plus de 20 lieues marines dans sa plus grande largeur.

J'invite le Lecteur à jeter les yeux sur la Carte qui appartient aux Voyages de *Meares*, et à relire cette Note quand il aura pris connoissance des Voyages de *la Pérouse*, de *Duncan*, de *Grey* et autres, qui se trouvent ici à la suite de l'Histoire des Navigations des Espagnols. *(Voyez Pl. II.)*

1640. L'Amiral de Fuente. autres îles de *Quiros*, sa *Tierra Austral del Espiritu Santo*, les îles *Sandwich*, &c., nous imposent l'obligation d'être très-réservés à prononcer que ce que nous n'avons pas encore retrouvé n'existe pas. On ne peut douter que le Gouvernement espagnol n'en sache beaucoup plus sur la partie du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, que nous n'en pouvons deviner; mais il n'est pas moins certain qu'il est peu disposé à permettre que ce qu'il en connoît soit connu des autres Nations [1].

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage. L'EXAMEN auquel je me suis livré, du Voyage de l'amiral *de Fuente*, m'a mis dans le cas d'indiquer, par anticipation, des Découvertes qui appartiennent à des époques très-récentes; mais je reprends l'ordre chronologique des Voyages.

La dernière Expédition dont l'Histoire nous ait

---

[1] L'*Espagne* a semblé affecter jusqu'à présent de regarder comme apocryphe la Relation de *Fuente*, et de confirmer l'opinion qui s'étoit établie, que sa Découverte est une Fable. On lit dans un Ouvrage espagnol, ayant pour titre, *Noticia de California*, dédié à Sa Majesté Catholique, publié sous l'approbation du Conseil de *las Indias*, et avec toutes les Permissions et les Censures exigées (*Madrid*, 1757. *In*-4.° page 436) : qu'à l'égard des Découvertes de *Fuca* et de *Fonta* (ou *Fuente*) tous les motifs d'honnêteté et de bonne foi obligent à déclarer qu'on ne doit pas faire fond sur les Relations qui nous les ont annoncées. « Si l'on me demande à présent, ajoute l'Auteur, quelles Rivières, quels Lacs, quelles

transmis les détails authentiques, étoit, comme on l'a vu, celle de *Viscáino* en 1602; et j'ai exposé ce qu'on pouvoit présumer de celle de *Fuente*, en 1640. A compter de celle-ci, un siècle entier s'est écoulé sans qu'aucune Nation ait paru s'occuper des Côtes Occidentales de l'*Amérique* du *Nord.* On doit croire néanmoins que, si l'*Espagne* n'a fait aucune Expédition maritime, elle n'a pas négligé de pousser par terre ses Découvertes au Nord; mais ses Historiens se taisent sur le succès de ces entreprises : on sait seulement que les excursions qu'elle ordonna, à différentes époques, conduisirent d'abord à découvrir, à l'Est de la *Californie*, les Provinces de *Sonora* et *Cinaloa*, la plus riche portion de cette Terre

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

en malheurs si féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du Monde [1].

Nations, &c., à l'exception de ce qui est connu par les Découvertes des Russes, doivent se trouver sur la côte de l'Amérique, à partir de la *Californie* et du *Nouveau Mexique*, vers le Nord, sur un espace de *cinquante degrés* [mille lieues] en latitude; je n'ai pas honte de répondre sans hésiter, et d'un seul mot : *Yo no lo sé;* je l'ignore, je n'en sais rien. »

Le soin d'accréditer cette opinion a pu avoir son motif dans une politique dont la marche n'est pas nouvelle : l'*Espagne*, en déclarant qu'elle ne croyoit pas aux Découvertes de *Fuca* et de *Fuente*, a voulu que les autres Nations n'y crussent pas non plus, et ne fissent aucune tentative pour les retrouver.

[1] *Voltaire*, Tragédie d'*Alzire*.

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

Cependant la *Russie* qui cherchoit à étendre vers l'Orient le territoire déjà trop étendu sur lequel son Tzar faisoit peser sa domination, poussa ses Découvertes de ce côté jusqu'à l'extrême frontière de l'*Asie*, et ne renonçoit pas à l'espoir de joindre un jour à ses vastes Domaines de l'Ancien Monde quelque portion du nouveau Continent.* Ses espérances ne paroissoient pas dénuées de fondement : ses Coureurs, ses Cosaques ne pouvoient à la fin manquer d'atteindre l'*Amérique ;* soit que les deux Continens fussent unis par le Nord et formassent une Terre continue ; soit qu'ils fussent séparés par un Détroit : car, dans cette dernière hypothèse, on pouvoit croire que les deux grandes Divisions de la Terre se rapprochoient assez des dimensions que leur assignoient les combinaisons des Géographes, pour que le Détroit, s'il existoit, ne présentât qu'un espace de mer peu considérable, et tel qu'il pût être franchi par les embarcations du pays, sur-tout avec la certitude de rencontrer, à peu de distance, les Terres Occidentales de l'*Amérique*.

Mais on avoit peu d'espoir, il en faut convenir, que des Aventuriers, sans aucune connoissance de l'Art de la Navigation, et qui, Chasseurs par état, tentoient de temps à autre la fortune sur la Mer, pour étendre leur chasse sur les îles voisines du *Kamtschatka*, pussent procurer des éclaircissemens

qui ne laissassent aucun doute sur la situation relative de l'*Asie* et de l'*Amérique :* naviguant d'une île à l'autre, dans le Bassin formé par les Côtes *Nord-Est* de la première, et les Côtes *Nord-Ouest* de la seconde, il eût été possible que, sans s'en douter, ils eussent abordé à quelque Pointe avancée du Continent américain ; et qu'y trouvant les mêmes animaux qu'ils poursuivoient sur les îles, il ne leur vînt pas en la pensée qu'ils avoient passé d'un Monde dans un autre. On ne pouvoit donc obtenir des connoissances certaines à cet égard, que par une Expédition concertée qui devoit n'être confiée qu'aux Marins les plus expérimentés. *Pierre I*, à qui la moitié d'un grand Continent, échue dans son lot, ne sembloit pas encore suffisante, traça de sa propre main, peu de temps avant sa mort, les Instructions d'un Voyage dont l'objet, qui l'occupoit depuis plusieurs années, étoit de s'assurer si l'*Asie* étoit séparée de l'*Amérique* par un Détroit : bien déterminé, sans doute, à ne pas regarder ce Détroit, s'il existoit, comme une borne que la Nature eût mise à son ambition et à son Empire.

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

Mais toute la Marine du *Kamtschatka* n'étoit pas capable de fournir les vaisseaux et les hommes propres à cette Expédition : il fallut ordonner d'avance le rassemblement de tous les matériaux nécessaires pour la construction et l'équipement

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

des Vaisseaux, et envoyer de Russie, des Capitaines, des Officiers et des Gens de mer. *Vitus Bering* [1], Danois d'origine, et le Russe *Alexoi Tschiricow*, furent choisis pour exécuter cette partie du testament de *Pierre le Grand*, dont la volonté dernière, plus respectée que celle de notre *Louis le Grand*, survécut à un pouvoir qui n'étoit plus, mais dont le souvenir commandoit encore l'obéissance. *Bering* étoit Capitaine Commandant, ou Commodore, dans la Marine de Russie; *Tschiricow* avoit le grade de Capitaine: le Danois, employé depuis long-temps au service du Tzar, avoit donné des preuves d'une grande habileté; le Russe étoit digne de le seconder.

Les deux Vaisseaux destinés pour l'Expédition projetée, les premiers qui eussent été construits à une des extrémités de la Terre à peine connue, ne purent être prêts à prendre la mer avant l'année 1728; et le 20 Juillet, *Bering* fit voile de l'Embouchure de la Rivière de *Kamtschatka.* Il dirigea sa route vers le Nord-Est suivant la direction de la Côte d'*Asie* dont il ne perdit jamais la vue. Le 15 d'Août, il étoit parvenu, par 67 degrés 18 minutes de latitude

---

[1] Quelques Auteurs écrivent *Beerings*, les Anglais *Behring*: *Muller* (dans la traduction française) écrit *Bering*; et j'ai cru devoir suivre son orthographe.

Nord, à la vue d'un Cap au Nord duquel la Côte couroit à l'Ouest. Il n'eut point connoissance dans ce premier Voyage, de la Côte de l'*Amérique*, et revint au Port d'où il étoit parti [1].

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

William Coxe, dans son *Histoire des nouvelles Découvertes des Russes*, dit que « *Bering*, parvenu à la hauteur de 67° 18', conclut trop tôt qu'il avoit dépassé l'extrémité Orientale de l'*Asie* ; et que, s'il eût continué de suivre la Côte, il eût reconnu que ce qu'il avoit pris pour l'*Océan du Nord*, n'étoit qu'une grande Baie profonde [2] ».

M. *Coxe* commet ici une erreur que, sans doute, il eût rectifiée, si, au temps où il écrivoit (avant l'année 1780), il eût pu connoître les Découvertes du capitaine *Cook* dans cette partie. Les Observations de ce célèbre Navigateur ont fixé la latitude du Cap le plus Oriental de l'*Asie* à 66° 5' [3] : et si *Bering* s'est en effet élevé jusqu'à 67° 18' [4], il étoit parvenu à une latitude plus

---

[1] Voyez les *Voyages et Découvertes des Russes*, par *Muller*, trad. de l'allemand. Tom. I.er, pages 147 et suiv.

[2] *Russian Discoveries, by W. Coxe. London*, 1780. *In*-4.°, page 323, Note *.

[3] Voyez *the Original Astronomical Observations made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean*, &c. *By W. Bayly. London*, 1782. *In*-4.°, page 350.

[4] *Reinold Forster* dit que *Bering* s'éleva, dans ce premier voyage, jusqu'à 76 degrés de latitude (*Northern Voyages and Discoveries*, p. 481) : je présume que c'est une faute d'impression.

1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

Nord d'environ un degré un quart que celle de la partie la plus orientale de l'ancien Continent : il étoit donc entré dans l'*Océan Boréal*; et, sans le savoir, il avoit passé par le Détroit qui sépare les deux Mondes ; le problème étoit résolu. La postérité équitable a imposé à ce Détroit le nom de *Détroit de Bering ;* et sa réalité a remplacé la fable du *Détroit d'Anian.*

1729. Les mêmes. II.e Voyage.

UN SECOND Voyage fut entrepris, en 1729, par les mêmes Navigateurs ; mais il ne procura aucune nouvelle connoissance.

1741. Les mêmes. III.e Voyage.

CE NE FUT qu'en 1741 que *Bering* et *Tschirikow*, pour la troisième fois, firent voile du *Kamtschatka*, le 4 de Juin, avec l'intention, après s'être élevés jusqu'à 50 degrés de latitude Nord, de pousser leur route à l'Est jusqu'à la rencontre du Continent de l'*Amérique.* Mais, dès le 20 du même mois, les Vaisseaux furent séparés par un coup de vent; et la brume ne permit pas qu'après la tempête ils se rejoignissent.

Le 18 Juillet, *Bering* découvrit le Continent de l'*Amérique* à 58° 28′ de latitude ; et, suivant son Estime, à 50 degrés [1] à l'Est du Méridien

[1] On sait aujourd'hui que cette différence de Méridien est de 62 degrés.

d'*Awatscha*,

d'*Awatscha*, aujourd'hui *Petropawlowska*, ou *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*. Le 20, il laissa tomber l'ancre près d'une assez grande île, à peu de distance du Continent; et, en cet endroit, une Pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut nommée Cap *Élie*, du Saint du jour : un autre Cap qui se montroit dans l'éloignement, à l'Ouest du premier, reçut le nom de *Saint-Hermogène*. La terre paroissoit former un grand Golfe entre ces deux Caps. *Bering* communiqua avec les Naturels du pays.

1741. Bering et Tschiricow. III.e Voyage.

Le 21, il remit à la voile, avec le projet de s'élever dans le Nord, en suivant la direction de la Côte, jusqu'à 65 degrés de latitude; mais le gisement des terres qui se portoient dans le Sud-Ouest, s'opposa à la route qu'il se proposoit de tenir. Il navigua à travers une suite d'îles qui bordent la grande Péninsule, connue aujourd'hui sous le nom d'*Alaska*: tout le mois d'Août fut employé dans cette navigation. Le 29, il mouilla, à 55° 25', au milieu d'un groupe d'îles qu'il nomma *Schumagin*: elles sont habitées; et les Russes communiquèrent avec les Naturels. On lutta contre les vents contraires jusqu'au 24 de Septembre, que l'on revit la terre au Nord; une montagne assez haute, située sur la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule d'*Alaska*, vers 51 degrés et demi de latitude, fut nommée Mont de *Saint-Jean*.

1741. Bering et Tschiricow. III.e Voyage.

Dans le courant d'Octobre, on découvrit une partie des îles que nous connoissons aujourd'hui sous le nom d'*Aleutiennes*, et qui dépendent du Continent de l'*Amérique.*

Bering, depuis long-temps, étoit dans un état de maladie et de dépérissement qui ne lui permettoit plus de s'occuper de la conduite du Navire; et la plus grande partie de l'Équipage étoit atteinte du scorbut. On navigua à l'aventure, jusqu'à ce que les vents et la mer portèrent enfin le Vaisseau sur une île dont on ignoroit la position à l'égard des deux Continens, et sur laquelle le Bâtiment fit naufrage. *Bering* mourut, le 8 de Décembre, sur cette île qui, avec raison, a pris le nom du premier Navigateur qui se soit hasardé dans ces parages et qui ait découvert le Continent de l'*Amérique* Occidentale à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Voyageur connu ne s'étoit élevé.

Quelques hommes de l'Équipage, les seuls qui purent résister à la rigueur de l'hiver et à l'excès des fatigues et de la misère, parvinrent, après des peines infinies, à construire, avec les débris du Vaisseau, une Chaloupe qui, l'année suivante, les transporta au *Kamtschatka.*

L'île où repose *Bering* est située entre 55 et 56 degrés de latitude, à environ 50 lieues de la Côte du *Kamtschatka.*

Le Voyage de *Tschirikow* fut moins malheureux

que celui de son Chef ; mais il n'eut guère moins à souffrir. Après sa séparation du Vaisseau commandant, qu'il chercha jusqu'au 25 de Juin, se trouvant sur le Parallèle de 48 degrés, il dirigea sa course à l'Est. Il paroît par la Carte que *Muller* a jointe à ses *Découvertes des Russes*, que *Tschirikow* qui découvrit la Côte de l'*Amérique* vers le milieu de Juillet, y attérit entre le cinquante-cinquième et le cinquante-sixième Parallèle; mais d'autres le font attérir à 58 degrés. La Côte qui se présentoit devant lui, étoit escarpée, aride, défendue par des rochers, et sans une seule île qui pût offrir un abri. Il mouilla au large, et détacha sa grande chaloupe pour prendre terre où elle pourroit aborder. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle reparût : il expédia le canot pour en avoir des nouvelles ; mais cette seconde embarcation éprouva sans doute le même sort que la première ; et on ignore quel fut celui de l'une et de l'autre. Des canots, montés par des Américains, se présentèrent, quelques jours après, pour reconnoître le Vaisseau ; mais ils n'osèrent en approcher, et il ne restoit à bord aucun Bâtiment à rames qu'on pût détacher pour aller à leur rencontre ou à leur poursuite, et les engager à venir au Vaisseau où on les eût retenus comme otages. *Tschirikow* désespérant de revoir les hommes qu'il avoit envoyés à terre, prit le parti

1741. Bering et Tschiricow. III.e Voyage.

1741. Bering et Tschiricow. III.e Voyage. d'abandonner la Côte, et revint au *Kamtschatka*[1].

Tel fut le succès de la première expédition des Russes à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique :* la Découverte de cette partie du nouveau Continent leur coûta la perte du plus habile de leurs Navigateurs ; mais ce premier Voyage, en les éclairant sur la situation relative de l'*Amérique* et de l'*Asie*, leur ouvrit la voie à toutes les Découvertes qui ont été faites successivement, soit par des Aventuriers, aux frais des Armateurs et Négocians du *Kamtschatka*, soit par des Officiers de la Marine impériale, aux frais du Gouvernement : en 1745, par *Michel Navodtsikoff ;* en 1750, par *Émilien Yagoff ;* de 1753 à 1756, par *Cholodiloff*, *Serebranikoff* et *Ivan Krassilnikoff ;* de 1758 à 1760, par *Demetrius Paikoff*, *Pushkareff*, *Pierre Wasyntinskoi* et *Maxime Lasaroff ;* en 1762, par *Drusinin*, *Medvedeff*, *Korovin* et *Étienne Glotoff ;* en 1764, par *Solovioff* et le lieutenant *Synd ;* en 1766, par *Aphanassei Otcheredin ;* et de 1768 à 1769, par le capitaine *Krenitzin* et le lieutenant *Levasheff*[2]. Tous ces Voyages ont eu principalement pour objet la Reconnoissance de ce long Archipel,

---

[1] Voyez *Muller*, *Découv. des Russes*, Tome I.er, page 240 et suiv.

[2] *W. Coxe* a publié les Relations de ces divers voyages dans ses *Russian Discoveries*.

connu sous le nom collectif d'îles *Aleoutes, Aleutiennes*, ou *des Renards*, que les Cartes russes partagent en plusieurs Archipels sous des noms différens; de toute la partie de Côte qui s'étend Est et Ouest sous le Parallèle de 60 degrés, et comprend un grand nombre d'îles situées au Sud de la grande Terre, dont quelques-unes avoient été visitées, et d'autres seulement aperçues par *Bering*; enfin de la Presqu'île d'*Alaska*, et des Terres situées au Nord de cette Péninsule jusqu'au 70.me degré. C'est sur les îles *Aleutiennes*, et sur plus de trois cents lieues de Côtes qui se prolongent jusque par-delà le Cercle Polaire, que les Russes infatigables ont formé ces Établissemens multipliés, ces Factoreries qui alimentent le commerce de Pelleteries dont l'Empire de *Russie* tire de si grands avantages dans ses relations commerciales et ses échanges avec l'Empire de la *Chine*.

1741. Bering et Tschiricow. IIIe Voyage.

Je dois faire remarquer que les Français n'ont pas été totalement étrangers à la première découverte que les Russes ont faite de la Côte Occidentale de l'*Amérique* du *Nord*. Le frère de nos célèbres *Delisle*, l'un Astronome, l'autre Géographe, *Delisle de la Croyère*, étoit embarqué, en qualité de Savant, sur le Vaisseau de *Tschirikow*, comme *Steller*, Médecin de profession et versé dans toutes les parties de l'Histoire naturelle, l'étoit

Cités, qui, n'ayant jamais été tentés de s'exposer aux dangers de la Mer, ignorent ce que peut inspirer la communauté de ces dangers, à ceux qui, sans se connoître, savent qu'ils les ont partagés. Au *Kamtschatka*, à sept mille lieues de l'*Europe*, tous les Européens, et sur-tout les Européens Marins, sont compatriotes et frères : et l'homme qui, par ses Découvertes ou ses travaux, a bien mérité du Genre-humain, n'appartient-il pas, par la reconnoissance, à tous les Peuples de la Terre !

1741. Bering et Tschiricow. III.e Voyage.

TANDIS que les Russes, dans leurs courses multipliées, s'empressoient de découvrir la partie du Nord de l'*Amérique*, voisine de leurs Domaines d'*Asie*, qu'il leur importoit de connoître; les Espagnols, pour qui cette connoissance n'étoit pas moins importante, sembloient, depuis long-temps, ne pas s'occuper de poursuivre leurs premières Découvertes. Depuis 1640, c'est-à-dire, depuis l'Epédition, en partie vraie, en partie fabuleuse, de l'amiral *de Fuente*, ou plutôt depuis 1602, époque de l'Expédition authentique de *Viscaino*, jusqu'en 1769, les Historiens espagnols gardent le silence sur les tentatives successives que les Vice-rois du *Mexique* ont dû ordonner pour accroître le territoire de l'*Amérique espagnole*, et pousser les envahissemens dans le Nord de

1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

renvoyée à un avenir incertain. Alors on se rappela qu'en 1602, un amiral *Viscaino* avoit découvert un excellent Port, situé à 36 degrés deux tiers de latitude septentrionale. Cette position qui devenoit intermédiaire entre les Places fortes du *Mexique* et la limite des Découvertes des Russes, parut mériter qu'avant de pousser les Reconnoissances plus au Nord, on s'occupât de se faire un point d'appui, de se ménager un Port de refuge. Il fut donc résolu qu'on établiroit un *Presidio* à *Monterey*, anciennement découvert par *Viscaino*; et qu'en marchant vers ce Port, on commenceroit par établir un premier Préside à celui de *San-Diego*, situé à 33 degrés deux tiers de latitude, à la hauteur de l'Isthme de la *Californie.* Mais, en projetant un nouvel envahissement sur les Naturels de l'*Amérique*, il falloit bien se faire illusion à soi-même, se dissimuler l'injustice d'une usurpation; et le Gouvernement crut être justifié aux yeux du Genre-humain, et aux siens propres, s'il associoit, en quelque sorte, l'Etre suprême à un projet d'iniquité : comme si le Dieu de paix étoit le Dieu des conquêtes et de la destruction ! On ne parla que de la propagation de la Foi, de la conversion des Infidelles; et la Religion qu'on mettoit en avant, couvrit d'un voile respecté, les véritables motifs et le but de l'entreprise : des Prêtres missionnaires furent

1769.
Vicente Vila et Gaspar de Portola.

1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola. destinés pour marcher avec l'Armée, et établir une Mission dans chaque lieu où l'on se proposoit d'établir un Préside; ainsi, par-tout, l'Etendard de l'Usurpateur devoit être planté à côté de la Croix des Chrétiens.

Mais l'*Espagne* décidoit, sans le vouloir, une question que son intérêt peut-être eût demandé qu'elle laissât toujours indécise; celle de savoir si la simple Découverte d'une terre, ou même la vaine formalité de la Prise de possession, sans être suivie de l'effet, pouvoit tenir lieu d'un titre réel de Propriété et du droit d'occupation. Avoit-elle oublié qu'en 1578, l'amiral *Drake* qui découvrit la *Nouvelle Albion*, comprenant plus de deux cents lieues de Côtes, entre 37 et 48 degrés de latitude, avoit pris solennellement possession de toute la Contrée, au nom de la Reine *Élisabeth !* et si, aujourd'hui, l'*Angleterre* se proposoit de faire revivre cette ancienne Prise de possession, cette prétendue Propriété, l'*Espagne* ne se croiroit-elle pas fondée à soutenir que le temps en a effacé le titre! Mais, je le demande, celui que l'*Espagne* avoit pour occuper *San-Diego*, *Monterey*, et les pays adjacens, est-il mieux conservé, parce qu'il a vingt-quatre années de moins d'ancienneté! Je ne suis qu'Historien, et je dois laisser aux Publicistes à décider la question : peut-être jugeroient-ils, après avoir consulté le droit

primitif de tout habitant de la Terre, qu'il y a eu d'un côté, et qu'il y auroit de l'autre, usurpation et abus de la force. 1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

Quoi qu'il en soit, le projet d'établir des Présides au Nord de la *Californie* avoit été conçu par le Gouvernement espagnol ; et le Vice-roi de la *Nouvelle-Espagne*, le Marquis *de Croix*, ordonna un armement composé des Paquebots le *San-Carlos* et le *Sant-Antonio*, l'un commandé par Don *Vicente Vila*, premier Pilote de la Marine royale ; l'autre par Don *Juan Perez*, Pilote pour la Navigation des *Philippines* : et un Détachement de troupes sous le commandement de Don *Gaspar de Portola*, Gouverneur de la Péninsule de *Californie*, fut destiné pour suivre la Côte par terre, tandis que les Paquebots la prolongeroient par mer. Mais le Marquis *de Croix* jugeant que le petit nombre d'Européens dont il pouvoit disposer, ne seroit pas suffisant pour réduire les Peuples du Nord de la *Californie*, qui, sans doute s'armeroient contre les *Envahisseurs* de leur pays, se décida, à l'exemple du Conquérant du *Mexique*, à opposer un Peuple de l'*Amérique* à un autre : et des Californiens, armés à leur manière, furent contraints de se joindre à la Troupe européenne, pour aider à soumettre leurs compatriotes au joug étranger qu'eux-mêmes avoient subi.

1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

Le 10 de Janvier 1769 [1], Don *Vicente Vila* fit voile du Port de *la Paz*, situé à la côte Occidentale de la *Californie*, vers 24 degrés et demi de latitude. Les Paquebots eurent à lutter contre les vents du Nord qui dominent sur cette Côte; et la Troupe de Terre éprouva les plus grandes fatigues. Ce ne fut que le 29 d'Avril qu'on put atteindre le Port de *San-Diego*, le premier où l'on devoit former un Établissement; et on le quitta le 14 de Juin suivant.

De plus grandes difficultés s'opposèrent encore à l'arrivée au Port de *Monterey*. Quoiqu'il ne soit éloigné du premier que d'environ 72 lieues dans le Nord-Ouest, et que sa latitude eût été déterminée avec exactitude dans le Voyage de *Viscaino*, dont *Torquemada* avoit écrit et publié la Relation; ce ne fut qu'après les recherches les plus pénibles par mer et par terre, que le 31 mai 1770, une année après leur établissement à

---

[1] La Relation espagnole de ce Voyage a été imprimée à l'Imprimerie du Gouvernement de la *Nouvelle Espagne*, sous le titre de *Diario historico de los Viages de Mar y Tierra hechos al Norte de la California*, &c. L'Ouvrage se trouve très-difficilement en *Espagne*; mais je suis parvenu à m'en procurer, de *Madrid*, une copie manuscrite qui, par son exactitude, équivaut à l'imprimé. On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage, dans les Notes géographiques qui étoient jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

San-Diego, les Espagnols parvinrent enfin à retrouver le Port de *Monterey* sur le même Parallèle que celui qui étoit indiqué dans la Relation de *Viscaino* [1]. Je ne puis me dispenser de remarquer que, lorsqu'en 1786, *la Pérouse* revenant de la côte du *Nord-Ouest*, voulut relâcher à ce Port, qu'il ne connoissoit, comme *Vicente Vila*, que par sa latitude, il y attérit avec la même précision, et le trouva avec la même facilité, qu'un Vaisseau français, revenant du large, retrouve l'île d'*Ouessant* et le Port de *Brest*. 1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

On est étonné, en lisant le Journal du Voyage des Espagnols, qu'en 1770, ils en fussent encore à connoître un pays si voisin de celui qu'ils occupent depuis trois cents ans : il paroît cependant, d'après ce qui est dit dans la Relation, que les hommes et les choses étoient également nouveaux pour eux ; et cette observation peut faire croire que si, dans l'intervalle de 1602 à 1769, ils ont fait des progrès au Nord du *Mexique*, dans l'intérieur des Terres, ils avoient négligé la connoissance des Côtes : on sait qu'en général,

---

[1] *Torquemada* place ce Port à 36° 40' : les Espagnols, dans leur Voyage de 1769, observèrent la même latitude ; mais, dans un second voyage, en 1775, ils la fixent à 36° 44'. Suivant les Observations faites par *la Pérouse* en 1786, la latitude doit être de 36° 38' 25", et la longitude, à l'Ouest du Méridien de *Paris*, de 124° 3'.

1769. ce n'est pas dans le voisinage de la mer que la Nature prépare, par le travail des siècles, ces métaux précieux et funestes, dont la recherche pouvoit seule exciter les efforts et les entreprises d'une Nation à qui tous les moyens ont paru légitimes pour en acquérir l'exclusive possession. On lira avec plaisir, dans le Journal de *la Pérouse*, des détails intéressans sur le Port de *Monterey*, sur le pays qui en dépend, et sur l'espèce de Gouvernement que les Conquérans y ont établi : on doit dire, à l'éloge des Religieux Missionnaires, employés pour en maintenir la conquête, que, s'ils font plier la sainteté de leur ministère à servir la politique et la cupidité, du moins ils s'occupent avec un zèle vraiment chrétien d'adoucir par toutes les consolations que la Religion peut apporter, le fardeau de l'esclavage, qui a dû paroître insupportable à des hommes qui jouissoient de toute la liberté de la Nature.

Vicente Vila et Gaspar de Portola.

1771. L'EXPÉDITION de 1769 se borna à la seconde Découverte du Port de *Monterey*, et à l'établissement d'un Préside : les Découvertes à faire par des latitudes plus élevées furent renvoyées à un autre temps. Un objet plus important, et pour l'exécution duquel Don *Joseph Galvez* avoit été envoyé d'*Espagne*, en qualité de Visiteur général du *Mexique*, devoit absorber tous les soins et tous

Expédition par terre.

les efforts du Gouvernement. Les Provinces de *Sonora* et de *Cinaloa*, situées à l'Est de la *Mer Vermeille*, avoient été anciennement soumises, mais n'étoient point encore occupées; et le peu de forces qu'on y entretenoit, avoit engagé, en 1765, quelques tribus sauvages qui les avoisinent à y faire de fréquentes incursions : le Marquis *de Croix* voulut y rétablir la tranquillité; et les moyens ordinaires aux Conquérans de l'*Amérique* furent mis en usage pour y parvenir. Cinq années avoient déjà été employées à poursuivre les Sauvages dans des montagnes et des défilés presque impraticables; mais il s'agissoit de posséder paisiblement les Mines les plus abondantes du Nouveau Monde, et rien ne parut impossible : enfin l'Expédition fut terminée en 1771, par la destruction de ces Américains qu'on appeloit *Sauvages* et *rebelles* : et ce furent encore les plus heureux; car la servitude enveloppa de sa chaîne tous ceux qui survécurent à l'envahissement de leur pays [1].

1771. Expédition par terre.

LES VOYAGES répétés des Anglais dans le *Grand-Océan*, lesquels ne pouvoient plus avoir, comme les premiers, pour objet ou pour prétexte, d'y faire observer le Passage de *Vénus* devant le disque du Soleil, devoient naturellement réveiller

1774. et 1775. Expédition des Espagnols.

---

[1] Voyez *Robertson's History of America*, Lib. VII.

1774 et 1775. Expédition des Espagnols.

les inquiétudes du Cabinet de *Madrid*, et ne tardèrent pas à y porter de nouveau l'alarme. Le Gouvernement jugea qu'il n'avoit pas de temps à perdre pour faire poursuivre les Découvertes au Nord de la *Californie*, et s'établir sur la côte du *Nord-Ouest*, ou du moins annoncer que l'*Espagne* en avoit pris possession, avant que les Navigateurs anglais, à l'exemple de leur compatriote *Drake*, ne vinssent y planter le Pavillon de la *Grande-Bretagne.* Par ces Prises de possession, tout illusoires qu'elles sont, l'*Espagne* se préparoit les moyens de défendre le terrain, de gagner du temps, et d'engager dans sa cause, ses Alliés à qui il importoit indirectement que les Anglais, qui occupent déjà la plus grande partie des côtes Orientales et du territoire de l'*Amérique* du Nord, ne parvinssent pas à former de même, sur ses côtes Occidentales, des Établissemens auxquels la persévérance d'une Nation infatigable, et jamais rebutée quand il s'agit de son commerce, pourroit, par la suite, ouvrir des communications promptes et faciles avec ses Établissemens de la partie Orientale. Les Anglais, occupant ainsi l'*Amérique* Septentrionale, du Levant au Couchant, de cette position eussent menacé sans cesse l'*Amérique* Espagnole; et, quelque jour, sur quelqu'un de ces prétextes que la politique tient toujours en réserve au service de l'ambition, l'effet eût pu suivre la menace, avant

avant que l'*Espagne* eût fait passer d'*Europe* les forces nécessaires pour défendre ses Possessions d'au-delà des Mers.

1774 et 1775. Expéditions des Espagnols.

Les Expéditions au Nord de la *Californie* furent donc reprises par les Espagnols. Il paroît qu'un premier Voyage eut lieu en 1774; mais nous n'avons connoissance que de celui qui fut fait en 1775, et dans lequel on se proposoit de faire pousser les Découvertes jusqu'au soixante-cinquième Parallèle, sans doute dans la vue de reconnoître tout ce que les Navigations des Russes avoient pu leur faire découvrir dans cette partie.

1775. Ayala et la Bodega.

L'Honorable *Daines Barrington* a traduit en anglais, et a fait imprimer dans ses *Miscellanies* [1], la Relation du Voyage que Don *Antonio-Maria de Bucarelli y Ursua*, alors Vice-roi du *Mexique*, avoit ordonné, en 1775, pour remplir l'objet que le Gouvernement s'étoit proposé. M. *Barrington* étoit parvenu à se procurer d'*Espagne* une copie du Journal manuscrit de Don *Francisco-Antonio Maurelle*, premier Pilote dans l'Expédition; mais il n'avoit pu, par aucun moyen, obtenir une copie de la Carte des Découvertes : on n'obtient jamais des Espagnols une communication entière. Nous n'avons plus à regretter cette Carte, depuis que *Cook*, *la Pérouse*, et postérieurement à eux,

[1] *London*, *J. Nichols*, 1781. *In*-4.°

1775. Ayala et la Bodega. plusieurs Navigateurs, Anglais, Américains et Français, après avoir reconnu la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, ont publié sans réserve, leurs Observations de tous les genres, et les Cartes générales et particulières des parties qu'ils ont visitées. Il ne nous reste plus à acquérir que des connoissances de détail, que peut-être nous ne devons jamais attendre des Espagnols, mais que les Navigateurs des autres Nations, qui sauront se les procurer sur les lieux, s'empresseront de communiquer à ceux même qui s'obstinent à laisser les leurs enveloppées dans les ombres impénétrables du mystère.

L'armement des deux Bâtimens légers, la Goilette *la Sonora* et un Paquebot, qui devoient être employés dans cette nouvelle Expédition, fut fait au Port de *San-Blas*, situé à la Côte de *Galicia*, une des Provinces du *Mexique;* et le commandement en fut confié à Don *Juan de Ayala* qui eut sous ses ordres Don *Juan-Francisco de la Bodega y Quadra.*

[1] Ils appareillèrent de *San-Blas* le 17 Mars 1775.

Le 7 Juin, à 41 degrés et demi de latitude, ils reconnurent, à une assez grande distance, une

---

[1] On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage des Espagnols dans le Recueil des Notes géographiques qui avoient été jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

longue suite de Côtes s'étendant Sud-Est et Nord-Ouest : cette partie comprend le Cap *Mendocino*. 1775. Ayala et la Bodega.

Le 9, ils mouillèrent dans un Port situé à 41 degrés 7 minutes de latitude, et à 19 degrés 4 minutes à l'Occident de *San-Blas ;* et ils lui imposèrent le nom de *Puerto de la Trinidad :* le Pilote *Maurelle* vante beaucoup le pays et ses habitans.

Le 9 de Juillet, ils s'estimoient à 47 degrés 40 minutes de latitude; et ils eurent des indices du voisinage de la terre.

Elle fut aperçue le 11, à douze lieues de distance, et le 12 au soir, on n'en étoit pas éloigné de plus d'une lieue. On distinguoit plusieurs Caps, plusieurs îlots, et des montagnes couvertes de neige; et l'on remarqua une petite île stérile, d'environ une demi-lieue de tour, qui fut nommée *Isla de los Dolores.* La latitude étoit de 47° 39'.

Le 13, on mouilla sur la Côte par 47 degrés 28 minutes; et le soir du même jour, on fit un second mouillage, à 47 degrés 21 minutes : les Espagnols eurent ici un engagement assez sérieux avec les Naturels du pays; et les deux partis laissèrent plusieurs morts sur le champ de bataille [1].

Le 1.er Août, une brume épaisse les força de

---

[1] Cette partie de la Côte correspond, pour la latitude, à celle qui est appelée sur la Carte de *Meares*, *Shoal-Water Bay*, Baie *des Bas-fonds* ou *des Dangers.* (*Voyez* la Pl. II.)

1775. Ayala et la Bodega.

s'éloigner de la Côte : les vents souffloient du Nord-Ouest et Nord.

Le 5, le vent passa au Sud-Ouest.

Le 13, on eut plusieurs indices du voisinage de la terre, et, le 14 et le 15, ces signes se multiplièrent encore : on s'estimoit alors par 56 degrés 8 minutes de latitude, à 154 lieues espagnoles (de 17 et demi au degré) à l'Ouest du Continent, et à 60 lieues seulement d'une île qui, suivant le Journal, doit être la partie la plus occidentale d'un Archipel situé sur le même Parallèle, et se trouvoit marquée sur la Carte manuscrite dont les Espagnols faisoient usage pour régler leur route : il en résulteroit que cette île devroit être éloignée du Continent, de 94 lieues espagnoles, ou d'environ 107 lieues marines de 20 au degré. J'ignore quelle est l'île dont il semble que les Espagnols avoient une connoissance certaine puisqu'elle se trouvoit marquée sur leur Carte, et que *Maurelle,* en parlant de sa distance à la grande Terre, ne dit pas que son existence fût douteuse : aucune Route des Navigateurs de ces derniers temps ne passe à un si grand éloignement du Continent sur le Parallèle de 56 degrés. Quant à cet Archipel situé à la même latitude, duquel *Maurelle* ajoute que cette île forme la partie la plus avancée du côté de l'Ouest; *la Pérouse* a, en effet, reconnu un

Archipel qu'il a désigné par le nom d'Iles ou Archipel *des Espagnols*, et qui s'étend du 55.me au 56.me Parallèle; et l'on pourroit supposer que c'est celui dont les Espagnols avoient connoissance et qu'on voyoit tracé sur leur Carte; mais cet Archipel n'est pas éloigné du Continent, de 107 lieues, il l'est seulement de 12 ou 15 milles à sa plus grande distance. 1775. Ayala et la Bodega.

Le 16 Août, *Ayala* reprit la vue de la terre et découvrit un Cap très-remarquable et une montagne d'une grande élévation : la Montagne fut nommée *Monte San-Jacinto*, et le Cap, *Capo del Engaño :* celui-ci est situé à 57 degrés 2 minutes de latitude, et à 34 degrés 12 minutes à l'Ouest du Méridien de *San-Blas.* La montagne a pour base le Cap qui se projette au large : sa forme, est-il dit dans le Journal, est la plus belle et la plus régulière qu'on ait jamais vue : elle est isolée et détachée de la chaîne des autres montagnes : son sommet étoit couvert de neige; on voyoit au-dessous quelques grands espaces nus qui se prolongeoient jusque vers le milieu de ses flancs; et de cette hauteur jusqu'au pied, sa surface étoit couverte de grands arbres.

Le lendemain, il entra dans une grande Baie, qui reçut le nom de *Baya de Guadalupa*, et il y mouilla dans un Port situé à 57° 11′ de latitude.

Cette Baie est ouverte de 3 lieues à son entrée;

1775. Ayala et la Bodega.

et elle est couverte du côté du Nord par le Cap *del Engaño*. Sur le côté opposé au Cap, ils découvrirent ce qu'ils appellent le *Port*, dont l'entrée a plus d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud. Ils contournèrent la Baie à une très-petite distance de la Côte, et ne trouvèrent jamais moins de 50 brasses d'eau; mais les montagnes se prolongeant jusqu'au rivage, la Côte ne présentoit aucune Plage propre au débarquement. On distingua cependant une petite Rivière; mais il étoit nuit : on mouilla sur 66 brasses, fond de vase dure.

Le 18, *Ayala* remit à la voile.

A 57 degrés 18 minutes de latitude, et 34 degrés 12 minutes à l'Ouest de *San-Blas*, le 19 Août, il découvrit un Port dans lequel se décharge une Rivière; il y mouilla et lui imposa le nom de *Puerto de los Remedios* : les Espagnols communiquèrent ici avec les Naturels de la Côte, y firent de l'eau et du bois, et prirent possession du pays avec le cérémonial d'usage.

Ayala s'éleva ensuite jusqu'au Parallèle de 58 degrés, sans faire aucune Découverte. Parvenu à cette hauteur qui excède la limite des Découvertes anciennes les plus septentrionales, il demeura persuadé que *les Entrées* ou *Détroits indiqués par les anciens Navigateurs n'existent pas.* Mais si

Maurelle, en consignant cette opinion dans son Journal dont le Gouvernement espagnol a laissé circuler des copies, n'a pas obéi à un ordre qui a pu lui imposer silence sur ce qui auroit été découvert; si ce n'a pas été une manière adroite de détourner les autres Nations du projet de tenter des Découvertes dans cette partie; si telle a été enfin l'opinion véritable des Espagnols chargés de la conduite du Voyage; la persuasion où ils sont restés ne peut pas affoiblir le témoignage des Navigateurs plus modernes qui ont justifié *Fuca* et *Fuente*, et attestent la réalité des parties de leurs Découvertes, qui n'ont pas été altérées, et peut-être à dessein, par des accessoires romanesques : mais il restera prouvé qu'*Ayala*, en remontant la côte du *Nord-Ouest* depuis le Port de *la Trinidad* jusqu'au Parallèle de 58 degrés, s'est contenté le plus souvent de reconnoître la terre de loin.

1775. Ayala et la Bodega.

Le cinquante-huitième Parallèle étoit, sans doute, le Terme que les Espagnols avoient fixé à leur course, quoique leurs Instructions ne l'eussent limitée qu'au soixante-cinquième; car à peine sont-ils parvenus à 58 degrés de latitude, qu'on les voit redescendre dans le Sud, avec l'intention de regagner le Port de *Monterey* : ils firent cependant quelques Découvertes que le hasard offrit sur leur route.

1775. Ayala et la Bodega.

Le 24 Août, à 55 degrés 17 minutes de latitude, et 32 degrés 9 minutes à l'Occident de *San-Blas*, ils mouillèrent dans une grande Baie où un bras de mer présente un Havre spacieux, qui fut nommé, en l'honneur du Vice-roi, *Puerto Bucarelli :* ce Port, qui paroît formé par plusieurs îles, doit être la partie méridionale de cet Archipel détachée du Continent, que les Espagnols connoissoient par leur Carte, qu'ils n'avoient pas pu retrouver en remontant la Côte, dont, en redescendant, ils n'ont reconnu que l'extrémité inférieure, et que *la Pérouse,* qui l'a prolongé du Nord au Sud, a nommé, par respect pour une ancienne Découverte dont il ignoroit l'époque et l'auteur, *les Iles des Espagnols.* Une île de hauteur moyenne qu'ils apercevoient dans le Sud, à six lieues de distance du Port, reçut le nom de *Isla de San-Carlos.* Ici, Don *Juan de Ayala* prit possession, au nom de Sa Majesté Catholique, du pays qu'il voyoit et de tout celui qu'il ne voyoit pas : c'étoit prendre possession d'un désert que personne ne lui disputoit; car, aux restes d'une cabane détruite, et à quelques marques éparses çà et là, on reconnoissoit bien que des individus de l'Espèce humaine avoient autrefois séjourné dans cet endroit ; mais, pendant tout le temps qu'on passa dans le Havre, aucun habitant ne se montra.

En quittant le Port de *Bucarelli*, les Espagnols vinrent jeter l'ancre à 2 lieues de l'île *San-Carlos;* et de ce Mouillage, on découvroit, à 4 ou 5 lieues de distance, un Cap, situé à 55 degrés de latitude, auquel on donna le nom de *Capo Sant-Agustin.* 1775. Ayala et la Bodega.

On voyoit la Côte, à partir de ce Cap, se prolonger si loin dans l'Est, qu'elle finissoit par s'effacer totalement. L'action de deux Courans qui agissoient ici dans des directions opposées, étoit si violente qu'il ne fut pas possible d'y sonder: et comme ces Courans, est-il dit dans le Journal, paroissoient suivre le cours des Marées, on en conclut que cette *Entrée* pouvoit être une embouchure de Rivière, et l'on regarda comme certain qu'elle ne communique qu'avec le *Grand-Océan Boréal* dans lequel on naviguoit. Ainsi l'on se persuada que cette Terre qui s'étendoit si loin dans l'Est, formoit le côté septentrional de l'entrée d'une Rivière, dont cependant on n'apercevoit pas le côté méridional; et dans cette supposition, dont on se contenta, l'on ne chercha pas à acquérir une certitude.

La saison n'étoit pas encore avancée; on pouvoit espérer des vents favorables; et les Espagnols, éprouvant peut-être une sorte de honte de s'être arrêtés fort en-deçà du terme que leurs Instructions avoient fixé, semblèrent un moment reprendre

1775. Ayala et la Bodega.

courage, et se déterminèrent à tenter de nouveau la Route du Nord.

Le 28 Août, ils profitèrent des vents variables pour s'approcher de la Côte à 55 degrés 50 minutes de latitude : ils n'en furent pas assez près pour l'apercevoir ; mais à cette hauteur, ils trouvèrent, comme ils le desiroient, des vents de la partie du Sud-Ouest et du Sud.

Le 1.er Septembre, ils avoient remonté jusqu'à 56 degrés 50 minutes ; mais le 7, les vents du Nord ayant repris le dessus, et les Équipages des deux Bâtimens se trouvant excédés de fatigue, *Ayala* abandonna toute idée de poursuivre les Découvertes au Nord, et fit route pour regagner le Port du départ. Il chercha cependant à se rapprocher de la Côte pour en reconnoître quelques Points ; mais il parcourut encore plus de trois degrés de latitude sans s'en approcher assez pour la découvrir, et il ne se mit en position de l'apercevoir, que par 53 degrés 54 minutes, et à 8 ou 9 lieues de distance : il s'en tint constamment *assez loin*, est-il dit dans le Journal, *pour n'avoir point à craindre de s'y affaler*, et *assez près pour n'en pas perdre la vue ;* j'ajouterois, mais pas assez près pour être à portée de faire aucune Reconnoissance. Ce ne fut que par 47 degrés 3 minutes, que, naviguant, à la distance d'un mille de la Côte, il put distinguer les Caps, les

Baies et les autres Points remarquables, et en faire les Relèvemens qui devoient en fixer les positions relatives sur la Carte qu'il étoit chargé de dresser: mais le Journal n'entre dans aucun détail sur ce qu'*Ayala* a pu découvrir à cette hauteur ; et la Carte n'a point été communiquée.

1775.
Ayala
et
la Bodega.

On perdit de nouveau la vue de la terre ; on ne la reprit que le 24, à 45 degrés 27 minutes, et on prolongea la Côte à une portée de canon : et « comme cette latitude, dit le pilote *Maurelle*, s'approche de celle à laquelle on place l'*Entrée* d'*Aguilar*, dont on vouloit vérifier l'existence et la position, nous mîmes en panne pendant la nuit ».

Ayala s'occupa de la recherche de cette *Entrée* jusqu'au Parallèle de 45 degrés 50 minutes. A cette hauteur, et à 20 degrés 4 minutes à l'Occident de *San-Blas*, on découvrit un Cap qui, pour sa ressemblance à une table ronde, fut nommé *Capo Mesari* : dans le voisinage de ce Cap, on apercevoit dix petites îles, et l'on distinguoit même quelques îlots presqu'à fleur d'eau. « Nous naviguions si près de la Côte, ajoute *Maurelle*, que, si l'*Entrée* d'*Aguilar* existoit dans cette partie, elle n'eût pu échapper à l'exactitude de nos recherches ». Il est difficile de concevoir comment *Maurelle* pouvoit chercher cette *Entrée* dans le voisinage de 45° 50' de latitude, puisqu'il savoit par la Relation que *Torquemada* a donnée du

1775. Ayala et la Bodega.

Voyage de *Viscaino*, qu'elle doit être située vers 43 degrés [1], et que les Cartes espagnoles qui la placent le plus au Nord, ne la portent pas au-delà de 44 : car, sans doute, on ne croira pas, avec le Pilote espagnol, qu'il soit probable qu'*Aguilar* eût pu commettre sur cette latitude, une erreur de *deux* ou *trois* degrés, erreur que l'imperfection des Instrumens en usage dans le temps où il observa, ne pourroit pas excuser, puisque les latitudes données par les Navigateurs contemporains de *Viscaino* [2] et *Aguilar*, et même par les Voyageurs plus anciens, tels que *Drake*, *Cavendish*, *Olivier Van-Noort*, *Spilbergen*, *le Maire* et *Schouten*, ne sont jamais en erreur d'un *demi-degré*, quand ils ont eu occasion de les observer.

Après l'inutile recherche de l'*Entrée* ou de la Rivière d'*Aguilar*, à la place où l'on ne devoit pas la trouver, *Ayala* se livra à la recherche d'un Port que le Journal désigne par le nom de *Puerto de San-Francisco*, et qui est, en effet, le Port de *Francisco*, mais de *Francisco Drake* ou *Sir Francis Drake*. Le nom de l'*Alferez* [3] *la Bodega* fut substitué,

---

[1] *Voyez* ci-devant, *page xix*.

[2] On a vu que la latitude que *Viscaino* assignoit à son Port de *Monterey*, ne différoit de la véritable, que d'environ 2 minutes. (Ci-devant, *page lxj*, Note [1].)

[3] Enseigne.

sans pudeur, à celui de l'amiral *Drake*, et même à celui de *Saint-François*. L'honorable *Barrington* reproche avec raison aux Espagnols d'avoir cru la Religion intéressée à supprimer le nom du *brave Hérétique* qui, parti d'un Port d'*Angleterre*, s'étoit élevé sur la côte Nord-Ouest de l'*Amérique* jusqu'à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Navigateur espagnol n'avoit tenté de parvenir : mais on peut croire que la vanité nationale a eu plus de part que la piété, à une substitution de nom que le Géographe impartial ne se permettra pas d'adopter. Le pilote *Maurelle* place le Port de *Sir Francis Drake* par 38 degrés 18 minutes de latitude : l'Amiral anglais l'avoit indiqué à 38 degrés et demi [1], et une erreur de 12 minutes n'en est pas une considérable pour le temps où il observa, et pour les Instrumens qu'il pouvoit employer dans ses Observations : j'ajouterai que cette erreur qui n'est que d'un cinquième de degré, ne pouvoit pas empêcher que les Espagnols ne reconnussent l'identité de *Sir Francis Drake's Harbour*, *Puerto de San-Francisco* et *Puerto de la Bodega :* et si la petite différence entre les latitudes

1775. Ayala et la Bodega.

[1] *Maurelle* dit que l'*Histoire de la Californie* place ce Port à 38 degrés 4 minutes. Il me semble que c'étoit plutôt dans le *Voyage de Drake* même qu'il falloit chercher cette latitude : et *Fletcher* dans la *Relation originale*, la donne de 38° et demi.

1775. Ayala et la Bodega. eût pu leur laisser le plus léger doute, la vue du Pays et de ses habitans, tels que *Drake* les a peints, tels que les Espagnols les ont retrouvés, devoit être suffisante pour faire disparoître toute incertitude.

L'amiral *Drake* avoit négligé d'imposer des noms aux deux Pointes ou Caps qui forment l'entrée de son Port : les Espagnols ont réparé cet oubli ; le Cap du Nord fut nommé *Punta de las Arenas* [Pointe des Sables], et celui du Sud, *Capo del Cordon* [Cap du Cordon] : cette dernière dénomination pourroit être une sorte de restitution faite à *Saint François* qu'on avoit dépouillé de son Port ; car on sait que, dans les deux *Espagnes*, le *Cordon de Saint François* est un des objets les plus recommandés à la vénération, j'ai presque dit au culte des Fidelles.

Les Espagnols quittèrent le Port de *Drake* le 4 Octobre : le 7, ils mouillèrent dans celui de *Monterey ;* et le 20 de Novembre, ils rentrèrent dans celui de *San-Blas*, d'où ils étoient partis deux cent soixante jours auparavant.

Ce Voyage de 1775 avoit été plus heureux, plus utile pour les progrès de la Géographie, que celui de 1770, dont le plus grand succès, après une année de recherches, s'étoit borné à retrouver le Port de *Monterey :* celui de 1775 a fait connoître le Port de *la Trinidad*, à 41 degrés 7 minutes de

latitude ; le Cap *Mesari*, à 45° 50′ ; le Cap *Sant-Agustin*, à 55 degrés ; le Port de *Bucarelli*, à 55 degrés 17 minutes ; le Mont *San-Jacinto* et le Cap *del Engaño*, à 57 degrés 2 minutes ; la Baie de *Guadalupa*, à 57 degrés 11 minutes dans sa partie du Nord ; le Port de *los Remedios*, à 57° 18′ ; et l'on a retrouvé le Port de *Sir Francis Drake*, dont on a fixé la latitude à 38 degrés 18 minutes.

1775. Ayala et la Bodega.

Mais, en reconnoissant que ce dernier Voyage a plus avancé la Découverte de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* que celui de 1770 ; on est forcé de convenir que, si les autres Navigateurs de ces derniers temps eussent mis dans leurs recherches la prudence et la circonspection que les Espagnols ont apportées dans les leurs, nos connoissances n'en auroient pas reçu un grand accroissement. Quand il s'agit de reconnoître une Côte, ce n'est pas en naviguant *assez près pour ne la pas perdre de vue*, et *assez loin pour n'avoir pas à la craindre*, qu'on peut espérer de découvrir des Entrées, des Canaux, des Baies, &c. On sait que, d'une certaine distance, tous ces accidens doivent se confondre avec la suite de la Côte, et se perdre, à la vue, sur le fond des Terres élevées qui les dominent au loin. Mais si, d'un côté, l'on s'aperçoit, en lisant le Journal de *Maurelle*, qu'*Ayala* sembloit craindre, en quelque sorte, de trouver ce qu'il cherchoit ; de l'autre, on est souvent tenté

1775. Ayala et la Bodega. de soupçonner que, si ses recherches l'ont conduit à retrouver les Découvertes dont il avoit les indications, il a jugé qu'il étoit prudent de ne pas enlever le voile qui les couvre. Impéritie, timidité ou réticence : quelle que soit la cause, n'importe ; pour nous l'effet est le même [1].

---

[1] Si l'on veut se convaincre que ce Voyage des Espagnols n'a pas été jugé trop sévèrement, il suffit de suivre Don *Ayala* dans sa navigation, quand il remonte la Côte, et ensuite quand il la descend : on verra que, dans l'une et l'autre Route, il ne s'est pas occupé de rechercher les anciennes Découvertes dont il avoit les indications.

Le 9 Juin, il découvre le Port de la *Trinidad* à 41 degrés 7 minutes de latitude.

Plus d'un mois après (le 11 juillet), par 47 degrés 39 minutes, il commence enfin à se mettre à portée de voir la terre, mais *à douze lieues de distance :* il aperçoit des caps, des îlots, des montagnes couvertes de neige ; et pour toute Reconnoissance, il remarque une petite île stérile qu'il nomme *Isla de los Dolores.*

Le 13 du même mois, il mouille à la Côte, par 47 degrés 21 minutes, et se bat contre les Naturels.

Le 5 Août, par 56 degrés 8 minutes, il a *des indices* de terre.

Il a la vue de la terre, le 16, et découvre, à 57 degrés 2 minutes, le Mont *San-Jacinto*, le Cap *del Engaño*, la Baie de *Guadalupa*, à-peu-près sur le même Parallèle.

Ainsi, entre 47 degrés 2 tiers et 57 degrés, c'est-à-dire, sur un espace qui occupe 9 degrés un tiers, ou plus de 186 lieues en latitude, *aucune vue de terre.*

A 57 degrés 18 minutes, il découvre le Port de *los Remedios ;*

Il

IL PAROÎT que l'opinion que les Espagnols avoient prise du Voyage de 1775, n'étoit pas aussi désavantageuse que celle qu'a dû nous en donner le Journal d'*Antonio Maurelle;* car le vice-roi *Bucarelli*, satisfait sans doute du succès de cette Expédition, s'occupa, dès 1777, d'un nouveau 1779. Arteaga.

---

et de là, il s'élève, *sans voir la Côte*, jusqu'au 58.e Parallèle, limite de sa navigation vers le Nord.

Examinons à présent sa Route du Nord au Sud, en redescendant la Côte.

Le 24 Août, à 55 degrés 17 minutes, il découvre le Port de *Bucarelli;* mais l'*Archipel des Espagnols* (ainsi nommé par *la Pérouse*) entre 56 et 55 degrés, dont ce port occupe la partie méridionale, n'a point été aperçu.

Dans le même temps, il voit de loin le Cap *Sant-Agustin* par 55 degrés de latitude.

A 53 degrés 54 minutes, il a la vue de la terre; mais il navigue constamment *à huit ou neuf lieues de distance*, et se contente de l'apercevoir à cet éloignement.

Ce n'est qu'à la hauteur de 47 degrés 3 minutes qu'il rallie la Côte, et la reconnoît en détail, à un mille de distance; *mais le Journal ne fait pas mention de ce qu'on découvrit à cette hauteur.*

Bientôt il perd de nouveau la vue de la terre, et ne s'en rapproche qu'à 45 degrés 27 minutes, pour faire dans les environs de ce Parallèle, l'inutile recherche de l'*Entrée* d'*Aguilar*, que les Relations indiquent à 43 degrés, &c. &c.

Ainsi l'intervalle compris entre le 55.e et le 47.e Parallèle n'a pas été plus reconnu en descendant la Côte, qu'il ne l'avoit été en la montant.

C'est cependant entre ces deux Parallèles qu'étoient indiquées les Découvertes de *Fuente* et celles de *Fuca:* et si *Ayala*,

1779. Arteaga. Voyage dont le projet ne fut réalisé qu'en 1779, et dans lequel il se proposoit de faire reconnoître la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, à commencer du 58.me degré de latitude, et en remontant jusqu'au *soixante-dixième.* Si les recherches ne devoient commencer qu'à 58 degrés, c'est qu'apparemment le Vice-roi étoit convaincu que, au-dessous de ce Parallèle, les travaux d'*Ayala*, secondé par son pilote *Maurelle*, qui, dans le Voyage de 1775, s'étoit élevé jusqu'à cette

---

favorisé des vents du Nord, comme il le fut constamment à son retour des parties septentrionales, eût mis un peu de persévérance à rechercher les anciennes Découvertes des Navigateurs de sa Nation, il est probable qu'il n'eût pas laissé à d'autres le mérite de les retrouver.

Et en effet si, lorsque, à partir de son cap *Sant-Agustin*, il eût suivi cette longue Côte qui fuyoit dans l'Est, elle l'eût conduit dans le Canal qui sépare du Continent un groupe de grandes îles que *la Pérouse*, en 1786, a découvertes du côté du large, et que le capitaine *Dixon* qui les visita sur le même côté, l'année suivante, a nommées îles de *Queen-Charlotte :* en prolongeant la côte du Continent, il eût rencontré l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, retrouvé par *la Pérouse*, et visité postérieurement par les Anglais et les Américains des États-Unis, que la Relation de l'Amiral espagnol indiquoit entre 53 et 52 degrés de latitude : plus bas il eût rencontré la Baie de *Nootka* que *Cook* a découverte en 1778, par 49 degrés 36 minutes : plus bas encore, dans le voisinage du 48.e Parallèle, il eût retrouvé l'*Entrée* de *Fuca* qui n'a pas échappé aux recherches des Navigateurs anglais.

D'un autre côté, si, lorsque, à la hauteur d'environ 54 deg.,

hauteur, ne pouvoient avoir rien laissé à faire pour la suite entre les deux Latitudes extrêmes que sa course avoit embrassées. On peut croire que Don *Antonio-Maria Bucarelli y Ursua* ignoroit que, dès 1778, cette Reconnoissance avoit été faite par un Anglais, *James Cook*, dont les Découvertes, à son retour, avoient été publiées sans réserve : car si, comme l'on est autorisé à le penser, l'objet du Vice-roi n'étoit que de faire prendre encore aux Vaisseaux de Sa Majesté Catholique la vue, 1779. Arteaga.

---

il aperçut une terre, qui est la partie du Nord-Ouest des *Queen-Charlotte*, au lieu de s'en tenir constamment à huit ou neuf lieues de distance, il s'en fût approché, et l'eût reconnue d'aussi près que le lui facilitoit le vent de Nord ; en la prolongeant, il fût parvenu jusqu'à l'extrémité méridionale du Groupe : rapiquant ensuite dans l'Est, entre 52 et 53 degrés, pour regagner le Continent, comme a fait *la Pérouse*, il eût encore, par cette autre Route, retrouvé l'Archipel de *San-Lazaro*, et en redescendant, découvert *Nootka*, et plus bas l'*Entrée* de *Fuca*.

J'ajouterai que si, conformément à ses Instructions, il eût eu la constance, pendant le mois d'Août, de pousser ses recherches jusqu'au 65.e Parallèle, peut-être eût-il devancé le capitaine *Cook* dans la Reconnoissance de *William's-Sound*, de *Cook's-River*, de la presqu'île d'*Alaska*, de la longue chaîne des *Aleutiennes*, &c. découverts plus anciennement par les Russes qui, dans cette partie de l'Amérique du Nord, le prolongement des Possessions espagnoles, ont su se procurer les Établissemens, ou fixes ou temporaires, propres à faciliter leur grand commerce de Pelleteries avec l'empire de la *Chine*.

1779. Arteaga. en passant, de quelques Caps sur la Côte du *Nord-Ouest*, et de les faire mouiller dans quelques Ports, pour assurer à l'Espagne la possession exclusive de cette immense Côte; la connoissance du Voyage antérieur du capitaine *Cook* auroit pu lui donner l'inquiétude assez fondée, que les Anglais, qui avoient sur les Espagnols la priorité de la Découverte, ne prétendissent aussi quelque jour à la priorité de Possession: *indè bellum.* Quoi qu'il en soit, il fit équiper au Port de *San-Blas*, deux Frégates, la *Princesa* et la *Querida* [la Favorite]: le commandement de l'Expédition fut confié à Don *Ignacio Arteaga;* et la seconde Frégate fut montée par Don *Juan-Francisco de la Bodega y Quadra*, qui avoit été employé sous les ordres d'*Ayala* dans le Voyage de 1775, et qui prit pour son second Capitaine Don *Francisco-Antonio Maurelle*, alors Enseigne de Frégate, qui a écrit la Relation de ce nouveau Voyage, comme il avoit écrit celle du précédent [1].

---

[1] J'ai tiré l'Extrait suivant du Voyage de 1779, d'un Manuscrit espagnol, l'Ouvrage de *Maurelle*, que *la Pérouse* s'étoit procuré à *Manille*, et qu'il joignit à une partie de son propre Journal et à ses Dépêches datées d'*Awatska* [*Saint-Pierre* et *Saint-Paul* du *Kamtschatka*], Septembre 1787. Ses paquets furent apportés en *France* par le jeune *Lesseps*, employé dans l'Expédition en qualité d'Interprète pour la langue russe, qui fit le voyage par terre d'*Awatska* à *Paris*.

J'aurois dû, pour maintenir l'ordre chronologique, faire précéder ce Voyage de 1779, par celui du capitaine *Cook*, à qui l'*Europe* doit la véritable Découverte de la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* en 1778; mais l'ordre des temps peut céder un moment à l'ensemble historique qui ressortira mieux, si l'on a lu de suite toutes les Expéditions qui ont été faites vers le même temps par les Ports de la côte du *Mexique* situés sur le *Grand-Océan*. 1779. Arteaga.

Arteaga fit voile, le 11 Février 1779, du Port de *San-Blas*, à 22 deg. de latitude Septentrionale.

Le Journal de *Maurelle* ne contient aucune particularité digne d'être remarquée jusqu'au 3 de Mai, que les deux Frégates mouillèrent dans le Port ou plutôt dans la vaste Baie de *Bucarelli*, à 55° 17′ de latitude, qui avoit été découverte par *Ayala* dans le Voyage de 1775 [1].

Le Commandant fit faire une Reconnoissance complète de cette espèce de Golfe qui s'enfonce de plus de huit lieues dans les terres, renferme plusieurs grandes îles, et présente sur son contour onze beaux Ports où les Vaisseaux peuvent mouiller

---

[1] *Voyez* ci-devant page lxxij. L'Entrée de cette Baie est située d'après les Déterminations de *la Pérouse*, à environ 136 degrés 1 quart à l'Occident de *Paris*, et la latitude de l'Entrée est, suivant le Plan des Espagnols, de 55° 15′.

1779. Arteaga. avec sûreté : *Maurelle* dit qu'il n'en connoît pas un seul dans toute l'*Europe* qui pût être préféré à celui de *la Santa-Cruz*, dans lequel les Frégates s'étoient établies : il est situé à l'entrée du Golfe sur sa côte Orientale.

Les Espagnols communiquèrent et commercèrent avec les habitans, dont le Journal fait une description assez détaillée et d'après laquelle on peut juger que ces Américains diffèrent peu, par leur physique, leur costume, leurs mœurs, leurs usages, de ceux des autres parties de la Côte, que les Relations des Voyages anglais nous ont fait connoître [1].

En quittant le Port de *la Santa-Cruz*, le 15 Juin, *Arteaga* gagna celui de *Sant-Antonio* situé à la Côte occidentale de l'entrée du Golfe, au Nord-Ouest du premier; et le 1.er Juillet, il en fit voile pour se porter sur les parties septentrionales de la Côte.

Le 16, il eut la vue du Mont *Saint-Élie* de *Bering*, qu'il estima devoir être situé à 59 degrés 53 minutes de latitude, et que le capitaine *Cook* place à 60 degrés 27 minutes [2].

---

[1] On a vu que, dans le Voyage de 1775, les Espagnols n'avoient aperçu aucun habitant dans le Port de *Bucarelli*. (Ci-devant page lxxij.)

[2] Il paroît, d'après ce qui est dit dans le Journal, que les Espagnols se dirigeoient sur une Carte de l'Hydrographe

Il reconnut, le 18, un Golfe de dix lieues de profondeur, dans l'Ouest du Cap *Saint-Élie*[1]. 1779. Arteaga.

Pendant que les Espagnols étoient occupés de faire la Reconnoissance de ce Golfe, des Américains, venus dans des pirogues, les engagèrent à mouiller dans un petit Port situé à 60° 13′ de latitude, auquel *Arteaga* donna le nom de Port de *Sant-Yago*[2]. La structure des pirogues se fit remarquer : elle consiste en une membrure, assez semblable à celle d'un de nos canots européens, et simplement recouverte de peaux qui font l'office de bordages. On voit dans les Relations des

français *Bellin*, publiée en 1766 sous le titre de *Carte Réduite de l'*Océan Septentrional *compris entre l'*Asie *et l'*Amérique, *suivant les Découvertes faites par les Russes*, et qui fait partie du 2.d volume de l'*Hydrographie française*, sous le n.° 99. Cette Carte est défectueuse dans tous les points ; c'est une caricature, telle qu'on avoit pu la faire en plaçant et dessinant les côtes Septentrionales de l'*Amérique* et de l'*Asie* d'après les Voyages des Russes, dont les Relations avoient été publiées par *Muller*. On peut dire que c'est une Carte de *Cosaques*, les premiers Aventuriers qui, sous la direction de *Bering*, découvrirent la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : mais il n'est pas prouvé que le Voyage de 1779 eût pu nous en donner une qui fût beaucoup plus exacte. (*Voyez* ci-après page xcj, à la fin de la Note.)

[1] Ce doit être *William's-Sound*, découvert l'année précédente par le capitaine *Cook*, et antérieurement par les Russes.

[2] Ce doit être, à en juger par la latitude, le petit Port situé au Nord du Cap *Hinckinbrook* de *Cook*.

1779. Arteaga. Voyages plus récens, que ces sortes d'embarcations sont particulières aux parties septentrionales de la Côte. Les flèches des Naturels du Port *Sant-Yago* sont armées de pointes de cuivre ; et les Espagnols demeurèrent persuadés que la terre de l'*Amérique*, à ces latitudes élevées, doit renfermer des mines de ce métal. Cette opinion n'est pas destituée de fondement ; car nous voyons qu'en *Europe*, à une latitude peu différente, la *Suède* possède des mines aussi riches par l'abondance que par l'excellente qualité du cuivre.

Arteaga quitta le Port de *Sant-Yago* le 28 Juillet pour se porter sur une Pointe de terre qu'il découvroit à 11 lieues de distance dans le Sud-Ouest quelques degrés Sud de son Mouillage[1]. Son intention étoit de se maintenir à la vue de la terre ; mais la brume et la pluie ne lui permirent pas toujours de la distinguer.

Le 31, après avoir tenu à la cape les deux jours précédens, il découvrit, à une petite distance des Frégates, un Groupe d'îles qui s'étendoit du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est. Il laissa tomber l'ancre, le 1.er Août, dans le Sud d'une de ces îles que le Journal place à 59 degrés 8 minutes de latitude observée : elle fut trouvée inhabitée,

[1] Cette Pointe ne pouvoit qu'être une de celles de l'île *Montagu* de *Cook*.

et reçut le nom de *Isla de Regla*[1]. Du Mouillage, on découvroit, lorsque le temps étoit clair, dans le Nord-Ouest 7 degrés Ouest, et à la distance de plus de vingt lieues, une Montagne-volcan qu'on supposa devoir être plus élevée que le *Pic de Tenerife*, et qui étoit entièrement couverte de neige : près de celle-ci, dans l'Ouest-Nord-Ouest 8 degrés Ouest, et à 15 lieues de distance, on en remarqua une autre d'une grande élévation, sur laquelle on ne voyoit point de neige ; et dans l'Ouest-Sud-Ouest, à 13 lieues, deux autres sur lesquelles la neige tenoit encore[2].

1779. Arteaga.

Il est dit dans le Journal de *Maurelle* que, depuis le Cap *Saint-Élie* jusqu'à l'île de *Regla*, il releva avec la plus scrupuleuse exactitude, les Iles, les Caps, les Baies, &c., dont les Frégates purent avoir la vue ; mais que trop souvent les vents contraires, et des Courans presque habituels et seulement variables dans leur direction, les

---

[1] D'après la latitude observée par *Maurelle*, ces îles doivent être le Groupe des *Barren-Islands* [les îles Stériles] de *Cook*, situées à l'entrée de *Cook's-River*, entre le Cap *Élisabeth* et la Pointe *Banks*.

[2] Cette Montagne-volcan et les autres Montagnes situées dans la même partie, sont le Volcan et les Montagnes que l'on voit marqués sur la Carte de *Cook*, à la côte Occidentale de l'Entrée de *Cook's-River*. (*Voyez* son 3.e Voyage, Planche n.o 44, Vol. II, page 353 de l'Original.)

sept mois et demi auparavant, sans que nos connoissances en Géographie eussent rien perdu par leur inaction. Si les notions que les Espagnols ont pu acquérir à cet égard, ne sont pas plus étendues que celles qu'il nous a été permis de recueillir dans un Journal indigeste ou tronqué, on peut dire que, dans ce Voyage, comme en plusieurs autres, ils ont consumé beaucoup de temps et ont fait de grands frais pour faire très-peu d'ouvrage; mais s'ils n'ont voulu paroître dire quelque chose, que pour persuader aux autres Nations qu'ils avoient dit tout, leur réticence

1779. Arteaga.

---

l'Extrait traduit dans les Notes que vous avez bien voulu rassembler pour mon instruction, nous aurons tous les *Secrets* de *Maurelle*. J'ai laissé ce Navigateur à *Manille*, commandant un des Vaisseaux de la nouvelle Compagnie, destinés à faire le cabotage de *Cavite* à *Canton*. Je vous envoie un Plan très-détaillé du Port *Bucarelli* et des îles des environs, que j'ai obtenu à *Manille* *. Les Espagnols dans leur seconde campagne (celle de 1779), pénétrèrent jusqu'à *William's-Sound;* et croyant être sur la Côte du *Kamtschatka*, ils craignoient, à chaque instant, d'être attaqués par les Russes. Je ne vous envoie pas leur *Carte générale*, parce que, en vérité, *elle nuiroit plutôt au progrès de la Géographie qu'elle ne pourroit y être utile*. Ont-ils voulu nous tromper! ou plutôt ne se sont-ils pas trompés eux-mêmes! Quoi qu'il en soit, *ils n'ont vu la terre qu'auprès du Port Bucarelli et à l'Entrée de William's-Sound* ».

* Ce Plan sera inséré dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de *la Pérouse*.

1779. Arteaga. n'atteindra pas son but; et un jour viendra que d'autres pourront leur apprendre à eux-mêmes, et peut-être mieux qu'ils ne le savent, ce qu'ils mettent aujourd'hui tant de soin à leur cacher.

1778. Cook. HEUREUSEMENT, nous sommes arrivés à l'époque où les autres Nations s'emparent des Découvertes à faire sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique;* et nous n'avons plus à parcourir que des Journaux dans lesquels la véracité de l'Historien égale l'habileté du Navigateur.

L'inutilité des tentatives multipliées, depuis plus de deux siècles, par les Hollandais, les Danois et principalement les Anglais, pour trouver, du côté de l'Europe, par le *Nord-Ouest,* ou du côté de l'*Amérique,* par le *Nord-Est,* un *Passage* aux Mers de l'*Asie,* et une Route plus abrégée que celle du Cap de *Bonne-Espérance* ou celle du Cap de *Horn,* n'a pu, jusqu'à présent, faire abandonner à la Nation britannique l'espérance de voir un jour se réaliser un projet auquel, de tout temps, elle attacha la plus haute importance: et ce fut pour renouveler ces tentatives, qu'en 1773 le capitaine *Phipps,* aujourd'hui lord *Mulgrave,* fut envoyé avec deux Vaisseaux au *Spitzberg,* pour examiner la partie de l'*Océan glacial Arctique* comprise entre cette île et l'*Amérique;* mais les glaces s'opposèrent à tout examen dans le voisinage

du 81.[me] Parallèle qu'elles ne lui permirent pas d'atteindre; il fut arrêté, le 27 Juillet, à 80 degrés 48 minutes de latitude. On savoit, d'un autre côté, que, dès 1540, l'*Espagne* avoit fait visiter diverses parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, pour connoître s'il ne seroit pas possible par l'Occident, de découvrir, à travers la partie septentrionale de ce Continent, quelque Passage qui auroit pu échapper aux recherches faites, du côté de l'Orient, par la Baie de *Hudson* et par celle de *Baffin*. On savoit aussi que, depuis 1728, la *Russie* avoit, dans la même vue, dirigé plusieurs Expéditions, du *Kamtschatka* vers les parties de l'*Amérique* Occidentale les plus élevées en latitude. Mais il étoit permis de croire que *Coronado*, *Cabrillo*, *Fuca*, *Viscaino*, *Aguilar*, et l'amiral *de Fuente*, dirigés par les Gouverneurs du *Mexique*, et les Aventuriers et les Cosaques, encouragés par la *Russie*, n'avoient ni les lumières ni l'expérience qui pouvoient assurer le succès d'une pareille recherche, et fixer l'opinion sur ce qu'il étoit permis d'en espérer. D'ailleurs les Relations des Russes étoient très-imparfaites et dénuées d'Observations; et celles des Espagnols, dans lesquelles, ainsi que je l'ai dit, la vérité, le plus souvent, se trouve confondue avec la fiction, ne pouvoient inspirer aucune confiance : quelques-unes même de celles-ci étoient réputées apocryphes.

1778. Cook.

1778. Cook. Dans cet état d'incertitude, que l'*Espagne* seule peut-être ne partageoit pas, si, comme on peut le croire, elle a fait, en différens temps, des expéditions dont nous n'avons aucune connoissance, dans cet état, dis-je, le Gouvernement britannique qui, depuis quelques années, avoit expédié plusieurs Vaisseaux pour visiter en détail le *Grand-Océan* entre l'*Amérique* et l'*Asie*, jusqu'alors très-imparfaitement connu, jugea que le capitaine *Cook*, déjà célèbre, à juste titre, par deux Voyages autour du Globe sur deux Routes différentes, et par une Navigation à travers les glaces du Pôle Austral, desquelles aucun Navigateur avant lui n'avoit tenté d'approcher, pourroit employer avec succès, sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* et dans le voisinage du Pôle Arctique, ces talens supérieurs, cette activité infatigable, cette persévérance sans exemple dont il avoit donné des preuves si distinguées, si multipliées, dans la Reconnoissance qu'il avoit faite de la côte Orientale de la *Nouvelle-Hollande*, jusqu'alors inconnue; des deux îles de la *Nouvelle-Zélande*, dont, en 1643, *Abel Tasman* n'avoit découvert qu'une petite portion; de la *Nouvelle-Calédonie*, dout on ignoroit l'existence; de la Terre Australe du *Saint-Esprit* de *Quiros*, que *Bougainville* avoit retrouvée en 1768, dont *Cook* compléta la Découverte; et dans sa recherche d'un Continent Austral, où il sembla

s'agrandir à proportion que les difficultés et les dangers de tous genres parurent s'accroître et se multiplier autour de lui. 1778. Cook.

Cook fut donc destiné, en 1776, pour aller, avec deux Vaisseaux dont le second étoit monté par le capitaine *Clerke*, résoudre la grande et interminable Question du *Passage du Nord-Ouest*. Mais il commença par remplir d'autres objets de ses Instructions, et ne se présenta à la Côte Occidentale du Nord de l'*Amérique* que dans les premiers jours de Mars 1778 [1] : et voulant, en quelque sorte, rappeler l'ancien titre de propriété, ou plutôt la prétention de la *Grande-Bretagne* à la propriété d'une portion de cette Côte, il attérit, le 7 du mois, à 44 degrés de latitude, sur la *Nouvelle-Albion* dont, en 1578, l'amiral *Drake* avoit pris possession, au nom d'*Élisabeth*. Contrarié par les vents, il ne put que reconnoître quelques Caps ou Pointes de terre, auxquels il imposa les noms de *Gregory* et *Perpetua*, tirés du Calendrier les jours où il en eut la vue, et le Cap *Foul-Weather* [Mauvais temps] : le premier des trois, le Cap *Gregory* que *Cook* place à 43 degrés 10 minutes, paroît être le *Capo-Blanco* de *Martin de Aguilar* en 1603. Toujours repoussé de la Côte par les

---

[1] Voyez *A Voyage to the Pacific Ocean*, &c. *By James Cook. London*, 1784. *In*-4.° Tome III.

1778. Cook. vents, il en perdit de nouveau la vue, pour ne la reprendre qu'à 48 degrés de latitude, où il ne put encore apercevoir que de loin, à 48 degrés un quart, un Cap qu'il nomma Cap *Flattery.*

Enfin, après avoir encore lutté long-temps contre l'opposition des vents, *Cook* prit terre le 29 Mars, par 49 degrés 36 minutes de latitude, et mouilla dans une Baie qu'il nomma *Nootka-Sound,* du nom de *Nootka* qu'elle reçoit des Naturels du pays [1]. C'est ce même *Nootka* dont, en 1790, l'*Espagne* réclamoit la propriété comme partie intégrante de ses Domaines d'*Amérique.*

Cook y séjourna jusqu'au 26 d'Avril. Il ne fut pas plus favorisé des vents en quittant ce Port, qu'il ne l'avoit été avant de le découvrir; et les contrariétés qu'il éprouva au-dessus du 50.me Parallèle, portèrent sa Route à une si grande distance de la Côte, qu'il ne put en prendre aucune connoissance, jusqu'à ce qu'il eut atteint la latitude de 55 degrés 20 minutes. Le 2 Mai, à cette hauteur, il vit la terre à 6 lieues. Parvenu

[1] Elle avoit d'abord reçu de *Cook* le nom de *King George's Sound* [Baie du Roi George]; mais celui de *Nootka,* qui est son nom *propre,* a prévalu, et avec raison : le *King George* des Anglais eût déjà été dépossédé par le *San-Lorenzo* des Espagnols qu'ils ont substitué au premier; mais il faut espérer que ceux-ci en viendront quelque jour à appeler *Nootka* par son nom (*Noûtka* pour la prononciation française).

à

à 57 degrés 4 ou 5 minutes, il aperçut, à 5 ou 6 lieues d'éloignement, une Montagne remarquable et un Cap, qu'il nomma *Mount* et *Cape Edgecumbe :* c'est le *Monte San-Jacinto*, et le *Capo del Engaño* des Espagnols en 1775. Au Sud de ce Cap, se trouve la Baie qu'*Ayala* nomma *Baya de Guadalupa ;* et au Nord, *Cook* aperçut une autre Baie à laquelle il donna le nom de *Bay of Islands* [Baie des îles], et qui est le *Puerto de los Remedios* de 1775. *Cook* soupçonna que ces deux Baies pouvoient communiquer par un des bras de la première qui tourne au Sud ; et dans cette supposition, sa Montagne et son Cap *Edgecumbe* devoient appartenir à une île ; le capitaine *Portlock* qui, postérieurement à *Cook*, a visité cette partie avec plus de détail, a reconnu que ce grand Navigateur, sans prendre terre, avoit parfaitement jugé de la disposition des Terres.

1778.
Cook.

Vers 58 degrés de latitude, *Cook* découvrit une Entrée et un Cap qu'il nomma *Cross-Sound* et *Cross-Cape* [Entrée et Cap de la Croix], du nom que le Calendrier anglais donne au 3 Mai, jour de cette Découverte. A environ deux tiers de degré plus au Nord, il apercevoit une Pointe de terre avancée en mer, et dominée par une haute Montagne à pic : cette Pointe reçut le nom de *Mount Fair Weather* [Mont Beau-Temps]. A partir du 58.me Parallèle, les Découvertes du

1778. Cook. capitaine *Cook* se confondent avec celles des Navigateurs russes qui, par la position avantageuse des Points de leur départ, la Rivière de *Kamtschatka*, et le Port de *Petropawlowska*, se sont trouvés à portée de devancer tous les Européens dans la découverte des parties les plus septentrionales de l'*Amérique* Occidentale. Mais si les Russes peuvent, à juste titre, revendiquer la priorité de la Découverte, personne ne disputera au capitaine *Cook* la gloire et le mérite d'avoir le premier déterminé la véritable situation de cette partie du Nouveau Monde, d'avoir fixé la distance des deux Continens, et leur étendue respective, à l'Est pour l'*Asie*, à l'Ouest pour l'*Amérique* du *Nord*, et, par ses recherches et ses observations, d'avoir ouvert la carrière aux Navigateurs des Nations européennes qui voudroient dans la suite s'attacher à la nouvelle branche que la découverte de ces Côtes présente aux spéculations et aux entreprises du Commerce.

En remontant vers le Nord-Ouest, *Cook* reconnut le Mont *Saint-Élie* de *Bering*, vers 60 degrés et demi de latitude. Il mouilla dans une grande Baie qu'il nomma *Prince William's Sound* [Entrée du Prince *Guillaume*], et de là, redescendant vers le Sud-Ouest, il découvrit et remonta une Rivière à laquelle, après sa mort, la reconnoissance de sa Nation a imposé le nom de *Cook's*-

River [Rivière de *Cook*]. Il côtoya ensuite la côte Orientale de la Presqu'île d'*Alaska*, et toucha à l'île *Ounalaska* qui n'est séparée de la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule que par l'île d'*Ounimak:* ces deux îles sont les plus voisines du Continent, et les plus Orientales de cet Archipel, ou cette longue chaîne d'îles de diverses grandeurs, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, sur une ligne courbée vers le Sud, jusqu'à trois cent cinquante lieues de la grande Terre, si l'on considère l'île de *Bering* comme l'extrémité de la chaîne. Cet Archipel, connu sous le nom collectif d'*îles Aleutiennes*, forme avec la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et la côte *Nord-Est* de l'*Asie*, un vaste Bassin d'environ douze cents lieues de circuit, qui communique, du côté du Sud, avec le *Grand-Océan Boréal*, par autant de Détroits que les îles forment entre elles de canaux; et du côté du Nord, sous le 66.me Parallèle, avec l'*Océan glacial Arctique*, par l'unique Détroit de *Bering*.

1778. Cook.

Je vais laisser le capitaine *Cook* prolonger sa course dans le *Bassin du Nord*, et y reconnoître, tour à tour, la côte de l'*Amérique* et celle de l'*Asie*; il nous suffit de savoir qu'il visita d'abord une partie de la première, et y suivit dans son contour, une grande Baie qu'il nomma *Bristol-Bay*; que, de là, se portant vers le milieu du *Bassin*, il vit l'île *Matwëia* des Russes à laquelle il imposa le nom de

1778. Cook. *Gore*, le premier de ses lieutenans, qui se trouva commandant en chef après sa mort et celle du capitaine *Clerke ;* et que plus au Nord, il reconnut les îles du Lieutenant russe, *Synd,* qu'il nomma *Clerke's Islands* [îles de *Clerke*][1]. Dans l'Est-Nord-Est de ces îles, sur le Continent de l'*Amérique,* il découvrit *Norton - Sound* [Baie ou Entrée de *Norton*] : il passa ensuite le Détroit de *Bering,* et s'éleva dans l'*Océan glacial Arctique,* en suivant la côte du même Continent, et luttant sans cesse contre les dangers, les Bancs et les Montagnes flottantes de glace, jusqu'au Parallèle de 70 degrés 44 minutes, où il parvint le 18 Août. Ici, une mer qui n'est plus liquide, une plaine de glace qu'on peut croire perpétuelle, ne permit pas à ses Vaisseaux de se porter plus près du Pôle.

Le capitaine *Cook* put dire, comme notre Poëte *Regnard,* quand il atteignit les rochers du Nord de la *Laponie :*

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit Orbis[2].

[1] On voit avec peine que le capitaine *Cook* ait voulu substituer des noms anglais à ceux que les Russes avoient imposés à toutes les îles éparses dans le *Bassin du Nord* dont nous leur devons la première Découverte : ces substitutions ne peuvent que jeter de la confusion dans la nomenclature de la Géographie, et faire naître, dans la suite, des incertitudes et des doutes sur les époques des Découvertes.

[2] Si l'on vouloit hasarder une traduction libre de ce vers

J'observerai, en passant, que l'Océan navigable s'étend plus loin vers le Nord, entre l'*Europe* et l'*Amérique* qu'entre l'*Amérique* et l'*Asie ;* car, du premier côté, le capitaine *Phipps* parvint, peu s'en faut, jusqu'au 81.me Parallèle ; et de celui-ci, le capitaine *Cook* ne put pas atteindre le 71.me : les deux tentatives furent faites à deux époques de l'année peu différentes ; la première, le 17 Juillet, la seconde, le 18 Août. On sait que le capitaine *Cook*, dans le Voyage où il parcourut sur toutes les directions une partie de l'*Océan glacial Antarctique*, ne put pas pénétrer au-delà de 71 degrés 10 minutes de latitude. Ainsi le Parallèle de 71 degrés, tant au Sud qu'au Nord, semble être la limite de l'Océan navigable entre l'*Amérique* et l'*Asie ;* mais on peut dire que, d'un côté et de l'autre, il est dangereux, et qu'il est devenu inutile pour l'accroissement de nos connoissances, de voyager sur les frontières.

1778.
Cook.

LES RECHERCHES du Navigateur le plus expérimenté, le plus infatigable qu'ayent vu les deux Océans, n'ont pu faire renaître l'espoir de

---

également applicable aux deux Voyages Polaires du capitaine *Cook ;* on pourroit dire :

L'Argonaute Breton que Neptune admira,
Ne put être arrêté qu'où la Mer lui manqua.

1778. Cook. trouver jamais ce Passage tant cherché du *Grand-Océan* à l'*Océan Atlantique*, à travers l'*Amérique* septentrionale : mais si, sous ce rapport, l'Expédition dont la conduite lui avoit été confiée, n'a pas eu le succès que, sans doute, tout autre tenteroit en vain d'obtenir, du moins par la même voie ; nous lui devons d'avoir fait connoître à l'*Europe* une nouvelle branche de commerce avec la *Chine*, le trafic des Pelleteries, qui, jusqu'alors, étoit à-peu-près ignoré, et sembloit, ou devoir être réservé exclusivement à la Nation qui occupe le *Kamtschatka*, ou, tout au plus, partagé avec celle qui, occupant la *Californie*, d'une part, et les *Philippines*, de l'autre, pouvoit faire ses Armemens dans les Ports de la première, et faire des secondes, l'Entrepôt de ses marchandises d'échange et de celles de retour. Les séjours que le capitaine *Cook* avoit faits à *Nootka-Sound*, à *William's-Sound* et à *Cook's-River*, avoient mis ses Équipages à portée de communiquer long-temps avec les Naturels des différentes parties de la Côte du *Nord-Ouest*, et de se procurer, en échange de quelques marchandises d'*Europe* d'un vil prix, des peaux de Loutre, et d'autres dépouilles d'animaux. Ces Fourrures, portées à la *Chine*, s'y vendirent à des prix exorbitans, et tels qu'on seroit tenté de soupçonner de l'exagération, si l'on ne connoissoit l'exactitude et la véracité du lieutenant *King* qui a

rédigé le troisième Volume du dernier Voyage du capitaine *Cook*, d'où j'extrais les détails que je vais présenter [1]. 1778. Cook.

« Pendant notre séjour dans la Rade de *Macao*, dit le lieutenant *King*, les Chinois achetèrent de nos Vaisseaux une grande quantité de peaux de Loutre ; et, chaque jour, ces peaux avoient augmenté de prix. La pacotille d'un seul Matelot avoit été vendue huit cents piastres : quelques-unes de première qualité, bien entières, bien conservées, se vendirent cent vingt piastres chacune. J'estime que les pacotilles réunies de la *Resolution* et de la *Discovery* ont produit deux mille livres sterling, en Espèces ou en Marchandises : et cependant nous calculâmes que, des peaux qui avoient été traitées à la Côte de l'*Amérique*, les deux tiers étoient ou gâtés ou usés, ou avoient été vendus au *Kamtschatka ;* ainsi le prix de deux mille livres sterling doit être regardé comme le produit du seul tiers qui restât de la totalité de la Traite. J'observerai, ajoute le lieutenant *King*, que, lorsque nous rassemblions ces Fourrures, nous n'avions aucune idée de leur valeur réelle ; la plupart avoient servi de vêtemens aux Américains ; aucune ne fut soignée pendant notre longue traversée ; souvent

[1] *A Voyage to the Pacific Océan*, &c. *London*, 1783. *In*-4.° Tome III, page 437.

1778. Cook. elles furent employées pour couvertures de lit, ou servirent de manteaux dans notre course au Nord ; et encore est-il bien probable que les Marchands chinois, profitant de notre inexpérience dans ce genre de trafic, ne nous offrirent jamais de nos Fourrures les prix que des Courtiers accrédités auroient su en obtenir. J'en conclus qu'une Expédition à l'*Amérique*, qui auroit pour objet unique la Traite des Pelleteries, procureroit un bénéfice des plus considérables aux Négocians qui voudroient se livrer à cette nouvelle spéculation. Les Équipages des deux Vaisseaux étoient si convaincus que ce trafic devoit donner d'immenses profits, que tous manifestèrent le desir le plus vif de retourner à *Cook's-River;* et l'assurance de faire leur fortune avec une seconde cargaison de Fourrures, exalta les têtes à un tel degré, que nous vîmes le moment où cette fermentation pouvoit les porter à la révolte ».

Le lieutenant *King* termine son récit par l'exposition d'un plan de Voyage pour ouvrir un commerce réglé entre la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* et la *Chine*. Ce plan, proposé par l'élève, l'ami, le compagnon de *Cook*, et, pour ainsi dire, l'héritier de ses pensées, appuyé d'ailleurs du tableau séduisant des énormes bénéfices qu'avoit procurés une première opération, faite sans dessein, comme sans préparatifs, offroit à

la cupidité un appât qui fut saisi avidement par les Nations de l'*Europe* adonnées au grand commerce et déjà familiarisées avec les longues Navigations. Bientôt l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Amérique* Orientale du *Nord* se montrèrent empressées de puiser à cette nouvelle source; l'*Europe*, par les Ports d'*Angleterre*; l'*Amérique*, par ceux des *États-Unis*; l'*Asie*, par le *Bengale* et par *Bombay* : et le commerce des Pelleteries sembloit assurer des profits si immenses, et se présenta avec des attraits si irrésistibles, que les Espagnols même, sortant de leur indolence, et les Portugais de leur léthargie, se disposèrent à faire des Expéditions, ceux-ci de *Macao*, et les premiers des *Philippines*. 1778. Cook.

Le Gouvernement de *France*, occupé de tout ce qui pouvoit donner, à la fois, plus d'activité au Commerce national, et plus d'extension à la Navigation des Français, ne pouvoit voir avec indifférence le mouvement général qui se préparoit dans le commerce étranger, et cette direction commune et simultanée de toutes les spéculations vers un même objet. Mais avant que d'exciter, par des invitations, par des encouragemens même, notre Marine commerçante à entrer en concurrence avec celle des autres Nations, pour un nouveau trafic qui, dans le principe, avoit dû présenter des bénéfices hors de 1786. La Pérouse.

1786. La Pérouse. proportion, mais qui, par la suite, pouvoit n'offrir plus que des pertes, si le concours dans les achats en *Amérique*, et le concours dans les ventes en *Asie*, s'accroissoient outre mesure, la prudence commandoit de faire visiter la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* par des Bâtimens de l'État, et de vérifier par nous-mêmes ce qu'il étoit permis d'espérer, pour l'avenir, d'un commerce qui s'étoit annoncé avec tant d'avantages. Les détails sur ce nouveau genre de trafic, que le lieutenant *King* avoit insérés dans le troisième Volume du dernier Voyage de *Cook*, furent connus en *France* au moment où le Gouvernement, dans la vue de remplir utilement les loisirs de la Paix, et de procurer aux officiers de notre Marine militaire de grands moyens d'instruction, se proposoit d'ordonner l'armement de deux Frégates qui, en faisant le Tour du Monde, seroient employées à reconnoître les portions de la Terre que les Navigateurs n'avoient point encore visitées; à compléter diverses Découvertes faites dans le *Grand-Océan* par les Français; et à perfectionner, par des Observations astronomiques et par des Recherches dans les différentes branches de la Physique et de l'Histoire Naturelle, la Description générale et particulière du Globe que nous habitons. La Reconnoissance des côtes Occidentales de l'*Amérique* du *Nord*, qui fournissent les Pelleteries,

pouvoit entrer dans le plan qui avoit été conçu, sans qu'il fût nécessaire d'en changer les premières dispositions : et les Instructions données à *la Pérouse*, à qui la conduite de l'Expédition fut confiée, lui prescrivoient expressément de faire une Reconnoissance particulière des Côtes *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Il importoit sur-tout qu'il visitât soigneusement les parties comprises entre 49 et 57 degrés de latitude, parce que, sur tout cet espace, le capitaine *Cook* constamment contrarié par les vents, n'avoit pu reconnoître que le seul Point de *Nootka;* et l'on savoit que, si les Découvertes de *Fuente* avoient quelque réalité, c'étoit dans l'intervalle de ces deux Parallèles qu'on pouvoit espérer de les retrouver. *La Pérouse*, dans sa Reconnoissance de la Cote *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, devoit aussi examiner quelle seroit la manière la plus avantageuse d'en extraire les Pelleteries ; à quel taux elles s'étoient élevées, depuis que la concurrence avoit dû en faire hausser la valeur; et quelles marchandises d'*Europe* paroissoient avoir une préférence marquée dans les échanges avec les Naturels de la Côte; il devoit, au moyen des divers effets de Traite qui avoient été remis à sa disposition, se procurer par lui-même un assortiment de peaux de Loutre et d'autres animaux, suffisant pour un Essai, et porter ces peaux à la *Chine* pour y être vendues

1786.
La Pérouse.

1786. ou converties en denrées et marchandises de
La Pérouse. l'Orient. Cette double opération d'échange donneroit un premier bénéfice auquel on ajouteroit le bénéfice connu sur les productions de l'*Asie* dans les Marchés de l'*Europe :* et cette série d'opérations combinées pouvoit seule conduire à se former, par aperçu, une idée du bénéfice total que la Traite des Pelleteries, qui appeloit nos Vaisseaux à de si grandes distances et exigeoit des avances si considérables, pouvoit promettre en dernier résultat aux spéculations du Commerce.

Mon intention n'est point de devancer la publication du Voyage de *la Pérouse*, ni de rapporter en détail ses opérations à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique ;* je ne veux qu'indiquer les Points qu'il y a découverts ou reconnus, et les époques de ses Découvertes.

Il attérit le 23 Juin 1786, vers le 60.me Parallèle, sur le mont *Saint-Élie* de *Bering*. Parvenu à 58° 38′ de latitude, et 139 degrés 50 minutes à l'Occident du Méridien de *Paris*, il aperçut une Ouverture qui indiquoit un Havre ou un Passage : il s'y engagea, et découvrit un très-beau Port qu'il nomma le *Port des Français*, et qui, malheureusement, n'a que trop de droits à conserver à jamais ce nom, après qu'un accident lamentable y a occasionné la perte de plusieurs Officiers distingués, et d'un grand nombre de

gens des Équipages appartenant aux deux Frégates. 1786.

Entre le 57.me et le 55.me Parallèle, c'est-à-dire depuis le *Monte San-Jacinto* jusqu'au Cap *Sant-Agustin* des Espagnols, *la Pérouse* a relevé soigneusement une étendue de 40 lieues de Côtes, que le capitaine *Cook* n'avoit, pour ainsi dire, qu'entrevue, et de laquelle on n'a eu qu'une idée bien imparfaite, tant qu'on ne l'a connue que par le Journal d'*Antonio Maurelle*. *La Pérouse* s'est assuré, par une Reconnoissance exacte et détaillée, que l'intervalle entre le 56.me et le 55.me degré de latitude, est rempli par un Archipel qui, séparé du Continent par un Canal d'environ 5 lieues dans sa plus grande largeur, se prolonge sur une longueur de plus de 20 lieues, du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Cet Archipel ne se trouve même pas indiqué dans le Journal des Espagnols : c'est cependant vers le tiers de sa longueur, à partir du Cap *Sant-Agustin*, que se trouve situé leur beau Port de *Bucarelli* : et leur île *San-Carlos* qui se présente à 3 ou 4 lieues dans le Sud-Sud-Ouest du Cap, avec les îlots qui en dépendent, pourroit être considérée comme un prolongement ou la queue de cet Archipel.

La Pérouse.

Le 10 Août, vers 54 degrés un tiers de latitude, *la Pérouse* commença à découvrir une longue suite de Terres que le capitaine *Cook*, écarté de la Côte par les vents contraires, n'avoit point été

1786. La Pérouse. à portée de reconnoître, et dont on peut douter que les Espagnols ayent jamais eu connoissance, puisqu'ils n'en ont fait aucune mention particulière. *La Pérouse* les prolongea pendant dix jours, du Nord au Sud, jusque par-delà le 52.me degré sur une étendue de 50 lieues; et après avoir doublé le Cap le plus méridional, il rapiqua dans le Nord à l'Est de ces Terres qu'il reconnut être détachées du Continent; mais il ne pût, avec les vents de la partie du Nord, s'élever assez haut dans le Golfe où il se trouvoit engagé, pour s'assurer si elles font partie d'un Archipel, comme il le présumoit, ou si elles appartiennent à une grande presqu'île liée au Continent par un isthme que l'éloignement ne lui auroit pas permis d'apercevoir. On a su depuis que c'est, en effet, un Archipel que les Anglais qui l'ont reconnu, postérieurement au Voyage des Français, ont nommé *Queen Charlotte's Islands* [îles de la Reine Charlotte].

De la partie méridionale de ces Terres, traversant le Golfe et cinglant vers le Nord-Est, *la Pérouse* atteignit bientôt celles qui se montroient de ce côté, et découvrit plusieurs îles qui doivent faire partie de l'Archipel de *San-Lazaro* de l'amiral de *Fuente*, et au-delà desquelles, à un assez grand éloignement, il distinguoit les hautes terres du Continent. (*Voyez* la Note [a] ci-devant pag. xxxix.)

La visite de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* n'étoit pas l'objet principal de l'Expédition de *la Pérouse ;* et comme la fin du mois d'Août approchoit, et que la saison de la navigation sur cette Côte où les brumes sont très-fréquentes et les vents pour l'ordinaire violens, finit avec le mois de Septembre, il ne lui étoit pas loisible de s'engager dans des Reconnoissances de détail qui auroient exigé plusieurs mois : il étoit d'ailleurs obligé d'économiser le temps, et d'en faire une répartition proportionnée au nombre, à la nature et à la durée présumée des opérations qui lui restoient à faire, telle, enfin, que la lui imposoit l'entière exécution du plan immense qui lui étoit tracé dans ses Instructions. En prolongeant, comme il le fit, ses Reconnoissances jusqu'au *Nootka-Sound* de *Cook*, il avoit complété ce qui manquoit à celles de ce célèbre Navigateur entre le 49.me et le 57.me Parallèle. Ainsi des Vaisseaux expédiés des Ports d'*Europe* nous ont procuré, par quelques mois de recherches, la connoissance d'une longue suite de Côtes que les Espagnols qui, depuis deux siècles et demi, en occupent une partie, n'étoient pas encore parvenus à connoître ! 1786. La Pérouse.

La Pérouse dressa une Carte exacte de toute la côte qu'il a visitée, et imposa des noms aux Caps, aux Ports et aux îles qui n'ont point été vus par

1786. La Pérouse. les Navigateurs qui l'avoient devancé [1]. Parvenu à la hauteur de *Nootka-Sound*, il continua de faire route dans le Sud, et relâcha vers le milieu de Septembre, au Port de *Monterey*, d'où il fit passer en *France* un précis des premières opérations de sa Campagne.

Je ne suivrai pas *la Pérouse* dans sa navigation ultérieure ; j'ajouterai seulement à l'indication que j'ai donnée de la portion de Côtes qu'il a reconnue, que, pour satisfaire à l'article de ses Instructions relatif au commerce des Pelleteries, il avoit traité quelques Fourrures à la Côte du *Nord-Ouest;* et qu'ayant, dans le cours de son Voyage, relâché dans la Rade de *Macao*, il y fit mettre en vente les peaux de Loutre et d'autres animaux qu'il avoit pu se procurer. Cette vente produisit cinquante-cinq mille livres tournois; et j'observe que cette somme fut répartie, *en totalité*, entre les Matelots et les Soldats des deux Frégates, *sans aucun partage avec les États-Majors.*

On s'étonnera, sans doute, que j'appuie sur cette observation ; et, assurément, il ne me fût jamais

---

[1] On trouvera dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de *la Pérouse*, une Carte générale et plusieurs Cartes particulières qui présenteront, dans le plus grand détail, la Reconnoissance qu'il a faite de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

venu

venu dans la pensée qu'il pût être nécessaire de la présenter, si le Rédacteur [1] du *Voyage du capitaine Dixon* ne se fût permis des assertions téméraires, je dirois presque mal-honnêtes, que je suis bien loin d'attribuer au capitaine *Dixon* lui-même : un Navigateur par état, un Militaire marin, connoît trop les égards mutuels que se doivent ceux qui, en affrontant les mêmes dangers, se dévouent à éclairer et enrichir leur pays, pour qu'il se fût hasardé à porter un jugement défavorable sur une Expédition qu'il ne connoît pas et ne peut pas connoître, encore moins pour qu'il cherchât à faire suspecter la véracité du chef de l'Expédition.

1786.
La Pérouse.

« Les Frégates françaises la *Boussole* et l'*Astrolabe*, dit le Rédacteur anglais [2], commandées par

---

[1] On a ignoré quel étoit le Rédacteur du *Voyage de Dixon*, écrit en forme de lettres signées *W. B.* jusqu'à ce que M. *Dixon* d'une part, et de l'autre, M. *Meares*, nous ayent appris que le Journal étoit l'ouvrage de M. *Beresford*, employé sur le navire *Queen-Charlotte* en qualité de Subrécargue. (Voyez *Dixon's Remarks on Meares's Voyages*, page 8, et *Meares's Answer*, page 6.)

Quand on lit ce Journal, on croit sans peine ce que le capitaine *Dixon* a dit de l'*ignorance de son Auteur sur tout ce qui concerne la Marine et la Navigation.* (Page xxij de l'*Introduction* qui est l'ouvrage de *Dixon.*)

[2] *Dixon's Voyage round the World. London*, 1789. *In-4.°*, page 320.

1786. La Pérouse. MM. *de la Pérouse* et *de Langle*, furent expédiées d'un Port de *France* en 1785 : *on dit* [1] qu'ils ont suivi la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* depuis l'Établissement espagnol de *Monterey* jusqu'au 60.me degré de latitude Nord, *ce qui n'est pas vraisemblable :* car, *quoique ces Bâtimens n'eussent d'autre destination que celle de faire des Découvertes*, cependant *les Commandans n'ont pas oublié que les Fourrures sont un article de commerce d'une grande valeur ;* et conséquemment, ils se sont procuré, pendant leur séjour sur la côte de l'*Amérique*, environ six cents peaux de Loutre, mais la plupart coupées par morceaux, *de la dernière qualité*, et *évidemment de la même partie d'où les Espagnols tirent les leurs :* tandis que, *s'ils eussent, en effet, traité dans les parties septentrionales, comme on le suppose*, ils y auroient trouvé des peaux d'une qualité très-supérieure à celles qu'ils ont rapportées ».

Je dirai d'abord que je conçois que le désintéressement du Commandant et des États-majors des

---

[1] Le Traducteur français du *Voyage de Dixon* a traduit cette phrase : *They are said to have traced the North-West Coast of America*, &c. par celle-ci : *Ils prétendent* (*la Pérouse* et *de Langle*) avoir suivi la côte de l'*Amérique*, &c. La véritable traduction est, *On dit* qu'ils ont suivi, &c. ; ce qui est très-différent : la première expression reprocheroit formellement aux Commandans français d'*en avoir imposé ;* la seconde ne présente qu'un *on dit* dont il est permis de douter.

Frégates françaises puisse étonner un *Subrécargue* dont toutes les idées doivent rouler sur les moyens qu'on peut employer pour accroître les bénéfices de ses *Commettans ;* mais j'ajouterai qu'un Militaire français n'attache à cet acte de désintéressement d'autre mérite que celui d'avoir fait ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'il doit aux compagnons ignorés de ses travaux, qui, partageant également avec ceux qui les commandent, les fatigues et les dangers de l'Expédition, n'ont pas une part égale à la gloire : chacun se trouve payé dans la monnoie qui lui convient. 1786. La Pérouse.

Je demanderai ensuite au Rédacteur d'où il sait que les Frégates françaises n'avoient *d'autre destination que celle de faire des Découvertes :* voudroit-il que nous crussions qu'il avoit lu les Instructions données à *la Pérouse !*

Je lui demanderai encore si la latitude de 58 degrés 38 minutes, qui est celle du *Port des Français*, lui paroît assez Septentrionale pour que ce Port soit compris dans ce qu'il appelle *les Parties Septentrionales !* Je lui ferai observer que la latitude de *Norfolk-Bay*, la *Baya de Guadalupa* des Espagnols, dans laquelle, en 1787, le capitaine *Dixon* a fait une partie de sa Traite, n'est que de 57 degrés ; et que les îles de *Queen-Charlotte* devant lesquelles, en si peu de temps, il traita une quantité si considérable de manteaux

1786. La Pérouse. de Castor et de peaux de Loutre, selon lui de la *première qualité*, sont situées entre le 54.me et le 52.me Parallèle : pourquoi ne veut-il donc pas que *la Pérouse* qui s'est élevé jusqu'au voisinage du 59.me où il a traité, ait pu s'y procurer des Fourrures d'une aussi belle qualité que pouvoient l'être celles que *Dixon* a obtenues 7 degrés plus bas, puisqu'il dit lui-même, et que l'on savoit avant lui, que, plus la latitude est élevée, plus les peaux augmentent en qualité ! Et pourquoi se permet-il de dire qu'*il est évident* que *la Pérouse* n'a traité que *dans les parties Méridionales exploitées par les Espagnols !* J'ignore d'où ceux-ci tirent leurs Fourrures ; mais il est vraisemblable qu'ils se les procurent principalement par leurs Présides de *San-Diego* et de *Monterey*, le premier situé à 33 degrés deux tiers, le second à 36 degrés 38 minutes [1] : il y a loin de ces latitudes, et loin encore de celle de 52 degrés à laquelle *Dixon* a fait sa riche Traite, jusqu'à la latitude de 58 degrés

---

[1] Si les Espagnols forment quelque jour, comme on peut le présumer, un Établissement solide dans la Baie de *Bucarelli*, qui présente plusieurs beaux Ports, et qui est située au-dessus de 55 degrés de latitude, ils pourront en tirer des Fourrures de première qualité : et sans doute, ils ne négligeront pas cette ressource qui est, pour ainsi dire, à leur porte, et peut alimenter leur commerce languissant des *Philippines* avec la *Chine*.

deux tiers à laquelle *la Pérouse* a fait la sienne, et où *il est évident* (car c'est ici qu'est l'*évidence*) qu'il a pu se procurer des peaux de *première qualité.* Je ne sais si les Anglais pensent que décrier le Commerce des autres Nations soit un moyen *légitime* de donner plus d'extension et plus de lustre à celui de la *Grande-Bretagne* [1].

1786.
La Pérouse.

---

[1] Assurément, je ne prétends pas que l'essai de Traite fait par *la Pérouse*, lui ait procuré des peaux d'aussi belle *condition* que celles que *Dixon* a obtenues dans un voyage qui n'avoit d'autre objet que la Traite des Pelleteries ; mais il ne s'agit pas ici de la *Condition* des Peaux, c'est de leur *Qualité* qu'il est question ; parce que la qualité tient aux latitudes par lesquelles on a traité, et que la condition dépend de circonstances absolument étrangères à la latitude. *La Pérouse*, dans une lettre qu'il m'écrivoit de la Rade de *Macao*, le 13 Janvier 1787, disoit : « Nous avons traité, à la côte de l'Amérique septentrionale, près de *mille* peaux de Loutre ; mais *le plus grand nombre est en lambeaux et pourri* ». — Certes, il falloit que ces *lambeaux* eussent appartenu à des Peaux d'une *Qualité bien supérieure*, et par conséquent provenant de *Latitudes bien élevées*, puisque leur vente à la *Chine* a produit *Dix mille Piastres* [55 mille livres tournois, la Piastre à 5 l. 10 s.] Quand on a connu *la Pérouse* et les sentimens d'humanité et de bienfaisance qui dirigeoient sa conduite, on n'est pas étonné qu'il gémît sur ses Fourrures, et qu'en m'écrivant dans la douleur de son cœur, il ait beaucop exagéré le mauvais état dans lequel elles se trouvoient à son arrivée à *Macao* : hélas ! il eût voulu que le produit de ces Peaux pût faire la fortune de chacun des Matelots et Soldats qui servoient sous ses ordres, et qu'il chérissoit comme ses enfans !

1786. Enfin, pour dissiper les doutes que le Rédacteur
La Pérouse. de *Dixon* feint d'avoir, et qu'il voudroit accréditer, sur la Reconnoissance que *la Pérouse* a faite de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, je lui dirai que *le vrai n'est pas toujours vraisemblable*, mais qu'il est toujours vrai; que le Journal de ce Commandant, écrit de sa propre main, depuis son départ de *Brest*, jusqu'au jour qui a précédé son départ de *Botany-Bay*, et imprimé tel qu'il est parvenu en *France* en différens envois, prouvera que *la Pérouse* a prolongé, reconnu, examiné, relevé la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, non pas, comme le dit l'Écrivain que je combats, depuis *Monterey* jusqu'au 60.me degré de latitude Nord, mais depuis le 60.me degré jusqu'à *Monterey*, ce qui est très-différent; car on sait que les vents du Nord et du Nord-Ouest, qui règnent assez constamment sur cette étendue de Côte, donnent toute facilité pour descendre du Nord au Sud, tandis qu'ils opposent des difficultés souvent insurmontables, ainsi que le capitaine *Cook* l'a éprouvé, quand on veut remonter du Sud au Nord.

On ne sera plus étonné que le Rédacteur du Voyage de *Dixon* veuille douter que *la Pérouse* ait reconnu une longueur de Côtes d'environ 23 degrés et demi, ou 470 lieues en latitude, si l'on fait attention que l'espace entre le 50.me et le 56.me Parallèle, que *Cook* n'avoit pu reconnoître,

se trouve compris dans l'espace que *la Pérouse* a reconnu en 1786 : comment croire, en effet, qu'un Français ait exécuté ce qu'un Anglais n'avoit pu faire ! Il faut encore que l'on sache que le capitaine *Dixon*, quoique les capitaines *Lowrie* et *Guise* lui contestent la priorité, a la prétention d'avoir découvert, en 1787, ces mêmes terres ou plutôt ces mêmes îles séparées du Continent par un Golfe, que *la Pérouse* avoit découvertes, l'année précédente, entre 54 et 52 degrés de latitude [1]. Le Voyage de *la Pérouse* donnera un nouveau déplaisir au Rédacteur de celui de *Dixon*, lorsqu'il y verra qu'un Français a retrouvé, en 1786, entre 52 et 53 degrés, l'Archipel *San-Lazaro* de l'amiral *de Fuente* que les Navigateurs anglais n'ont retrouvé que dans les années suivantes : il en sera quitte pour dire que

1786.
La Pérouse.

---

[1] Le capitaine *Dixon* pourroit objecter que, le 17 Septembre de 1786, il avoit atterri, par 53 degrés 46 minutes de latitude, sur la Côte Occidentale des îles *Queen-Charlotte*, qu'il ne reconnut que l'année suivante ; mais il ne fit qu'une pointe sur ces Terres qu'il crut appartenir au Continent ; et il continua sa route pour *Nootka-Sound* (*Dixon's Voyage*, page 76). Si l'on vouloit appeler cette simple *Vue* la Découverte des îles *Queen-Charlotte*, *Dixon* n'auroit pas encore la priorité : car il en entrevit un point le 17 Septembre ; et, du 10 au 20 Août de la même année, *la Pérouse* en avoit prolongé la bande occidentale du Nord au Sud sur toute leur longueur, et les avoit contournées par leur partie méridionale.

1786. *cela n'est pas vraisemblable :* et il ne doutera pas
La Pérouse. que, sur une assertion aussi imposante, qui ne permet pas l'examen, toute l'*Europe* ne demeure convaincue que *cela n'est pas vrai.*

Les Anglais ont profité trop long-temps de notre silence; trop long-temps ils ont eu l'honneur de ces Découvertes dans lesquelles nous les avons devancés : eh quoi ! parce que des circonstances malheureuses, trop connues du Monde entier pour que je ne m'épargne pas le supplice de les retracer, et au Lecteur celui de les lire, se sont opposées invinciblement à ce que la publication du Voyage de notre Compatriote fût faite dans le temps où elle eût dû l'être, nous souffririons, sans réclamer, que cet infortuné Navigateur ne jouît pas, après sa mort, de ses immortels travaux ! Ah ! si sa destinée n'a pas permis que nous pussions les graver sur sa tombe; que du moins, en recueillant cet héritage, la Nation sensible et juste, pour laquelle il sacrifia sa vie, consacre à jamais dans les fastes de l'Histoire, ses services, sa mort et notre reconnoissance !

Mais si l'on ne peut accorder aux Anglais d'avoir les premiers découvert les îles auxquelles ils ont imposé le nom de *Queen-Charlotte*, ni d'avoir retrouvé les premiers l'Archipel de *San-Lazaro*, qu'ils ont nommé *Princess Royal Islands* [îles de la Princesse Royale], on ne peut leur refuser un

mérite qui ne doit pas être oublié, celui d'avoir reconnu dans un plus grand détail ces mêmes parties de Côtes qui avoient échappé aux recherches du capitaine *Cook*; que les Espagnols peuvent avoir vues antérieurement sans les reconnoître, ou peut-être sans vouloir nous les faire connoître; et qui complètent la Reconnoissance des Côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, depuis le Cap *Mendocino*, par 41 degrés et demi de latitude, jusqu'au Cap *de Glace*, situé entre le 70.me et le 71.me Parallèle, le plus septentrional que le capitaine *Cook* put atteindre dans ce fatal Voyage où une mort tragique termina la plus laborieuse et la plus utile carrière que jamais aucun Navigateur ait remplie.

1786. La Pérouse.

Reconnoissances de la Côte du N.O. entre le 48.me et le 56.me Parallèle.

COMME toutes les Reconnoissances, depuis le 48.me degré jusqu'au 56.me, faites par les Navigateurs anglais, dans le cours des quatre années comprises entre 1785 et 1789, rentrent en partie les unes dans les autres, je ne présenterai pas de grands détails sur les opérations particulières de chaque Navigateur; je dois me borner à indiquer les époques des Voyages, et la circonstance la plus marquante de chaque Expédition. On assure que le Gouvernement anglais a expédié, dans ces derniers temps, des Bâtimens avec la mission spéciale de faire une Reconnoissance complète de la

Reconnoissances de la Côte du N. O. entre le 48.me et le 56.me Parallèle.

Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, de vérifier et rectifier les rapports de chaque Navigateur, et de composer, de tous les travaux particuliers de la Nation anglaise dans cette partie, un tableau général fait de la même main, dans lequel la description de cette partie du Globe, fondée sur des recherches et des Observations multipliées, ne le cédera point en exactitude à la description des Continens dont les Côtes sont le plus fréquentées. On peut croire que la Nation Britannique qui, dans tous les temps, a publié sans réserve le résultat de ses Expéditions maritimes, n'en mettra point dans la publication d'un Ouvrage qui, en faisant honneur à la prévoyance de son Gouvernement et aux talens de ses Marins, deviendra la censure du silence ou des réticences d'une Nation dont toutes les autres devoient attendre ce bienfait. Mais si le travail des Anglais est terminé, nous ne pourrons en jouir que lorsque la plus impitoyable des guerres ayant enfin cessé de dépeupler l'*Europe* et de désoler les deux Mondes, une paix nécessaire aura rouvert, du moins pour un temps, des canaux de communication entre deux Peuples qui, l'un et l'autre, ont trop d'énergie, trop de lumières, trop de possessions, trop de commerce, trop de puissance, pour que, rivaux de gloire depuis qu'ils figurent sur la scène du Monde, ils ne soient pas éternellement divisés d'intérêts.

En attendant que le travail général qui est annoncé puisse nous être connu, parcourons rapidement les opérations particulières qui ont préparé ce grand ensemble.

Reconnoissances de la Côte du N.O. entre le 48.me et le 56.me Parallèle.

Voyage projeté. W. Bolts.

Le troisième Voyage du capitaine *Cook* ne fut publié à *Londres* qu'en 1784; et déjà en 1781, à la première indication qu'on avoit eue d'une nouvelle branche de commerce, qui se présentoit sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, une Expédition s'étoit préparée dans le *Golfe Adriatique*, avec Pavillon impérial, sous la direction de *Williams Bolts*, Anglais de Nation, au service de l'Empereur d'*Allemagne*, homme très-instruit, employé long-temps dans les *Indes-Orientales* et au *Bengale*, et qui avoit acquis dans plusieurs grands Voyages de mer, toutes les connoissances nécessaires pour bien disposer une Expédition de ce genre. Aussi l'armement avoit-il le double objet de faire des Découvertes géographiques, et de traiter des Pelleteries à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; et dans cette vue, des personnes versées dans les différentes parties des Sciences naturelles et physiques, devoient y être employées. Mais une intrigue dont on ignore et la source et les moyens, culbuta cette entreprise, avant que les deux Navires qui y étoient destinés eussent été mis en état de l'exécuter.

1785. Hanna. I.er Voyage.

Si les spéculations qu'un nouveau Commerce excitoit, pouvoient, à un si grand éloignement, engager l'*Europe* à faire des entreprises; combien ne devoient-elles pas être plus attrayantes pour les Armateurs et les Négocians disséminés sur toutes les parties de l'*Asie* où les Européens exercent leur activité commerciale! En effet, il étoit sensible que les Vaisseaux qui seroient expédiés des Mers situées à l'Orient de l'Ancien Monde, auroient un grand avantage sur ceux qui partiroient des Ports d'*Europe :* le Voyage des premiers ne consistoit qu'à traverser deux fois le *Grand-Océan* avec des vents réguliers et connus; tandis que les seconds, obligés de doubler ou le cap de *Horn*, ou le Cap de *Bonne-Espérance*, selon qu'ils prennent leur route par l'Ouest ou par l'Est, et exposés à la variation et à la contrariété des vents, alongent nécessairement leurs traversées de 7 ou 8 mille lieues, et la durée de leur Navigation, de plus d'une année : aussi les spéculations se sont-elles principalement multipliées dans les Ports de la *Chine* et de l'*Inde.*

La première Expédition fut préparée dans la Rivière de *Canton :* le capitaine *James Hanna* y équipa un Brig de 60 tonneaux et 30 hommes d'Équipage, et fit voile du *Typa* au mois d'Avril 1785. Il s'éleva dans le Nord de l'*Asie*, traversa par le Sud du *Japon*, et arriva, dans le mois d'Août,

à *Nootka-Sound* que, d'après l'expérience du capitaine *Cook*, on regardoit comme le grand Marché des Fourrures de l'*Amérique*. 1785. Hanna. I.er Voyage.

Quand sa Traite fut terminée, *Hanna* remonta dans le Nord de *Nootka;* vers 51 degrés un quart de latitude, il découvrit *Fitzhugh-Sound* [l'Entrée de *Fitzhugh*], et n'avoit qu'un pas à faire pour retrouver l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente;* il visita même, à cette hauteur des îles nommées par lui îles *Lance*, qui pourroient en dépendre, d'autres Terres auxquelles il donna le nom de *Henry Lane*, et un Port qui reçut celui de *Sea-Otter's Harbour* [le Havre de la Loutre de mer]. On dit que *Hanna* rapporta à la *Chine* une riche cargaison de Fourrures [1].

Le succès de ce premier Voyage l'engagea, en 1786, à en entreprendre un second avec un Navire de 120 Tonneaux de Port, le *Sea-Otter.* Il partit de *Macao* dans le mois de Mai, et se rendit en droiture à *Nootka-Sound.* Cette seconde Expédition de *Hanna* n'a rien ajouté à nos connoissances sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique;* 1786. Hanna. II.e Voyage.

---

[1] J'ignore si, depuis que les communications avec l'*Angleterre* sont fermées, les Voyages de *Hanna* et de quelques autres Navigateurs anglais ont été publiés; j'ai extrait ce qui concerne celui de *Hanna*, des Relations originales de *Portlock*, page 3. — *Dixon*, page xvij, et *Meares*, page lj.

1786. Hanna. II.e Voyage. on ne croit pas qu'elle ait été aussi lucrative que la première : il fit son retour à *Macao*, au mois de Mai 1787, et se disposoit pour un troisième Voyage, lorsque la mort l'arrêta au milieu de sa carrière.

1786. Peters. CETTE EXPÉDITION ne fut pas la seule que l'année 1786 vit entreprendre : diverses Sociétés de Négocians et de riches Capitalistes, tant en *Asie* qu'en *Europe*, voulurent tenter la fortune par la voie que le capitaine *Cook* avoit ouverte.

Le capitaine *Peters*, commandant le Senau le *Lark* [l'Alouette] de 220 tonneaux et 40 hommes d'équipage, fut expédié de *Macao* dans le mois de Juillet de l'année 1786 : ses Instructions lui prescrivoient de se rendre à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* par la Route du *Kamtschatka*, et de reconnoître les îles qui sont situées au Nord du *Japon*. Il arriva le 20 Août à *Petropawlowska*, et en repartit le 18 Septembre. On a su depuis que le *Lark* avoit péri sur *Mednoi Ostroff* [l'île de Cuivre], située dans le Sud-Est de l'île *Bering*, et que deux personnes seulement avoient échappé du naufrage[1].

---

[1] L'Introduction du Voyage du capitaine *Dixon* (page xviij de l'Original), m'a fourni l'Extrait qu'on vient de lire du

QUOIQUE la Rivière de *Canton* et le Port de *Macao* semblassent indiqués spécialement pour les Expéditions relatives à un commerce qui avoit son débouché par la *Chine;* les Ports de l'*Inde*, *Bombay* et *Calkutta*, à raison des facilités qu'ils offrent aux Armateurs pour l'équipement et l'approvisionnement des Vaisseaux, obtinrent bientôt la préférence sur les premiers. 1786. L'wrie et Guise.

Bombay mit en mer vers le commencement de

Voyage du Senau le *Lark;* mais j'ai pensé que j'y devois joindre des détails particuliers qui prouvent à quel point l'activité commerciale des Anglais s'exerce sur tous les points du Globe; et comment, par des spéculations combinées, par des opérations d'échange, doubles et triples, ils savent, en multipliant, pour ainsi dire, le même voyage, doubler et tripler les bénéfices, sans augmenter les frais de l'Expédition. Nous devons ces détails à un Voyageur français qui, comptant à peine cinq lustres, n'hésita pas d'entreprendre par terre, et termina heureusement, mais non sans beaucoup de fatigues et de dangers, un voyage de quatre mille lieues, à travers les déserts glacés du *Kamtschatka* et de la *Sibérie*, et cette immense étendue de pays compris entre *Petropawlowska* et la Capitale de la France, pour apporter à *Versailles*, où il arriva le 17 Octobre 1788, les dépêches et les Journaux de *la Pérouse* sous les ordres duquel il avoit servi depuis son départ d'*Europe*, jusqu'à son départ du *Kamtschatka*.

(Voyez le *Journal historique du Voyage de* Lesseps, *du Kamtschatka en France.* Paris, Imprimerie Royale, 1790. 2 vol. *in*-8°. Tome I.er, Note de la page 10.)

« Un Bâtiment anglais (dit *Lesseps*), appartenant à M. *Lanz*

1786. Lowrie et Guise. l'année 1786, les Senaus, le *Capitaine Cook* du port de 300 tonneaux, commandé par le capitaine *Lowrie*, et l'*Experiment*, de 100 tonneaux, par le capitaine *Guise* : M. *Strange*, employé de la Compagnie anglaise, s'embarqua sur le premier de ces Bâtimens en qualité de Subrécargue.

Ces deux Navires furent rendus, le 27 Juin de la même année, à *Nootka-Sound* où ils séjournèrent jusqu'au 27 de Juillet.

» (ou *Lance*), Négociant à *Macao*, vint l'année dernière, » 1786, mouiller au Port de *Saint-Pierre et Saint-Paul* : » le capitaine *Peters*, commandant le Navire, fit aux Russes » des propositions de commerce, dont voici la substance. Par » son Traité avec un Marchand russe, nommé *Schelikhoff*, il » s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des États » de l'Impératrice, et demandoit des marchandises pour la » valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable que » ces marchandises n'eussent consisté qu'en Pelleteries que les » Anglais se proposoient de vendre en *Chine*, d'où ils auroient » rapporté, en échange, des étoffes et d'autres objets conve- » nables aux Russes. Le Négociant *Schelikhoff* se rendit lui- » même à *Saint-Pétersbourg*, pour y solliciter l'agrément de » sa Souveraine, et l'obtint; mais pendant qu'il travailloit à » se mettre en état de remplir les clauses de son traité, il » fut informé que le Navire anglais avoit péri sur les côtes » de l'île *de Cuivre*, en revenant au *Kamtschatka*, de la partie » Nord-Ouest de l'*Amérique* : il y avoit été, selon toutes » les apparences, prendre des Fourrures pour commencer sa » cargaison qu'il venoit compléter au Port de *Saint-Pierre et* » *Saint-Paul*. On sut que deux hommes seulement de son » Équipage, un Portugais et un Nègre du *Bengale*, s'étoient

Ils

Ils visitèrent ensuite d'autres parties de la Côte, et parvinrent à *William's-Sound*, découvert, en 1778, par *Cook*, sous le 60.e Parallèle [1]. 1786. Lowrie et Guise.

« C'est dans cette traversée (dit M. *Meares*), qu'ils découvrirent ces Terres auxquelles M. *Dixon*, en 1787, a donné le nom de *Queen-Charlotte's Islands*; mais ce n'est, ajoute-t-il, que par conjecture que celui-ci a pu les qualifier d'*îles*: car ce ne fut qu'en 1788, après que le capitaine *Douglas*, commandant l'*Iphigenia*, eut passé au Nord entre ces Terres et celles du Continent,

» sauvés, et avoient passé l'hiver dans l'île *de Cuivre*, d'où » un Vaisseau russe les avoit transportés à *Nijenai-Kamtschatka*: » ils nous ont joints à *Bolcheretsk*, où je me trouvois alors » avec le colonel *Kasloff-Ougrenin*, commandant à *Okotsk* et » au *Kamtschatka*, qui se proposoit de les envoyer, à la saison » prochaine, à *Saint-Pétersbourg* ».

N. B. Ceux qui desireroient avoir des détails aussi vrais qu'intéressans sur l'état actuel du *Kamtschatka*, sur les habitans et les productions de cette presqu'île et des contrées qui en sont voisines, doivent lire le Voyage de *Lesseps* qui, possédant la langue russe, et ayant fait un assez long séjour dans le pays, avec le desir et les moyens d'acquérir des connoissances, a été à portée de tirer de M. *Kasloff*, homme très-instruit et très-communicatif, tous les renseignemens qui peuvent donner une idée exacte de cette partie orientale de l'*Asie*, jusqu'à présent assez mal connue.

[1] Voyez *Dixon's Voyage*, pages xviij et 232. — *Meares's Voyages*, page liij.

1786. Lowrie et Guise.

qu'on fut assuré qu'en effet ce sont des îles [1] ».

Les Senaus le *Cook* et l'*Experiment*, comme tous les Bâtimens qui les avoient précédés, firent leur retour à *Macao*.

On voit que le capitaine *Meares* attribue aux capitaines *Lowrie* et *Guise*, à l'exclusion du capitaine *Dixon*, la première Découverte des Terres de la *Reine Charlotte*; et au capitaine *Douglas*, la Découverte du Détroit du Nord qui les sépare

---

[1] Voyez *Meares's Voyages*, page liij.

Une discussion polémique des plus vives s'est engagée entre MM. *Dixon* et *Meares*, à leur retour de l'*Amérique* : ils se sont réciproquement contesté des Découvertes; et chacun des contendans attribue quelquefois celles de son concurrent à un autre Navigateur, plutôt que de lui en laisser la jouissance à lui-même. Je déclare formellement que je ne prétends point décider entre eux, et *tantas componere lites*. Peut-être qu'au milieu de l'obscurité qui règne pour les Français sur cette matière, depuis que nos communications avec l'*Angleterre* sont interrompues, il me sera arrivé d'attribuer à un Navigateur quelque petite portion de Découverte qu'un autre peut revendiquer; mais tous me sont également inconnus, autrement que par les relations de leurs Voyages, et par ce que quelques-uns d'entre eux ont dit des Voyages de leurs compatriotes : et si, par hasard, j'enrichis l'un aux dépens de l'autre, c'est par malentendu; et l'intention n'y est pour rien; la seule que j'aye, c'est de garder la neutralité entre des Navigateurs *quorum causas procùl habeo*. On ne désaprouvera pas cependant que cette neutralité soit une neutralité armée, quand il s'agit de revendiquer ce qui peut appartenir aux Français dont la cause est étrangère à la querelle des Anglais. Mon unique objet a été

du Continent, et en fait des îles. Nous ne disputerons pas aux Anglais cette dernière Découverte; car *la Pérouse*, qui avoit bien présumé que ces Terres devoient être des îles, n'a pu s'en procurer la certitude; mais nous ne leur accorderons pas aussi facilement la priorité de la Découverte; car il est dit que les capitaines *Lowrie* et *Guise* n'arrivèrent à *Nootka-Sound* que le 27 Juin, et qu'ils y séjournèrent jusqu'au 27 Juillet. On ne

1786. Lowrie et Guise.

---

de m'assurer que l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, et le Détroit ou l'Entrée de *Fuca*, ne sont pas des Découvertes romanesques, sous le rapport de la Géographie, et de prémunir les Géographes et les Historiens contre la facilité avec laquelle on se permet trop souvent de prononcer qu'une Découverte est fabuleuse, parce que nous n'avons pas encore pu retrouver les îles ou les terres que les Anciens nous ont indiquées: le vieil *Hérodote* pourroit ici se joindre à *Fuente* et à *Fuca*, bien moins anciens, pour réclamer contre les nombreuses injustices qu'il a éprouvées. Ce qui importe dans la question qui nous occupe, c'est de constater l'identité de la Découverte ancienne avec la Découverte moderne; et laissons ensuite aux *seconds Découvreurs* à faire valoir et à disputer leurs titres de *Priorité*: avec le temps, les prétentions mal fondées se dissipent et cèdent la place à la vérité.

Si l'on veut connoître avec détail quels sont les objets en litige, on peut consulter les Ouvrages polémiques suivans:

Remarks on the Voyages of J. Meares *Esq. By* George Dixon. *London, Stockdale*, 1790, *in*-4.° — *An Answer to M.* G. Dixon. *By* John Meares *Esq. London Topographic Press*, 1791, *in*-4.° — *Further Remarks on the Voyages of* J. Meares, &c. *By* G. Dixon. *London, Stockdale*, 1791, *in*-4.°

1786. Lowrie et Guise. sait ni à quelle époque précise, ils ont vu les îles de la *Reine Charlotte*, ni comment s'est faite cette Découverte, ni quelle portion de ces terres ils ont reconnue; mais nous savons avec certitude que *la Pérouse* les a découvertes le 10 Août de la même année; qu'il en a suivi et examiné les Côtes pendant dix jours, et les a prolongées, du Nord au Sud, sur une étendue de cinquante lieues: ce qu'on peut préjuger de plus favorable à la prétention des Anglais, c'est que, de quelque côté que soit la priorité, les deux Découvertes doivent être à-peu-près contemporaines; et que, des deux côtés, l'honneur est égal.

1786-7. Meares et Tipping. LES EXPÉDITIONS du *Bengale* suivirent de près celles de la Côte de *Malabar*: les Navires, le *Nootka*, de 200 tonneaux, et le *Sea-Otter*, de 100 tonneaux, le premier commandé par le capitaine *John Meares*, le second par le capitaine *William Tipping*, furent équipés à *Calkutta*.

Meares fit voile au mois de Mars 1786; et dans ce premier Voyage, il prit sa route par les îles *Aleutiennes*, avec quelques-unes desquelles il communiqua. Il aborda ensuite à *William's-Sound*, et fut forcé d'hiverner dans cette Baie: vingt-trois hommes de son Équipage y périrent de froid et de misère. Il fit son retour, par les îles *Sandwich*, à *Macao* où il arriva le 20 Octobre 1787.

Le capitaine *Tipping*, montant le *Sea-Otter*, avoit quitté *Calkutta* peu de jours après le capitaine *Meares* : sa destination étoit pareillement pour *William's-Sound* où il fut rendu dans le mois de Septembre ; et il y trouva les Navires le *Capitaine Cook* et l'*Experiment*. Il en repartit le lendemain, pour remonter, à ce qu'on croit, jusqu'à *Cook's-River* ; mais, depuis cette époque, on n'a plus entendu parler du *Sea-Otter*, et l'on suppose que ce Bâtiment a péri [1]. 1786-7. Meares et Tipping.

JUSQU'À PRÉSENT, toutes les Expéditions pour le commerce des Pelleteries étoient parties des Ports de l'*Asie* ; et les Navigateurs anglais, connus sous la dénomination de *India-men* [Hommes ou Marins des *Indes*], avoient eu pour seuls concurrens les Portugais de *Macao* : l'appât des immenses profits qui se faisoient journellement sous les yeux de ces Européens asiatiques, pouvoit bien les tirer quelques instans de leur engourdissement, et les pousser à faire quelque effort pour se traîner sur les traces des Anglais ; mais une concurrence mal dirigée, tardive et éphémère, ne pouvoit jamais balancer l'activité commerciale de leurs infatigables rivaux. Les Armateurs qui s'étoient présentés les premiers dans la carrière, devoient plutôt redouter 1786-7. Portlock et Dixon.

[1] Voyez *Meares's Introductory Voyage*, page j et suivantes.

1786-7. Portlock et Dixon. les spéculations de l'*Europe :* et, en effet, les Vaisseaux européens ne tardèrent pas à se présenter sur les Côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique ;* ils y furent bientôt suivis par ceux des *États-Unis ;* mais ceux de la *Tamise* devancèrent tous les autres.

Richard Cadman Etches et d'autres Négocians de *Londres* avoient formé, dans le mois de Mai 1785, une Société de Commerce sous la dénomination de *the King George's Sound Company* [Compagnie de l'*Entrée du Roi George*], aujourd'hui *Nootka-Sound :* l'objet de cette association étoit d'établir un commerce réglé entre la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* et la *Chine.* Mais deux Priviléges s'opposoient également à cette entreprise ; celui de la Compagnie de la Mer du Sud *[South-Sea Company]*, qui ne fait rien, et nuit à qui veut faire ; et celui de la Compagnie des *Indes Orientales*, qui fait trop, et veut que les autres ne fassent rien. On négocia avec les deux Compagnies : on obtint de la première que, puisqu'elle ne vouloit point envoyer de Vaisseaux dans sa *Mer du Sud*, elle permît du moins que d'autres y en envoyassent ; on obtint de la seconde qu'elle s'engageât à donner aux Vaisseaux qui auroient apporté les Fourrures de l'*Amérique* à *Canton*, des cargaisons de Thé à apporter de la *Chine* en *Europe.* La Compagnie de *Nootka-Sound* a prouvé qu'une association de Négocians et de Capitalistes peut,

sans Privilége, entreprendre et exécuter de grandes opérations, quand elle n'a pas à lutter contre les préjugés et le monopole. 1786-7. Portlock et Dixon.

Elle équipa à ses frais deux grands Navires, le *King George*, de 320 tonneaux, et le Senau *Queen Charlotte*, de 200 tonneaux. Le capitaine *Nathaniel Portlock* eut le commandement en chef de l'Expédition; il monta le premier Vaisseau, et le capitaine *George Dixon* le second: ces deux Officiers qui avoient servi avec le capitaine *Cook*, s'étoient formés sous ce grand Maître aux grandes Navigations.

Les deux Vaisseaux mirent à la voile de la Rade de *Downs* [des Dunes] le 2 Septembre 1785[1]. Leurs opérations sur la côte d'*Amérique* se bornèrent, en 1786, à traiter dans *Cook's-River;* mais ils ne purent pas pénétrer dans *William's-Sound.* Ils quittèrent la côte du *Nord* pour se porter sur celle du *Nord-Ouest;* mais, contrariés par les vents, ils renoncèrent, pour cette année, à la Traite de *Nootka-Sound.* Dans cette traversée, ils avoient pris connoissance de la terre entre 58 et 57 degrés de latitude; et à la hauteur de 53 degrés, ils eurent encore la vue d'une Terre qu'ils

---

[1] Voyez *A Voyage round the World, &c. By Nathaniel Portlock. London, 1789. In-4.° — A Voyage round the World, &c. By George Dixon. London, 1789. In-4.°*

1786-7. Portlock et Dixon. jugeoient être la suite du Continent; mais on sut, l'année suivante, que le Cap, ou la portion de Côte qu'ils avoient aperçue à cette hauteur, appartient à ces îles découvertes par *la Pérouse*, que, depuis, les Anglais, ont nommées îles de *Queen-Charlotte*.

Le mois d'Octobre approchoit; il étoit prudent d'abandonner la Côte : les deux Vaisseaux dirigèrent leur route sur les îles *Sandwich* qui offroient des ressources pour leur ravitaillement. *Portlock* jugea, avec raison, qu'il y auroit moins de danger pour la santé des Équipages, à les occuper à la mer, dans la traversée de l'*Amérique* aux *Sandwich*, et dans le retour de ces îles à la Côte, que de les faire hiverner dans un Pays dont la rigueur du climat et la rareté des subsistances devoient également lui faire redouter le séjour.

Au retour de la belle saison, les deux Vaisseaux se reportèrent à la Côte du *Nord* de l'*Amérique*, et attérirent, le 23 Avril 1787, sur l'île *Montague*, à l'Entrée de *William's-Sound*, par 59 degrés 10 minutes de latitude. Ils traitèrent pendant quelque temps dans cette Baie; et après que cette opération fut terminée, ils se séparèrent.

Portlock, à la hauteur de 57 degrés 50 minutes, découvrit les Havres de *Goulding* et de *Portlock*, et *Salisbury-Sound*. Tandis qu'il étoit à l'ancre dans le Port de son nom, par 57 degrés 48

minutes, il détacha sa chaloupe pour visiter la partie de Côte située dans le Sud-Est de ce Port, et y traiter des Fourrures avec les Naturels qui l'habitent. La chaloupe parvint, dans sa course, à l'embouchure d'un Canal étroit dans lequel elle s'engagea, et qui la fit aboutir à la partie septentrionale de la *Baya de Guadalupa* des Espagnols, à l'Est-Nord-Est du Mont *San-Jacinto* et du Cap *del Engaño* (le Cap et le Mont *Edgecumbe* de *Cook*), par 57 degrés 10 minutes de latitude. Cette route a prouvé que ce Cap et cette Montagne forment la partie méridionale d'une île étroite, d'environ dix lieues de long, sur la direction Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qu'ils n'appartiennent point au Continent. Le capitaine *Portlock* imposa à cette île le nom de *Pitt;* et le Canal, qui a son embouchure du Nord dans *Salisbury-Sound,* et celle du Sud, dans la Baie de *Guadalupa,* fut nommée *Hayward's-Strait,* du nom de l'Officier qui en avoit fait la découverte.

1786-7. Portlock et Dixon.

Portlock termina ici ses opérations, et fit route pour les îles *Sandwich.*

Dixon, de son côté, avoit découvert, à la hauteur de l'*Admiralty-Bay* de *Cook,* vers 59 degrés et demi de latitude, un Port qu'il nomma *Port Mulgrave.* De là, en suivant la Côte, il relâcha dans la Baie de *Guadalupa,* que, sans doute, il ne reconnut pas d'abord pour être celle des

1786-7. Portlock et Dixon. Espagnols, car il lui imposa le nom de *Norfolk-Bay*. Un peu au Sud de cette Baie, à 56 degrés 35 minutes de latitude, il découvrit un beau Port qu'il nomma Port de *Banks*, en l'honneur de *Sir Joseph Banks*, le Promoteur éclairé de toutes les entreprises favorables aux progrès des Sciences et des Arts, qui accompagna à ses frais le capitaine *Cook* dans son premier Voyage autour du Monde, et dont le zèle, les lumières et la fortune furent constamment employés pour le bien de son pays, et pour l'accroissement des connoissances humaines. Entre 56 et 55 degrés, il vit une longue chaîne de petites îles qui remplissent, en avant du Continent, l'espace compris entre ces deux Parallèles; ce sont les mêmes que *la Pérouse* avoit reconnues en 1786, et auxquelles il a donné le nom collectif d'*îles des Espagnols*, parce que c'est dans la partie méridionale de ce petit Archipel que se trouve situé leur Port de *Bucarelli*. En continuant sa route dans le Sud-Sud-Est, *Dixon* découvrit, le 1.er Juillet, une Terre à 54 degrés 24 minutes : c'étoit la partie septentrionale de ces îles qu'on voit aujourd'hui portées sur les Cartes anglaises sous le nom de *Queen-Charlotte's Islands*, et que *la Pérouse*, le premier, avoit découvertes l'année précédente. *Dixon* prolongea cet Archipel, comme l'avoit fait *la Pérouse*, par sa bande de l'Ouest, jusqu'à

son extrémité méridionale, le doubla par le Sud, et remonta dans le Nord, en prolongeant la bande de l'Est, jusqu'à 53 degrés 10 minutes. A cette hauteur, il aperçut à l'Est, dans l'éloignement, un Cap du Continent, auquel il imposa le nom de *Cap Dalrymple ;* hommage rendu, à juste titre, à un savant Navigateur dont les recherches ont tant contribué à débrouiller le chaos des Navigations anciennes, et dont les travaux hydrographiques et les Écrits, en perfectionnant la description du Globe, ont facilité les communications entre les deux Mondes. Il est probable que le Cap *Dalrymple* est la partie élevée de quelqu'une des îles qui forment l'Archipel de *San-Lazaro* de l'amiral *de Fuente.* Le capitaine *Dixon* redescendit la côte Orientale des îles *Queen-Charlotte*, comme il l'avoit montée, sans pousser ses recherches vers le Continent. Il se présenta ensuite devant *Nootka-Sound ;* mais ayant été instruit, par des Bâtimens anglais qui en sortoient, que la Traite, pour cette année, étoit épuisée dans cette partie, il fit route pour les îles *Sandwich* où il se réunit au capitaine *Portlock.*

1786-7. Portlock et Dixon.

Les deux Vaisseaux portèrent le produit de leur Traite à *Canton* d'où ils firent leur retour en *Angleterre.* Les capitaines *Portlock* et *Dixon* ayant visité quelques parties de Côte qui n'avoient point encore été exploitées, se procurèrent des

1786-7. Portlock et Dixon. cargaisons beaucoup plus riches qu'aucune de celles que les parties fréquentées avoient pu fournir aux Vaisseaux de l'*Inde* qui, les premiers, avoient attaqué cette nouvelle branche de commerce [1].

1787. Berklai. LES PORTS de l'*Angleterre* et ses Capitalistes sembloient ne devoir pas suffire à l'empressement avec lequel ses Navigateurs se seroient portés vers cette nouvelle source de richesse, si leur essor n'eût rencontré une barrière insurmontable dans les priviléges des grandes Compagnies. Pour éluder ces Priviléges qui n'atteignoient que les Expéditions qu'on voudroit faire dans les Ports des trois Royaumes, les spéculateurs anglais vinrent chercher sur le Continent, la liberté que le Monopole, depuis long-temps, avoit bannie de leurs îles.

L'*Aigle impériale*, commandée par le capitaine *Berklay* ou *Barklay*, fut expédiée du Port d'*Ostende* vers la fin de Novembre de l'année 1786.

Il arriva à *Nootka-Sound* dans le mois d'Août de l'année suivante. Il visita une partie de Côte située au Sud de *Nootka*, et parvint, en redescendant, jusqu'à une Entrée ou Baie qui a reçu son nom, *Berklay-Sound*. Sa chaloupe, expédiée

[1] Voyez *Portlock's Voyage*. — *Dixon's Voyage*, *Passim*.

de ce dernier Port pour faire une reconnoissance des parties plus méridionales, découvrit, vers 48 degrés et demi de latitude, une Entrée ou un Détroit; et l'on ne peut pas douter que ce ne soit celui que *Juan de Fuca* avoit découvert en 1592, et qui est indiqué à-peu-près sur ce Parallèle. (*Voyez* ci-devant, page xj.) 1787. **Berklay.**

On dit que le capitaine *Berklay* arriva à la *Chine* un an après son départ d'*Ostende* [1]: on doit donc présumer qu'il avoit trouvé toute facilité à faire sa Traite, puisque, dans un si court intervalle, il avoit pu, sans nuire à ses opérations de commerce, donner quelques jours à la visite des Côtes, et se livrer à une recherche qui a éclairci un point de l'histoire des Navigations anciennes, et ressuscité Don *Juan de Fuca* pour le faire jouir de la Découverte de son Détroit, que les Géographes avoient rejetée dans le pays des Fables.

En rendant compte de l'Expédition des capitaines *Portlock* et *Dixon*, j'ai dit que, lorsque celui-ci se présenta devant *Nootka-Sound*, au commencement d'Août 1787, il rencontra des Bâtimens qui en sortoient, et le dissuadèrent d'y 1787-8. **Colnett et Duncan.**

---

[1] *Voyez* pour le Voyage de *Berklai*, *Dixon's Voyage*, pages xx et 232. — *Meares's Voyages*, page lv.

1787-8. Colnett et Duncan. entrer : ces Bâtimens étoient un Vaisseau et un Sloop appartenant aux propriétaires des Navires commandés par *Portlock* et *Dixon*, M. *Etches* et ses Associés. Le Vaisseau, nommé *Prince of Wales* [le Prince de Galles] étoit monté par le capitaine *Colnett* [1], et le Sloop *Princess Royal* [la Princesse Royale] par le capitaine *Duncan*. Ces Capitaines, expédiés d'*Angleterre* dans le mois de Septembre de l'année 1786, avoient commencé par établir, au Sud de l'*Amérique*, sur la *Terre des États* qui forme, avec la *Terre de Feu*, le *Détroit de le Maire*, une Factorerie dont l'objet étoit de rassembler des peaux de Veaux marins et d'extraire l'huile de leur chair. Après que cette première opération eut été terminée, ils firent route pour *Nootka-Sound* où ils se rendirent directement et sans avoir fait aucune relâche [2].

Je ne connois point de Relation particulière du Voyage de ces deux Bâtimens; mais *Dixon*, dans un de ses Ouvrages polémiques dirigés contre le capitaine *Meares*, a fait imprimer une Lettre qui lui fut écrite par le capitaine *Duncan*, d'*Islington*, le 17 Janvier 1791, et dans laquelle celui-ci trace lui-même sa Route et rappelle les

[1] *Colnett* suivant le capitaine *Duncan*, et *Collinett* suivant le Journal de *Dixon*.

[2] Voyez *Dixon's Voyage*, page 230.

Reconnoissances qu'il a faites de la Côte orientale des îles de *Queen-Charlotte*, et de la Côte du Continent à l'opposé[1]. 1787-8. Colnett et Duncan.

Le *Prince of Wales*, monté par *Colnett*, et la *Princess Royal* par *Duncan*, après avoir passé aux îles *Sandwich* l'hiver de 1787, revinrent sur la Côte à la belle saison ; et le 31 Mars 1788, *Duncan*, destiné pour les parties méridionales, mouilla à *Nootka-Sound*, tandis que *Colnett* faisoit route pour aller traiter à *William's-Sound* et sur les autres parties du *Nord.*

En résumant les diverses opérations du capitaine *Duncan*, on voit qu'il mouilla et fit la Traite dans plusieurs Ports de la côte Orientale des *Queen-Charlotte*, qu'il suivit ces îles, les reconnut et les visita, depuis 52 jusqu'à 54 deg. de latitude.

De cette hauteur, il traversa le Canal qui sépare ces premières îles du Continent, et se porta sur d'autres îles situées dans l'Est, qu'il a nommées *Princess Royal's Isles*, et qui occupent, en masse, l'espace compris entre 54 et 51 degrés. Cet Archipel offre, parmi les nombreuses îles dont il est composé, des Baies, des Ports, des Ouvertures, des Entrées, des Passages, dont le capitaine *Duncan* reconnut une partie ; dans *Dix-neuf* desquels il mouilla, non sans s'exposer

---

[1] Voyez *Dixon's Further Remarks*, pages 25 à 31.

1787-8. Colnett et Duncan.

souvent au danger de perdre son Bâtiment; et où une traite abondante le dédommagea de ses fatigues, et lui fit oublier les risques qu'il avoit courus. Il côtoya ces îles jusqu'à la hauteur où l'Archipel se termine.

Il rentra alors à *Nootka-Sound* que *Colnett* avoit fixé pour point de Rendez-vous : mais le *Prince of Wales* n'arrivant pas, *Duncan* reprit la mer. Il continua de descendre la Côte, mouilla devant un Village nommé *Ahouset;* et sa Route vers le Sud l'amena à la hauteur du Détroit ou de l'Entrée de *Fuca*, dont il fixe la latitude à 48 degrés 30 minutes. Il mouilla sur la côte Méridionale du Détroit devant un Village nommé *Claasit* ou *Claaset*[1] et y fit la Traite. En le quittant, il poussa ses Reconnoissances jusqu'au quarante-septième Parallèle; et, à cette hauteur, il abandonna la Côte pour se rendre aux îles *Sandwich*

[1] On peut remarquer que les Noms de deux villages situés sur cette partie de la Côte, tels que *Duncan* les rapporte, *Ahouset* et *Claaset*, ont des terminaisons qui paroissent disparates, si on les compare avec les finales ordinaires des mots et des noms que l'on connoît dans quelques-unes des Langues parlées sur les Terres du *Nord-Ouest;* mais elles rappellent des terminaisons de Noms qui se trouvent dans la Relation de *Fuente* (ci-devant pages xxvj et suiv.) : les villes de *Conasset* et de *Minhausset*, la presqu'île de *Conibasset*, l'île *Basset*. Cette affinité, je dirois même cette ressemblance de Noms, peut prouver que ceux qui sont rapportés dans la Relation de *Fuente*

d'où

d'où il devoit prendre sa Route pour la *Chine.* 1787-8.

Le capitaine *Dixon* [1] fait mention d'un Plan du Détroit de *Fuca*, daté du 15 Août 1788, levé par *Charles Dunkan Master in the Royal Navy*, que M. *Alex. Dalrymple* a fait graver, et qu'il a publié le 14 Janvier 1790. On y voit le Mouillage de la *Princess Royal* dans le Détroit qui n'a pas plus de quatorze milles de largeur. Colnett et Duncan.

Le capitaine *Duncan* avoit communiqué au capitaine *Meares* la Carte de son Voyage; mais il se plaint que celui-ci n'a pas rendu avec exactitude ce qu'elle représentoit. J'ignore si cette Carte a été publiée en *Angleterre*; mais il est difficile, ou plutôt il est impossible d'appliquer à celle de *Meares* ce que *Duncan* établit dans son Journal : selon lui, son Archipel de *Princess Royal*, commençant, au Nord, à 54 degrés de latitude, se termine, au Sud, à 51 : sur la Carte

---

n'ont pas été *inventés* : car la Découverte de cet Amiral, son Archipel de *San-Lazaro* et sa Rivière de *los Reyes*, sont indiqués vers 53 degrés de latitude; et ce parallèle se trouve compris entre celui de 54 et celui de 51 degrés, dont l'Archipel de *Princess Royal* de *Duncan* occupe l'intervalle. Je n'en conclurai cependant pas que *Gonasset* et *Minhanset* soient de *grandes Villes*, comme le dit la Relation qui agrandit tout; mais je crois qu'on en peut conclure que ces Noms sont des *Noms du Pays*, et que *Fuente*, qui les rapporte, avoit visité le Pays.

[1] *Further Remarks*, page 46.

1787-8. Coinett et Duncan.

de *Meares*, un grand Archipel s'étend depuis 56 degrés et demi jusqu'à 48 et demi, c'est-à-dire, jusqu'au détroit de *Fuca* qui le termine au Sud. Ce grand Archipel, dont le *Nootka-Sound* de *Cook* et *Berklay-Sound* occupent la partie méridionale, y porte le nom de *Northern Archipelago*; et vers le milieu de sa Côte occidentale, on voit un petit Archipel enclavé dans le grand, sous le nom de *Princess Royal Islands* [1]. M. *Meares* dit « que toutes les Découvertes partielles qui avoient été faites dans les années antérieures, semblent, en quelque sorte, se réunir et se confondre dans le cours de l'année 1788 ». Elles se *confondent*, en effet, sur sa Carte, et l'on pourroit demander qu'elles y fussent plus distinctes. « A cette époque, continue-il, les Vaisseaux anglais, le *Prince of Wales*, la *Princess Royal*, la *Felice*, l'*Iphigenia*, et les Vaisseaux des *États-Unis*, le *Wasington* et la *Columbia*, se partageoient la Traite sur la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : et c'est en liant entre elles les diverses connoissances que leurs recherches ont procurées, que nous sommes parvenus à avoir une description à-peu-près complète de cette partie du Continent, et à pouvoir en dresser une Carte [2] ». La Carte dont M. *Meares*

[1] *Voyez* Planche II.

[2] *Meares's Voyages*, page lv.

veut parler est, sans doute, celle dont il a accompagné la Relation de ses Voyages : on y voit bien quelles parties, en général, ont été découvertes, ou plutôt retrouvées; et l'on peut en conclure que la Côte est à-peu-près connue : mais la Carte laisse tout à desirer sur les details. Il faut attendre, pour mieux connoître la lisière de cette contrée, vers laquelle les Européens se sont portés avec tant d'ardeur, qu'une main habile, en rassemblant tous les morceaux épars, et après les avoir soumis séparément aux lois de la critique, les ordonne, les assortisse, et nous présente une Carte générale dans laquelle chacun des Découvreurs particuliers puisse reconnoître et distinguer ce qui lui appartient, et jouir avec honneur et sans contestation, du mérite de ses recherches et du fruit de ses travaux [1].

1787-8. Colnett et Duncan.

---

[1] On juge par les citations qui se trouvent dans les Journaux des capitaines *Dixon* et *Meares* et dans leurs Écrits polémiques, que la plupart des Navigateurs anglais qui ont fréquenté la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ont dressé, des parties qu'ils ont été à portée de visiter, des Cartes qui ne paroissent pas avoir été publiées dans le temps; mais peut-être le sont-elles aujourd'hui. *Dixon* dit, dans l'*Introduction* de son Journal, qu'en dressant la Carte sur laquelle il a tracé ses deux Routes, il a fait usage de celle du capitaine *Guise*, commandant le Senau *Experiment*, de celle du capitaine *Hanna*, commandant le Senau *Sea-Otter*, et de celle du capitaine *Berklay*, commandant l'*Aigle impériale*. Le capitaine *Meares*, qui a consulté

1787-8. Colnett et Duncan. Les îles de *Princess Royal* sont évidemment les mêmes dont *la Pérouse* eut connoissance en 1786, dans le même Golfe, et sur les mêmes Parallèles de 52 et 53 degrés sur lesquels *Duncan* les a trouvées; et leur latitude ne permet pas de douter que ce ne soit ce même Archipel situé à 53 degrés, dans les canaux tortueux duquel l'amiral *de Fuente* a navigué en se faisant précéder par ses chaloupes. Nous avons donc aujourd'hui la certitude que l'Archipel de *San-Lazaro* ne doit plus être compté parmi les îles *imaginaires*, et que *la Pérouse*, en 1786, et *Duncan*, en 1788, ont retrouvé une partie des Découvertes de l'Amiral espagnol : il n'en faudroit pas conclure, sans doute, que tout est vrai dans la Relation de *Fuente ;* mais c'en est assez pour engager les Navigateurs à faire de nouvelles tentatives qui conduisent enfin à vérifier ce qu'il peut encore y avoir de réel dans la Relation d'un Voyage où tout paroissoit extraordinaire, merveilleux et incroyable.

1788-9. Meares et Douglas. Le capitaine *Meares* qui avoit fait, en 1786, un premier Voyage à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, en entreprit un second en 1788,

---

les mêmes Cartes et en a fait usage, regrette infiniment celle de *Colnett*, dont les Espagnols s'emparèrent quand ce capitaine fut fait prisonnier. Le capitaine *Duncan*, dans sa Lettre à *Dixon*, parle de la Carte que lui-même a dressée, et qu'il dit avoir été copiée en partie dans celle du capitaine *Meares*, &c.

avec le Vaisseau la *Felice*, de 230 tonneaux, qu'il commandoit, et l'*Iphigenia* de 200 tonneaux, monté par le capitaine *Douglas*. Il fit voile de la *Chine* au mois de Janvier de cette année, et arriva, vers le milieu de Mai, à *Nootka-Sound* où il construisit un petit bâtiment de mer : cette opération exigea autant de temps qu'elle éprouva de difficulté; mais les efforts, les ressources et la persévérance du Chef de l'entreprise, furent couronnés d'un succès qui le justifia d'avoir cru à la possibilité. 1788-9. Meares et Douglas.

Meares visita, en 1789, la partie de la Côte qui est située dans le Sud de *Nootka*; il découvrit quelques Ports qui n'avoient pas encore reçu des Vaisseaux européens, et voulut s'assurer de l'existence du grand Détroit de *Fuca*, déjà retrouvé, en 1787, par le capitaine *Berklay*, et dans lequel le capitaine *Duncan*, en 1788, avoit mouillé et commercé avec les Naturels. *Meares* le fit visiter par sa chaloupe qui y pénétra, dit-il, jusqu'à *30 lieues de distance* de son embouchure : à cet éloignement de la grande Mer, la vue s'étendoit encore à l'Est jusqu'à un horizon dont le rayon, ajoute le capitaine *Meares*, pouvoit être de *quinze lieues* [1], et la largeur du Détroit

[1] La chaloupe de *Meares*, suivant sa Relation, s'étoit portée à *trente lieues* de distance à l'Est de l'Embouchure Occidentale du Détroit : et comme, du point où elle étoit parvenue, la vue s'étendoit à *quinze lieues*, il en résulteroit qu'elle auroit

1788-9. Meares et Douglas. en cette endroit, étoit aussi de *quinze lieues* [1]. La chaloupe eut un engagement assez vif avec les

---

découvert un espace de *quarante-cinq lieues de mer*, au-delà duquel on n'apercevoit pas encore la Côte du Continent.

Il paroît que le capitaine *Meares* a eu une distraction, quand il a dit dans son Journal que sa chaloupe s'étoit avancée à *trente lieues* dans le Détroit; car on lit dans le compte qui lui fut rendu par *Robert Duffin*, l'Officier commandant la chaloupe dans cette Expédition, et qui est imprimé à la suite du Journal (*Appendix*, à la fin du N.° IV), que, lorsqu'il abandonna ses recherches dans le Détroit, il étoit à *huit lieues* de distance de l'Embouchure *Occidentale* qui lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest, et à *trois lieues* de distance du Port qu'il a nommé *Hawkesbury*, et qui lui restoit au Nord quart Nord-Est : or, comme ce Port est le point *le plus Oriental* auquel la chaloupe fût parvenue, et qu'il n'est distant que de *onze lieues* (*huit* d'une part, et *trois* de l'autre) de l'Embouchure *Occidentale*; il en résulte que la chaloupe n'avoit parcouru dans le Détroit, de l'*Ouest* à l'*Est*, que ces mêmes *onze lieues*.

Quant aux *quinze lieues* de *rayon de l'Horizon*, que le capitaine *Meares* suppose que la chaloupe devoit avoir au point où se borna sa course vers l'Est; on peut lui observer, avec le capitaine *Dixon* (*Further Remarks*, page 48), qu'un homme placé dans une chaloupe, où son œil n'est pas élevé de plus de 7 à 8 pieds au-dessus du niveau de la mer (en supposant encore qu'il soit monté sur les bancs des Rameurs) n'a pas pu avoir un Horizon de *quinze lieues* de rayon; et que *deux lieues*, ou *trois lieues* au plus, en allouant quelque chose pour la réfraction, seroient la plus grande longueur qu'on pût supposer au rayon de l'Horizon qu'un homme découvre de dessus une chaloupe.

[1] Cette largeur de 15 lieues, ou *quarante-cinq milles*, est bien différente de celle de *quatorze milles* que lui donne le Plan levé par le capitaine *Duncan*. (Ci-devant page cxlv.)

Américains qui habitent les bords du Canal ; ce qui n'empêcha pas que les Anglais, suivant un droit qui peut être celui de la convenance, mais que, sans doute, on n'appellera pas le Droit des gens, ne prissent possession, au nom du Roi d'*Angleterre*, d'un pays qu'assurément les Propriétaires ne paroissoient pas disposés à partager avec sa Majesté britannique. Il est probable que *Juan de Fuca*, dans un temps plus ancien, en avoit également pris possession au nom de sa Majesté catholique : et il ne manque à toutes ces Prises de possession par des Souverains étrangers, que la Ratification par le Souverain naturel, par le Propriétaire. 1788-9. Meares et Douglas.

L'*Iphigenia*, montée par le capitaine *Douglas*, qui s'étoit séparée de la *Felice* pendant la traversée de *Chine* à la côte du Nord-Ouest, s'étoit d'abord rendue à *Cook's-River*, et de là à *William's-Sound*, et avoit fait la Traite des Pelleteries dans ces deux Havres. Elle avoit ensuite redescendu la Côte, et visité sur sa route quelques Ports qui n'étoient pas encore connus, un, entre autres, vers 55 degrés de latitude, auquel le capitaine *Douglas* imposa le nom de Port de *Meares*. Ce Port est situé au côté septentrional du Détroit qui sépare du Continent, par le Nord, les Terres découvertes, en 1786 par *la Pérouse*, les îles de *Queen-Charlotte*, suivant les Cartes

1788-9. Meares et Douglas. anglaises : il paroît que le capitaine *Douglas* est le premier Navigateur connu qui ait passé par ce détroit, et ait ainsi pénétré, par le côté du Nord, dans le Golfe ou Canal qui se trouve situé entre les îles de l'Ouest et l'Archipel de *San-Lazaro* [1]. *Douglas* prolongea ce Canal sur toute sa longueur, sans jamais cesser de voir la terre des deux bords, et il descendit jusqu'à *Nootka-Sound* où il se rejoignit au capitaine *Meares*.

Les deux Vaisseaux portèrent à *Canton* les Pelleteries qui avoient été traitées sur les diverses parties de la Côte qu'ils avoient parcourues [2].

Grey. DEPUIS qu'une partie de l'*Amérique septentrionale* avoit secoué le joug de l'*Angleterre*, et s'étoit formée en République fédérative, son commerce, dégagé des liens qui entravoient ses opérations, avoit acquis une extension à laquelle il ne lui étoit pas permis de prétendre tant qu'elle fut dans la dépendance d'une Métropole

---

[1] Le capitaine *Dixon* a la prétention d'avoir *vu le premier*, à 34 milles de distance, ce Passage au Nord des *Charlotte ;* mais, en même temps, il paroît convenir que *Douglas* est *le premier qui y ait passé.* (Voyez *Further Remarks*, page 48.)

[2] Voyez *Meares's Voyages*, pages 104 et suivantes de l'Original.

européenne, dont les Compagnies privilégiées arrêtoient, dans les deux Hémisphères, toute circulation contraire aux intérêts concentrés du Monopole. La liberté de cette nouvelle République étoit à peine assurée qu'elle songea à diriger ses spéculations vers les *Indes* et la *Chine*. Mais ni les productions de son sol, ni les produits de son industrie, ne lui offroient un aliment à un trafic avec les Chinois; et l'Argent et l'Or, qui suppléent à toute espèce de denrées et de marchandises dans le commerce avec ce Peuple, étoient trop rares encore dans la République naissante, pour qu'elle pût, sans nuire à ses autres opérations et à ses engagemens avec ses créanciers d'*Europe*, distraire de la masse insuffisante de son Numéraire, les capitaux nécessaires pour entretenir un commerce actif avec la *Chine*: les Pelleteries pouvoient en tenir lieu; et l'attention du Congrès américain fut prompte à se porter vers une ressource qui devoit suppléer au défaut ou à l'insuffisance des autres moyens. Mais ces objets d'échange, quoique placés près des *États-Unis*, et pour ainsi dire sous leur main, si l'on compare le peu d'éloignement où ils s'en trouvent, avec celui où en sont les Peuples d'*Europe*, en demeurent cependant séparés par une barrière jusqu'à présent insurmontable; et ce que la Nature semble leur présenter à cinq cents lieues de leurs frontières occidentales,

1788-9.
Grey.

1788-9. une navigation de plus de cinq mille lieues est

Grey. nécessaire pour parvenir à le leur procurer. Cette difficulté ne pouvoit arrêter les Américains : ces mêmes hommes qui, depuis que leur active industrie n'est plus enchaînée par le Privilége exclusif d'une *Compagnie du Sud,* vont harponner la Baleine sur les Côtes du *Brésil* et dans les parages glacés des Mers Antarctiques, n'ont pas hésité à entreprendre des Voyages dans lesquels, prolongeant deux fois le Continent du Nouveau Monde, du Septentrion au Midi, et du Midi au Septentrion, ils vont chercher sous les latitudes les plus élevées à la Côte Occidentale de leur *Amérique,* et transportent sur sa Côte Orientale, ces Peaux précieuses qui seules pouvoient leur procurer un moyen supplémentaire pour ouvrir un Commerce lucratif avec l'Empire de la *Chine.* Des dépôts de Pelleteries, formés dans leurs Ports, et répartis ensuite entre les Vaisseaux qui sont employés dans les Expéditions d'*Asie,* leur donnent en retour, et les Thés dont l'habitude leur a fait un besoin auquel peut-être ils doivent la Liberté, et ces riches marchandises de l'Orient que n'admet guère la simplicité républicaine, mais qui, nécessaires au luxe de l'*Europe* et de ses Colonies Occidentales, deviennent, dans le Commerce des Américains, des objets d'échange contre les denrées d'une véritable nécessité que la Nature a refusées à leur climat.

Il est vraisemblable que les Armateurs des *États-Unis*, excités et encouragés par leur Gouvernement, ont multiplié leurs Expéditions à la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique ;* mais aucune Relation imprimée n'a fait connoître à l'*Europe* les Voyages qu'ils ont entrepris. Jusqu'à présent, les Américains agissent plus qu'ils n'écrivent : desirons, pour la tranquillité du Monde et le bonheur de l'Humanité, que la faculté de communiquer ses pensées d'un Pôle à l'autre, ne soit jamais entre leurs mains qu'un moyen d'unir et d'éclairer les hommes, et que, dans aucun temps, ils n'en abusent pour agiter les passions et bouleverser les Empires. 1788-9. Grey.

Le capitaine *Meares* nous a donné, dans le Journal de ses Voyages, une Notice de la première Expédition que les *États-Unis* ont dirigée sur la côte du *Nord-Ouest :* et comme elle a procuré quelques Découvertes, elle mérite qu'il en soit fait mention [1].

Les premiers Vaisseaux que les *États-Unis* expédièrent de *Boston* dans le mois d'Août de 1787, furent le Sloop le *Washington*, d'environ 100 tonneaux de port, et la *Columbia*, de 300

[1] M. *Meares* tenoit les détails qu'il nous a transmis, de M. *Grey* lui-même, Commandant de l'Expédition. (*Meares's Voyages*, pages 219.)

1788-9. Grey. tonneaux, l'un et l'autre sous le commandement de M. *Grey* qui montoit le Sloop. Ces deux Bâtimens devoient naviguer de compagnie ; mais un coup de vent les ayant séparés, à la hauteur de 59 degrés de latitude Sud, le *Washington* étoit arrivé seul à *Nootka*, le 17 Septembre 1788 [1]. Le capitaine *Grey* avoit abordé à un Port de la Côte de *New-Albion* de *Drake*, vers 45 degrés de latitude Nord : peu s'en fallut que le *Washington* ne restât échoué sur la Barre qui traverse l'entrée de ce Havre qui ne peut recevoir que des Navires d'un très-petit tirant-d'eau : mais, échappé à ce premier danger, il en courut un plus grand ; le Sloop fut attaqué par les Naturels de la Côte ; un homme de l'Équipage fut tué ; un des Officiers fut blessé ; et ce ne fut pas sans peine que le Capitaine parvint à sauver le Bâtiment.

Le capitaine *Meares* connut à *Nootka-Sound* le Capitaine américain, et s'empressa de lui faire part de la Découverte, ou plutôt de la Reconnoissance

---

[1] Un trajet d'un an ! C'est aller chercher bien loin des Peaux de bêtes, quand on habite l'*Amérique du Nord* où elles abondent ! Sans doute que les Américains ont éprouvé que les Fourrures de la partie qu'ils occupent sur le Continent, et de celles qui les avoisinent, n'obtiennent pas à la *Chine* une grande faveur, et ne procurent pas un bénéfice aussi considérable que celui qu'on peut attendre des Pelleteries de la Côte du *Nord-Ouest*.

qu'il avoit faite, par sa chaloupe, de l'Entrée ou du Détroit de *Juan de Fuca,* vers 48 degrés et demi de latitude. 1788-9. Grey.

« Le *Washington* (dit M. *Meares*[1]), d'après la connoissance que je lui avois donnée de ce Détroit, en retrouva l'entrée, y pénétra, parvint à une grande *Mer intérieure,* et y dirigea sa route dans le Nord et le Nord-Ouest. Il communiqua avec les diverses Tribus qui occupent les îles situées sur les derrières de *Nootka-Sound,* et dont le langage diffère peu de celui des Peuples qui habitent les Terres qui environnent cette Baie.

« On peu présumer, continue M. *Meares,* que la Route du *Washington* ne s'est pas portée à l'Est au-delà de 237 degrés de longitude à l'Orient de *Greenwich* (ou 125 degrés un tiers à l'Occident de *Paris*). Il est probable que M. *Grey* n'a pas pu déterminer avec précision la longitude de son Vaisseau dans les différens points que sa Route a parcourus; mais la longitude de *Nootka-Sound* est fixée par les Observations du capitaine *Cook;* et l'on peut évaluer, par approximation, la différence de Méridien entre *Nootka* et la position la plus Orientale du *Washington:* c'est d'après cette estimation, qu'on

---

[1] Voyez *Meares's Voyages,* page lvj.

1788-9. Grey. peut la supposer d'environ 237 degrés à l'Est de *Greenwich* ».

Comme les Observations astronomiques, faites dans le troisième Voyage du capitaine *Cook*, placent *Nootka-Sound*, par un milieu, à 233 degrés 18 minutes et demie à l'Est de *Greenwich*[1]; il en résulte que M. *Meares* a supposé que la Route du Sloop le *Washington* a dû passer à environ 3 degrés deux tiers, ou 47 lieues, à l'Est de *Nootka*. Il dit ailleurs[2] que l'étendue de la Mer intérieure dans laquelle ce Bâtiment a navigué, est de plus de huit degrés en latitude.

Si l'on jette les yeux sur la Carte qui accompagne la Relation des Voyages de *Meares*, et sur laquelle il a figuré la Découverte du *Washington*[3], on voit, en partant du Détroit de *Fuca*, et remontant dans le Nord, un grand Archipel qu'il désigne par le nom de *Northern Archipelago* [Archipel du Nord], et qui s'étend entre 48 degrés et demi, et 56 degrés et demi de latitude, sur une largeur moyenne d'environ 50 lieues : et vers 53 degrés, se voient les îles de la *Princess Royal*

---

[1] Voyez *The original Astronomical Observations made in the course of a Voyage to the Northern Pacific Ocean. By W. Bayly. London*, 1782. *In*-4.°, page 349.

[2] Voyez *Meares's Voyages*, page lxij.

[3] *Voyez* la Pl. II.

du capitaine *Duncan*, ou l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, enclavées dans le grand Archipel. A l'Est de cet assemblage d'îles sans nombre, dont quelques-unes sont figurées en entier, et la plupart seulement indiquées par des Ouvertures, doit être tracée la Route du *Washington;* et, dans un grand éloignement de cette Route, doivent être vues les grandes Terres du Continent : de sorte qu'entre ces terres et l'Archipel, se trouve une Mer ou un Bassin immense, auquel on peut communiquer par tous les Passages ou Canaux que les îles doivent laisser entre elles. M. *Meares* ne dit pas si le *Washington,* après être entré dans cette Mer par sa partie du Sud, par le Détroit de *Fuca,* en est sorti par quelqu'une des Ouvertures qui se voient dans la partie du Nord de l'Archipel, ou s'il est venu sortir par le même Détroit par lequel il y avoit pénétré.

1788-9.
Grey.

Je n'entreprendrai pas de discuter ici le rapport sur lequel est fondée cette grande Découverte : les Données sont trop incertaines, le Développement est trop insuffisant pour qu'on puisse la soumettre à l'examen et la juger d'après les règles de la critique. Je me contente d'observer que la Relation et les Cartes du capitaine *Meares* ont paru à *Londres* dès 1790, et que cependant le Géographe anglais *Arrowsmith*, qui a marqué soigneusement sur son grand

1788-9. Grey. Planisphère qu'il n'a publié qu'en 1794, toutes les Découvertes antérieures à cette époque, n'y a point indiqué cette grande *Mer intérieure* dans laquelle le *Washington* doit avoir parcouru au moins *cent soixante lieues* du Sud au Nord, puisqu'il l'a traversée, dit le capitaine *Meares*, sur une étendue de plus de *huit degrés* en latitude; on voit seulement sur le nouveau Planisphère, l'Archipel de *San-Lazaro*, sous le nom d'îles de la *Princess Royal* que *Duncan* lui a donné; et dans l'Ouest de cet Archipel, à une distance moyenne d'environ 20 lieues, les grandes Terres que *la Pérouse* a découvertes et prolongées, en 1786, entre 52 et 54 deg., et que *Dixon*, qui les a reconnues en 1787, a nommées *Queen-Charlotte's Islands*, du nom de son Vaisseau. Je ne croirai pas qu'*Arrowsmith* ait négligé d'indiquer la Découverte du *Washington*, parce qu'elle appartient à un capitaine des *États-Unis;* je croirai bien plutôt qu'elle ne lui a pas paru constatée d'une manière assez authentique pour le décider à l'adopter et à l'employer, avant que les recherches d'autres Navigateurs, et surtout de quelque Navigateur anglais, ayent confirmé l'existence et l'étendue de cette grande *Mer intérieure* qui (si elle existe) pourroit un jour conduire à des Découvertes d'une plus grande importance, et peut-être ouvrir, ou du moins faciliter la communication tant desirée, tant cherchée,

cherchée, entre les deux Océans qui embrassent le Nouveau Monde [1]. 1788-9. Grey.

---

[1] Cette Route du *Washington* dans une grande Mer intérieure à l'Est de l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, méritoit bien une observation de la part du capitaine *Dixon* dans sa guerre polémique avec le capitaine *Meares* : aussi lui demande-t-il « de faire connoître au Public d'après quelle *Autorité* il a tracé cette *Route* sur sa Carte ». (*Remarks on Meares's Voyages*, page 22.)

M. *Meares*, ainsi sommé et interpellé de répondre, a répondu : mais je ne me permets pas de commenter sa réponse, je dois me borner à la traduire littéralement :

« Le respect que je dois au Public, dit-il, m'engage à condescendre à votre demande. Je suis redevable de cette *communication* (de la Route du *Washington*) à M. *Neville*, homme du caractère le plus respectable, qui est revenu en *Angleterre* sur le *Chesterfield*, Vaisseau employé au service de la Compagnie des *Indes* : et c'est *sur son autorité* que je l'ai communiquée au Public. M. *Kendrick*, qui commandoit le *Washington*, arriva à la *Chine* avec une riche cargaison de Fourrures, peu de temps avant le départ du *Chesterfield* ; et M. *Neville*, qui ne quitta pas M. *Kendrick* durant cet intervalle, et apprit de lui-même toutes les particularités de sa *Route*, a bien voulu me les rapporter telles qu'il les avoit apprises ». (*Answer*, page 14.)

Dans la déclaration qu'on vient de lire, on remarque que le Capitaine du *Washington* est appelé M. *Kendrick* ; et il est sous le nom de M. *Grey* dans le Journal de *Meares*, page 219 : on ignore la raison de ce changement de nom : M. *Grey* étoit-il mort ? et M. *Kendrick* lui avoit-il succédé dans le commandement du *Washington* à l'époque où ce Bâtiment arriva à la *Chine* ? — Attendons du temps qu'il fixe notre opinion sur cette *Mer intérieure*.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

Les Possesseurs du *Mexique*, cet Empire si voisin des Terres que les Vaisseaux d'*Europe* venoient reconnoître et visiter à de si grandes distances, dans la vue d'y établir un Commerce lucratif, vont reparoître un moment sur la scène; mais ce sera pour faire acte d'apparition, plutôt que pour nous enrichir par de nouvelles Découvertes.

La Reconnoissance que le capitaine *Cook* avoit faite, en 1778, d'une grande partie de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, avoit enfin appris aux Espagnols que, sur plusieurs points situés à des latitudes élevées, les Russes du *Kamtschatka* avoient formé, et sur le Continent, et dans les îles qui en sont détachées, des Établissemens fixes qui alimentoient leur Commerce de Pelleteries avec l'Empire de la *Chine*. Ainsi deux Nations placées aux extrémités de l'*Asie* et de l'*Europe*, sembloient disputer aux Propriétaires des trésors du Nouveau Monde, cette propriété, prétendue exclusive, d'une immense Côte, la lisière long-temps inconnue de leurs Possessions, qu'ils paroissoient ne pas chercher à connoître, dans l'espoir d'en dérober la connoissance à des rivaux dangereux. Les Russes, d'une part, et de l'autre, les Anglais, tendoient vers le même but; les premiers, avec l'avantage de la proximité; les seconds, avec celui d'une grande expérience dans la Navigation et le

Commerce, et avec cet esprit d'entreprise dont les distances et les dangers ne peuvent ralentir l'ardeur, lorsque le terme de la carrière présente l'appât d'un bénéfice. Mais quand l'*Espagne* fut assurée que les Russes, accoutumés à braver les glaces du Nord, et les Anglais habitués à affronter tous les climats, ou déjà s'étoient établis sur le Continent, ou projetoient d'y former des Établissemens, elle se décida à ordonner une Expédition qui auroit pour but de connoître ce que ceux-là avoient pu déjà exécuter, et ce que ceux-ci pourroient entreprendre [1].

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

La Frégate *la Princesa* et le Paquebot *el San-Carlos* [2] furent équipés au Port de *San-Blas*, et en partirent le 24 Janvier 1788.

Don *Estevan-Joseph Martinez*, Pilote de la Classe des premiers Pilotes de l'Armée navale, avec le grade d'Officier, commandoit l'Expédition, et avoit sous ses ordres Don *Haro*, ayant le grade d'Enseigne de Frégate.

Les deux Bâtimens naviguèrent de compagnie

---

[1] Je tire la Notice des deux nouveaux Voyages des Espagnols, de deux Lettres originales, l'une de *San-Blas*, 30 Octobre 1788, l'autre, de la ville de *Mexico*, 28 Août 1789 : elles furent adressées officiellement au Ministre de la Marine, par le Consul de *France* dans un des principaux Ports d'*Espagne*, le 24 Février 1789 et le 12 Janvier 1790.

[2] Suivant une des Lettres, et selon l'autre, *El Philipino*.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

jusqu'à *William's-Sound*, par 60 degrés de latitude : ici il s'établit entre les deux Capitaines une mésintelligence qui régna dans tout le Voyage. De *William's-Sound* ils revinrent à *la Trinidad*, à 41 degrés 7 minutes ; mais, à la sortie de ce Port, Don *Martinez* fut séparé du Paquebot, soit à dessein, soit par accident, et se rendit au Port de l'île d'*Ounalaska*, par les 54 degrés de latitude, tandis que Don *Haro* parcourut la Côte, et toucha à un Port dont nous ignorons également et le nom et la latitude [1], et où les Russes ont un Établissement. Les Espagnols y furent reçus très-amicalement ; et le Commandant du Poste ou de la Factorerie poussa la confiance jusqu'à faire présent à Don *Haro* d'une Carte à grand point de tous les Établissemens que la *Russie* possédoit sur cette Côte, et qui, à cette époque, étoient au nombre de huit : il lui donna d'ailleurs tous les renseignemens qu'il pouvoit desirer sur cette partie peu connue de l'*Amérique* du *Nord*.

Don *Haro* rejoignit dans la suite Don *Martinez* à *Ounalaska* : mais la mésintelligence subsistant toujours, il profita d'un coup de vent qui fit dérader la *Princesa*, pour se rendre indépendant ; et il rentra, vers le milieu d'Octobre, dans le

[1] Il paroît que ce Port est situé entre 58 et 59 degrés.

Port de *San-Blas*, où Don *Martinez* ne fut rendu que le 3 Novembre suivant.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

Cette Expédition dont les lettres du *Mexique*, en se plaignant du Commandant, attribuent tout l'honneur à son Second, n'a produit aucune Découverte : les Lettres de *San-Blas*, écrites à l'arrivée de Don *Haro*, nous apprennent seulement qu'à cette époque, les Russes avoient déjà huit Établissemens fixes sur la Côte entre *58 et 59 degrés* de latitude [1]; que chacun de ces Établissemens étoit composé de seize à vingt familles, formant un total de 462 Russes; que ces Étrangers étoient parvenus à façonner à leurs usages et à leurs mœurs 600 des Naturels du Pays, et qu'ils en recevoient un tribut pour l'Impératrice de *Russie*. Il paroît que, indépendamment de ces huit Établissemens, les Espagnols qu'*on dit* s'être élevés

[1] On lit dans la Lettre de *San-Blas*, que les Établissemens sont situés *entre 48 et 49 degrés*; mais ou c'est une faute de Copie, ou c'est à dessein que les latitudes ont été mal indiquées. Il est certain que les Russes n'ont aucun Établissement au Sud de *Nootka-Sound*, qui est entre 49 et 50 degrés : la Côte qui s'étend au Sud de cette Baie a été si soigneusement visitée par les Anglais, et à plusieurs reprises, qu'un Établissement appartenant à un Peuple policé, n'eût pas échappé à leurs recherches; et ils en auroient parlé : leur silence sur ce fait important peut être regardé comme une preuve qu'aucun Établissement de cette nature n'existoit à l'époque de 1788 : ceux des Russes ne doivent pas se trouver au-dessous de 58 degrés.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

dans ce Voyage jusqu'au soixante-deuxième Parallèle [1], ont trouvé par les 59 degrés, trois autres Peuplades russes, mais beaucoup moins nombreuses que celles qui occupent les parties de la Côte moins septentrionales. Ils prétendent que l'Établissement des Russes sur la Côte date de 1770; que leur Commerce avec les Américains est peu important, et ne consiste qu'en peaux de Loup et en bottes de peau unie ou tannée, pour lesquels les Naturels reçoivent en échange, des culottes, du drap et quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Les Espagnols qui avoient été employés dans cette Expédition, se plaignoient d'avoir éprouvé un froid excessif pendant leur station de 14 jours à *Ounalaska*, dans le mois de Juillet [2].

La seule Découverte qu'ils firent dans le cours de leur Voyage, et qui dut paroître au Gouvernement espagnol d'une grande importance, c'est

---

[1] On ne voit pas qu'ils ayent dépassé l'île d'*Ounalaska*; et cependant, il faudroit, pour qu'ils se fussent élevés jusqu'à 62 degrés, qu'ils eussent traversé la chaîne des *Aleutiennes*, et remonté dans le grand *Bassin du Nord* entre l'*Asie* et l'*Amérique*, lequel se termine par le *Détroit de Bering*.

[2] Si, *comme on le dit*, ils eussent remonté jusqu'à 62 degrés, il est probable qu'ils auroient parlé du froid qu'ils auroient dû y éprouver, plus grand, sans doute, qu'à *Ounalaska*, dont le Port n'est que par 53° 55'.

qu'ils recueillirent de leurs conversations avec les Russes, que le Gouverneur du *Kamtschatka*, dans la dépendance duquel se trouve la colonie d'*Ounalaska*, se proposoit de faire occuper incessamment, au nom de l'Impératrice de *Russie*, le Port de *Nootka* que les Espagnols nomment *San-Lorenzo*, situé à 49° 36' de latitude, sur les Côtes que, depuis que d'autres les ont découvertes, il a plu à ceux-là d'appeler *la Nueva-California*[1] : nous ne croirons cependant pas que cette *Californie* fût si *nouvelle* pour eux ; seulement, il est probable qu'ils ne la connoissoient pas aussi bien que les Navigateurs des autres Nations la leur ont fait connoître.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

Le projet, ou vrai ou supposé, d'un Établisement des Russes à *Nootka-Sound*, et plus encore, on peut le présumer, l'inquiétude qu'entretenoit dans l'esprit du Gouvernement la présence habituelle des Anglais sur des Côtes que, depuis la première Découverte faite par leur amiral *Drake*, en 1578, jusqu'à ces derniers temps, ils n'avoient 1789.

[1] Ce prétendu projet des Russes paroît peu vraisemblable. On peut douter qu'ils voulussent venir se mettre en concurrence, pour le commerce des Pelleteries, avec les Anglais et les Américains des *États-Unis* : les parties plus Septentrionales de la Côte semblent, sous tous les rapports, devoir être plus à leur convenance.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789.

pas fréquentées, décidèrent Don *Manuel-Antonio Florez*, Vice-roi du *Mexique*, à faire occuper, au nom de Sa Majesté Catholique, le Port de *Nootka* sous le nom de *Puerto de San-Lorenzo* que les Espagnols déclaroient être une partie intégrante de leur *Amérique* du *Nord*, un Domaine de la Couronne. Il ordonna un armement pour l'exécution de ce plan: les Frégates, *la Princesa* et *la Querida* [la Favorite], après avoir été convenablement équipées et munies de tout ce qui put paroître nécessaire ou seulement utile pour former un Établissement fixe, furent expédiées du Port de *San-Blas* dans le commencement de Mars 1789, sous le commandement de Don *Martinez* pour qui cette nouvelle marque de confiance du Gouvernement étoit une preuve de la satisfaction que l'on avoit eue de sa conduite dans l'Expédition de 1788; et, au mois d'Avril suivant, le Paquebot *Larenzazu*, chargé d'un supplément de munitions de guerre et de bouche, partit du même Port avec la même destination.

Les deux Frégates, séparées, peu de temps après leur départ, par un violent coup de vent, arrivèrent à *Nootka-San-Lorenzo* à huit jours d'intervalle l'une de l'autre. Quatre Bâtimens étoient mouillés dans le Port; deux de *Boston*, dont l'un étoit une Frégate et l'autre une Bélandre appartenant au général *Washington*, tous deux munis

d'une Commission des *États-Unis* pour faire un Voyage autour du Monde ; le troisième un Portugais, et le quatrième un Anglais, l'un et l'autre venant de *Macao*, et pourvus de passe-ports expédiés par le Gouverneur de cette Place, pour faire le commerce des Pelleteries à la Côte du *Nord-Ouest*. Don *Martinez* hésita sur la conduite à tenir à l'égard de ces quatre Bâtimens : les deux Américains ne lui paroissant pas suspects, il les laissa en liberté, et il arrêta les deux autres ; mais bientôt après le Portugais fut relâché : l'Anglais seul fut déclaré de bonne prise.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789.

Après ce premier coup d'autorité, ce premier acte de souveraineté, il s'occupa sans délai de remplir l'objet de sa mission ; il fit bâtir en bois des maisons et des magasins, et éleva, à l'entrée du Port, une Batterie de canons, couverte par un parapet dont une palissade défendoit l'approche.

Tandis que les Espagnols s'occupoient avec ardeur des travaux ordonnés, un Bâtiment se présente à l'ouverture du Port : Don *Martinez* l'y laisse entrer ; mais à peine l'ancre étoit-elle à la mer, que les chaloupes espagnoles armées abordent le Bâtiment et s'en emparent. Le capitaine produit son Passe-port et sa Commission, par lesquels il constoit que le Vaisseau venoit en droiture de *Londres*, et qu'il appartenoit à une Société de commerce, dûment autorisée à former à *Nootka* un

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789. Établissement solide : il étoit porteur d'un ordre pour préparer des habitations pour les Colons anglais qui devoient y être transportés dans le cours de l'année sur des Frégates qu'il avoit laissées en armement dans la *Tamise.* Ces pièces que le Capitaine anglais faisoit valoir comme des titres qui le légitimoient, le Commandant espagnol les regarda comme des Pièces de condamnation ; il ordonna que le Bâtiment fût amariné, fit arborer le Pavillon d'*Espagne* au-dessus du *Jack* de la *Grande-Bretagne*, et l'expédia pour *San-Blas* où il arriva vers le milieu d'Août. *Martinez* considéra le Port de *San-Lorenzo* où il venoit de s'établir, comme une Possession de l'*Espagne ;* et, de ce moment, la loi de la Prohibition existoit pour ce Port comme pour tous ceux de la Domination espagnole dans les deux *Amériques :* le Bâtiment anglais arrivant de *Londres*, et même celui qui fut trouvé mouillé dans le Port avant la Prise de possession, furent également saisis et confisqués, comme interlopes, comme contrebandiers. Mais le Bâtiment portugais, mais les deux Bâtimens de *Boston ;* comment échappent-ils à la loi ! comment ne sont-ils pas aussi des interlopes ! Les lettres du *Mexique* ne s'expliquent pas sur le motif de cette différence dans les procédés ; et, sans doute, on ne voudra pas admettre l'explication que les Anglais en ont donnée : on ne craignoit pas,

disent-ils, la concurrence du Portugais ; sa nullité le sauva : quant aux Bâtimens bostoniens, les Espagnols craignoient d'offenser les *États-Unis ;* ils ne pouvoient pas oublier que ces États sont bien voisins des riches Possessions de la Couronne d'*Espagne* dans l'*Amérique* du *Nord* [1].

L'Expédition de 1789 n'avança pas plus les Découvertes que ne l'avoit fait celle de l'année précédente : la politique et l'ambition dirigeoient l'une et l'autre ; et il est assez rare que leurs opérations, distinctes ou combinées, procurent quelque accroissement à nos connoissances ; il est plus ordinaire de les voir en retarder le progrès. Peu s'en fallut que l'acte de Souveraineté exercé à *Nootka* n'allumât la guerre entre l'*Angleterre* et l'*Espagne*. Chacune des Puissances contendantes fit valoir, comme il est d'usage, de prétendus Droits de propriété ; des deux parts, on invoquoit ces ridicules *Prises de possession* de dessus le pont d'un Vaisseau, par lesquelles un Navigateur passant donne libéralement à sa Nation toutes les Terres qui se présentent à sa vue, quand il croit être le premier Européen qui les ait découvertes : comme si les Hommes qui déjà, et depuis long-temps, occupoient ces mêmes Terres avant qu'un

---

[1] *The spanish Memorial of 4.th June considered. By Alexander Dalrymple. London,* 1790. *In-8.°*

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789. Européen les vît, n'avoient pas sur les nouveaux venus la priorité de la Découverte, et qui plus est le droit de Possession ! comme si la force pouvoit légitimer l'usurpation, et jamais anéantir le droit universel et imprescriptible de la Nature et des Gens ! La querelle s'échauffoit entre l'*Angleterre* et l'*Espagne ;* des deux côtés on se disposoit à substituer la raison des armes à la discussion politique : et si la *France* ne fût intervenue dans la querelle, par des négociations appuyées de ses armemens maritimes, une petite portion de terre, située sur la Côte inculte de l'*Amérique* du *Nord-Ouest*, à six mille lieues de navigation de l'*Europe*, n'offrant à l'ambition des Conquérans que des rochers et des forêts, et à l'avidité du Commerce que les dépouilles des bêtes féroces qui se partagent ces solitudes, eût rallumé entre les grandes Puissances de l'ancien Continent, une guerre meurtrière qui, de proche en proche, eût bientôt embrasé les deux Mondes.

1790. Malespina. UN VOYAGE des Espagnols autour du Monde s'étoit annoncé sous les auspices les plus favorables ; tout paroissoit disposé pour nous procurer les plus grandes lumières sur différentes parties du Globe, et particulièrement sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique :* ce Voyage, dont la conduite avoit été confiée au chevalier de *Malespina*, commencé en

1790, est terminé depuis quelques années; mais 1790. la publication du Journal, qui devoit suivre de Malespina. près la rentrée dans les Ports d'*Espagne*, pourroit bien demeurer éternellement oubliée et perdue pour l'*Europe*. *Malespina*, peu de temps après son retour à *Cadiz*, arrêté par ordre du Gouvernement et jeté dans la prison de *Buen-Retiro*, transféré depuis dans un des Châteaux forts de *la Corogne*, ne peut plus s'occuper d'une publication long-temps attendue, et que nos Journaux ont faussement annoncée. On sait même qu'un Religieux espagnol, ci-devant Confesseur du Roi, *el Padre Gil*, Homme de Lettres, d'un mérite rare, qui n'a ni les préjugés, ni l'ignorance qu'avec assez de raison l'on reproche, en *Espagne*, aux hommes de sa profession, et qui s'étoit chargé de la rédaction du Voyage, a partagé la disgrace de *Malespina*, et, séparé de lui, a été, de même, enfermé dans un Château. Tous les papiers, tous les Dessins appartenant à cette Expédition, ont été enlevés; et les Botanistes même, et les autres Savans que *Malespina* s'étoit associés dans son Voyage, pour s'occuper de l'Histoire Naturelle, et donner la description des Animaux, des Plantes, des Minéraux, et des autres productions de chaque pays, ont reçu l'ordre formel de suspendre totalement leur travail, ce qui équivaut à l'ordre de l'abandonner. Si, comme quelques personnes l'ont cru,

1790. Malespina. la captivité de *Malespina* et du Rédacteur de ses Journaux n'est que la suite d'une intrigue de Cour, on pourroit espérer que l'effet cessera quand la cause sera usée : mais si, comme l'inquiétude connue du Gouvernement espagnol peut le faire craindre, la défense de publier les Découvertes que promettoit cette Expédition tient à des motifs d'un autre ordre, nous devons appréhender que le Voyage de *Malespina* n'aille s'ensevelir, avec les autres Voyages des Espagnols, dans les archives poudreuses de quelque Chancellerie, dont l'abord est interdit à tout le monde, et sur-tout aux Savans. Je sais que, pour justifier l'*Espagne* du reproche qu'on lui a toujours fait, de se refuser à toute communication qui pourroit ajouter à nos connoissances sur l'*Amérique*, on dira qu'en 1788, elle a fait publier un Extrait précieux de tous les Manuscrits qui contenoient les Voyages faits par les Navigateurs espagnols au *Détroit de Magellan* depuis la Découverte [1]; mais je sais aussi qu'elle n'a autorisé cette publication, que depuis que l'expérience des Navigateurs de notre âge a prouvé que, dans la

---

[1] *Relacion del ultimo Viage al Estrecho de Magallanes, en los años de 1785 y 1786. — Extracto de todos los anteriores, desde su descubrimiento, impressos y Mss. Trabajada de Orden del Rey. Madrid*, 1788. *Por la Viuda de Ibarra*, &c. *In*-4.° avec Cartes.

saison favorable, une Mer libre, au Sud de la *Terre de Feu*, présente la facilité, en doublant le *Cap de Horn*, de passer de l'*Océan Atlantique* dans le *Grand-Océan*, en moins de temps, et avec moins de danger, que par le Détroit long et tortueux de *Magellan*, dont, sans doute, à l'avenir, aucun Navigateur ne sera tenté de prendre la route. Si, comme depuis long-temps on nous l'annonce, l'*Espagne* se décide jamais à ouvrir ses Archives aux Savans de la Nation, et à permettre qu'ils déterrent, pour les publier, les Relations de ses anciens Navigateurs; une telle publication procurera, sans doute, à ces hardis Aventuriers, de nouveaux titres à notre admiration; mais le Gouvernement espagnol n'a plus à compter sur les droits qu'une communication moins tardive eût pu lui donner à notre reconnoissance: l'*Espagne* n'a rien à nous apprendre sur les pays qui ont été découverts une seconde fois; au contraire, les Navigateurs des autres Nations auront appris aux Espagnols eux-mêmes à retrouver, quand ils le voudront (ce que peut-être ils n'eussent jamais su faire), les Iles et les Terres dont leur négligence, ou la crainte d'un partage, avoit rendu pour eux la première Découverte inutile, puisqu'ils en étoient venus au point d'ignorer eux-mêmes où elles se trouvoient situées. Si quelque jour les Espagnols

1790.
Malespina.

1790. Malespina. peuvent enfin se décider à publier le dépouillement de leurs Archives ; on les croira, sans doute, quand ils nous diront que, deux siècles avant notre âge, ils connoissoient les îles et les pays que, dans ces derniers temps, d'autres ont découverts et nous ont fait connoître, dans le *Grand-Océan*, sur le Continent de l'*Amérique*, et ailleurs ; mais cette confiance de notre part ne peut être qu'un procédé d'honnêteté ; car nous n'aurons aucune preuve que ce qu'ils auront l'air d'avoir su avant nous, ce qu'ils nous diront comme le sachant d'ancienne date, ils ne l'auront pas emprunté des Navigateurs modernes étrangers à leur nation ; ce qu'ils nous présenteront comme une espèce de Propriété qu'ils appuieront du titre apparent d'une Découverte antérieure, on pourra le leur contester : au lieu que les Voyageurs des autres pays, en s'empressant de publier au retour de leurs courses, tandis que des témoins oculaires peuvent encore les contredire, les Découvertes constatées dont ils ont accru le Domaine de l'*Homme* ; en publiant sans réserve, sans réticences, tout ce qu'ils ont découvert, se sont assuré une propriété incontestable, dont la succession des temps ne peut jamais ni altérer ni affoiblir le titre.

Résumé des Découvertes. JE VIENS de présenter le précis des diverses tentatives qui ont été faites dans le cours de deux cent

cent cinquante années, pour connoître cette partie de l'*Amérique* que son éloignement de l'*Europe*, et l'obscurité dont la politique des premiers Conquérans du Nouveau Monde chercha long-temps à l'envelopper, n'ont pu dérober éternellement à l'ambition et à l'activité entreprenante de celles des Nations de l'Ancien Continent qui embrassent dans l'universalité de leur commerce les quatre Parties de la Terre habitée.

Résumé des Découvertes.

Rapprochons sous un seul point de vue les époques et les objets des Découvertes.

Cortès, pour sortir de l'inutilité à laquelle le condamnoient l'importance et l'éclat de ses services antérieurs, se livra aux Expéditions maritimes qui pouvoient étendre ses conquêtes sans que des succès aussi brillans que les premiers réveillassent les soupçons et les inquiétudes d'un Ministère trop ombrageux, toujours prêt à arrêter dans leur carrière les grands hommes qui le servoient trop bien : en 1537, le Conquérant du *Mexique* découvrit la *Californie* et la *Mer Vermeille*.

En 1540, *Mendoça*, Vice-roi du *Mexique*, expédia *Francisco Alarçon*, pour rechercher par l'Ouest un prétendu Détroit d'*Anian*, qu'on supposoit avoir été découvert, du côté de l'Est, par le Portugais *Cortereal*. *Alarçon* ne s'éleva que jusqu'à 36 degrés de latitude, et ne fit aucune Découverte.

Résumé des Découvertes.

Ce même projet fut repris en 1542, par *Rodriguès de Cabrillo :* toute l'Expédition se borna à apercevoir un Cap par 41 degrés et demi de latitude, et à le nommer *Capo Mendocino* en l'honneur du Vice-roi *Mendoça.*

En 1578, *Sir Francis Drake* vint apprendre aux Espagnols, qu'à 48 degrés de latitude, il existoit des Terres et des Hommes : après avoir reconnu la Côte sur une étendue de deux cent vingt lieues, qui se termine à 37 degrés, il imposa au Pays qu'il avoit découvert le nom de *Nouvelle-Albion,* et en prit possession au nom d'*Élisabeth,* Reine d'*Angleterre.*

En 1592, un Grec, *Juan de Fuca,* au service de l'*Espagne,* découvrit, vers le 48.me Parallèle, un grand Détroit par lequel il prétendit être parvenu jusqu'à l'*Océan Atlantique :* le Détroit ou l'entrée de *Fuca,* a été retrouvé de notre temps; mais la Communication des deux Océans n'en est ni mieux prouvée ni plus probable, et pourroit bien n'exister que dans sa Relation.

En 1602, l'Amiral espagnol, *Sebastian Viscaino,* fut chargé de chercher dans le Nord de la *Californie,* un Port qui pût offrir un asile aux Galions à leur retour de *Manille :* il en découvrit un commode, sûr, et bien situé, à 36 degrés deux tiers de latitude, auquel il donna le nom du Vice-roi *Monterey.* On prétend qu'un Bâtiment

léger de son Escadre, monté par *Martin de Aguilar*, trouva, entre 40 et 44 degrés, l'embouchure d'une grande Rivière qui porte son nom sur les Cartes de Géographie. Résumé des Découvertes.

En 1640, l'amiral *Bartolomeo de Fuente* découvrit, vers le Parallèle de 53 degrés, l'Archipel de *San-Lazaro*, la Rivière de *los Reyes*, de grands Lacs, &c.; enfin, un Passage facile pour communiquer du *Grand-Océan* à l'*Océan Atlantique Septentrional.* Cette Découverte, consignée dans une Relation dont on a contesté l'authenticité, et dans laquelle le vrai se trouve mêlé et confondu avec le faux, a été confirmée par les Navigateurs modernes, pour ce qui regarde l'Archipel *San-Lazaro*, et *peut-être* une Mer intérieure; mais la communication des deux *Océans* n'est pas mieux établie que celle qui avoit été ouverte par *Juan de Fuca :* c'est le second Tome du Roman.

Un siècle entier s'écoula sans que la côte Occidentale de l'*Amérique* du *Nord* fût visitée par aucun des Peuples qui l'ont conquise, ou aucun de ceux que le commerce y a appelés. Ce ne fut qu'en 1741 que *Bering* et *Tschirikow*, au service de la Russie, découvrirent la Côte du *Nord-Ouest*, le premier, vers le 60.me Parallèle, le second, vers le 56.me. Depuis cette époque, les Découvertes des Russes se sont étendues, du Parallèle de 56 degrés jusqu'à la partie la plus

Résumé des Découvertes.

Septentrionale de la Côte de l'*Ouest;* et ils ont compris dans les Reconnoissances qu'ils en ont faites, la Péninsule d'*Alaska,* et la longue Chaîne des *Aleutiennes,* qui l'une et l'autre appartiennent au Continent de l'*Amérique.*

L'esprit de Découverte et le goût des Expéditions au Nord se réveillèrent chez les Espagnols après une période de 167 années de léthargie. En 1769, des Bâtimens furent expédiés du Port de *San-Blas,* sous le commandement de *Vicente Vila,* pour aller établir un Préside au Port de *San-Diego,* et un autre à celui de *Monterey;* mais cette Expédition ne donna aucune Découverte : seulement, après une année entière de recherches et de fatigues, les Espagnols parvinrent à retrouver le Port de *Monterey* dont, en 1602, *Viscaino* leur avoit indiqué la latitude.

Une seconde Expédition, en 1775, sous la conduite de Don *Juan de Ayala* et de son Pilote *Antonio Maurelle,* fit faire un pas à la Géographie, et procura la découverte de quelques Caps et de quelques Baies ou Ports entre le quarante-septième et le cinquante-septième Parallèle.

Un troisième et un quatrième Voyage, en 1778 et 1779, n'ajoutèrent rien aux Découvertes; et le second donna seulement la certitude que les Russes avoient formé des Établissemens fixes sur plusieurs points des Latitudes élevées.

Mais, dès l'année 1778, pendant que les Espagnols s'occupoient de la Reconnoissance minutieuse de leur Port *Bucarelly*, le premier des Navigateurs, le capitaine *Cook*, porta ses talens, son expérience et ses lumières sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique;* et l'*Europe* doit à ses laborieuses recherches, les premières connoissances certaines qu'elle ait eues de cette partie Occidentale du Nouveau Monde. Après avoir découvert *Nootka-Sound* vers 49 degrés deux tiers de latitude, et reconnu quelques points au-dessus du 56.me Parallèle, il découvrit à 60 degrés, *William's-Sound* et *Cook's-River;* il contourna la presqu'île d'*Alaska*, visita quelques-unes des *Aleutiennes*, et de là, s'élevant jusqu'aux plus hautes Latitudes que les glaces permettent aux Navigateurs d'atteindre, il fut confondre ses Découvertes avec celles que les Russes ont faites depuis 1745. Le Voyage de *Cook* a fait connoître à l'*Angleterre* les objets nouveaux et précieux que ces terres offroient à son commerce; il a fait voir la possibilité de rivaliser les Russes dans l'extraction des Pelleteries, et de partager avec eux les grands bénéfices que peuvent procurer dans les échanges avec l'Empire de la *Chine*, les dépouilles des Animaux, les trésors des Forêts de l'*Amérique* Occidentale du *Nord;* enfin, il a ouvert une nouvelle carrière à l'activité toujours

Résumé des Découvertes.

Résumé des Découvertes.

croissante d'une Nation dont les opérations commerciales embrassent les deux Hémisphères sur toute la circonférence du Globe.

La Pérouse, parti du Port de *Brest*, en 1785, pour un Voyage d'Observations et de Découvertes autour du Monde, dirigea sa course, en 1786, vers la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et y attérit sur le Mont *Saint-Élie* de *Bering*, à 60 degrés de latitude : il prolongea les Terres du Continent sur une étendue de 470 lieues, depuis ce Parallèle jusqu'au Port de *Monterey* situé à 36 degrés deux tiers, et s'attacha particulièrement à reconnoître les parties de Côte dont le capitaine *Cook* avoit été écarté par les vents contraires : il découvrit un beau Port à 58 degrés deux tiers; de grandes Terres détachées du Continent, entre 54 et 52 degrés; et dans l'Est de ces Terres, l'Archipel *San-Lazaro* de l'amiral *de Fuente*. Dans le cours de ses Reconnoissances, il avoit vérifié et constaté quelques-unes de Découvertes de 1775 que les Espagnols circonspects avoient à peine indiquées.

Les énormes profits que les deux Vaisseaux employés dans le dernier Voyage du capitaine *Cook* avoient faits à la *Chine* sur les Fourrures qu'ils y avoient portées des Côtes *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, excitèrent les spéculations des Négocians Armateurs; et les Expéditions se multiplièrent, dans l'intervalle de 1785 à 1789, sous

la conduite des capitaines *Hanna*, *Peters*, *Lowrie*, *Guise*, *Meares*, *Tipping*, *Portlock*, *Dixon*, *Berklay*, *Colnett*, *Duncan*, *Douglas*, *Grey*, et quelques Portugais et Espagnols dont les noms et les Expéditions sont ignorés. Il appartient aux Navigateurs de ces derniers temps, d'avoir dépouillé les anciennes Découvertes de *Fuca* et de *Fuente* des fables qui avoient fait douter de la réalité ; de les avoir liées entre elles ; et de nous avoir fait connoître un grand nombre d'excellens Ports, qui sont autant de Marchés ouverts aux Européens pour la Traite des Pelleteries.

Résumé des Découvertes.

Je ne rappelle pas le dernier Voyage connu des Espagnols à *Nootka*, en 1789 : il n'avoit pas pour objet de perfectionner la Géographie, et n'a rien ajouté à nos connoissances.

Que ne nous est-il permis de parler, à la suite de ces Découvertes, de celles qui ont dû être faites dans l'Expédition plus récente de *Malespina* ! Sans doute elles auroient fait partager à la Nation espagnole l'honneur d'avoir enfin contribué à la description des Côtes du *Nord-Ouest* de ce Nouveau Monde dont nous devons la première connoissance à la hardiesse de ses premiers Navigateurs. Espérons, espérons encore que, si jamais l'intrigue ou la politique qui ont confiné dans des cachots, et le Voyageur et le Rédacteur du Voyage, consentent à les rendre à la lumière,

Résumé des Découvertes.

l'*Europe* pourra jouir enfin du fruit de leurs travaux ; et que nos richesses en Géographie, en Physique, en Histoire Naturelle, s'accroîtront de toutes celles qu'a dû procurer une Expédition dans laquelle le Navigateur éclairé qui la dirigeoit, avoit à sa disposition tous les moyens qui pouvoient la rendre utile.

TELLES étoient, à l'époque de 1790, les Notions que nous avions acquises sur les Côtes Occidentales du Nord de l'*Amérique*. Un seul Navigateur français, *la Pérouse*, avoit concouru avec ceux de l'*Espagne*, de l'*Angleterre* et des *États-Unis*, à perfectionner la Découverte de cette partie du Nouveau Monde ; et jusqu'alors le Commerce de *France* n'avoit pu se livrer à aucune entreprise pour entrer en concurrence avec celui des autres Nations dans la Traite des Pelleteries. Il eût été en effet téméraire de s'engager, sans un examen préalable, dans des spéculations qui exigeoient, pour être réalisées, que des Vaisseaux fissent le Tour du Monde. Avant que de se lancer dans cette nouvelle carrière, il falloit que nos Négocians eussent pu se procurer des Données à-peu-près certaines qui, d'une part, les missent en mesure de se former un plan sur la conduite à tenir avec les Américains de la Côte du *Nord-Ouest*, et sur

le choix des marchandises nécessaires pour les échanges avec eux ; qui, de l'autre, leur fissent entrevoir les bénéfices qu'on pouvoit attendre des seconds échanges à faire des Pelleteries de l'*Amérique* avec les productions de la *Chine ;* qui enfin leur permissent d'évaluer, par aperçu, le produit net de l'opération entière, lorsque les Vaisseaux auroient fait leur retour dans les Ports de *France.* La Compagnie de *Nootka-Sound,* formée à *Londres* sous la direction de M. *Cadman Etches,* avoit, dans le principe, gardé un silence intéressé sur le succès des Expéditions des capitaines *Portlock* et *Dixon, Colnett* et *Duncan ;* celles du capitaine *Meares* et des autres Navigateurs n'étoient pas encore connues, et l'incertitude sur le sort de *la Pérouse* avoit fait suspendre la publication des résultats de son Voyage : on espéroit toujours qu'il pourroit les publier lui-même. Un hasard heureux procura à nos Négocians Armateurs les informations qui leur étoient nécessaires pour diriger leurs opérations. Un Capitaine français, à son retour du *Bengale,* en 1788, *Étienne Marchand,* fit rencontre, dans la Rade de l'île *Sainte-Hélène,* du capitaine *Portlock,* et reçut de lui tous les renseignemens qu'il pouvoit desirer sur le Commerce de la Côte du *Nord-Ouest,* et sur les profits qu'on devoit en espérer, si l'on combinoit la Traite des Pelleteries avec une relâche à la *Chine* qui

offroit un débouché avantageux pour ces marchandises, et assuroit une cargaison pour le retour en *Europe*.

Le capitaine *Marchand*, à son arrivée au Port de *Marseille*, auquel son Vaisseau appartenoit, communiqua les informations qu'il s'étoit procurées, à la Maison *Baux* qui, jalouse d'ouvrir à ses Compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas de courir les hasards d'une première tentative, et se crut payée d'avance, par l'honneur d'être utile à sa Patrie, des pertes qu'elle pourroit éprouver dans un premier essai. Mais une Expédition d'un genre nouveau, un Voyage autour du Monde, une Navigation qui, par la suite des opérations combinées, emploîroit trois ou quatre années, exigeoient de grands préparatifs, l'emploi de plusieurs Manufactures pour se procurer les armes et les divers ustensiles que le commerce n'a pas en réserve, et qui sont nécessaires pour les Échanges dans la Traite des Pelleteries, enfin la construction d'un Vaisseau capable de résister long-temps aux Mers dures qui baignent les côtes de l'*Amérique* Occidentale du *Nord*. La Maison *Baux* s'occupa sans délai de la fabrication de tous les objets d'une nécessité ou d'une utilité prévues, et de la construction d'un Navire de 300 tonneaux de port : pour assurer la conservation du Bâtiment

dans les traversées des Mers chaudes, elle le fit cheviller et doubler en cuivre, et le disposa, de tous points, de la manière qui parut au capitaine *Marchand* la plus convenable pour les Mers où il devoit naviguer, et les Ports où il auroit occasion de séjourner. Le Navire fut d'ailleurs approvisionné des effets, des marchandises, et des comestibles de tous genres, dont il fut jugé utile de le pourvoir, tant pour le défendre en cas d'attaque et le réparer en cas d'accident, que pour faciliter les opérations de commerce, et pour conserver la santé des Équipages dans le cours d'une longue et pénible Navigation. Dès le mois de Juin de l'année 1790, tout étoit disposé pour faire entrer le Vaisseau en armement; mais le différent qui s'éleva, à cette époque, entre l'*Espagne* et l'*Angleterre* pour la propriété de *Nootka-Sound*, et la guerre qui menaçoit, à-la-fois, l'*Europe* et l'*Amérique*, forcèrent de suspendre l'Expédition. Heureusement cet orage politique ne fut pas de longue durée; et le projet de Voyage fut repris avec une nouvelle ardeur, aussitôt que la paix entre les Souverains de l'*Europe* eut rendu le calme aux deux Mondes et la liberté au Commerce.

Le capitaine *Marchand* s'adjoignit pour le seconder dans son entreprise, les capitaines *Pierre Masse* et *Prosper Chanal.* Son État-Major fut composé de cinq Officiers, deux Chirurgiens et

trois Volontaires, et son Équipage de trente-neuf personnes : la totalité des individus employés dans l'Expédition, le Capitaine compris, se montoit à cinquante [1]. Le Vaisseau fut armé de quatre canons

---

[1] *ÉTAT-MAJOR.*

Capitaine-Commandant....	*Étienne* Marchand...	1.
Capitaines en second.......	*Pierre* Masse....... *Prosper* Chanal.....	2.
Lieutenans..............	*Louis* Marchand.... *Louis* Infernet...... *Hyacinth* Murat....	3.
Chirurgiens.............	*Claude* Roblet...... *Pierre* Regnier......	2.
Volontaires.............	*Étienne* Cailhe...... *Augustin* Décany.... *Amédée* Chanal.....	3.
	État-major......	11.

ÉQUIPAGE.

Maître d'Équipage, *Jean* Icard....................	1.
Officiers Mariniers de Manœuvre................	3.
Charpentiers..................................	2.
Calfats.......................................	2.
Tonneliers....................................	2.
Armurier......................................	1.
Maître-d'hôtel et Cuisiniers..................	3.
Boulanger.....................................	1.
Ouvriers Pelletiers...........................	2.
Matelots et Mousses...........................	22.
	39.

de quatre livres de balle, de deux obusiers de neuf, de quatre pierriers, et fourni de menues armes et de munitions de guerre, dans une quantité proportionnée au nombre des hommes et à l'artillerie qu'il portoit.

Le retard que des circonstances, étrangères à l'Expédition, avoient apporté à l'armement, ne permit pas que le *Solide* [c'est le nom qu'avoit reçu le Vaisseau] fût mis en état d'entreprendre son Voyage avant le 12 de Décembre. L'Été de l'Hémisphère austral étoit avancé, et l'on n'avoit pas l'espoir d'arriver au Cap de *Horn* avant que l'hiver eût commencé dans les Mers Antarctiques; mais la Maison *Baux* se confiant, avec raison, dans l'habileté du capitaine *Marchand*, dans les talens et l'expérience des Capitaines qu'il avoit choisis pour partager ses fonctions, dans le zèle de l'État-major et la bonne volonté de l'Équipage, se décida à ajouter un nouveau risque, celui d'une relâche forcée et dispendieuse dans quelque Port du *Brésil*, à tous ceux qu'offroit déjà une Expédition qui promettoit aux Armateurs plus d'utilité publique que de profit personnel. Quel qu'ait été le succès de la spéculation commerciale, il restera toujours à la Maison *Baux*, le mérite et l'honneur de s'être engagée la première dans une carrière nouvelle, sur laquelle nous n'avions encore que des notions d'emprunt; et nous devrons à son patriotisme et à

Méditerranée, a pris un nouveau commandement pour l'île de *France* où il a terminé sa carrière; et j'ignore dans quelles mains se trouvent les papiers qu'il peut avoir laissés. Mais si nous avons à regretter les remarques particulières que pouvoit contenir son propre Journal, nous devons nous regarder comme dédommagés par la possession de celui du capitaine *Chanal* qui avoit été chargé personnellement, pendant le cours du Voyage, de toutes les Reconnoissances qui ont été faites, soit des îles découvertes ou visitées dans le *Grand-Océan*, soit des parties de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, où le *Solide* a fait la Traite des Pelleteries. Le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal* se donnoient, chaque jour, une communication réciproque de leurs Observations astronomiques et des Résultats qu'ils en avoient tirés; et les uns et les autres se trouvoient portés, à leur date, dans le Journal du capitaine *Chanal*: celui-ci a d'ailleurs ajouté à sa Narration les Plans des Ports et des Côtes que lui-même a levés. Ce Journal tenu avec méthode, et présentant dans le meilleur ordre tous les événemens de la Campagne, réunit à la Table du Loc, transcrite heure par heure, toutes les particularités relatives à la Navigation, que le Lecteur curieux cherche et desire de trouver dans un Journal de Mer; et ce qui n'est pas moins précieux, l'exposé

simple et fidelle de tous les faits, et un tableau d'après nature, des hommes et des choses, vus sans préjugés et sans système [1].

J'aurai souvent occasion, dans le cours de l'Ouvrage que je publie, de faire remarquer avec quel avantage et quel succès, les capitaines *Marchand* et *Chanal* ont fait usage des Observations de

---

[1] Mon Ouvrage étoit terminé, lorsque le Commissaire principal de la Marine, *Lescalier*, a bien voulu, à son retour de l'île de *France*, me communiquer les Observations que le chirurgien *Roblet*, qui exerce actuellement dans cette Colonie les utiles fonctions d'Officier de Santé, et qui avoit été employé dans la campagne du *Solide*, en qualité de premier Chirurgien, avoit eu occasion de rassembler dans le cours du Voyage autour du Monde. Comme l'Ouvrage n'étoit pas encore livré à l'impression, j'ai été à temps d'intercaler dans mon Manuscrit, celles des Observations du Chirurgien *Roblet*, qui portent sur des objets qui avoient pu échapper au capitaine *Chanal*, ou dont il ne s'étoit pas occupé. J'ai vu avec une véritable satisfaction, mais sans en être surpris, que les remarques qui leur sont communes, se confirment réciproquement : et dans les cas très-rares où ils diffèrent sur des points peu importans, j'ai eu soin d'indiquer ces différences. Les Observations du chirurgien *Roblet* sont celles d'un Observateur éclairé qui allie diverses connoissances à celles qui tiennent essentiellement à sa profession, et qui a su employer les unes et les autres avec autant d'utilité que de succès : la conservation de l'Équipage du *Solide*, sous le rapport de la santé, est due à l'heureux emploi de ses talens et à la constance de ses soins.

Les Remarques qui lui sont particulières sont présentées sous son nom dans le cours de la Relation.

Distances

Distances de la Lune au Soleil ou aux Étoiles, pour déterminer la Longitude du Vaisseau : ces Distances étoient prises en même temps et séparément, par les deux Capitaines, avec des Sextans à réflexion exactement vérifiés : chaque Observateur calculoit les siennes; et ils admettoient pour la Longitude vraie du Navire, le Résultat qui tenoit le milieu entre les Résultats moyens de leurs deux Suites d'Observations. C'est avec le secours de cette Méthode, que le capitaine *Marchand*, assuré, autant qu'il est possible de l'être, de la véritable position du Vaisseau, pouvoit, par des routes directes, accourcir ses Traversées, et attérissoit sur les points où il vouloit aborder, avec une précision dont, jusqu'à présent, nous n'avions d'exemples que dans les Voyages qui avoient été entrepris, aux frais des Gouvernemens, pour faire des Découvertes et perfectionner la Géographie, et dans lesquels les Chefs des Expéditions employoient les Instrumens et les Méthodes que, depuis un demi-siècle, les Arts et les Sciences ont offerts au Navigateur pour assurer sa route dans les Traversées de l'Océan. Le capitaine *Marchand* a souvent regretté de n'avoir pu, avant son départ, se procurer une Horloge ou une Montre marine, qui, en facilitant ses opérations astronomiques, lui eût encore servi à les multiplier sous différentes formes. On faisoit

usage d'une bonne Montre à secondes pour rapporter à un même instant les Observations de Distances ; mais une Montre marine eût fourni le moyen d'obtenir, par une voie directe, des Résultats d'une autre espèce : et la comparaison de ceux qu'on eût obtenus par deux procédés différens, en se servant réciproquement de vérification et de contrôle, eût procuré une certitude de plus dans la détermination des Longitudes. Quoi qu'il en soit, les capitaines *Marchand* et *Chanal* ont su faire un excellent emploi de la Méthode des Distances, la seule qui fût praticable avec les Instrumens dont ils étoient pourvus; et l'on ne peut trop exhorter nos Navigateurs à suivre un exemple dont l'ignorance seule pourroit chercher à affoiblir l'autorité. En effet, ce n'est que par le secours des Observations astronomiques, qu'on peut parvenir à rectifier les erreurs inévitables dans l'*Estime* de la Route ; estimation arbitraire qui n'est fondée sur aucun principe solide, et n'obtient que par l'effet de quelque heureuse compensation, l'exactitude de hasard qui se rencontre quelquefois à un Attérage. Mais indépendamment des avantages journaliers qui résultent de l'emploi des Méthodes astronomiques, pour le Navigateur qui sait les mettre en pratique, elles sont encore utiles pour le perfectionnement de l'Art nautique et de la Géographie; car, lorsqu'une

fois les Observations auront été assez multipliées dans les divers parages, pour déterminer avec une suffisante précision, la direction et la vitesse des Courans, ou constans ou périodiques; cette connoissance, transmise, par succession de temps, d'un Navigateur à l'autre, servira à les préserver tous de l'erreur qui provient de l'action de ces mêmes Courans, dans les circonstances trop fréquentes où l'état du Ciel ne permet pas de déterminer par Observation la situation du point que le Vaisseau occupe sur le Globe.

J'ai cru ne devoir insérer dans le corps de la Relation, que les Résultats des Observations qui ont servi à constater quelque effet extraordinaire des Courans; de celles qui, ayant devancé de peu de temps le moment de la première vue d'une Terre, ont prouvé la justesse d'un Attérage; de celles enfin qui ont été employées pour fixer la position de quelque Point remarquable. Mais comme les Courans, dans les Mers de l'*Inde*, et dans le voisinage du Cap de *Bonne-Espérance*, sont la principale cause des erreurs auxquelles on est exposé dans ces parages, si l'on n'y fait usage que des Méthodes vulgaires du Pilotage, le tâtonnement des aveugles, j'ai rapporté la plupart des Résultats qui ont fait connoître, à différentes époques, la vîtesse et la direction de ces Courans : et pour ceux que l'on rencontre

dans les autres parties des deux Océans, j'en ai rejeté le détail dans des *Notes* séparées du Texte, dans lesquelles le jeune Marin qui cherche à s'instruire, trouvera un motif d'émulation, quand il verra l'heureux emploi qu'on peut faire des Méthodes nouvelles, pour assurer la Navigation, et abréger la durée des Traversées. Si j'ai souvent présenté les erreurs qui ont pour cause l'effet des Courans, c'est que cette partie des connoissances qu'il importe aux Navigateurs d'acquérir, et qui ne peut être perfectionnée que par le rapprochement et la comparaison des Résultats d'Observations faites en différens temps dans un même parage, ne m'a pas paru avoir été traitée avec assez de développement dans les journaux des grandes Navigations des Anglais. Mais en relevant cette légère omission de détail dans leurs Relations, il seroit injuste de ne pas reconnoître, en même temps, qu'ils nous en ont amplement dédommagés par une réunion, une accumulation de connoissances précieuses, d'observations philosophiques, de remarques nouvelles sur la Physique et l'Histoire Naturelle, et par ces grands tableaux, ces grandes vues qu'on ne rencontre pas dans les Relations des Voyageurs qui les ont devancés, et que, sans doute, il ne sera pas commun de trouver dans les Journaux de ceux qui marcheront sur leurs traces.

J'AI pensé qu'il seroit monotone et inutile de présenter, jour par jour, l'énumération des Poissons, des Oiseaux, des Plantes marines qui ont été vus dans le Voyage du *Solide*, et dont le Journal du capitaine *Chanal* a dû faire et a fait une mention spéciale : mais comme la vue de certaines plantes, de certains oiseaux, de certains poissons, indique souvent au Navigateur la distance où il est des Terres, quelquefois même lui annonce le voisinage d'une Terre inconnue ; on trouvera, à leur date, dans le *Journal de Route*, toutes les rencontres de ce genre et le point de la Mer où elles ont été faites. Je me bornerai à rapporter, dans le récit du Voyage, la description de quelques oiseaux et de quelques productions marines, telle qu'elle a été donnée par le chirurgien *Roblet*, premier Officier de Santé du Vaisseau le *Solide :* quelques-uns de ces objets sont peu connus, d'autres ont été déjà décrits ; mais un Observateur ne voit pas tout, ne dit pas tout ; ce qui a pu échapper au premier, un second le saisit ; et plusieurs descriptions d'un même objet par des Observateurs différens, amènent à une description plus complète. On doit être aujourd'hui bien réservé à parler sur ce que présentent à la curiosité des Voyageurs les Mers que, dans ces derniers temps, les Navigateurs anglais ont reconnues ; il reste peu de choses à dire sur cette matière, depuis que les *Banks*, les

Solander, les *Forster*, les *Sparrman*, les *Anderson*, et d'autres Savans, à la fois Naturalistes et Voyageurs, nous ont donné les descriptions les plus exactes des animaux qui, dans les parages qu'ils ont parcourus, peuplent les eaux et les airs, et celles des productions marines qui sont particulières aux divers climats qu'ils ont traversés : aussi, en me permettant quelques excursions dans le champ de l'Histoire Naturelle, n'ai-je prétendu que rassembler sous les yeux des Navigateurs, des tableaux qui se trouvent épars dans divers Ouvrages ou Relations qu'ils ne sont pas à portée de consulter, et qu'il peut leur être utile de connoître. Un Marin ne voyage pas avec une Bibliothèque, et rarement, à terre, en a-t-il une à sa disposition : il lui est donc commode, lorsque, se proposant de faire un grand Voyage, il lit la Relation d'un Navigateur qui l'a précédé dans les mêmes Mers, de trouver réunies dans ce récit toutes les connoissances qui peuvent intéresser sa curiosité, et le mettre en état de reconnoître tout ce qui peut se présenter à sa vue. C'est pour remplir cet objet plus complétement, que j'ai placé à la suite du *Journal de Route*, une description abrégée, et telle qu'elle convient aux Marins, des différens Oiseaux, des Poissons, et de quelques productions marines qui se rencontrent sur la route que le *Solide* a suivie en faisant le tour du Globe.

Il m'a paru que, pour jeter plus d'intérêt dans cette Relation, et faire mieux connoître les Pays et les Peuples, encore nouveaux pour nous, que le capitaine *Marchand* a visités, je devois ne pas me borner à simplement extraire ce qui en est dit dans le Journal que j'avois sous les yeux; je me suis occupé de rapprocher ce que les Français ont vu, de ce qui nous avoit été rapporté par les Voyageurs des autres Nations, lorsqu'il en est qui ont devancé les nôtres dans les lieux à décrire: c'est ainsi qu'on peut rectifier les récits les uns par les autres, et obtenir, pour chaque Lieu et pour chaque Peuple, une description qui soit, à la fois, et plus exacte et plus complète. Je me suis quelquefois permis des Digressions qui, sans appartenir immédiatement au Voyage du capitaine *Marchand*, m'ont semblé offrir des points de contact qui les unissent au sujet, s'ils ne les identifient pas. Et, sans doute, si ces Digressions offrent quelque vue d'utilité publique, quelque observation qui appartienne aux Sciences morales et politiques, quelque développement historique ou géographique, quelque conjecture qui ne soit pas destituée de fondement, enfin quelque objet qui paroisse mériter par l'intérêt qu'il présente, que le Lecteur y arrête son attention; on pourra me pardonner de ne m'être pas toujours assujetti à la marche méthodique, et nécessairement uniforme, d'un

Journal de Navigation : on sera plus disposé encore à être indulgent, lorsqu'une Digression aura pour but de maintenir ou de rétablir chaque Nation dans la propriété et la jouissance des Découvertes maritimes qui lui appartiennent, et de s'opposer à l'envahissement toujours croissant de ces ambitieux Insulaires qui, voulant dominer sur toute la surface de l'élément qui environne et défend leurs Possessions d'*Europe*, prétendent également à la Découverte universelle et au Commerce exclusif des deux Mondes.

J'AUROIS pu faire parler le Voyageur lui-même : cette forme prête plus d'intérêt à la narration, lorsque le Narrateur parle des grandes difficultés dont il a triomphé, des grands dangers auxquels il a su échapper ; mais dans un Voyage qui est plus en description qu'en action, j'ai cru devoir préférer la forme de l'Histoire. Le Journal du capitaine *Chanal* et celui du chirurgien *Roblet* ont été pour moi des canevas, si je puis le dire, sur lesquels j'ai brodé des sujets accessoires, que j'ai liés au sujet principal dont ils m'ont fourni le dessin ; mais quand j'ai rapporté ce que le Voyageur a fait, ou ce qu'il a vu, je me suis assujetti scrupuleusement à son récit : et si je ne dis pas les choses précisément comme il les a dites, je puis assurer que je dis exactement les choses

qu'il a voulu dire. Les entretiens particuliers que j'ai eus avec le capitaine *Chanal,* les éclaircissemens qu'il s'est empressé de me donner, avec autant de complaisance pour mes questions, que d'intérêt pour l'Ouvrage, m'ont fourni quelques matériaux de plus, pour développer et étendre quelques-unes des Descriptions : par-tout, j'ai tâché d'exprimer ce que les Voyageurs ont vu, et comme ils l'ont vu. Au surplus, le Lecteur distinguera sans peine quand je parle en mon nom, ou quand je ne suis que leur interprète : je ne prétends pas les rendre responsables de mes opinions : les faits sont à eux ; et personne n'a le droit de les contester : les erreurs d'opinion, si l'on en trouve, sont à moi ; et je m'empresserai de les reconnoître et de les rectifier, si une critique appuyée de preuves me les fait apercevoir.

A Paris, le 25 Floréal, an V de l'Ere Française.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

VOYAGE.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PENDANT LES ANNÉES
1790, 1791 et 1792.

(Lu par Fragmens dans les séances de l'Institut national des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 12 Thermidor an V et séances suivantes.)

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Marseille. — *Relâche à* Porto-Praya *de l'île* Sant-Yago. — *Le cap de* Horn *doublé.* — *Relâche aux îles* las Marquesas de Mendoça. — *Séjour et commerce avec les Naturels, dans la Baie de* la Madre de Dios *de l'île* Santa-Christina *ou* Wahîtahô.

Le capitaine *Étienne Marchand* fit voile du Port de *Marseille* le 14 Décembre 1790. 1790. Décembre. 14.

Le 29, dans l'après-midi, il passa le détroit de *Gibraltar*, et dirigea sa route pour reconnoître les îles du *Cap-Vert*, où il se proposoit de relâcher. 29.

Le 4 Janvier 1791, dans la matinée, il eut 1791. Janvier. 4.

1791. Janvier. la vue de l'île *Salvage ;* et le lendemain, à une heure trois quarts de l'après-midi, il découvrit, à
5. trente-cinq lieues de distance, le pic de *Tenerife* [1], au moment où cette montagne remarquable lui restoit à-peu-près au Sud [2]. Cette position, sur le Méridien même du pic dont la Longitude est déterminée par les opérations astronomiques et géodésiques de *Borda* [3], lui procura le moyen de connoître et de rectifier l'erreur de sa route. Il fut constaté que le mouvement général des Eaux qui, dans ces Parages, se dirigent constamment vers le détroit de *Gibraltar,* avoit porté le Vaisseau, dans l'espace de sept jours, d'environ deux tiers de degré, ou 38 milles, dans l'Est.

6. On eut connoissance, le 6, de l'île de *Palma* et de l'île de *Fer,* ou *Hierro.*

9. Des Observations de Longitude, faites le 9 dans l'après-midi, indiquèrent que, du 5 au 9, le Vaisseau avoit encore été porté dans l'Est, de 54 minutes ou environ 16 lieues [4]; elles servirent
14. à rectifier le calcul de la Route ; et, le 14, à 9 heures et demie du matin, on aperçut l'île de

---

[1] Ou pic de *Teyde, Teithe,* ou *Terraira.*

[2] Tous les Rumbs de vent indiqués dans cette relation, sont corrigés de la déclinaison de l'aiguille aimantée, et rapportés au vrai Nord du Monde, à moins qu'il ne soit expressément énoncé qu'il s'agit d'un Rumb tel que l'indique le Compas de mer.

[3] *Voyez* Tome III, Notes I et II.

[4] *Idem.* Note III.

Mayo ou *Mai*, la plus Orientale des quatre îles qui forment la partie Méridionale de l'Archipel des îles du *Cap-Vert*. 1791. Janvier. 14.

La vue de cette île fit connoître que les Courans avoient changé de direction, et que, du 9 au 14, le mouvement des Eaux avoit porté le Vaisseau dans l'Ouest. Il s'étoit fait une compensation d'une partie des premières erreurs de l'Estime; et, à l'attérage, l'erreur se trouvoit réduite à 1 degré ou environ 19 lieues *en avant* de la vraie position du Vaisseau [1].

Le capitaine *Marchand* s'étoit proposé de faire une relâche dans l'OCÉAN ATLANTIQUE, afin de s'y procurer l'eau et les rafraîchissemens dont il importoit de se pourvoir en remplacement des consommations, avant que d'entreprendre la longue traversée qu'il avoit à faire pour passer, sans toucher à aucun port, de l'*Océan Atlantique* dans le *Grand Océan*, et se porter à la hauteur de la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

Le *Solide* mouilla, le 15 au matin, dans la Baie de *la Praya*, située sur la côte Méridionale de l'île de *Sant-Yago*, la plus considérable des îles du *Cap-Vert*; le 18, il reprit la mer et se dirigea pour attérir à l'Est de la *Terre de Feu*, sur celle *des États*, dont il se proposoit de prendre connoissance avant que de doubler le cap de *Horn*. 15.

16.

[1] *Voyez* Tome III, Note IV.

1791. Janvier. 18. LA NAVIGATION du capitaine *Marchand* jusqu'à la vue de ces Terres, ne donne lieu qu'à quelques remarques nautiques que j'ai cru devoir rejeter dans les *Notes* qui se trouvent à la suite de cette Relation[1] : elles ont principalement pour objet de comparer, à différentes époques, le résultat des méthodes arbitraires et incertaines, employées, jusqu'à ces derniers temps, pour déterminer les Longitudes en mer, avec celui des méthodes, sinon rigoureusement, du moins suffisamment exactes, que l'Astronomie a substituées au tâtonnement des premières. La comparaison de ces résultats m'a conduit à chercher la cause des erreurs de l'Estime, dans l'action des Courans, dans ces grands fleuves, si l'on peut le dire, dont le cours rapide, traversant l'Océan sur toutes les directions, semble changer avec les Parallèles, avec les Méridiens, avec les saisons, avec les vents, avec les oscillations des Marées, et suivant les distances auxquelles on navigue à l'égard des grands Continens ou des Archipels. On peut croire cependant que, comme tout dans la nature est soumis à des principes, à des causes, il sera possible, à force d'observer et d'étudier des effets particuliers, de découvrir quelques effets généraux, qui, dans les limites fixées à nos connoissances,

---

[1] *Voyez* les Notes de IV à XI.

et pour notre usage, sont quelquefois l'équivalent des causes. Les Marins sont invités à lire avec attention, et la Carte sous les yeux, les *Notes* qui ont pour objet la recherche de l'effet des Courans : ils trouveront beaucoup d'exemples, et quelques leçons peut-être, dans la partie de mon travail dans laquelle je dissèque, en quelque sorte, la route du Vaisseau, pour en évaluer les erreurs journalières. 1791. Janvier. 18.

Le 1.er Février, vers cinq heures du soir, le *Solide* coupa la Ligne à 23 degrés et demi de longitude à l'Occident du méridien de *Paris*. Février. 1.

Les observations de longitude faites à différentes époques, prouvoient que, depuis le 6 Février que le Vaisseau avoit atteint le parallèle de 5 degrés deux tiers Sud, jusqu'au 26 du même mois 26. qu'il étoit parvenu à 32 degrés 30 minutes de latitude, et entre le 28.e et le 48.e méridien à l'Occident de *Paris*, les Courans avoient porté constamment dans le Sud-Ouest et Sud-Ouest quart d'Ouest; et que leur effet moyen en vingt-quatre heures, sur le progrès du Vaisseau en longitude, avoit été de 10 à 11 milles, dont le navire avoit été porté, chaque jour, en avant de Mars. son Estime; mais les observations du 8 Mars [1] 8. annoncèrent que, depuis le 26 Février jusqu'à

[1] *Voyez* la Note XII.

1791. Mars. 8. cette dernière époque, la direction des Courans avoit changé; que, dans cet intervalle, ils avoient porté d'environ 3 degrés trois quarts dans l'Est, et de 1 degré et demi dans le Nord; que leur direction composée étoit vers l'Est-Nord-Est 3 ou 4 degrés Nord; et que le Vaisseau avoit été emporté dans cette direction, par un mouvement inaperçu, à une distance de 208 milles et demi dans l'espace de dix jours, ce qui donne environ 21 milles ou 7 lieues par vingt-quatre heures. Ce changement dans la direction des Courans qui, jusqu'au 8 Mars, avoient porté constamment dans le *Sud* et dans l'*Ouest*, et qui, depuis cette époque, portoient dans l'*Est* et dans le *Nord*, ne peut être attribué qu'à l'action du grand Courant qui, sortant de *Rio de la Plata*, avoit maîtrisé le Vaisseau pendant les jours qu'il avoit employés à le traverser.

Il résulta de cette circonstance, qu'il se fit une compensation dans l'erreur de l'Estime en longitude; et que cette erreur qui, le 26 Février, étoit de 4 degrés deux tiers en arrière, se trouva réduite, le 8 Mars, à 53 minutes.

Les observations des jours suivans prouvèrent qu'il s'étoit encore opéré de nouvelles compensations [1].

---

[1] *Voyez* les Notes de XIII à XVIII.

Cependant, la sonde commençoit à annoncer l'approche des Terres : le 17 Mars, dans l'après-midi, elle indiqua 70 brasses, fond de sable gris très-fin, mêlé de grains noirs et blancs [1]. On sonda fréquemment jusqu'à la vue de la *Terre des États*, qu'on découvrit du haut des mâts le 1.er Avril à midi, ainsi que, d'après les observations, on s'y étoit attendu. 1791. Mars. 17. Avril. 1.

A quatre heures, le cap *San-Juan*, la pointe la plus orientale de ces Terres, fut relevé au Sud 1 ou 2 degrés Ouest, à 13 ou 14 lieues de distance estimée à vue.

La longitude de ce cap est déterminée par les observations faites dans le second Voyage du capitaine *Cook*, à 66 degrés 7 minutes à l'Occident de *Paris* [2] : et en y comparant celle que l'on comptoit sur le Vaisseau, d'après les observations du 30 Mars, et qui devoit être la même que celle du cap sur le méridien duquel il se trouvoit, on voit qu'elle n'en diffère que d'environ 21 minutes, qui n'équivalent ici qu'à 4 lieues.

La longitude conclue du calcul des routes depuis le départ de *la Praya*, présentoit une

[1] *Voyez* dans le *Journal de Route* les sondes qui ont été prises chaque jour.

[2] Voyez *The original astronomical Observations made in the course of a Voyage to the South Pole and round the World. By W. Wales. London*, 1787, *in-4.°* p. 329.

1791. Avril. 1. exactitude à peu près égale; elle ne différoit de la véritable que de 37 minutes ou environ 7 lieues en avant : mais cette exactitude est l'effet du hasard, qui a voulu que de grandes erreurs dans un sens se trouvassent compensées et corrigées par des erreurs égales dans le sens opposé. Cependant, un navigateur ignorant qui, dans le cours de sa traversée, n'eût su faire usage d'aucun des moyens qui pouvoient l'éclairer sur les erreurs inévitables dans une estimation journalière dont les données sont toujours si incertaines, n'eût pas manqué de vanter son attérage, fait à jour nommé, et, pour ainsi dire, à heure fixe, après soixante-treize jours de voile; il eût attribué à son talent particulier, à la sûreté de son coup-d'œil, à l'exactitude de ses calculs, à son art enfin, une précision qui n'étoit que le résultat d'un hasard heureux : car il est prouvé que si, dans la navigation du *Solide*, de *la Praya* à la *Terre des États*, les erreurs, au lieu de se compenser, se fussent accumulées dans le même sens, ce qui eût pu avoir lieu dans d'autres parages et dans d'autres circonstances, la somme de ces erreurs se fût élevée à plus de 13 degrés et demi qui, sur le parallèle de l'attérage, représentent cent soixante lieues d'erreur [1].

---

[1] *Voyez* la Note XIX.

EN QUITTANT la vue du cap *San-Juan*, le *Solide* fit route pour doubler par l'Est la *Terre des États*, et de là, en contournant la *Tierra del Fuego*, la *Terre de Feu*, sans en prendre connoissance, gagner le parallèle du cap de *Horn*, qu'on se proposoit de reconnoître. 1791. Avril. 1.

Dans l'intervalle du 6 au 7, on dépassa le méridien de ce cap, dont la longitude est de 69 degrés 46 minutes; car, à midi du 7, le Vaisseau étoit parvenu, suivant le calcul des routes corrigé par les observations subséquentes, à 70 degrés un quart. 6.

Ce ne fut que le 11, que l'état du ciel permit de faire des observations de longitude; et d'après leur résultat, comparé avec celui du calcul des routes, on jugea que, depuis la vue du cap *San-Juan*, l'Estime étoit en avant de 2 degrés 6 minutes, ou environ 23 lieues dont le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est par l'effet des Courans qui, dans le même temps, l'avoient aussi porté de près d'un demi-degré, ou 10 lieues, dans le Nord [1]. 11.

Des observations de longitude faites le 19 firent connoître que, depuis le 11, l'effet des Courans avoit poussé le Vaisseau par un mouvement non apparent, à 2 degrés 9 minutes au-delà du progrès vers l'Ouest indiqué par le calcul des 19.

---

[1] *Voyez* la Note XX.

1791. Avril. 19. routes : et suivant les observations de latitude, il avoit été porté en même temps, de 1 degré 20 minutes dans le Sud; c'est-à-dire, que son progrès estimé vers le Nord avoit été diminué de cette quantité. On en conclut que le mouvement inaperçu du Vaisseau lui avoit fait parcourir, dans l'espace de huit jours, 152 milles sur la direction de l'Ouest-Sud-Ouest un degré Ouest, et que l'effet moyen du Courant avoit été de 19 milles en 24 heures[1].

On voit que l'erreur qui a été commise sur l'Estime des routes, dans l'intervalle du 11 au 19, compense, à 3 minutes près, et corrige celle qui avoit eu lieu entre le 1.er et le 11.

En rapprochant le résultat des observations du 11, du résultat de celles du 19, nous remarquerons que, dans le Sud de la *Terre de Feu* et dans le *Grand-Océan austral*, les Courans paroissent avoir la même marche que celle qu'on avoit observée dans l'*Océan Atlantique méridional*, c'est-à-dire que, en général, dans l'un et dans l'autre, les Courans qui portent au *Nord*, portent aussi dans l'*Est*; et que ceux qui portent au *Sud*, portent en même temps dans l'*Ouest*.

Quoique la contrariété des vents eût forcé de s'élever jusqu'au parallèle de 60 degrés, on

---

[1] *Voyez* la Note XXI.

n'éprouva pas, à cette hauteur, le froid auquel on s'étoit attendu : le thermomètre de *Réaumur* n'est descendu qu'au terme de la *glace*, et seulement pendant quelques heures de la nuit. Mais on ne peut pas dire que le temps ait été beau : on a eu presque toujours de fortes rafales, de la grèle, de la neige. 1791. Avril. 19.

On commença à porter vers le Nord aussitôt que le vent permit de tenir cette route; et le 20, 20. d'après les observations, on étoit parvenu dans le *Grand-Océan austral*, à 51 degrés deux tiers de latitude, et 93 degrés trois quarts de longitude Occidentale. Dans cette position, on se trouvoit à 210 lieues, à l'Ouest 3 ou 4 degrés Nord, du cap *Victoria*, le point le plus occidental de la côte septentrionale du *Détroit de Magellan* : ainsi, dans l'espace de vingt jours, le *Solide* avoit fait le tour de la *Terre de Feu*. Le capitaine *Cook*, qui, en 1769, avoit fait la même route, fut obligé d'y employer trente jours : il avoit cependant passé par le *Détroit de le Maire*, au lieu de doubler la *Terre des États* par l'Est; ce qui peut, selon le vent, abréger un peu la route.

Depuis que le *Solide* étoit entré dans le *Grand-Océan*, on voyoit tout le jour voltiger autour du Vaisseau, les Damiers, les Albatros, les Pétrels de différentes couleurs, les Quebrantahuessos,

1791. Avril. 1 à 20.

les Poules du port d'Egmont, et toutes les diverses espèces d'oiseaux aquatiques, que les Voyageurs, et d'après eux les Ornithologistes, se sont plus à décrire, et qui, avec les cétacées et d'autres habitans des eaux, qui se jouent à leur surface, semblent destinés à récréer le Navigateur, et à rompre la monotonie de cette solitude que l'œil ne peut mesurer, et où, sans la présence de quelques êtres animés, l'homme qui la traverse, placé entre les abymes de la mer et l'immensité du ciel, pourroit se croire seul au milieu de l'Univers. Je renvoie le Lecteur au *Journal de Route* qui accompagne cette Relation [1], pour connoître les époques auxquelles ont été faites les rencontres des diverses especes d'oiseaux ou de poissons, dans quel parage chacune commence à se montrer, et dans quelle Mer une espèce a paru dominer en nombre sur toutes les autres du même genre. Je me bornerai à rapporter ici les descriptions données par le chirurgien *Roblet*, de quelques oiseaux qui ont été pris du bord du *Solide*, dans les premiers jours d'Avril, et qu'il a été à portée d'examiner.

« Un de ces oiseaux qui fut pris à la ligne, a trois pieds et demi d'envergure, y compris quatre pouces pour le diamètre de son corps; et

[1] Il se trouve à la suite des *Notes*.

sa longueur, du bout du bec à l'extrémité de la queue, est de dix-huit pouces. 1791. Avril. 1 à 20.

» L'aile est composée de dix pennes d'un pied de longueur; la couleur en est grise et devient noire à l'extrémité : le manteau est d'un gris clair, qui finit par être blanc sur la tête : le dessous du ventre est absolument blanc : la queue est composée de vingt plumes rangées sur deux lignes, et elle s'épanouit à la volonté de l'oiseau. La nature a pris soin de garnir son corps, sous la plume qui le recouvre, de ce duvet très-touffu, et conséquemment très-chaud, qu'elle a donné à tous les oiseaux aquatiques qui habitent les climats glacés.

» Les jambes ont deux pouces et demi de long jusqu'à l'articulation des doigts, dont la longueur est également de deux pouces et demi, en y comprenant celle des ongles. Les pieds sont palmés et formés de trois doigts et d'un ongle ou ergot au talon : le doigt extérieur a quatre articulations, celui du milieu trois, et l'interne deux. Le cou a trois pouces de long, et la tête un pouce de diamètre. Le front, bien couvert, porte un bec de deux pouces de longueur et de six lignes de largeur à sa base : le bec est crochu à l'extrémité de la mandibule supérieure qui est formée de trois os, dont les deux latéraux viennent se réunir à celui du milieu, et forment deux

1791. Avril. 1. à 20. rainures de chaque côté. Les narines, séparées par une cloison cartilagineuse que recouvre une membrane bleue, s'ouvrent, à six lignes de distance du front, à l'endroit où la mandibule supérieure se déprime légèrement. A quatre lignes des narines, commence la courbure du bec, dont les rebords inférieurs sont échancrés dans toute leur longueur. Les ouïes, très-recouvertes, se trouvent à quatre lignes de l'angle postérieur de l'œil, et leur ouverture a deux lignes de diamètre. L'extrémité de la mandibule inférieure se termine en pointe arrondie, exactement moulée dans la convexité de la supérieure; et elle renferme la langue qui l'occupe presque en entier. Le palais, qui se termine par un appendice implanté dans la concavité du crochet, est parsemé de papilles nerveuses.

» A l'ouverture du corps, on a trouvé l'estomac formé par une membrane qui étoit entièrement vide; et le gésier, qui avoit six lignes de diamètre, sur un pouce quatre lignes de longueur, étoit rempli d'herbes dont on n'a pu distinguer la nature, mais qu'on présume être des herbes marines: la membrane interne avoit, au toucher, la rudesse de la langue d'un chat. Dans plusieurs individus de la même espèce, que l'on a ouverts, on a trouvé l'estomac et le gésier remplis de plumes d'oiseaux, et dans l'un d'eux, un bec d'oiseau

qu'on a cru reconnoître pour être celui d'un oiseau de tempête (*Avis procellaria*) ». 1791. Avril. 1 à 20.

Un autre oiseau qui, comme le premier, fut pris à la ligne, a mérité, par la singularité de son plumage, que le chirurgien *Roblet* s'occupât d'en faire la description.

« Cet oiseau, dit-il, n'offre que deux couleurs, le blanc et le noir : mais elles sont distribuées d'une manière si variée, qu'elles donnent à sa robe le coup d'œil le plus agréable. La tête, presque ronde, et le dessus du cou, sont du plus beau noir; la gorge et le ventre, d'un blanc éclatant. Le manteau, composé de petites plumes, arrondies à leur extrémité, et marquetées de taches brunes et blanches, offre, sur chaque plume, la figure d'une petite losange qui se trouve mille fois répétée : le croupion est plus remarquable encore, parce que ces petites figures, encore plus multipliées, y sont plus régulières, plus distinctes, et se présentent, sur tous les individus de cette espèce que l'on a eu occasion d'examiner, sous la figure d'un carré vu par un de ses angles. L'envergure est de deux pieds et demi, y compris trois pouces pour le diamètre du corps : chaque aile est garnie de dix pennes, dont les plus grandes ont le rebord extérieur et le tiers du rebord intérieur, d'un beau noir, et le reste d'un beau blanc; les petites pennes n'ont de noir que le bout, ce qui produit une

1791. Avril. 1 à 20. bordure de cette couleur, tout autour d'un fond blanc. Lorsque l'oiseau est en repos, il croise habituellement ses ailes en forme de ciseaux. Sa queue est composée de dix-huit pennes sur deux rangs : le blanc domine sur les deux tiers de leur longueur ; une petite raie noire, d'un pouce de largeur, termine les plumes du premier rang ; et à celles du second, la raie n'est que de trois ou quatre lignes. La longueur totale de l'oiseau, prise du bout du bec à l'extrémité de la queue, est d'un pied.

» Son œil est très-noir et très-vif. Son bec, d'un noir d'ébène, n'a que quatorze lignes de longueur, et se recourbe légèrement à son extrémité, ce qui lui donne une physionomie moins stupide qu'aux autres oiseaux de mer : ce bec est formé, comme celui des autres, de trois pièces, dont les deux latérales viennent se réunir à celle du milieu, à laquelle elles sont attachées par des ligamens et une membrane qui permettent que ces pièces aient un peu de jeu entre elles. Les narines, séparées dans leur milieu par une cloison cartilagineuse, ont une forme ronde, et sont recouvertes par un prolongement de l'os frontal, qui paroît ajouter au bec une quatrième pièce dont la racine est recouverte par les plumes. L'extrémité de la mandibule supérieure est terminée par un petit crochet très-aigu qui a trois lignes de la pointe à la

la partie la plus convexe : la mandibule inférieure, entièrement remplie par la langue, s'adapte exactement à la supérieure, dans toute sa longueur, et se termine en pointe mousse. Les ouïes sont placées comme dans les autres oiseaux. Les pieds sont palmés ; ils ont trois doigts, et un ongle mobile au talon. La jambe est noire et a deux pouces de longueur. 1791. Avril. 1 à 20.

» Le caractère de cet oiseau est très-doux et familier : plusieurs fois, on en amusa un grand nombre, pendant plusieurs heures, avec de petits hameçons qu'ils dépouilloient très-adroitement de leur appât. On les attiroit sans peine, petit à petit, jusque sous la poupe du Vaisseau. On essaya d'en darder quelques-uns avec la fouine [1] ; mais ce fut sans succès ; leur trop grande légèreté et leur position sur un fluide, n'opposant aucune résistance à la fouine, ils plongeoient sous le coup, sans en être blessés. Le cri de cet oiseau, dans ses ébats ou ses querelles, est à-la-fois rauque et aigre, *cra cra ra cra cra*. Ceux qu'on avoit pris à bord ne sembloient pas regretter leur liberté, quoique, dans les premiers momens, ils eussent fait de fréquens efforts pour la recouvrer ».

Le chirurgien *Roblet* n'a appliqué aucun nom

[1] Instrument de pêche, espèce de trident à plusieurs pointes, dont les fourchons sont barbelés.

1791. Avril. 1 à 20.

aux deux oiseaux dont on vient de lire la description : il paroît que le premier est un *Pétrel gris* ; et l'on ne peut guère douter que le second ne soit un *Pétrel tacheté*, vulgairement appelé *le Damier :* on sait que ce nom lui a été donné par les Navigateurs, parce que le plumage dont le dessus de son corps est revêtu, représente en effet un damier [1].

Ces deux oiseaux, comme tous ceux de mer, en général, ont un goût de poisson et de marécage, tel que la faim pourroit seule décider à en manger. Les matelots cependant en jugent autrement ; mais on sait que leur appétit ne rebute rien, et que les rats même du Vaisseau, quand ils peuvent être attrapés, sont fricassés comme des lapins : ils ont quelquefois la grosseur d'un petit individu de cette espèce ; mais on peut douter qu'ils en ayent la saveur et la délicatesse.

Parmi les divers oiseaux que le *Solide* rencontroit sur sa route, on en remarqua particulièrement un dont quelques Navigateurs ont parlé, mais qu'aucun n'a décrit. *Bougainville* dit que, se trouvant, le 2 Décembre 1767, à la hauteur du cap *des Vierges*, deux *oiseaux blancs*, semblables

---

[1] *Voyez* à la suite du *Journal de Route*, la description des différens *Pétrels* que les Navigateurs rencontrent dans les Mers australes et ailleurs.

à de gros pigeons, étoient venus se poser sur ses vergues ; et il ajoute qu'il avoit vu une volée d'oiseaux semblables traverser la Baie des *Malouines* [1]. 1791. Avril. 1 à 20.

Le *Solide* rencontra le premier oiseau de cette espèce, le 25 Mars, par 44 degrés de latitude Sud, 63 degrés un tiers de longitude Occidentale, à environ 70 lieues de distance [2] des *Terres Magellaniques ;* et on en aperçut de pareils jusqu'au 7 d'Avril, qu'on étoit parvenu à 58 degrés un quart de latitude, et 71 degrés de longitude, à environ 48 lieues dans le Sud quart Sud-Ouest du Cap de *Horn*.

Suivant le rapport du chirurgien *Roblet* qui nous fournit la description de cet oiseau, dans laquelle j'ai fondu celle qu'en a faite pareillement le capitaine *Chanal*, on rencontre de ces oiseaux blancs à d'assez grandes distances de toutes terres, comme à 50, 60 et 70 lieues, soit que le vent quelquefois les jette au large, soit qu'ils soient voyageurs ; mais rarement en voit-on plus de deux à-la-fois. Leur vol s'exécute par un battement précipité de leurs ailes qui sont d'une largeur égale sur toute leur longueur, caractère qui les distingue déjà des autres oiseaux aquatiques. Un de ceux que

---

[1] *Voyage autour du Monde*, pag. 117 de l'édition *in*-4.°

[2] Environ 88 lieues communes.

1791. Avril. 1 à 20.

l'on prit du bord du *Solide*, avoit les pattes salies d'une terre rougeâtre. Il paroît que cette espèce aime à être posée : après s'être plus à voltiger quelque temps autour du navire, ils se posoient sur les vergues ; et si la crainte ou la fatigue les pressoit trop, on les voyoit se poser sur l'eau ; mais on n'en a vu aucun se jouer à sa surface.

Cet oiseau est de la grosseur du pigeon de la plus grosse espèce ; comme lui, il a le cou et le corps courts et ramassés. Son plumage est blanc en totalité et très-beau ; et dans une douzaine d'individus qu'on a vus, on n'a pas aperçu une seule tache ; mais l'intérieur des plumes, à la racine, est fourni d'un duvet noirâtre. Sa longueur totale, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de quatorze pouces : son envergure est de deux pieds quatre pouces ; et sur cette dimension, le diamètre du corps, d'une aile à l'autre, occupe quatre pouces. On voit à l'extrémité de la première articulation de chaque aile, une petite excroissance calleuse, de la forme d'une verrue ; et cette excroissance est commune à tous les individus de l'espèce. Sa queue est courte et bien fournie. Son bec a la forme de celui des gallinacées ; mais il est plus gros, est long d'un pouce, se termine en pointe, et a six lignes de diamètre à sa base : la partie antérieure ressemble assez à celle du bec de l'oiseau que nous nommons *Gros bec*.

Les deux mandibules se touchent exactement dans toute leur longueur ; seulement la supérieure dépasse l'inférieure par un petit crochet d'environ une demi-ligne, semblable à celui d'une poule : dans le milieu, sont les narines recouvertes par une espèce d'écaille qui sort de la racine du bec ; et cette racine est entourée de petits mamelons, du centre de chacun desquels on voit poindre une petite plume. Les ouïes sont placées au-dessous de l'angle postérieur des yeux, à la distance de six lignes. L'iris paroît noir, et la cornée grisâtre. Au-dessous des yeux est une membrane grisâtre, dégarnie de plumes, comme dans nos poules communes. La langue, un peu moins longue que le bec, en occupe toute la largeur : le palais est parsemé de papilles nerveuses qui doivent rendre à cet oiseau le sens du goût plus délicat qu'aux autres. Le fond de son bec, vis-à-vis du larinx, est garni d'un autre rang de papilles plus grandes que les premières, et dont les deux du milieu se portent en avant sous la forme de deux petits crochets. Ses pattes, d'un gris foncé, sont, à proportion, plus grosses et plus longues que celles des oiseaux de mer, sans cependant l'être assez pour ressembler à celles des oiseaux de rivage. Son pied ressembleroit à celui de la poule, si les doigts n'étoient proportionnément plus gros : ils sont au nombre de trois, placés antérieurement, et détachés les uns

1791. Avril. 1 à 20.

des autres, sans aucune membrane intermédiaire : l'ongle qui termine chaque doigt est noir et très-dur.

A l'ouverture du corps, on a trouvé l'estomac vide ; et le gésier, assez épais, et tapissé intérieurement d'une membrane dentelée, étoit rempli de petits graviers, et de petits fragmens de coquilles d'œuf.

Le chirurgien *Roblet* et le capitaine *Chanal* s'accordent à dire que cet oiseau n'a aucun goût de poisson ni de marécage, et que c'est un bon manger ; sa chair ressemble à celle du pigeon et en a le goût ; et quelques-uns des Officiers qui en goûtèrent, la comparoient à celle du pluvier.

On est embarrassé pour classer cet oiseau : les pattes qu'on a trouvées salies d'une terre rougeâtre, la forme et la qualité du bec, et la manière de voler, semblent indiquer un oiseau de terre ; la forme du gésier, ainsi que les petits graviers et les fragmens de coquilles d'œuf qui s'y sont trouvés, annoncent même un oiseau granivore ; tandis que le duvet qui couvre son corp , au-dessous de la plume, est un caractère qui appartient à l'oiseau de mer. Son bec, qui est, à quelque légère différence près celui de la poule, n'est pas le bec d'un oiseau de proie, et ne semble pas destiné à happer ni à dépecer le poisson ; il trouveroit donc difficilement sa nourriture sur la mer ; et cependant on

le rencontre à d'assez grandes distances de toutes terres. Si, comme plusieurs caractères l'indiquent, il est oiseau de terre ; il faut que ses ailes ayent une grande force, et que son vol soit bien rapide, puisque, dans l'intervalle de ses repas, il peut se porter à un si grand éloignement de la terre qui le nourrit, et y retourner pour chercher sa nourriture. 1791. Avril. 1 à 20.

On voit que cet oiseau présente une espèce de problème que nos Navigateurs n'ont pas cherché à résoudre : mais ne connoissant aucun Voyageur qui ait observé cet oiseau, et qui l'ait désigné sous un autre nom que celui d'*Oiseau blanc*, ils ont usé du droit d'en imposer un aux Espèces inconnues, et l'ont nommé *Pigeon blanc antarctique* : c'est aux Ornithologistes à décider si ce nom doit lui être conservé.

JUSQU'À PRÉSENT la navigation du *Solide* n'avoit présenté aucun événement de mer qui parût mériter qu'il en fût fait une mention particulière ; mais parvenu, le 20 Avril, comme je l'ai dit, à la hauteur de 51 degrés deux tiers de latitude Sud, et à environ 210 lieues dans l'Ouest de la bouche occidentale du *Détroit de Magellan*, on fut accueilli d'une violente tempête qui tourmenta le Vaisseau durant vingt-quatre heures : et il est à remarquer que cette tempête est la seule qu'il eût essuyée depuis le départ d'*Europe*. J'observe 20.

1791. Avril. 20. que, cependant, il avoit doublé, dans une saison qui n'est pas la plus favorable, ce terrible cap de *Horn* dont, au milieu de notre siècle encore, le nom seul inspiroit de l'effroi. Cette opinion, déjà accréditée, avoit acquis une grande force par le récit des difficultés que le commodore *Anson* éprouva dans ces parages, et des coups de vent successifs qui contrarièrent sa navigation, dispersèrent une partie de son escadre, et occasionnèrent la perte d'un des vaisseaux qui la composoient. Il avoit passé le *Détroit de le Maire* le 7 de Mars; c'est aux approches de l'équinoxe d'automne de l'hémisphère austral, qu'il dut se trouver dans le Sud du cap de *Horn;* et l'on sait que, dans tous les parages en général, et particulièrement dans le voisinage des côtes, le temps des équinoxes est orageux : il est assez rare que les époques où le soleil parcourt l'Équateur, ne soient pas marquées par quelques coups de vent. L'expérience des navigations plus récentes a prouvé qu'en combinant sa route de manière à se présenter dans les Mers australes pendant la saison favorable, pendant l'été de l'hémisphère du Sud, on n'éprouve pas plus de difficulté à doubler le cap de *Horn*, qu'à doubler tout autre promontoire : aussi, cette certitude acquise a-t-elle fait abandonner, depuis quelques années, la route du *Détroit de Magellan*, où la fréquence obligée des

mouillages et des appareillages consume, en pure perte, les forces d'un Équipage; produit le germe des maladies qui, avec le temps, se développent; occasionne souvent la perte des ancres; endommage nécessairement les câbles : et plus d'une fois, dans le cours d'un long voyage, on eut lieu de regretter d'avoir si peu ménagé dans le début, des apparaux qu'on ne peut remplacer, et auxquels, dans plusieurs circonstances, est attaché le salut du Vaisseau et des hommes. L'assurance de trouver dans le Détroit, de l'eau et du bois, a dû contribuer aussi à faire préférer, dans les premiers temps, la route de *Magellan* à celle de *le Maire* et *Schouten* : mais, depuis que les recherches du capitaine *Cook* l'ont conduit à découvrir sur la côte méridionale de la *Terre de Feu*, cette grande Baie, nommée par lui *Christmas-Sound* (la Baie de Noël), qui offre sur son contour plusieurs bons mouillages, de l'eau, du bois, et des plantes salutaires; depuis qu'on est assuré, d'après l'inspection de cette côte, et les observations du même Navigateur, que de nouvelles recherches y feroient découvrir d'autres ports également propres à recevoir les vaisseaux et à les approvisionner; il n'est plus de motif qui puisse décider à s'engager dans le long et tortueux labyrinthe du *Détroit de Magellan*.

1791. Avril. 20.

La tempête que le *Solide* venoit d'essuyer,

1791. Avril. 20. avoit dispersé pour quelques jours, mais n'avoit pas fait fuir son escorte aérienne, ce cortége d'oiseaux divers qui ne l'abandonnoient pas, et qui, sans doute, s'étoient relayés souvent, depuis le temps qu'il avoit commencé d'en être environné.

21. Le 21, dans la matinée, le capitaine *Marchand* parvint à tuer, à coups de fusil, deux Albatros: l'yole fut les ramasser sur l'eau; et le chirurgien *Roblet* s'en empara pour les soumettre à l'observation et au scalpel.

L'Albatros, le plus gros des oiseaux palmipèdes, est souvent mentionné dans les journaux des Navigateurs, parce qu'il appartient à plusieurs Mers. Il est plus généralement connu des Marins sous le nom de *Mouton du Cap.* On peut présumer que ce nom lui a été donné, parce qu'étant très-commun dans l'*Océan atlantique méridional* que les Européens ont d'abord fréquenté, le cap de *Bonne-Espérance* étant le point le plus remarquable de cette Mer, et ses moutons étant renommés pour leur grosseur, les matelots auront imaginé d'appliquer le nom de *Mouton du Cap* à l'oiseau le plus gros de cet Océan, reconnoissable de loin à sa massive corpulence. Si l'on se contente de cette étymologie, il faut du moins convenir que la ressemblance des deux animaux n'est pas frappante.

Le chirurgien *Roblet* nous fournit la description

suivante des deux Albatros qui furent pris à bord 1791.
du *Solide* : les Naturalistes pourront la comparer Avril.
à celles que divers auteurs en ont données. 21.

« Des deux Albatros qu'on avoit pris, l'un avoit neuf pieds, et l'autre neuf pieds quatre pouces d'envergure : leur longueur, de l'extrémité du bec à celle de la queue, étoit de trois pieds. Les ailes, divisées comme celles des autres oiseaux, sont plus fourrées et plus garnies de plumes ; elles ont, à la suite de six pennes qui en forment le bout, soixante-douze autres plumes plus petites, disposées sur trois rangs, qui vont rejoindre le corps, et sont recouvertes, à leur origine, par de très-petites plumes blanches. Les autres grandes plumes sont blanches aussi sur environ un tiers de leur longueur, et le surplus en est noir. Les pattes ont la forme de celles de l'oie ; elles n'ont que trois doigts unis entre eux par une membrane brune ; l'externe a quatre articulations ; celui du milieu, trois ; et le dernier ou l'interne, deux. La tête a huit pouces et demi de longueur, et le bec, à lui seul, en occupe cinq. Dans un des individus, ces mêmes parties étoient légèrement teintes de rose-pâle. Dans l'un, dont le plumage étoit plus bigarré que celui de l'autre, les mandibules étoient d'un beau blanc d'ivoire, jusqu'à un pouce et demi de leur extrémité ; et le surplus avoit l'apparence d'une corne blanche. La mandibule supérieure est échancrée de chaque

1791. Avril. 21. côté, à environ un pouce et demi de sa racine; et la pièce qui en paroît détachée de six lignes, offre un *volvulus* à droite et à gauche, et forme les narines : cette mandibule est déprimée dans son milieu, d'une manière très-sensible, et se relève à son extrémité où vient s'implanter la substance de corne formant le crochet, qui dépasse de trois lignes la mandibule inférieure. Les deux pièces latérales de la mandibule supérieure portent à leur bord supérieur une espèce de moulure longitudinale; et à la partie postérieure du rebord inférieur, on voit une rainure très-profonde, destinée à recouvrir une égale étendue de la mandibule inférieure qui est composée de trois pièces de la même nature que celles de la supérieure, avec cette différence, que l'inférieure se termine en une pointe mousse, formée d'une substance de corne ou d'ongle, de la même nature que celle qui forme le crochet de la mandibule supérieure. La langue, d'un pouce de long, avoit plus de huit lignes de largeur.

» Le plus gros des deux Albatros, qui avoit aussi le plumage le plus rembruni, pesoit dix-sept ou dix-huit livres : l'autre, qui étoit une femelle, pesoit un peu moins; elle avoit le corps, dessus et dessous, d'un beau blanc; les ailes noires dessus, et blanches dessous; mais son duvet étoit beaucoup moins fourni que celui du mâle, ce qu'on

peut attribuer à la mue ou à l'incubation. L'un et 1791.
l'autre étoient couverts d'insectes de l'espèce des Avril.
poux de poule, mais d'une forme plus alongée[1] ». 21.

LA DESCRIPTION des oiseaux qui attirent à la mer l'attention du Navigateur, nous a fait perdre de vue, pour quelques momens, la navigation du *Solide* qui venoit d'essuyer une violente tempête. A midi du 21, le vent avoit considérablement perdu de sa force ; mais le Vaisseau restoit tourmenté par les roulis les plus violens, contre lesquels les hommes les plus amarinés avoient de la peine à se défendre : le Volontaire *Amédée Chanal*, frère du Capitaine, fut renversé, et, dans un de ces grands roulis, frappa de la tête sur le pont, d'une manière si rude, qu'on le releva sans connoissance ; mais une saignée faite à propos empêcha que cet accident n'eût aucune suite fâcheuse. On s'occupa, sans perte de temps, de réparer les avaries que le coup de vent avoit occasionnées dans le corps et dans les agrès du Vaisseau ; et aussitôt que le vent permit d'appareiller des voiles, on fit usage de toutes celles qu'on put porter sans compromettre la mâture.

On jugea, d'après le résultat des observations

---

[1] *Voyez* à la suite du *Journal de Route*, la description que les Naturalistes ont donnée de l'*Albatros*.

1791. Avril. 24. 25. de longitude faites le 24 et le 25, et d'après les observations journalières de latitude, que, dans l'intervalle du 19 au 25, l'action des Courans avoit été presque insensible, parce qu'on ne trouva que de très-petites différences entre les progrès vers le Nord et vers l'Ouest conclus des observations, et ceux que le calcul des routes avoit indiqués. Le Vaisseau avoit navigué entre les parallèles de 52 degrés et demi et 46 degrés, et dans l'espace compris entre 93 et 96 degrés de longitude Occidentale [1].

L'intention du capitaine *Marchand* avoit été dans le principe, de se rendre, directement et sans aucune relâche, des îles du *Cap-Verd* à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique ;* et la santé de l'Équipage, qui égaloit sa bonne volonté, et que les fatigues éprouvées pendant la navigation autour des Terres australes de l'*Amérique* et du cap de *Horn* n'avoient point altérée, pouvoit rendre possible l'exécution du projet qu'on avoit formé, de faire, tout d'une traite et sans reconnoître aucune terre, une traversée d'environ quatre mille lieues. Ce projet peut se présenter sous un aspect séduisant, parce qu'il offre le mérite d'avoir vaincu une difficulté, et qu'on aime à parler d'une difficulté qu'on a su vaincre ; mais je conviens cependant

[1] *Voyez* la Note XXII.

qu'il me paroît n'avoir d'autre avantage, d'autre mérite, que celui de procurer une économie très-modique dans la dépense de l'Expédition : encore faut-il calculer que, si des fatigues trop prolongées, amenant à leur suite des maladies presque inévitables, forcent, dans un temps plus éloigné, à de longues relâches, pour donner aux hommes le temps de réparer leurs forces épuisées, l'économie qu'on avoit eue en vue se trouvera plus qu'absorbée par le surcroît de dépense qu'occasionnera la longueur des séjours forcés : et l'on peut dire que, sous ce rapport, l'intérêt bien entendu des Armateurs est d'accord avec ce que l'humanité commande. Je suis cependant bien éloigné d'approuver que, sans nécessité, l'on multiplie les relâches; mais celles qui ont pour objet de renouveler la provision d'eau, et de se soustraire à la dure obligation d'en refuser à l'homme altéré par la chaleur et le travail, sont des relâches commandées, et plus encore quand on les peut faire sans perdre un temps trop précieux, et sans se détourner de sa route. On ne doit proscrire que ces relâches oiseuses que la curiosité ou la paresse sollicite, et qui ne peuvent plus être justifiées, au temps où nous sommes, par la crainte qu'une longue traversée ne développe le germe de scorbut qu'on suppose toujours devoir exister dans quelques-uns des individus qui composent

1791. Avril. 25.

1791. Avril. 25. un Équipage : les préservatifs dont l'usage est connu, et dont on doit desirer de voir généraliser l'emploi dans les voyages de long cours, peuvent offrir aujourd'hui une sûreté suffisante pour n'avoir point à se livrer à une pareille inquiétude. Mais tout a ses bornes, au-delà desquelles l'usage d'une bonne chose peut devenir un abus : et il ne faudroit pas se persuader que, parce qu'on s'est approvisionné d'anti-scorbutiques, on pût prolonger les traversées par-delà le terme où la disette d'eau et une trop longue privation d'alimens frais, et de l'air de terre, l'emporteroient sur l'effet des spécifiques employés pour prévenir les maladies qui appartiennent au régime de mer.

Un accident qu'on n'avoit pas prévu, fit abandonner au capitaine du *Solide* toute idée d'une traversée sans relâche : on s'aperçut, vers le Mai. milieu de Mai, que l'eau en approvisionnement commençoit à se corrompre dans les futailles ; et il devint bientôt indispensable de s'occuper de la remplacer. Le capitaine *Marchand*, reconnoissant la nécessité de relâcher avant de se porter à la côte de l'*Amérique*, se décida pour les îles *las Marquesas de Mendoça*, situées sur le parallèle de 10 degrés Sud, et vers le 141.e méridien à l'Occident de *Paris*. La situation de ces îles convenoit d'autant mieux, que, dans la vue d'éviter les calmes dans lesquels on tombe

souvent

souvent en dirigeant sa route trop à l'Est, il s'étoit proposé de couper la Ligne à 142 degrés de longitude Occidentale. 1791. Mai.

Les Courans dont l'effet, dans l'intervalle du 19 au 25 Avril, avoit été peu sensible sur la route du Vaisseau, recommencèrent à agir avec assez de force depuis ce dernier jour jusqu'au 9 de Mai, et portèrent, dans ces quatorze jours, de trente-une ou trente-deux lieues dans l'Est quelques degrés Nord. On avoit navigué entre 46 et 30 degrés de latitude Sud, et entre 95 degrés 46 minutes et 96 degrés 48 minutes de longitude à l'Occident de *Paris* [1]. 9.

Du 9 au 12, l'effet des Courans se ralentit; mais du 12 au 27, qu'on avoit passé de 28 degrés et demi à 19 degrés et demi de latitude, et de 99 degrés à 116 degrés et demi de longitude, ils recommencèrent à agir avec une nouvelle force, en changeant de direction : dans ces quinze jours, ils portèrent le Vaisseau à 87 lieues et demie dans l'Ouest 17 degrés et demi Sud, par-delà son progrès apparent; et à l'époque du 27, la longitude estimée se trouvoit de près de deux degrés et demi en arrière de celle qui avoit été déterminée par l'observation, quoique, dans les premières périodes de cette traversée, il se fût fait de grandes compensations d'erreurs. 12. 27.

---

[1] *Voyez* Note XXIII.

1791. Mai. 27. On peut remarquer que, du 9 au 27 Mai, où le Vaisseau a traversé les parallèles compris entre 30 degrés et 19 et demi, les Courans ont porté dans l'Ouest, déclinant plus ou moins vers le Sud, avec une vîtesse de 4 à 18 milles par vingt-quatre heures; et l'on se rappellera qu'entre les mêmes parallèles, dans l'*Océan atlantique méridional*, le Vaisseau avoit éprouvé un effet égal de la part des Courans, et sur une direction semblable.

Dès le 24, le capitaine *Marchand* avoit fait route pour les îles de *Mendoça*. On sait que ces îles furent découvertes en 1595 par *Mendaña;* et qu'en 1774, le capitaine *Cook* les visita et détermina leur position géographique, jusqu'alors très-incertaine. D'après les observations faites le jour et la veille, le *Solide* partoit pour s'y rendre, de 21 degrés 54 minutes de latitude Sud, et de 113 degrés 41 minutes de longitude Occidentale.

Du point où il se trouvoit le 24 de Mai, jusqu'à l'attérage sur les îles de *Mendoça*, la traversée ne présente aucun événement qui sorte du cours ordinaire de la navigation; et le Lecteur marin, qui suivra la marche du Vaisseau jour par jour, tant dans le *Journal de Route* que dans les *Notes* sur les erreurs de l'Estime et l'effet des Courans, y trouvera tout ce qui peut mériter son intérêt et son attention. Je dirai seulement ici que,

le 19 Avril, quelques jours avant l'époque où le capitaine *Marchand* prit sa route pour les îles, on avoit aperçu une volée nombreuse de Goilettes, espèce d'oiseau qui n'a coutume de se montrer en troupe qu'aux approches de la terre. Leur vol se dirigeoit vers le Sud-Ouest et Ouest-Sud-Ouest; et l'on pouvoit présumer que quelque terre existe dans cette partie : le Vaisseau étoit alors parvenu à 40 degrés de latitude Sud, et à 100 degrés et demi à l'Occident du méridien de *Paris*. Quelques Cartes hydrographiques indiquent, vers 38 degrés de latitude, et 108 degrés de longitude, un groupe d'îles qu'on dit avoir été découvert en 1773 ou 1774 par les Espagnols; mais la Carte générale du troisième Voyage du capitaine *Cook*, dressée par le lieutenant *Roberts*, ainsi que les grandes Cartes que le géographe anglais *Arrowsmith* a publiées en 1790 et 1794, placent ces mêmes îles, j'ignore sur quelle autorité, à 32 degrés de latitude, et 131 degrés de longitude Occidentale de *Paris*. 1791. Mai. 27.

Plusieurs fois, durant la traversée, on avoit aperçu de ces poissons connus sous le nom de *Poisson-volans*, qui se rencontrent dans toutes les mers, et appartiennent, en général, aux trois genres de l'Exocet, du Trigle et du Gastré; tels que le Muge-volant, le Pirabe, dit le Volant, le Milan de mer, et plus particulièrement le Pirapède. Juin. 10.

1791. Juin. 10. On sait que ces poissons, ayant les nageoires pectorales plus assorties, par leur force et par leur étendue, au mécanisme qu'exige le vol, que ne le sont celles des autres poissons, ils peuvent s'élever au-dessus de l'eau, et s'élancer dans l'air où ils se soutiennent quelques instans[1]. La couleur et la grandeur des Poisson-volans varient suivant l'Espèce[2]: le Pirapède, qui est le Poisson-volant par excellence, est souvent de la taille du maquereau. Leurs ailes ne sont autre chose que des nageoires dont les rayons, en s'écartant les uns des autres, restent unis par une membrane déliée, transparente et glutineuse, dont la couleur et les taches sont diversifiées comme les Espèces : suivant la manière dont elles sont frappées des rayons du soleil, elles paroissent argentées, dans les momens où le poisson en fait usage pour voler : dans l'eau, elles font l'office de nageoires; et, à en juger par la grande surface et la longueur des rames, comparées à la petitesse du bâtiment, le Poisson-volant doit fendre l'eau avec une grande vîtesse. L'opinion des Navigateurs est que la faculté de voler ou de se détacher pour quelques momens

---

[1] *Voyez* le *Dict. d'Hist. naturelle* de *Valmont-Bomare*, au mot POISSON-VOLANT.

[2] *Voyez* à la suite du *Journal de Route*, la description des diverses espèces de Poisson-volant.

de la surface de l'eau, est le moyen que la nature lui a ménagé, de se soustraire à la poursuite des gros poissons qui menacent sans cesse de le dévorer. Mais il n'échappe à un genre de mort, que pour voler à un autre, si, comme il arrive quelquefois, son vol le jette dans un vaisseau; car les Marins, qui savent que ce poisson est un manger délicat, quoique assez indigeste, sont habiles à le saisir; et il a l'honneur seulement d'être mangé et savouré par le roi des animaux, au lieu d'être avalé gloutonnement par quelqu'un des tyrans de la mer. Ce ne sont pas les seuls dangers auxquels la vie des Poisson-volans soit exposée; les oiseaux des grandes Espèces les poursuivent et les attaquent quand ils se présentent à la surface de l'eau: aucun élément ne leur offre un refuge contre la multitude de leurs ennemis qui peuplent l'air, la terre et les mers. 1791. Juin. 10.

Les Poisson-volans *à deux ailes* sont, comme je l'ai dit, très-communs, et ne semblent appartenir à aucune Mer en particulier; mais le 10 de Juin, vers 9 degrés et demi de latitude Sud, et 135 degrés de longitude Occidentale, on aperçut, du *Solide*, un poisson de ce genre qui parut plus gros que ceux qu'on rencontre dans les autres parages, et diffère essentiellement des premiers, en ce qu'il a *quatre ailes* au lieu de deux; et ces ailes sont fortement nuancées de rouge.

1791. Juin. 10. *Bougainville* avoit vu des poissons de cette même espèce, vers 15 degrés et demi de latitude Sud, et 148 degrés et demi de longitude Orientale, dans l'intervalle des *Battures* qu'il découvrit sur ce parallèle, à environ cent lieues dans le Sud de sa Terre de *la Louisiade* : ceux qu'il aperçut étoient noirs, paroissoient avoir quatre ailes rouges; et leur grosseur étoit au-dessus de la grosseur ordinaire des poissons à deux ailes [1]. Je ne me rappelle pas que d'autres Voyageurs aient rapporté qu'ils eussent rencontré des Poisson-volans à quatre ailes.

L'action des Courans fut peu sensible dans l'intervalle du 27 Mai au 8 Juin; mais du 8 au 10 de ce dernier mois, dans le voisinage du dixième parallèle, et entre 131 et 136 degrés de longitude, le Vaisseau fut emporté hors de sa route apparente, de près de 18 lieues dans l'Ouest 7 degrés et demi Sud [2] : et, en se maintenant toujours sur le même parallèle, entre 136 et 140 degrés et demi de longitude, il fut emporté, du 10 au 12, d'environ 23 lieues dans l'Ouest 18 degrés et demi Sud [3].

Depuis quelques jours, des nuées de Goilettes,

---

[1] *Voyage autour du Monde*, pag. 256 de l'édition *in*-4.°

[2] *Voyez* Note XXVIII.

[3] *Voyez* Note XXIX.

d'Hirondelles de mer, et d'autres oiseaux de l'espèce de ceux dont la présence annonce le voisinage des terres, voltigeoient en troupes à la vue du *Solide;* et les dernières observations de longitude indiquoient que la journée du 12 ne se passeroit pas sans que l'on eût connoissance des îles *las Marquesas de Mendoça :* en effet, on en eut la vue à 10 heures et demie du matin. 1791. Juin. 12.

La première île que l'on découvrit fut celle de *la Madalena* [1], la plus méridionale du Groupe. A midi, elle fut relevée au Sud-Ouest; et celle de *San-Pedro*, située au Nord de la première, restoit directement à l'Ouest, à 14 lieues de distance estimée à vue.

La latitude du Vaisseau, qui fut, au même instant, conclue de la hauteur méridienne du soleil, étoit de 9 degrés 59 minutes; et c'est exactement celle que les observations faites dans le second Voyage du capitaine *Cook* ont donnée à l'île *San-Pedro* [2]; sur le parallèle de laquelle le *Solide* se trouvoit placé.

Il sera sans doute utile pour l'encouragement des Navigateurs, de rapporter sommairement ici (et l'on en trouvera les preuves dans les *Notes*)

---

[1] *Voyez* la Carte des îles de *Mendoça*, pl. IV, n.° 1.

[2] Voyez *The original astronomical Observations made in a Voyage towards the South Pole*, &c. *By* W. Wales, page 323.

1791. Juin. 12. avec quelle précision le capitaine *Marchand*, d'après ses observations et celles du capitaine *Chanal*, a attéri sur les îles de *Mendoça*, après une traversée de 73 jours, depuis la vue du cap *San-Juan* de la *Terre des États*, sans prendre connoissance d'aucune autre terre, et seulement en tirant de l'emploi constant des observations astronomiques, toute la sûreté de sa navigation, au milieu d'une Mer où les Courans agissent dans des directions et avec des effets qui déconcertent et rendent inutiles tous les moyens, tous les calculs, toutes les méthodes ordinaires du Pilotage.

Les dernières observations pour déterminer la longitude du Vaisseau avoient été faites le 10 Juin à quatre heures trois quarts de l'après-midi : leur résultat, comparé avec celui d'autres observations faites les jours précédens, et avec le résultat de l'Estime des routes, avoit fait connoître que, dans les parages où le Vaisseau avoit navigué, et à l'époque où il s'y étoit trouvé, les Courans portoient dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime, d'environ 26 minutes, ou vingt-cinq milles deux tiers par vingt-quatre heures. En tenant compte de cet excédant de la vîtesse réelle du navire sur sa vîtesse apparente, on trouva que, le 12, à midi, lorsqu'on relevoit l'île *San-Pedro* à l'Ouest, à quatorze lieues de distance, la longitude du Vaisseau étoit de 140 degrés 15 minutes à

l'Occident de *Paris*. Mais, suivant les observations faites dans le second Voyage du capitaine *Cook*[1], la longitude du Vaisseau, rapportée à celle de *San-Pedro,* devoit être de 140 degrés 29 minutes un quart : l'erreur n'étoit donc que de 14 minutes un quart ; c'est-à-dire, que la vraie position du Vaisseau à l'égard de l'île, n'étoit en avant de celle qu'on lui supposoit, que de quatre lieues un tiers : et les îles sur lesquelles on attérissoit s'aperçoivent de dix-huit ou vingt lieues. Il est même probable que si, à une époque encore plus rapprochée que le 10, du jour de l'attérage, le temps se fût prêté aux observations, l'erreur eût été moindre, ou du moins eût pu l'être ; car on a été obligé de supposer que, dans l'intervalle du 10 au 12, la vîtesse et l'effet des Courans avoient été les mêmes que dans les jours qui avoient précédé les observations du 10 ; et il est prouvé, par l'erreur reconnue à l'attérage, que cette vîtesse et cet effet avoient été plus grands que les précédens, dans le rapport de $34 \frac{1}{10}$ à $26 \frac{1}{3}$ [2]. 1791. Juin. 12.

Pour faire connoître à présent quelle eût été l'erreur en longitude, si l'ignorance eût condamné le capitaine *Marchand* à n'employer, pour se diriger,

[1] *Voyez* la Note précédente.

[2] *Voyez* à la suite des *Notes*, *le Tableau de l'effet des Courans*, *&c.* du 8 au 10 et du 10 au 12 Juin 1791.

1791. Juin. 12. que les méthodes vulgaires et le tâtonnement du Pilotage, il suffira de rapporter ici en masse les différences des résultats du calcul des routes, comparés, dans le cours de la traversée, avec ceux qui étoient conclus de l'observation. La somme des erreurs partielles de l'Estime vers l'Est, ou *en arrière*, a été de 8 degrés 51 minutes ; celle des erreurs partielles vers l'Ouest, ou *en avant*, a été de 4 degrés 13 minutes : ainsi la somme des erreurs dans l'un ou dans l'autre sens, après une navigation qui n'a employé que soixante-treize jours, excède la somme de 13 degrés. Il est vrai que l'erreur relative, dont l'Estime se trouvoit affectée à l'époque de l'attérage, n'étoit que de 4 degrés 38 minutes, c'est-à-dire, de 276 milles ou 92 lieues, *en arrière* de la vraie position du Vaisseau ; mais c'est par l'effet des compensations qui ont eu lieu dans les premiers temps de la traversée [1] : et qui peut garantir au Navigateur qu'il se fera toujours des compensations ! Une erreur *en arrière* est toujours dangereuse, parce que, dans la sécurité que doit inspirer le grand éloignement où l'on suppose la terre, on navigue sans précaution, sans se tenir en garde contre une rencontre qu'on croit n'avoir pas à redouter. A ce premier danger, commun à tous les parages, s'en joint un second, particulier

---

[1] *Voyez* Note XXIX.

à la région des vents alizés, lequel, à la vérité, ne compromet pas la sûreté du Vaisseau, mais peut occasionner un retard très-préjudiciable au succès d'une expédition ; c'est celui de se trouver, quand on vient de l'Est, sous le vent des îles auxquelles on a le projet d'aborder, et de se voir forcé, si l'on veut les regagner, de consumer à réparer sa faute, un temps qui eût pu être plus utilement employé. 1791. Juin. 12.

LE CAPITAINE MARCHAND, assuré de sa position par la vue des terres, se dirigea sur l'île *San-Pedro* qui, comme il a été dit, lui restoit directement à l'Ouest : bientôt il aperçut la *Dominica* et *Santa-Christina ;* et, dans l'après-midi, il découvrit, à 12 lieues, dans le Nord-Ouest quart Nord, l'île *Hood,* la plus septentrionale du Groupe.

En doublant l'île de *San-Pedro* par sa partie du Sud, à 2 lieues de distance, la sonde annonça tout-à-coup 12 brasses d'eau, fond de roche : jusqu'à ce moment, on n'avoit point trouvé le fond avec une ligne de 30 brasses. On manœuvra sur-le-champ pour s'éloigner de la terre, en prenant la bordée du Sud ; et sur cette route, les sondes furent inégales, de 10 à 18 brasses, même qualité de fond. A 11 heures 3 quarts du soir, on étoit éloigné de 3 lieues 2 tiers de l'île de *San-Pedro,* lorsque la sonde donna 20 brasses : le fond,

1791. Juin. toujours de roche, augmenta graduellement jusqu'à 26 brasses; et à minuit un quart, la ligne de 30
12. brasses ne donna point de fond. On reprit alors la
13. route de l'Ouest; et à deux heures après minuit, on ne trouva pas fond à 60 brasses. Le capitaine *Cook*, qui venoit du Nord-Est quand il rencontra les îles de *Mendoça*, ayant passé dans le Nord de l'île *San-Pedro*, et embouqué le canal qui sépare la *Dominica* de *Santa-Christina*, ne put pas avoir connoissance du Banc de roche sur lequel le *Solide* a passé; et les Relations du Voyage de *Mendaña* n'indiquent point que celui-ci l'ait connu. Le capitaine *Chanal* pense que ce Banc commence à l'île *San-Pedro* même, qu'il s'étend dans le Sud-Sud-Est, et peut-être se prolonge, sur un brassiage variable, jusqu'à l'île de *la Madalena*.

L'intention du capitaine *Marchand* étoit de relâcher dans la Baie de *la Madre de Dios* de *Mendaña*, où le capitaine *Cook* mouilla en 1774, lorsqu'il fit la seconde découverte des *Mendoça*, et qui présente un meilleur ancrage et plus d'abri que deux autres Baies situées, comme la première, sur la côte occidentale de *Santa-Christina*, mais un peu plus au Sud.

Le 13 au matin, le capitaine *Chanal* fut détaché dans un canot pour examiner la côte de près, et reconnoître l'entrée de *Madre de Dios*: il ne tarda pas à la découvrir, et en fit le signal au Vaisseau.

Pendant qu'il étoit occupé à la sonder, plusieurs Naturels, détachés de l'Anse du Nord, les uns en pirogues, les autres à la nage, témoignoient par leurs chants d'alégresse, le plaisir que leur causoit la venue des Étrangers. On remarqua une grande pirogue double, montée de 18 à 20 hommes, parmi lesquels deux ou trois personnages, qui paroissoient plus importans que les autres, quoique aucun ornement ne les distinguât, soufflоient dans une conque [1], tandis que le reste de la troupe chantoit et battoit la mesure, soit en claquant des mains, soit en frappant de la paume de la droite sur le coude du bras gauche croisé sur la poitrine. Ils firent bientôt entendre qu'ils savoient quel besoin amenoit les Étrangers dans leur Baie; ils montroient, d'un côté, le ruisseau qui débouche dans l'Anse du Nord, et de l'autre, la source qui sort du rocher situé entre les deux anses: quelques-uns même apportoient de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et de jeunes filles, groupées sur le rivage, embellissoient la scène; et les hommes qui entouroient le canot apprirent à nos Marins, par des signes qui n'étoient point équivoques, qu'elles étoient à leur service; tandis 1791. Juin. 13.

[1] Cette conque ressemble assez au *Lambis* qui, suivant le P. *Labat*, est une espèce de limaçon des mers de l'*Amérique*, lequel se vend très-cher dans le pays, parce qu'il sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages.

1791. Juin. 13. qu'elles-mêmes, par des regards expressifs et des gestes attrayans, ce langage de tous les pays, confirmoient avec empressement l'offre que les hommes faisoient de leurs personnes.

Le capitaine *Chanal* distribua à ceux des Naturels qui suivoient son canot, quelques-uns de ces grains de verre colorés dont les Insulaires sont si curieux pour se former des parures; et ceux-ci, en retour, lui offrirent des noix de Coco, du fruit de l'Arbre à pain, et du poisson, qui leur furent payés avec des clous. Les échanges se firent loyalement; et pour cette fois, sans conséquence pour la suite, les Naturels ne tentèrent pas de dérober ce qui ne leur étoit pas offert. Ils avoient espéré que l'Équipage du canot mettroit pied à terre; et quand ils virent leur attente trompée, ils en témoignèrent du mécontentement : mais aussitôt qu'on leur eut fait entendre qu'on alloit amener dans la Baie le Vaisseau même, l'explosion de leur joie, qui se manifesta de nouveau, fut une assurance qu'on pouvoit compter sur leurs dispositions pacifiques et amicales.

Le *Solide* n'étoit pas encore parvenu dans la Baie, qu'une flottille de pirogues, chargées de Naturels des deux sexes, les unes parties de *Madre de Dios*, d'autres des Baies plus méridionales, quelques-unes même venues de l'île de la *Dominica*, d'où le Vaisseau avoit été aperçu, se porta en

toute hâte à sa rencontre. Un de leurs vieillards, après avoir prononcé une harangue qui, comme on peut s'en douter, ne fut comprise par personne, attacha aux haubans du grand mât un morceau d'étoffe blanche; c'étoit le rameau d'olivier : tous à l'envi crièrent *Tayo! Tayo!* (ami, ami); et l'Équipage du *Solide* répétoit en chorus *Tayo! Tayo!* Le capitaine *Marchand* fit distribuer aux Insulaires des bagatelles d'*Europe*, parmi lesquelles les miroirs parurent particulièrement fixer leur attention, et exciter leur étonnement, comme s'ils n'en eussent jamais vu; il est cependant probable qu'ils en avoient reçu du capitaine *Cook*, et peut être plus anciennement de *Mendaña*: et si, comme on peut le croire, le temps avoit effacé le souvenir de la visite des Espagnols, celle des Anglais étoit trop récente pour qu'il n'en fût resté aucune trace dans leur mémoire. Leur foule s'accrut bientôt à un tel point, qu'il n'étoit plus possible de manœuvrer sur le Vaisseau : on les engagea à rentrer dans leurs pirogues; ils y consentirent de bonne grâce; et le soleil ne fut pas plutôt descendu sous l'horizon, qu'ils se mirent en route pour regagner respectivement leur île, suivant la coutume commune à tous les Insulaires du *Grand-Océan*, que la vue même d'un objet aussi extraordinaire pour eux qu'un Vaisseau d'Europe ne peut engager à rester pendant la nuit éloignés de leurs foyers.

1791. Juin. 13.

1791. Juin. 13. Le chirurgien *Roblet* a fait la remarque, pendant le séjour du *Solide* dans la Baie de *la Madre de Dios*, que, dans le nombre des pirogues de diverses îles qui venoient trafiquer avec le Vaisseau, et qui toutes, chaque soir, retournoient à leur île respective, une ou deux dirigeoient toujours leur route vers un point de l'horizon où jusqu'à présent les Navigateurs ne connoissent aucune terre.

La brise fut très-foible pendant la journée du 13, et tellement variable, que le Vaisseau ne put pas attrapper le Mouillage avant la nuit : les Courans portoient un peu dans l'Ouest ; et, pour se soutenir, on louvoya entre *Santa-Christina* et
14. *la Dominica*. Le lendemain matin, 14, avec un vent décidé du Nord-Nord-Est, on força de voiles sur la Baie de *la Madre de Dios ;* et à 8 heures, le *Solide* y laissa tomber l'ancre par 30 brasses d'eau, sur un excellent fond.

A PEINE le Vaisseau s'étoit montré à l'ouverture de la Baie, que déjà plus de cinq cents Naturels, dans des pirogues, l'environnoient de toutes parts : leur nombre, qui croissoit à chaque instant par l'arrivée de ceux qui venoient de *la Dominica*, eût pu alarmer ; mais leurs dispositions ne parurent point hostiles : ils ne vouloient que faire des échanges ; ils apportoient des fruits, et offroient des femmes. On se refusa, pour le moment,

à

à les admettre à bord; on les contint dans leurs pirogues jusqu'à ce qu'on eût établi le Vaisseau sur ses ancres. On étoit cependant occupé de les veiller, pour empêcher qu'ils ne dérobassent tout ce qu'ils pouvoient enlever : il n'est pas possible d'imaginer avec quelle dextérité, en un clin d'œil, et sans autre outil que leurs doigts, ils parvenoient à détacher du Vaisseau des parties de fer ou de cuivre, pour l'extraction desquelles un Européen seroit obligé d'employer un instrument. Mais, comme les vols se multiplioient, le capitaine *Marchand* jugea qu'il étoit prudent de s'opposer de bonne heure à toute entreprise de ce genre ; et, dans la vue d'effrayer et d'intimider les Insulaires, il ordonna qu'on tirât à poudre un coup de canon d'une livre. L'explosion ne parut ni les alarmer, ni même les étonner ; mais croyant seulement qu'on vouloit les écarter du bord, ils commencèrent à devenir insolens, et commirent plusieurs larcins avec plus d'audace que jusqu'alors ils n'en avoient montré. Le boulet d'un canon de quatre qu'on fit siffler sur leurs têtes, et qu'on dirigea contre les rochers de la côte, sembla cependant leur inspirer de l'effroi, et, pour quelques instans, suspendit tous mouvemens de leur part. Mais bientôt, remis de leur épouvante, ils lancèrent des écales de coco, des fruits à pain, des bâtons, dont quelques personnes de l'Équipage furent atteintes :

1791. Juin. 14.

1791. Juin. 14. ils brandissoient leurs lances et en frappoient de la pointe contre le vaisseau, pour défier au combat: quelques-uns tentèrent d'enlever la pompe de plomb appliquée à l'étrave: d'autres portèrent la hardiesse jusqu'à vouloir arracher son fusil à un des hommes qui étoient chargés de la défense des embarcations qu'on avoit mises à la mer. On remarqua que les plus turbulens, les plus animés, étoient ceux qui montoient les pirogues venues de *la Dominica :* les Naturels de *Santa-Christina* ne s'opposoient pas à ces excès, mais ils paroissoient ne pas les partager [1]. Un capitaine moins prudent, moins humain que le capitaine *Marchand,* eût peut-être pensé qu'il étoit de la dignité d'un Européen, pour punir l'audace et venger l'insulte, de faire usage de la supériorité de ses armes : il ne vit que des enfans qui veulent battre des hommes; il se contenta de faire paroître tout l'équipage armé, et ordonna seulement de tirer deux coups de fusil par-dessus la tête des plus audacieux, mais de manière qu'ils pussent entendre le sifflement de la balle, et qu'aucun n'en fût touché. Cet appareil de guerre, ces premiers coups d'une arme dont les Européens leur avoient déjà fait connoître la puissance irrésistible, leur prouvèrent qu'on étoit décidé à les contenir par la force; et cette menace,

---

[1] Observations de *Roblet.*

sans effusion de sang, suffit pour rétablir l'ordre et la bonne harmonie. On eut seulement à se garantir de quelques petits larcins; mais lorsque l'objet dérobé étoit réclamé, le voleur le restituoit sans résistance, souvent même en riant, comme si le vol ne lui eût semblé qu'une espiéglerie. 1791. Juin. 14.

Dès que l'on eut pourvu à la sûreté du Vaisseau, et qu'il fut solidement établi sur ses ancres, on permit aux Insulaires de monter à bord; et les échanges commencèrent. On se procura, par cette voie, une quantité considérable de noix de coco, de bananes, de fruits à pain, et de poisson, ainsi que divers petits meubles et ustensiles, des armes, des étoffes et des ornemens à l'usage des Naturels.

Mais pendant que le commerce de subsistances occupoit le Capitaine et les Officiers, un commerce de contrebande s'introduisoit à bord. Peut-être, pour l'honneur des Navigateurs que l'Europe envoie dans ces contrées éloignées, devroit-on supprimer le récit de certains incidens de leurs voyages, sur lesquels le Sage gémit, et dont il voudroit détourner ses regards : mais l'Histoire s'en saisit; les foiblesses de l'humanité lui appartiennent; elle doit peindre l'Homme avec ses vices et ses vertus : et si elle vouloit ne présenter, de ses penchans et de ses actions, que ce qui mérite l'éloge, elle seroit souvent réduite au silence.

D 2

1791. Juin. 14. * Parmi les Insulaires que les pirogues avoient amenés de *Santa-Christina* et de *la Dominica,* se trouvoit un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles : la plupart se faisoient remarquer par leur jeunesse et leur beauté. Les regards, les gestes, les agaceries répétées, ne laissoient pas douter du motif de leur visite ; et les hommes qui les accompagnoient, s'empressoient, à l'envi, de leur servir d'interprètes, et d'en faire hommage à leurs hôtes. Elles furent admises à bord ; elles furent accueillies par de jeunes Marins des pays méridionaux de la *France,* dont six mois de fatigues n'avoient pu émousser les sens. A la première vue, les négociations s'entamèrent ; et les parties contractantes ne s'opposant, de part ni d'autre, aucun moyen dilatoire ou évasif, elles ne tardèrent pas à se précipiter dans l'entrepont du Vaisseau pour conclure le traité...... Jetons un voile épais sur ce qui s'y passe. Je dirai seulement qu'aux approches de la nuit, on vit reparoître sur le pont les jeunes Mendoçaines, chargées de clous, de petits miroirs, de petits couteaux, de grains de verre coloré, de rubans, de morceaux d'étoffes, et d'autres produits de nos arts, qu'elles avoient échangés contre le seul effet commerçable qu'elles eussent à leur disposition. Souvent, dans la suite, elles ont mis moins de mystère dans leur trafic ; on les a vues, sans autre vêtement que celui de la

nature, grimper au haut du mât par les enfléchures, avec une agilité que les jeunes matelots qui s'empressoient à leur suite, pouvoient à peine égaler: et la hune goudronnée du Vaisseau se vit transformée en un bosquet de Gnide. D'autres fois, lorsque leur nombre trop grand embarrassoit les mouvemens intérieurs du Vaisseau, ou que leur séjour s'y prolongeant trop, on les forçoit à se retirer, elles s'élançoient à la mer par-dessus le plat-bord, et nageoient avec une adresse et une agilité qui le disputent à celles des requins ; mais, vraies Sirènes, elles ne s'éloignoient pas du Vaisseau ; elles faisoient mille évolutions à sa vue, et se montroient sous toutes les formes : et s'apercevant sans peine que ce manége plaisoit infiniment à nos Marins, elles se prêtoient volontiers à leur en donner plusieurs représentations : c'étoit leur donner des arrhes pour le lendemain ; c'étoit réaliser sous leurs yeux ce charmant tableau de la naissance de *Vénus*, où le pinceau de *Boucher* a représenté les jeunes Néréïdes se jouant sur les flots à l'entour de la conque qui porte la Déesse. Et que ne pouvoit pas l'art de ces Sirènes sur le jeune Marin qui n'est pas un *Ulysse* !

1791.
Juin.
14.

Après que tout eut été disposé à bord contre une surprise qu'il est toujours prudent de prévoir de la part des Insulaires du *Grand-Océan*, même de ceux dont il semble qu'on ait le moins à se

1791. Juin. 14. défier, les capitaines *Marchand* et *Chanal*, avec un détachement de huit hommes armés, se rendirent à terre. Une multitude d'Insulaires, de l'un et de l'autre sexe, rassemblés sur la grève de l'Anse du Nord où le canot aborda, les reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Un vieillard, qu'ils présumèrent devoir être un des Chefs du Canton, frotta très-gravement, et à plusieurs reprises, son nez contre le leur; et l'on sait que, chez quelques-unes des Peuplades des îles situées dans le *Grand-Océan*, ce signe de bienveillance, qui d'abord nous paroît extraordinaire, et qui n'est cependant que le diminutif de celui d'appliquer sa joue contre celle d'un autre, est le signe employé pour saluer ceux qu'on reconnoît pour ses amis; c'est l'accolade fraternelle.

Après cette première réception qui annonçoit les dispositions les plus amicales, les Naturels qui prévoyoient le besoin des Étrangers et l'objet de leur visite, se pressèrent de leur indiquer le ruisseau qui coule dans la vallée du Nord, dont l'eau est excellente, et l'abord par mer des plus faciles. Ils les conduisirent ensuite dans un enclos fermé par des murs de pierre de quatre ou cinq pieds d'élévation. Quelques hommes seulement, sans doute ceux d'une classe supérieure, furent admis dans cette enceinte : les femmes en furent exclues et restèrent en dehors avec la foule. Les Étrangers

furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageoit l'enclos et le garantissoit des ardeurs du soleil : les Naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature, d'un âge très-avancé, à qui ils donnoient le titre de *Othŏouh*, qu'on jugea devoir être celui de roi ou de chef, parce que les Insulaires, qui avoient d'abord reconnu que le capitaine *Marchand* étoit le commandant ou le chef des Étrangers, le désignoient également par la qualification de *Otöouh*. Ce petit vieillard paroissoit très-misérable ; et loin d'avoir cette assurance que donne l'autorité, il étoit tout tremblant : aucun ornement ne le distinguoit ; et l'on ne pouvoit se persuader qu'un être si chétif dût être le Chef du Canton. Cependant le capitaine *Marchand* lui offrit des présens qu'il accepta. Alors les assistans, ses Ministres peut-être, le firent asseoir entre les deux Capitaines français : bientôt, quatre cochons furent successivement apportés ; et chacun de ceux qui en portoient un, après avoir prononcé une harangue, déposa son offrande aux pieds des Étrangers. Des clous, des miroirs, des grains de verre, furent distribués à chacun des orateurs ; et là se termina la cérémonie. Les Français retournèrent au rivage, toujours suivis d'une foule nombreuse et composée d'individus des deux sexes, qui chantoient et ne cessoient de répéter *Tayo ! Tayo !* Les *Tayos*, tout *Tayos* qu'ils

1791. Juin. 14.

1791. Juin. 14. étoient, trouvèrent le moyen de dérober le mouchoir et la tabatière du capitaine *Marchand :* mais comme on ne vouloit pas troubler la joie de cette journée, on eut l'air de ne s'en être pas aperçu. On put se confirmer dans l'opinon que, si le vol est pour les Peuplades disséminées sur les îles situées dans le *Grand-Océan* entre les Tropiques, l'effet d'une passion irrésistible, une espèce de besoin de la nature, excité par la vue d'objets nouveaux, elles semblent n'attacher aucune importance à cette action; car on voyoit les Naturels de *Madre de Dios* porter pendus à leur cou, en présence des Français, des objets qu'ils leur avoient dérobés la veille ou le matin même.

J'observe que ni le capitaine *Cook*, ni MM. *Forster*, dans les relations qu'ils nous ont données séparément de l'île de *Santa-Christina*, ne font mention ni de cet enclos en murs de pierre, ni de cette cérémonie de réception, rapportés par le capitaine *Chanal :* peut-être l'édifice a-t-il été construit dans l'intervalle des dix-sept années qui se sont écoulées entre le voyage des Anglais et celui des Français.

J'observe aussi que ni les uns ni les autres n'ont parlé d'une espèce de temple que *Figueroa*, dans sa Relation du Voyage de *Mendaña*, en 1595, appelle *Oraculo* (oracle, oratoire, temple), lequel, à cette époque, se voyoit à peu de distance des

habitations de l'Anse du Nord où les Vaisseaux des trois nations ont séjourné. Deux siècles ont bien pu suffire à détruire ce monument; mais ils n'ont rien pu sur la description que *Figueroa* en a faite d'après le rapport de *Quiros*, premier pilote de *Mendaña*, et qu'il nous a conservée dans son *Histoire des hauts faits de* D. Garcia de Mendoça, *quatrième Marquis de* Cañete[1]. 1791. Juin. 14.

» Non loin du Bourg, dit-il, est un *Oraculo*, entouré d'une palissade qui laisse une ouverture du côté de l'Ouest; et au milieu de l'enceinte, s'élève une maison dont l'entrée fait face au Nord. On y voyoit quelques figures de bois grossièrement travaillées, devant lesquelles divers comestibles étoient placés en manière d'offrande; on y remarquoit sur-tout un cochon mort dont les Espagnols se saisirent : et comme ils se disposoient à faire main-basse sur les autres provisions, les Naturels leur arrêtèrent le bras, en leur faisant entendre que ce lieu et tout ce qu'il renfermoit, étoient les objets de leur vénération ».

Je ne serois pas éloigné de penser que cet *Oraculo* dont *Figueroa* fait la description, étoit le lieu de la sépulture de quelque chef du pays,

---

[1] Voy. *Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto Marques de Cañete. Por el D.r Christoval Suarez de Figueroa. En Madrid, en la Imprenta Real, año 1613. In-4.°* p. 245.

1791. Juin. 14. un *Morai* [1], dans le langage des Insulaires des Tropiques. L'usage de placer des mets auprès des morts, pour prévoir des besoins qu'ils ne peuvent plus avoir, a été à-peu-près universel, comme il est de toute antiquité : et dans notre Europe si policée, chez les nations même où la raison plus avancée et la philosophie ont détruit plutôt les préjugés antiques, ne voit-on pas encore, dans le dix-huitième siècle, une table servie somptueusement dans la chapelle ardente où, figurant la vie, et survivant en quelque sorte à soi-même, les Princes, embaumés et revêtus des marques du pouvoir, gisent étendus sur leurs lits de parade!

15. Le capitaine *Marchand* avoit employé la journée du 14 à prendre quelques notions générales du pays, à faire connoissance avec ses hôtes. Le 15, dès le grand matin, les Naturels des deux sexes se portèrent en foule au Vaisseau, et les échanges furent repris : il ne fut pas permis aux hommes de monter à bord; les femmes seules furent admises : et elles se conduisirent très-honnêtement, est-il dit dans le Journal; elles ne volèrent pas.

La chaloupe fut armée pour aller à l'Aiguade remplir les barriques sous la protection d'un détachement de 8 hommes : le capitaine *Chanal*, qui

[1] *Morai*, suivant l'orthographe de *Cook*; *Maraï*, suivant celle de *G. Forster*.

la commandoit, étoit accompagné des lieutenans *Infernet* et *Louis Marchand*, frère du Capitaine. Les naturels s'empressoient d'aider les Français dans leurs travaux, et réservoient pour eux-mêmes la partie de l'ouvrage la plus pénible. L'affluence des curieux gênoit quelquefois les travailleurs; mais, au moindre signe qui leur étoit fait, ils s'écartoient sans témoigner de l'humeur. Un accident faillit troubler cette bonne harmonie; un matelot en sentinelle, jouant par désœuvrement avec l'espingole dont il étoit armé, la fit partir sans le vouloir; la balle porta au milieu d'un groupe nombreux d'Insulaires qui se reposoient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre, et elle atteignit un jeune homme au bras. On pouvoit craindre que cet événement n'appelât sur le détachement la vengeance des Naturels; mais il parut ne leur avoir inspiré que de l'effroi: quelques-uns s'empressèrent de venir présenter au capitaine *Chanal* des rameaux verts, en signe de paix, et ils répétoient tristement *Tayo, Tayo*. Il imagina tout ce qu'il put pour leur faire entendre que le coup étoit parti par accident, et qu'on n'avoit eu aucune intention de leur faire du mal: quelquefois ils avoient l'air d'entendre ce qu'on vouloit leur dire, et sembloient persuadés; et cependant ils répétoient douloureusement *Tayo eto, matte eto!* Vous êtes nos amis, et vous nous

1791. Juin. 15.

1791. Juin. 15. tuez ! On leur prodigua les signes d'amitié, on leur distribua des présens ; et leurs alarmes furent calmées : le travail de l'eau fut repris, et ils continuèrent volontairement d'en partager la fatigue avec des Étrangers dont ils avoient lieu de n'être pas contens.

Aussitôt que la chaloupe fut rendue à bord, le capitaine *Marchand*, instruit de l'événement, fit embarquer le premier Chirurgien du Vaisseau, *Roblet*, pour porter à l'Insulaire qui avoit reçu le coup de feu tous les secours qui pouvoient dépendre de son art. Il ne fut pas long-temps à se rendre à terre. A son arrivée, le capitaine *Chanal* demanda qu'on fît venir le blessé, et on le leur amena. C'étoit un jeune homme imberbe, d'une figure douce et intéressante. Il se présenta d'un air triste, mais avec assurance, quoiqu'il pût croire qu'il étoit au milieu de ses assassins. Les Naturels avoient appliqué sur la blessure un appareil des plus ingénieux, et qui prouvoit qu'ils sont accoutumés à traiter les fractures. Le Chirurgien reconnut que la balle avoit percé l'avant-bras et que l'os étoit cassé. Les Insulaires, qui assistoient en foule au pansement, y apportoient la plus grande attention, et contre leur coutume, gardoient le plus profond silence. Après l'opération, le jeune homme fut comblé de caresses et de présens par les Français; les soins qu'ils lui

prodiguèrent suppléèrent efficacement à des raisons qui ne pouvoient être bien comprises ; et la reconnoissance, qui se manifestoit sur tous les visages des Naturels, prouva à leurs hôtes imprudens que leur tort étoit oublié. 1791. Juin. 15.

La chaloupe fut expédiée de nouveau le lendemain pour continuer les travaux de l'Aiguade ; et l'on trouva chez les Insulaires, la même assistance, les mêmes secours qu'on en avoit reçus la veille. Les échanges continuoient à se faire à bord du Vaisseau, où tout se passoit paisiblement. 16.

Ce même jour, le capitaine *Marchand* fit, le matin, une excursion dans l'intérieur du pays : il étoit accompagné d'un domestique ; et quelques Naturels s'étoient offerts officieusement pour lui servir de guides. Ils se montrèrent très-empressés de lui donner le bras et de le soutenir dans les passages difficiles ou glissans ; mais, après s'être enfoncé d'environ un mille dans le bois, il eut des raisons de soupçonner que ses guides méditoient quelque mauvaise action, et il revint sur ses pas. De ce moment, ils cessèrent de lui offrir le secours de leurs bras ; et ce changement de procédé dut ajouter à sa défiance, et lui inspirer de l'inquiétude. En voulant hâter sa marche, il fit une chute : un des Naturels saisit cet instant pour lui enlever son fusil, et s'enfuit à toutes jambes. Le capitaine *Marchand* se mit à sa

1791. Juin. 16. poursuite, et étoit près de l'atteindre l'épée dans les reins, lorsqu'il fut rappelé par les cris de son domestique : cinq ou six des Insulaires avoient assailli celui-ci, qui se débattoit pour s'opposer aux efforts qu'ils faisoient pour le dépouiller. L'arrivée du Capitaine leur fit lâcher prise; mais ce ne fut pas sans emporter dans leur fuite le chapeau du domestique et une boîte qu'il portoit sous son bras. A l'instant, mille cris répétés d'hommes, de femmes et d'enfans se firent entendre dans la profondeur du bois. En arrivant à la grève, le Capitaine vit que l'alarme y étoit répandue; les Naturels fuyoient de toutes parts : et ce ne fut pas sans une peine extrême, et sans des témoignages et des signes multipliés d'amitié et de paix, qu'il parvint à les rassurer et à empêcher que tous n'abandonnassent le rivage.

Rappelé par les cris que les échos portoient au loin, le chirurgien *Roblet* qui avoit été faire une excursion dans une autre partie de l'île, se hâta de revenir à la grève où les canots du Vaisseau avoient coutume d'aborder. On sut qu'il n'avoit point été inquiété dans sa tournée qui l'avoit porté à une distance assez grande du rivage; et l'on jugea qu'il étoit redevable de la tranquillité dont il avoit joui dans sa course, à un des Insulaires qui paroissoit avoir quelque ascendant sur les autres, et avoit voulu l'accompagner. Le

capitaine *Marchand* fit entendre à ce Chef qu'il vouloit absolument recouvrer le fusil qui lui avoit été enlevé; et il promit de le récompenser amplement s'il le lui rapportoit. Celui-ci partit à l'instant; et une demi-heure s'étoit à peine écoulée, qu'il reparut avec le fusil: en montrant sa massue cassée, il voulut faire croire qu'elle l'avoit été sur la tête du voleur. Le capitaine *Marchand* le récompensa comme il s'y étoit engagé; mais il ne fut pas persuadé que, pour faire rendre l'effet volé, le Chef eût été obligé d'employer un moyen aussi violent que celui auquel il assuroit qu'il avoit eu recours. Le capitaine, après avoir reçu son fusil, s'aperçut que la baguette y manquoit; il le fit voir au Chef qui partit de nouveau, avec promesse de la rapporter. On n'attendit pas son retour, et l'on s'achemina vers la grève pour regagner le canot: au moment qu'on se rembarquoit, le chapeau du domestique fut restitué.

1791. Juin. 16.

L'événement du matin n'empêcha pas que, dans l'après-midi, la chaloupe ne fût envoyée à l'Aiguade: les Naturels témoignèrent aux Français la même amitié, la même confiance; ils continuèrent de les aider à remplir et à embarquer les barriques, sans exiger aucun salaire, et paroissoient même très-reconnoissans des petits présens qu'on vouloit bien leur faire,

1791. Juin. et auxquels ils ne sembloient pas s'attendre.

17. 18. Le 17 et le 18, les mouvemens à faire dans la cale, et les réparations des voiles et du grément, pour se mettre en état de continuer le voyage sans autre relâche jusqu'à la côte du Nord-Ouest, occupèrent et retinrent tout le monde à bord : aucune embarcation ne fut envoyée à terre; mais les échanges ne furent point interrompus sur le Vaisseau où les Naturels se rendoient à l'ordinaire, non-seulement de la Baie de *la Madre de Dios*, mais encore des Baies voisines, et même de l'île de *la Dominica.* De grandes pirogues doubles arrivoient chargées des fruits du pays; et l'abondance étoit telle, que l'on obtenoit jusqu'à douze noix de coco pour un clou de quatre pouces. Mais les provisions qu'on desiroit le plus de se procurer, les cochons et les poules, n'entroient point dans ces chargemens; un seul cochon parut dans une des pirogues; et aucune offre ne put déterminer le propriétaire à s'en défaire. Pour engager les Naturels à apporter des cochons, on décida qu'à l'avenir les grains de verre seulement seroient donnés en échange des fruits; et que les clous, les couteaux et les autres marchandises, ne seroient accordés que pour des poules et des cochons. Cette résolution procura deux poules : c'étoit une foible ressource pour de grands besoins.

Quoique

Quoique les travaux du Vaisseau y exigeassent l'assistance de tout le monde, on se détermina cependant, dans l'après-midi du 18, à envoyer un canot à terre, sur le rapport que vint faire l'Insulaire à qui l'on étoit redevable de la restitution du fusil, que le jeune homme qui avoit été blessé par les Français, avoit besoin des secours du Chirurgien. On parvint avec peine à se procurer deux cochons et quelques poules que l'on paya avec des clous, des couteaux et des miroirs. On devoit s'étonner d'autant plus d'obtenir si difficilement des cochons, que l'espèce n'en étoit pas rare; qu'on savoit qu'en 1774, le capitaine *Cook* en avoit traité un très-grand nombre avec facilité; et qu'on en comptoit beaucoup dans les cases voisines de l'Aiguade : mais les habitans se refusoient à les vendre. 1791. Juin. 18.

On profita du temps où l'Équipage du canot remplissoit d'eau les barriques, pour faire cueillir une grande provision d'un excellent cresson qui croît à peu de distance du ruisseau : on le paya avec des grains de verre; et l'on récompensa de la même manière les Naturels qui avoient aidé l'Équipage dans les travaux de l'Aiguade.

L'IMPOSSIBILITÉ de se procurer dans la Baie de *la Madre de Dios*, la quantité de cochons nécessaire pour l'approvisionnement du Vaisseau, 19.

1791. Juin. 19. décida le capitaine *Marchand* à visiter lui-même les Baies qui sont situées plus au Sud sur le même côté de l'île. Il s'embarqua, le 19 matin, dans son canot, avec les capitaines *Masse* et *Chanal*, le premier chirurgien *Roblet*, et un détachement d'hommes armés; et il emmena avec lui un des Naturels qui se montroient le plus affectionnés aux Français.

La première Baie qui se présente au Sud de celle de *la Madre de Dios*, ne parut pas propre au débarquement; on ne s'y arrêta pas : les Insulaires la nomment *Anâpôho*. On parvint bientôt à une autre Baie plus grande qui renferme deux Anses dont les bords sont habités. On débarqua dans l'Anse méridionale où de grosses pierres, qui précèdent le rivage et contre lesquelles la mer brise avec assez de force, rendent l'abord difficile et dangereux; mais, à l'approche des Étrangers, les Naturels se mirent à l'eau, s'empressèrent de leur donner la main, les chargèrent sur leurs épaules, les portèrent jusqu'au rivage, et les y déposèrent au milieu des acclamations d'une foule nombreuse d'habitans des deux sexes empressés de les recevoir. La pluie commençant à tomber, un Chef, vénérable par son âge, offrit aux Étrangers de se mettre à l'abri dans une grande case qui étoit peu distante du point où ils avoient débarqué; mais, comme il n'étoit resté que deux hommes

pour la garde du canot, ils préférèrent de se tenir sous un grand arbre situé près de la mer, d'où ils seroient à portée de voir tout ce qui se passeroit autour d'eux. En moins d'une heure, ils se procurèrent douze cochons, dont six de moyenne grosseur, six beaucoup plus petits, et quatre poules. Les objets que les Naturels acceptèrent de préférence, furent les grands clous, les miroirs et les couteaux : le Chef présidoit lui-même aux échanges, et veilloit sur les marchandises de traite que les Français avoient apportées ; et pas un Insulaire ne parut tenté de dérober un seul effet. Les femmes, et les jeunes filles surtout, ne furent pas oubliées dans les présens : elles parurent plus belles, et mieux faites encore, s'il se peut, que celles de *la Madre de Dios*, ne se montroient pas plus farouches, et n'étoient pas plus difficiles à deviner. On remarqua cependant que les habitans de cette Baie, de l'un et de l'autre sexe, étoient plus discrets, plus réservés que ceux de la première; mais peut-être qu'une plus longue fréquentation les eût amenés au même point de familiarité qui souvent avoit rendu ceux de *la Madre de Dios* importuns et fatigans.

1791. Juin. 19.

Quand les échanges furent terminés, les Naturels chargèrent les Étrangers sur leur dos et les reportèrent à leur canot. Le capitaine *Marchand* imposa

1791. Juin. à cette Anse le nom mérité d'*Anse des Amis ;* les Insulaires la nomment *Apâtôni.*

19. De celle-ci, on se rendit à l'Anse du Nord, appelée par les Naturels *Anâlévâho.* Elle est moins peuplée que celle du Sud : de grosses pierres entassées sur le rivage, et battues par la houle, en rendent l'abord également difficile ; et ce ne fut pas sans quelque danger qu'on parvint à y débarquer. On y reçut des habitans un accueil aussi amical que dans la première ; mais on n'y put traiter que deux petits cochons : une grande corbeille de cresson d'une excellente qualité, qu'on y fit cueillir, fut un foible dédommagement de la peine qu'on avoit prise pour aborder à cette Anse. La pluie qui survint ne permit pas de faire une plus longue station dans la Baie qu'on venoit de visiter ; mais on eut lieu de juger que, sans cette circonstance, et si l'on eût pu donner plus de temps à cette visite, on en eût rapporté un nombre assez grand de cochons et de poules. Les vallons et les collines qui entourent cette Baie, annoncent, à la vue, plus de fécondité, plus de richesse, que les environs de celle de *la Madre de Dios :* toute cette partie de l'île présente des points de vue agréables, des sites pittoresques sur lesquels l'œil est invité à se fixer et se repose avec plaisir.

Le capitaine *Cook* avoit eu lieu de se louer

également de la conduite des Naturels qui occupent les parties de l'île situées au Sud de *la Madre de Dios*. « Je fis, dit-il [1], une course dans ma chaloupe au Sud de la Baie où nous étions à l'ancre ; je rassemblai dix-huit cochons que je traitai dans les différentes places où j'abordai ; et je suis persuadé qu'avec un peu plus de temps, nous aurions pu nous en procurer un plus grand nombre : par-tout où nous prîmes terre, les Naturels se montrèrent très-obligeans à notre égard, et ils marquèrent le plus grand empressement à nous apporter tout ce que nous pouvions desirer ». Une observation de *M. Forster* le fils, faite sans doute d'après celle de *Reinold Forster*, son père, qui, avec le docteur *Sparrman* et le dessinateur *Hodges*, avoit accompagné le capitaine *Cook* dans sa tournée du Sud, contrarie ce que le capitaine *Cook* et le capitaine *Chanal* rapportent des habitans de la partie méridionale, comparés à ceux de *Madre de Dios* : *M. Forster* a trouvé que *ceux du Sud étoient moins réservés que ceux du Nord* [2] ; le capitaine *Cook* et le capitaine *Chanal* ont jugé le contraire, et l'opinion du chirurgien *Roblet* est

1791. Juin. 19.

[1] *A Voyage towards the South Pole and round the World. By James Cook. London*, 1777, *in-4.°* vol. I, p. 303.

[2] *A Voyage towards the South Pole and round the World. By George Forster. London*, 1777, *in-4.°* vol. II, p. 30.

1791. Juin. 19. conforme à la leur. « Il est difficile, dit-il, d'expliquer la différence qu'on remarque dans les habitudes des Naturels qui occupent deux portions de terre si voisines, et qui doivent avoir entre eux une communication de tous les jours : mais il est certain que ceux de la Baie de *la Madre de Dios* nous ont volés dès le premier instant, et que ceux des Baies du Sud n'ont même pas tenté de le faire ; et cependant plusieurs d'entre eux étoient venus dans la première Baie pendant notre séjour, et avoient été témoins de notre indulgence. Nous avons trouvé chez les derniers plus de facilité dans les échanges, et d'ailleurs le même caractère de douceur qui distingue les premiers : une plus longue fréquentation seroit cependant nécessaire pour qu'on pût décider si ce caractère tient à une timidité naturelle, ou s'il doit être attribué à la crainte qui comprimeroit la mauvaise volonté ».

C'est dans la partie du Sud que les Anglais rencontrèrent les seules femmes qui se soient offertes à leur vue dans l'île de *Santa-Christina ;* car, à *Madre de Dios,* ils n'avoient jamais aperçu qu'une vieille femme dans l'Anse méridionale ; et dans une de leurs excursions de botanique, ils avoient seulement entrevu une jeune fille qui s'étoit enfuie à leur approche : mais dans la Baie du Sud, les femmes se présentèrent en grand nombre ; et elles ne furent pas moins prodigues

de leurs faveurs que toutes celles des îles du *Grand-Océan*. 1791. Juin. 19.

COMME le capitaine *Marchand* se proposoit de remettre à la voile le lendemain 20, il expédia un dernier canot pour remplacer l'eau qui avoit été consommée pendant le séjour dans la Baie, et s'y embarqua lui-même avec le capitaine *Chanal*. Mais, au lieu d'aborder à l'Aiguade, ils se firent mettre à terre dans l'Anse du Sud qui n'avoit pas encore été visitée ; et le canot eut ordre d'aller les attendre à l'embouchure du ruisseau de l'Anse du Nord. Ils virent très-peu d'habitans dans cette partie, et seulement quelques cases abandonnées sur le contour de l'Anse. Quoique, depuis plusieurs jours, il fût tombé de la pluie en assez grande quantité, le ruisseau étoit à sec. On acheta d'une vieille femme un cochon. Quelques habitans de l'Anse du Nord vinrent joindre dans celle du Sud, les Français qui, sous leur conduite et avec leur secours, voulurent tenter de franchir le mondrain qui sépare les deux Anses. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient commis une grande imprudence : à mesure qu'ils gagnoient en hauteur sur cette colline dont la pente est très-rapide [1], le

[1] On peut s'en former une idée en jetant les yeux sur la planche 30 du Voyage de *Cook*, qui présente la vue en perspective de la Baie de *la Madre de Dios*.

1791. Juin. 19. chemin devenoit plus difficile ; bientôt il fallut s'engager dans des sentiers étroits, sur les bords escarpés du rocher que la pluie du matin avoit rendu très-glissant. L'assistance de leurs guides leur devenoit nécessaire ; mais ils n'eurent pas besoin de la solliciter : ceux-ci s'empressoient de leur offrir une main secourable ; et plusieurs se réunissoient pour les soutenir quand ils les voyoient dans une situation pénible ou dangereuse. Suspendus, pour ainsi dire, sur des pointes de rocher, où l'adresse de leurs guides pouvoit seule assurer leurs pas incertains et chancelans, ils étoient livrés à leur discrétion : ces guides pouvoient, en toute sûreté, les voler, les dépouiller et les abandonner à eux-mêmes, ou, à la moindre résistance, les précipiter du haut de la roche : les armes des deux Étrangers, et les paquets de marchandises de traite qu'ils portoient avec eux, étoient des objets bien capables de faire naître chez les Insulaires la tentation de s'en emparer ; leur nombre leur assuroit la supériorité, et le local l'impunité : mais on leur doit la justice de dire qu'ils ne parurent jamais occupés que de la conservation de leurs hôtes ; et on s'accuseroit d'ingratitude, si, dans cette circonstance, on se permettoit seulement un soupçon. Le capitaine *Chanal* remarqua avec sensibilité, que le jeune homme qu'un coup d'espingole avoit si grièvement blessé, et qu'il avoit pris soin

de faire panser, marchoit au-dessus de lui, et plusieurs fois, dans des pas embarrassans, lui offrit l'appui du seul bras dont l'imprudence des Français lui eût laissé l'usage. Et ce sont là les hommes qu'en 1595, les Espagnols, sur le plus léger prétexte, poursuivoient jusque dans les retraites de leurs montagnes, et fusilloient comme des bêtes féroces[1] ! Après une marche des plus pénibles, on arriva enfin au pied de la colline dans l'Anse du Nord. La loyauté et les soins des Naturels méritoient récompense : on distribua entre eux tous les grains de verre et les autres bagatelles dont on se trouva pourvu : chacun parut satisfait ; et l'on se quitta avec des témoignages d'amitié, d'une part, et de reconnoissance, de l'autre. 1791. Juin. 19.

Les fatigues de la journée n'étoient pas encore à leur terme. On se rendit à l'Aiguade pour en presser le travail ; mais, quoique les habitans de l'Anse en eussent, comme à l'ordinaire, fait la plus grande partie, la nuit survint avant qu'il eût pu être terminé. L'obscurité favorisa le vol de deux barils cerclés de fer qu'on ne voulut pas réclamer. La houle rouloit avec force sur la grève ; l'embarquement étoit devenu impraticable, et le canot eut ordre d'aller recevoir les Officiers sur le bord des rochers de la côte septentrionale où

---

[1] *Figueroa*, page 247.

1791. Juin. 19. ils iroient l'attendre. On se mit en marche pour se porter au rendez-vous. La mer étoit haute ; et, en passant sur les bords du rocher, on eut, par intervalles, de l'eau jusqu'à la ceinture. Une nuit des plus obscures ajoutoit aux obstacles naturels du chemin : les pas étoient si mal assurés sur des pointes inégales et saillantes, qu'il s'ensuivit des chutes et des meurtrissures. Pendant qu'on luttoit ainsi contre les difficultés, on entendit, du côté de l'Aiguade, l'explosion d'un pistolet ; mais le canot ne tarda pas à se rendre au point désigné pour l'embarquement ; et l'on sut que des Naturels s'étoient emparés d'une barrique qui s'étoit démarrée du canot ; que les gens qui le montoient étant revenus pour la reprendre, ils avoient été assaillis à coups de pierres ; qu'alors ils avoient tiré un coup de pistolet en l'air, pour faire lâcher prise aux Insulaires ; mais que ceux-ci n'avoient point été épouvantés par le bruit ; et qu'eux n'ayant pas ordre d'employer la force contre les Naturels, ils leur avoient abandonné la barrique. Les Officiers se rappelèrent alors qu'étant très-pressés, au moment qu'ils quittèrent l'Aiguade pour se rendre aux rochers du Nord, on avoit oublié de récompenser les Insulaires qui avoient aidé dans le travail ; et l'on jugea que, sans doute, ils avoient décidé qu'en cas pareil, il étoit de droit naturel de se payer par ses mains.

Le temps fut très-mauvais durant toute la nuit; 1791. le vent, variable du Nord-Est au Nord-Nord- Juin. Ouest, et accompagné de fortes rafales, ne 20. permit pas d'appareiller le 20 au matin, comme le capitaine *Marchand* se l'étoit proposé. Ce même temps, qui continua toute la matinée, retint les Naturels à terre, et il n'en vint qu'un petit nombre à bord, et seulement en pirogue: aucun n'osa s'y rendre à la nage. L'un d'eux rapporta un des barils qui avoient été volés la veille; il fut récompensé avec un gros clou; et on lui en promit d'autres, s'il rapportoit le second baril et la barrique; mais on ne le revit plus. On acheta, ce jour-là, un cochon et une poule, et l'on étoit parvenu, les jours précédens, à en obtenir quelques-uns des habitans de l'Anse du Nord.

Dans l'après-midi, la brise se fixa au Nord-Est: et quoique des rafales en tourbillon tombassent encore des collines de l'île, on disposa tout pour l'appareillage. Les jeunes Mendoçaines, sans être intimidées par la violence du vent et l'agitation de la mer, s'étoient rendues à bord en pirogues; elles ne vouloient pas perdre les adieux. Quand on leur signifia que le Vaisseau étoit près de mettre à la voile, et qu'il étoit temps qu'elles l'abandonnassent, la douleur se peignit sur tous les visages; et l'on ne put remarquer

1791. Juin. 20. sans étonnement et sans intérêt, que cette séparation coûtât des larmes à plusieurs d'entre elles : puissent-elles ne pas se reprocher un jour d'avoir trop aimé les Français !

Sur ces entrefaites, le Chef qui avoit fait recouvrer le fusil du capitaine *Marchand*, amena au Vaisseau un cochon des plus gros qu'on eût encore vus : on le pressa inutilement de le vendre pour de grands clous, de grands couteaux, des miroirs et des mouchoirs; rien ne put le tenter; il vouloit absolument qu'on l'échangeât contre un des chats du Vaisseau; et sur le refus qu'on lui en fit, il remporta son cochon. Je ne doute pas que ce Chef intelligent n'eût reconnu que le chat est l'ennemi redouté du plus grand ennemi de l'homme dans l'île de *Santa-Christina* : on sait que les rats y sont prodigieusement multipliés, et dévorent les productions de la terre.

Le *Solide* leva ses ancres dans la nuit : et comme ce travail exigeoit qu'on eût des fanaux allumés sur le pont, on observa que, pendant tout le temps qu'on manœuvra dans la Baie, et que les feux purent être aperçus de terre, les Naturels promenèrent des feux sur le rivage.

21. Le 21, au matin, le Vaisseau faisoit route pour sa destination ultérieure.

Mais avant que de suivre le *Solide* dans sa

nouvelle traversée, je vais présenter une vue générale sur les îles qu'il vient de quitter, et en particulier sur celle de *Santa-Christina*, la seule qui, depuis la découverte qu'en firent les Espagnols, ait été visitée par les Européens. La connoissance détaillée de ce Groupe est intéressante pour nos Navigateurs, et principalement pour ceux qui, expédiés des ports d'*Europe*, et après avoir doublé le cap de *Horn*, doivent se porter à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*. Les îles de *la Société*, quoique plus fertiles, ne méritent cependant pas la préférence; leur relâche, dans ce cas, ne présente pas le même avantage de position; elles sont situées à environ 300 lieues sous le vent des premières; et, pour y parvenir, il faut traverser, sur un espace de 200 lieues, un Archipel très-dangereux, composé d'îles à fleur d'eau, à travers lequel on ne peut naviguer qu'avec peu de voiles pendant la nuit qui, toute l'année, est longue et sans crépuscules entre les Tropiques; au lieu que, du cap de *Horn* aux îles de *Mendoça*, on ne cesse point d'avoir une Mer libre qui permet de faire usage de toute sa voilure pendant l'obscurité comme pendant le jour. Relâcher à ces dernières îles, au lieu d'aller chercher à 300 lieues sous le vent celles de *la Société*, lorsqu'on doit ultérieurement se porter à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; c'est accourcir

1791. Juin. 21.

1791. Juin. 21. sa route d'environ 600 lieues; c'est abréger d'un mois la durée de la navigation. Si le capitaine *Cook* semble donner, en général, la préférence aux îles de *la Société* sur celles de *Mendoça*, dans le cas d'une relâche à faire [1]; ce n'est pas sous le rapport de la position géographique, ni pour les Vaisseaux qui, après avoir doublé le cap de *Horn*, seroient destinés pour la côte Nord-Ouest de l'*Amérique;* mais parce que, dit-il, « *Santa-Christina* ne lui offrit pas de quoi fournir aux besoins de son Équipage, et qu'il n'y trouva ni commodité à s'approvisionner d'eau et de bois, ni facilité à donner à son Vaisseau le radoub qui lui étoit nécessaire ». On voit cependant, dans la relation de son Voyage, qu'au temps où il visita *Santa-Christina*, les cochons y étoient abondans; qu'il s'en procura, sans peine, une grande quantité; et il convient lui-même qu'il eût pu augmenter considérablement sa provision, s'il eût voulu donner quelques jours de plus à cette relâche. Les Français ne se sont point aperçus de la rareté des fruits, dont il s'est plaint : peut-être cette espèce de production est-elle moins commune au mois d'Avril, époque de sa visite, qu'au mois de Juin, époque de la leur. Enfin on peut assurer que ceux-ci n'ont éprouvé aucune difficulté à faire

---

[1] *Cook's 2.d Voyage*, vol. I. p. 304.

de l'eau et du bois. Il est vrai que la partie de la côte occidentale que les Anglais et les Français ont reconnue, n'offre aucun abri sûr pour y radouber un Vaisseau ; mais le Vaisseau n'a pas toujours besoin d'un radoub. J'observe d'ailleurs que l'île *Santa-Christina* est la seule qui, jusqu'à présent, ait été visitée; et qu'il n'est pas prouvé que *la Dominica*, la plus considérable des *Mendoça*, que l'on n'a reconnue qu'en passant, et seulement du côté du Sud, n'offrît pas, sur son grand contour, quelque point où il fût possible de pourvoir à des réparations qui exigeroient l'abri et la tranquillité d'un Port. Je conviens cependant qu'on a peu d'espoir de trouver des Ports à radoub sur le contour des îles élevées dont les côtes sont écores; à moins que, comme la plupart des îles de *la Société*, elles ne soient cernées par un ressif qui forme, entre cette espèce de digue et la terre, un canal dans lequel on pénètre par des ouvertures étroites, et où l'on est abrité, par cette digue, de l'agitation des vagues qu'elle brise, et dont elle arrête l'impétuosité. Je conseillerai donc à un Vaisseau qu'une voie d'eau ou la suite d'un accident oblige de chercher un abri où il puisse pourvoir à des réparations qui exigent une mer parfaitement tranquille, je lui conseillerai, dis-je, de préférer la relâche des îles de *la Société* ; mais

1791. Juin. 21.

1791. Juin. 21. seulement parce que les considérations particulières doivent céder à la nécessité.

Si les raisons de convenance et de localité que je viens d'exposer, ne paroissoient pas suffire pour assurer aux îles de *Mendoça* la préférence sur celles de *la Société*, lorsque la destination ultérieure du Vaisseau doit le porter à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; je parlerois d'un danger que présentent les dernières, de cet attrait irrésistible qu'elles semblent avoir pour les Navigateurs d'*Europe* : et l'exemple du capitaine *Bligh*, abandonné par des matelots révoltés, dans un frêle esquif à la merci des flots, pour se plonger eux-mêmes, sans opposition, dans les délices de la nouvelle *Cythère*, doit inspirer une sorte d'inquiétude à tout Capitaine qui se propose de relâcher à *Taïti.* Je sais que les femmes des *Mendoça*, aussi éhontées que celles de *la Société*, n'opposent pas plus de résistance aux Étrangers ; mais il règne dans ces dernières îles, une abondance, un luxe, dont les premières sont encore très-éloignées, et qu'elles n'atteindront jamais : la nature, moins prodigue, n'a accordé à celles-ci que le nécessaire ; elles ne chercheront pas à le partager, et on ne le leur enviera pas ; mais le superflu des îles de *la Société* a de quoi tenter le Matelot qui, cosmopolite par état, assez communément a pour devise : *ubi benè, ibi Patria.*

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DESCRIPTION générale des îles las Marquesas de Mendoça, *et particulière de l'île* Santa-Christina, *ou* Wahîtahô, *d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. — Description de la Baie de* la Madre de Dios. — *Terrain, productions, animaux et climat de l'île. — Description des Habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, &c. — Idée de leur Gouvernement. — Population présumée des cinq îles du Groupe. — Vocabulaire de* Wahîtahô. — *Les Naturels de cette île comparés à ceux de* Taïti.

LES îles *las Marquesas de Mendoça* ont été vues, 1791.
pour la première fois, en 1595, par *Alvaro* Juin.
Mendaña de Neyra. Nous avons deux Relations du Voyage dans lequel s'est faite cette découverte. La première se trouve dans une lettre de *Pedro Fernandez de Quiros*, à Don *Antonio Morga*, Lieutenant-général des îles Philippines [1]. *Quiros*,

[1] Voyez *Sucessos de las Islas Philippinas. Mexico*, 1699, *in-4.°*, chap. VI, pag. 29.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

que ses propres découvertes ont depuis rendu justement célèbre, étoit à-la-fois Capitaine de la *Capitane*, sous les ordres immédiats de *Mendaña*, et Pilote *mayor* de l'Escadre : sa relation est succincte, telle que le comporte la forme d'une lettre. Nous sommes redevables de la seconde au docteur Don *Christoval Suarez de Figueroa*, qui l'a insérée dans son *Histoire des hauts Faits de Don Garcia Hurtado de Mendoça, quatrième Marquis de Cañete*[1], *Viceroi du Pérou*, par l'ordre duquel avoit été faite l'Expédition dont la conduite fut confiée à *Mendaña*. Le docteur *Figueroa* annonce qu'en parlant des découvertes de ce Général, il a eu sous les yeux les papiers originaux de *Quiros* : on reconnoît, en effet, dans cette Relation,

---

[1] *Hechos de D. Garcia Hurtado de* Mendoça, &c. *pages 238 à 247.*

Coréal, *Thevenot* et *Pingré* ont donné des extraits de cette Relation.

Alex. Dalrymple, dans son *Historical Collection of several Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean* (*London* 1770, *in-4.°* tom. I.), s'étoit borné de même à en donner un extrait d'après celui de *Pingré* ; mais s'étant depuis procuré l'Ouvrage original, il a donné par supplément à sa Collection, les passages que *Pingré* n'avoit pas traduits.

Arias, dans son *Mémorial*, où il rapporte l'Expédition de *Mendaña*, en 1595, n'a point fait mention de *las Marquesas de Mendoça* ; il ne parle que des îles de *Santa-Cruz*, que *Mendaña* découvrit dans le même Voyage, et dont la découverte est postérieure à celle des *Mendoça*.

l'esprit observateur d'un Marin dont les connoissances, dans plus d'un genre, étoient en avant de son siècle, et qui, dans le récit des découvertes postérieures qui lui appartiennent, s'il s'est permis quelques exagérations, pardonnables à ces temps d'enthousiasme où l'on venoit de découvrir et de conquérir un Monde nouveau, nous a du moins donné, des hommes et des lieux qu'il a visités, une description que ne désavoueroient pas les Navigateurs de notre âge.

1791. Juin. Îles de Mendoça.

Aux anciennes Relations des îles de *Mendoça* ont succédé celles que nous devons aux Voyageurs modernes, et dans lesquelles on trouve des particularités sur les îles que nous voulons connoître, sur leurs habitans, sur leurs productions, et des observations qu'on ne pouvoit pas attendre des premiers Découvreurs. Telle est la Relation du capitaine *Cook*, qui, en 1774, retrouva ces îles; celle de M. *George Forster* [1], et les fragmens de M. *Reinold Forster* [2], qui l'un et l'autre accompagnoient ce célèbre Navigateur; enfin, le Journal du capitaine *Chanal* et les observations particulières du chirurgien *Roblet*. Le travail réuni de ces

---

[1] *George Forster. A Voyage round the World. London*, 1777, tome II, pages 1 à 59.

[2] *Reinold Forster. Observations made during a Voyage round the World, &c. London*, 1778, pages 152-163-187-193-232-397-421.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

divers Observateurs présente une riche collection de matériaux, qu'il est nécessaire d'ordonner pour en former un ensemble : aucun Observateur n'a tout vu, n'a tout dit; mais l'un supplée à ce qui a pu échapper à l'autre. Quelquefois les Observateurs ne sont pas d'accord entre eux : je rapporterai le sentiment des uns et des autres; je me permettrai de le discuter; et, en mettant les Voyageurs en opposition, je tâcherai de démêler ce qui peut tenir à une manière différente de voir, de ce qui doit être attribué aux changemens qu'ont pu apporter dans l'état des lieux et des choses, l'intervalle de deux siècles qui se sont écoulés depuis l'Expédition des Espagnols, et celui de dix-sept années depuis la visite des Anglais, jusqu'au temps où les Français y ont abordé; enfin, en rapprochant, en comparant tout ce qui est dit dans les diverses Relations, j'examinerai si l'on peut former une opinion, un jugement, sur le physique, sur les mœurs, sur le caractère, sur les usages d'un peuple qui, par plusieurs traits, ressemble à la plupart des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-Océan*, mais qui, sous quelques rapports, me paroît en différer et offrir quelques variétés dans l'Espèce. Je me suis livré à ce travail d'autant plus volontiers, que le séjour trop court des Anglais à *Santa-Christina* ne leur a pas permis de donner à leurs observations sur le

pays et sur les hommes qui l'habitent, toute l'étendue qu'eût exigée la connoissance d'une Terre encore nouvelle pour les Européens, et dont l'ancienne visite des Espagnols nous offroit des notions trop imparfaites pour qu'elles pussent fixer nos idées. *George Forster* regrette d'avoir eu trop peu de temps pour étudier un Peuple qui, d'après ce que lui-même en a pu juger, est digne de toute l'attention d'un Voyageur philosophe [1]. Je suis loin de prétendre à suppléer tout ce qui peut manquer dans le récit de ce savant Observateur, et dans celui du capitaine *Cook;* je serai satisfait si j'ai pu ajouter quelques traits au tableau commencé. Peut-être pourroit-on reprocher à ces Voyageurs que, trop pénétrés de ce qu'ils ont vu et étudié à *Taïti*, ils voient *Taïti* par-tout, et tout dans *Taïti :* et je désire qu'on n'ait pas, au contraire, à me faire le reproche, que j'ai voulu trop particulariser, si je puis le dire, les Naturels des *Mendoça ;* que j'ai exagéré leurs vertus et leurs vices pour leur donner un caractère qui leur soit propre, et les distinguer des Peuples avec lesquels, sous d'autres points de vue, ils peuvent avoir de la ressemblance. Je les ai peints tels qu'ils m'ont paru d'après les faits que j'ai pu recueillir ; et les Voyageurs à venir pourront

1791. Juin. Iles de Mendoça.

[1] Voyez *G. Forster's Voyage, &c.* Vol. II, page 32.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

redresser la copie, quand ils auront sous les yeux l'original.

Les îles de *Mendoça* [1], vulgairement appelées en français *les Marquises*, sont au nombre de cinq : *San-Pedro*, ou *ô-Nitèïo*, dans la langue du pays, *Santa-Christina*, ou *Wahîtahô*, et *la Dominica*, ou *ô-Hivahôa* [2], formant un Groupe ; *la Madelena*, à 8 lieues de distance, dans le Sud-quart-Sud-Est du milieu du Groupe ; et *Hood-Island*, à la distance de 5 lieues et demie de la Pointe la plus orientale de *la Dominica*. Cette dernière, l'île *Hood*, la plus septentrionale de l'Archipel, n'avoit point été aperçue par *Mendaña* qui découvrit d'abord *la Madalena*, se dirigea dans le Nord sur *San-Pedro*, longea ensuite la côte méridionale de *la Dominica*, passa par le canal qui sépare cette île de celle de

---

[1] Voyez la Carte de ces îles, Planc. IV, n.° I.

[2] Il paroît qu'il est très-difficile de bien saisir les sons et les articulations d'un mot qui est prononcé par les Naturels des îles du *Grand-Océan* : on en peut juger par la manière différente dont l'écrivent les Européens qui l'ont entendu. On ne seroit pas étonné qu'elle ne fût pas la même quand les Voyageurs ne sont pas de la même nation, parce que chacune a sa prononciation et son orthographe ; mais on trouve des différences dans la manière dont les Voyageurs d'une même nation, d'un même Vaisseau, prononcent et écrivent les mêmes mots. Nous en avons un exemple dans les noms que les diverses Relations ont donnés aux îles de *Mendoça*, d'après les Naturels

Santa-Christina, et prit terre vers le milieu de la côte occidentale de cette dernière, dans une Baie qu'il nomma *Puerto de la Madre de Dios*. En tenant cette route, *Mendaña* ne put pas apercevoir l'île la plus septentrionale qui devoit être masquée pour lui par les terres hautes de *la Dominica*. Le capitaine *Cook*, qui se trouvoit un peu au Nord-Est du Groupe, quand il en eut la première vue, découvrit d'abord cette île du Nord, qu'il nomma *Hood-Island* (île *Hood*) du nom d'un jeune Volontaire qui en fit la découverte. Il passa ensuite par le canal de *la Dominica*, et vint laisser tomber l'ancre à la côte occidentale de *Santa-Christina*, dans une Baie qui est la même que celle qu'avoit

1791. Juin. Iles de Mendoça.

---

de ces îles, de qui ils les ont appris : chacun les a écrits comme il a pu les entendre.

		San Pedro.	S.ta Christina.	Dominica.
Prononc. angl.	*G. Forster*	Onateyo	Waitahoo *	Heevaroa.
	R. Forster (Sur la Carte de *Tupía*)	o-Nateya	Waitaho *ou* Wattare-oora	Heeva-roa.
	W. Wales	Onateayo	Ohitahoo	Ohevahoa.
Prononc. franç.	*Roblet*	Oneteyo	e-Vaïtohou	Ohivahoa.
	Chanal	o-Niteïo	Wahitahô	o-Hivahöa.

* On n'est pas assuré si ce nom est celui de l'île entière, ou le nom particulier de la Baie de *la Madre de Dios*.

1791. Juin. Îles de Mendoça.

occupée *Mendaña*, sous le nom de *Puerto de la Madre de Dios*. *Cook* a bien reconnu et proclamé l'identité des deux Baies ; mais ne pouvant, sans doute, échapper à l'influence du génie national, et voulant que *las Marquesas de Mendoça* portassent, en quelque sorte, le cachet de l'*Angleterre*, il a fait perdre à cette Baie le nom qu'elle reçut du premier Découvreur, et qu'elle a conservé pendant deux siècles, pour y substituer celui de son propre Vaisseau ; il l'a nommée *Résolution-Bay* : et cependant ce n'est pas la *Résolution* qui l'a découverte. Assurément je n'accuserai pas, je ne soupçonnerai pas *Cook* d'avoir voulu user de représailles envers les Espagnols qui substituent impitoyablement les noms de leurs Saints à ceux que les Hérétiques ont donnés aux Ports qu'ils ont découverts ; et sans doute il a pensé que, de conserver leurs noms aux îles, c'étoit prouver assez son respect pour les anciennes dénominations : je dirai seulement que je ne sais pas s'il peut y avoir une grande satisfaction pour l'amour-propre à imposer un nom nouveau à un Port, à un Cap, &c. qu'un autre a, depuis long-temps, découvert et nommé ; mais certainement c'est introduire dans la nomenclature des lieux une confusion qui, quelquefois, doit embarrasser les Navigateurs, après avoir embarrassé les Géographes, et qui, pour la suite, ouvre la porte à des anachronismes. Les

nouveaux venus ont beau faire ; tôt ou tard, l'Histoire et la Géographie, faisant justice de ces substitutions, restituent à chaque lieu le nom qu'il doit porter, et la découverte à qui elle appartient [1]. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Le Groupe entier des *Mendoça* occupe un peu plus d'un degré en latitude, et un peu moins d'un demi-degré en longitude. La situation du Port de *la Madre de Dios* a été déterminée, en 1774,

---

[1] Le Gouvernement espagnol a fait publier, en 1788, une excellente Relation d'un Voyage fait au Détroit de *Magellan*, en 1785 et 1786, par la Frégate *Santa Maria de la Cabeza*, pour reconnoître dans un grand détail, les deux Côtes du Détroit, visiter les Baies, les Ports, &c. ; et cette Relation est accompagnée d'une Carte nouvelle qui paroît dressée avec beaucoup de soin : essayez de consulter cette Carte, en lisant les Voyages de *Drake*, de *Cavendish*, de *Simon de Cordes*, de *Narborough*, de *Beauchesne*, de *Byron*, de *Wallis*, de *Bougainville* et autres ; cherchez-y les noms des Ports, des Baies, où ces Navigateurs ont mouillé ; cherchez-y ceux des Caps dont ils donnent les Relèvemens ; vous vous croirez transporté dans un autre Canal que le Détroit de *Magellan*. Au surplus, les Espagnols ne sont pas les seuls Navigateurs auxquels le reproche de changer les noms primitifs, doive être adressé ; on peut dire qu'en général tous l'ont plus ou moins mérité : et si je prends les premiers nommément à partie ; c'est qu'ayant imposé, comme ils en avoient le droit, à presque tous les points des Côtes du Nouveau Monde qu'ils ont découvert, les noms qu'il leur a convenu de donner, et personne n'ayant jamais tenté de changer ces noms, ils devoient au moins respecter le petit nombre de ceux qui indiquent les découvertes des autres Nations.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la navigation, par M. *Wales*, Astronome sur la *Résolution :* sa latitude est de 9 degrés 55 minutes et demie Sud, et sa longitude, à l'Occident de Paris, de 141 degrés 28 minutes 55 secondes[1]. Les autres îles ont été assujetties à la position de ce premier point, par le secours du chronomètre, et par des routes, des relèvemens, et des distances estimées à vue. Nos Navigateurs qui ont fait usage de la Carte des îles de *Mendoça*, que le capitaine *Cook* a levée, et qu'il a publiée avec la Relation de son second Voyage, l'ont jugée très-exacte; et ils rendent le même témoignage du Plan et de la Vue de la Baie de *la Madre de Dios*, de la description que cet exact Navigateur a donnée des Terres vues sous différens aspects, et de ses instructions nautiques, relatives tant à la navigation entre les îles, qu'aux points de reconnoissance qui servent à faire distinguer cette Baie de celles qui, sur la même côte, sont situées plus au Sud.

Examinons successivement chacune des îles sous les rapports qui peuvent offrir quelque intérêt.

MENDAÑA est le seul Navigateur qui ait pu prendre une connoissance particulière de l'île de *la Madalena*, située à 10 degrés 25 minutes et

---

[1] *Voyez* Note XXX.

demie de latitude Sud, et 141 degrés 9 minutes 1 quart de longitude Occidentale; les Anglais et les Français ne l'ont aperçue que de loin, et ont dû se taire sur ce qui la concerne: ce n'est donc que dans la lettre de *Quiros* à *Morga*, et par le récit de *Figueroa*, que nous pouvons apprendre quelques particularités sur cette première île. Suivant *Figueroa*, son circuit est de 10 lieues espagnoles de 17 et demie au degré, ou 11 lieues marines un tiers de 20 au degré; il n'est que de 6 lieues d'Espagne dans la lettre de *Quiros*, et il est d'environ 6 lieues marines sur la Carte de *Cook*: mais comme celui-ci n'a aperçu cette île qu'à une distance de 11 lieues dans le Sud, il n'a pas pu évaluer son circuit; et il est probable qu'il l'a réglé d'après la lettre de *Quiros*, qui est beaucoup plus connue par la traduction qu'en a donnée M. *Dalrymple*, dans son *Historical Collection, &c.* que ne l'est la Relation de *Figueroa*. Je ne déciderai point entre *Figueroa* et *Quiros*; il ne s'offre aucun moyen pour juger de quel côté est l'erreur ou la faute d'impression.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Mendaña [1] attérit sur la côte méridionale de *la Madalena* et s'approcha très-près de la terre, dans la partie de l'île où se trouve situé un Port qui est signalé par une montagne qui le domine. Les

[1] *Figueroa*, *Hechos* &c., pages 241 à 245.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Vaisseaux pouvoient à peine en être aperçus, qu'il en sortit une flottille de 70 canots d'inégales grandeurs, portant environ 400 hommes : les plus grands en portoient 10 et les plus petits 3 seulement : chaque homme étoit armé d'une pagaie, et tous pagayoient d'accord ; d'autres suivoient à la nage. Ces embarcations avoient, de chaque bord, un balancier, construit de bambous, qui, prenant son point d'appui sur la surface de la mer, empêche qu'elles ne puissent chavirer.

Les pirogues ne tardèrent pas à s'approcher du Vaisseau à la portée de la voix. Les hommes qui les montoient faisoient des signes de la main, et en montrant leur Port, invitoient les Étrangers à y aborder : ils parloient très-haut, et répétoient souvent les mots *Atalut* et *Analut*. Ils offrirent aux Espagnols des cocos, une espèce de pâte enveloppée dans des feuilles d'arbre, une corbeille de noix, d'excellentes bananes, et de grands morceaux de bambou, servant de vases, et remplis d'eau fraîche. Les Espagnols saisirent un de ces Insulaires par la main, le firent entrer dans le Vaisseau, et, à force de caresses et de présens, parvinrent à l'y retenir. Encouragé par ces prévenances, celui-ci engagea plusieurs de ses compagnons à venir le joindre ; et bientôt on en compta plus de quarante sur la Capitane. La stature des Espagnols paroissoit au-dessous de la taille moyenne, en comparaison

de celle des Insulaires : un d'entre eux dominoit de toute la tête l'homme le plus grand du Vaisseau ; et celui-ci cependant étoit d'une taille remarquable. Ils chantoient et dansoient, et appeloient à grands cris ceux de leurs compagnons qui étoient restés dans les pirogues, et à qui ils montroient les présens qu'ils avoient reçus des Étrangers. Mais le vice dominant des Insulaires du *Grand-Océan* ne tarda pas à se manifester ; ils se mirent à dérober tout ce qui tomboit sous leurs mains : bientôt ils devinrent si incommodes, que le Général leur fit entendre par signes, qu'ils eussent à sortir du Vaisseau, et à regagner leurs pirogues. Mais, comme ils parurent peu disposés à exécuter cet ordre, *Mendaña* ordonna de mettre feu à un canon, afin de les épouvanter par une explosion à laquelle ils ne pouvoient pas s'attendre : en effet, elle leur causa un tel effroi, qu'ils se lancèrent dans la mer, par-dessus le bord, et gagnèrent à la nage leurs embarcations dispersées. Un seul Insulaire demeura suspendu aux grands porte-haubans[1], et ne lâcha prise,

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

[1] *Pingré*, dans l'extrait qu'il a donné de la Relation de *Figueroa* (*Mém. pour le Passage de Vénus*, page 32) traduit ainsi ce passage : « Un seul se tenoit ferme *au pied d'une table*, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un soldat le blessa à la main, &c. ». Je pense qu'il n'a point entendu l'original qui dit : *Quedò solo uno colgado en las mesas*

1791. Juin. Iles de Mendoça.

pour se laisser tomber à l'eau, que lorsqu'un Soldat l'eut blessé à la main d'un coup d'épée. Parvenu, en nageant, à une des pirogues, il montra sa blessure à ses compagnons qui le reçurent à bord : la vue du sang excita l'indignation de tous; ce fut le signal du combat. Un d'entre eux, qui portoit un parasol de feuilles de palmier, fit ranger les pirogues en bataille, tandis qu'un vieillard, remarquable par une longue barbe, menaçoit avec fierté les Espagnols des yeux et du geste : tantôt il empoignoit sa barbe à deux mains; tantôt il retroussoit sa moustache; debout dans sa pirogue, il paroissoit donner seul des ordres à la flotte, et sembloit pourvoir à tout. Le son rauque d'une conque marine décida l'instant de l'attaque. La plupart des Insulaires brandissoient leurs lances, et défioient leurs agresseurs au combat; quelques-uns les lançoient en guise de javelot contre les Espagnols; d'autres, adroits à manier la fronde, lançoient contre la Capitane, des

---

mayores de guarnicion, siñ que fuesse possible hazerle desaferrar, hasta que un soldado lo hirio con la espada en una mano : dexo se caer con esto. J'observe que *las mesas mayores de la guarnicion* (littéralement, les grandes tables de la garniture) sont les *porte-haubans du grand mât;* et les expressions, *colgado* (pendu ou suspendu), et *dexo se caer* (il se laissa tomber), ne peuvent s'appliquer à un homme qui auroit embrassé dans le Vaisseau *le pied d'une table*, et seroit forcé de l'abandonner.

pierres dont un Soldat fut atteint; enfin une des pirogues eut l'audace de venir attacher une corde au beaupré du Vaisseau, et faisoit d'impuissans efforts pour le tirer vers la terre. Les conquérans du Nouveau Monde, accoutumés à regarder l'*Indien* comme un animal d'une espèce inférieure à l'homme, ne pouvoient endurer long-temps la provocation et l'insulte d'un être dégradé à leurs yeux, duquel, depuis un siècle révolu, ils triomphoient par la terreur : *Mendaña* ordonna une décharge de mousqueterie. Heureusement la poudre étoit humide; peu de coups portèrent, mais cependant en assez grand nombre pour que cinq ou six Insulaires en fussent renversés. On ne pardonne pas à *Quiros*, qui avoit été le témoin de cette horrible scène, ni à l'historien *Figueroa*, qu'elle eût dû révolter, l'espèce de complaisance avec laquelle l'un et l'autre peignent le bruit et la confusion qui régnoient sur les pirogues, et l'effroi de ces malheureux dont les uns, se précipitant dans la mer, restoient accrochés et suspendus par les mains aux plat-bords de leurs embarcations; d'autres se cachoient derrière leurs compagnons pour s'en faire un bouclier quand ils se voyoient ajustés. Mais cette poudre, dont l'humidité avoit prévenu une plus grande destruction d'hommes, fut trop tôt remplacée par une autre plus active : le carnage recommença; et, dans une seconde

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

fusillade, le brave Amiral des pirogues et neuf autres de ses guerriers furent atteints du plomb fatal et perdirent la vie ; un plus grand nombre fut blessé et culbuté dans la mer. La flotte des pirogues se dispersa : et les Espagnols se mettoient en route pour s'éloigner, comme l'orage qui s'éloigne après avoir désolé la terre, lorsque les Insulaires détachèrent une de leurs embarcations, montée seulement de trois hommes, dont un, en proférant des paroles, montroit d'une main un rameau verd, et de l'autre un morceau d'étoffe blanche. On jugea que c'étoit un signal de paix, une demande de capitulation. Les Insulaires firent entendre, par des signes d'invitation et d'amitié, qu'ils désiroient que les Vaisseaux vinssent mouiller dans leur Port ; mais on s'y refusa : et ces bons Indiens, paroissant avoir oublié tout le mal qu'on leur avoit fait et tout celui qu'on avoit voulu leur faire, avant de se retirer, offrirent en hommage à leurs assassins, les cocos, les bananes et les autres productions de cette île hospitalière où les Espagnols, pour prix de ce bienfait, laissèrent des veuves et des orphelins.

Quiros avoit eu le loisir d'examiner le physique des Insulaires qui avoient passé quelques heures sur la Capitane ; et il nous en donne une description dont ne diffère pas celle qu'on lit dans la Relation de *Figueroa*.

Les

Les Naturels de l'île de *la Madalena* sont presque blancs ; ils ont des traits réguliers et agréables, les yeux beaux, le regard doux, les dents blanches et bien rangées. La plupart ont les cheveux blonds [1] ; ils les portent longs et flottans comme les femmes ; mais quelques-uns les retroussent et les tortillent sur leur tête. Leur belle carnation annonce la santé et la force, que manifeste encore le son de leur voix. Ils sont bien taillés, d'une haute stature et d'un beau corsage. Leurs mains, leurs jambes, leurs pieds sont forts, et leurs doigts longs. Ils sont absolument nus. Leur visage et leur corps sont tâtoués en bleu, et chargés de dessins de poissons et d'autres figures. La beauté des jeunes garçons se fit particulièrement remarquer des Espagnols ; et *Quiros* ne peut s'empêcher de gémir, en voyant que des ouvrages si parfaits du Créateur sont ainsi jetés et perdus au milieu des Infidelles. . . . .

1791. Juin. Iles de Mendoça.

L'île que *Mendaña* venoit de découvrir reçut le nom de *la Madalena*, parce qu'il en eut la première vue le 21 juillet, veille de *la Madeleine*. Suivant

[1] L'original porte *rubio* qui signifie *blond* : on pourroit croire que la Relation a voulu dire *roux* ; mais les Espagnols expriment cette dernière couleur de cheveux, par *bermejo* ou *pelo de cofre* : cette expression, *poil de coffre*, fait allusion à la couverture d'une malle, pour laquelle on emploie un cuir de vache avec son poil qui communément est rouge.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA. le rapport des Espagnols, la partie qu'ils reconnurent présente une côte d'un bel aspect, et écore : le terrain, aux approches de la mer, est élevé, et plusieurs montagnes le dominent. Les habitations sont dispersées dans les vallées. Le Port est situé sur la côte méridionale. On jugea que l'île doit être très-peuplée ; car, outre le nombre considérable d'habitans qui se portèrent au-devant des Vaisseaux, le rivage en paroissoit couvert.

Quiros, suivant *Figueroa*, conclut la latitude de l'île, d'après une observation de la hauteur méridienne du soleil, de 10 degrés Sud : le capitaine *Cook* estime qu'elle doit être de 10 degrés 25 minutes ; et cette même différence de 25 minutes, se retrouve entre les latitudes que l'un et l'autre ont assignées au Port de *la Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina* : selon *Quiros*, elle est de 9 degrés et demi ; et de 9 degrés 55 minutes, suivant le capitaine *Cook*.

Quiros avoit calculé que la distance de *la Madalena* à *Lima* étoit de 1000 lieues d'*Espagne*[1], ou environ 1143 lieues marines, lesquelles, entre les parallèles de 10 et 12 degrés, repondent à 58 degrés de longitude ; *Lima* est par 79 degrés 9 minutes et demie à l'Occident de *Paris* ; ainsi

---

[1] *Figueroa*, *Hechos* &c. page 245.

la Madalena, suivant le calcul des Espagnols, seroit à 137 degrés 9 minutes et demie. En rapportant la position de cette île à celle de *Santa-Christina*, que les Observations de *Cook* ont déterminée, on trouve qu'elle doit être placée à 141 degrés 9 minutes 1 quart [1]; l'erreur de l'Estime de *Quiros* étoit donc de 4 degrés, ou environ 79 lieues marines [2] : mais comme sa

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

[1] *The Original Astronomical Observations made in a Voyage to the South Pole*, &c., page 323.

[2] On peut remarquer que l'erreur de la longitude de *Quiros* est dans le même sens que celle de la longitude estimée sur le *Solide ;* elle est de 4 degrés, ou 79 lieues, *en arrière*, et l'une ne diffère pas beaucoup de l'autre pour la quantité : l'erreur du *Solide* est plus grande d'environ deux tiers de degré. Le capitaine *Marchand* a traversé le *Grand-Océan* en diagonale, en suivant à-peu-près la ligne du Nord-Ouest ; et *Mendaña* s'est dirigé à-peu-près à l'Ouest. On pourroit donc en conclure que, sur quelque direction qu'on traverse cette partie de l'Océan, la tendance des Courans est, en général, vers l'*Ouest ;* et que, si, pour déterminer les longitudes, on n'emploie pas d'autres moyens que les méthodes ordinaires du pilotage, on doit toujours avoir des erreurs *en arrière*. La navigation de *Mendaña*, de la côte d'*Amérique* aux îles, a été de 35 jours, et l'erreur de 79 lieues *en arrière :* l'erreur moyenne, ou l'effet du mouvement des eaux qui a porté le Vaisseau dans l'Ouest, a donc été d'environ 2 lieues un quart, ou près de 7 milles, par 24 heures ; et cette quantité se rapproche de celle du mouvement général des eaux entre les Tropiques, qu'on sait être de l'Orient en Occident, et qu'on évalue à 8 ou 9 milles par jour. Le *Solide* a éprouvé, de la part des Courans,

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

latitude n'étoit en erreur que de 25 minutes ou 8 lieues 1 tiers ; un vaisseau qui se seroit établi, à 100 lieues dans l'Est du 137.e méridien à l'Occident de *Paris*, sur le parallèle de 9 degrés et demi, qui tient le milieu entre la latitude de *la Madalena* et celle de *Santa-Christina*, telles que *Quiros* les avoit indiquées, ne pouvoit manquer de rencontrer l'Archipel des *Mendoça* : et c'est ainsi que le capitaine *Cook* l'a retrouvé.

En quittant l'île de *la Madalena*, les Espagnols découvrirent celle qu'ils nommèrent *San-Pedro*, située à 9 degrés 58 minutes de latitude Sud, et

---

des effets plus considérables : car on peut voir dans le *Tableau* général qui présente *l'effet des Courans sur la direction et la vîtesse du Vaisseau, dans les différens parages qu'il a traversés*, que, depuis qu'il a eu atteint le parallèle du Tropique du Sud, et en remontant vers l'Équateur, il a été porté chaque jour dans l'Ouest d'une quantité communément plus grande que 7 milles ; elle s'est même élevée jusqu'à 26 et 34 milles, dès qu'il a commencé à naviguer dans le voisinage du parallèle de 10 degrés. Si l'on prend un terme moyen entre tous les progrès vers l'Ouest d'après l'Observation, comparés avec les progrès d'après l'Estime, depuis qu'il a eu atteint le Tropique jusqu'à ce qu'il soit parvenu au parallèle des îles, on trouve que la quantité moyenne dont il a été porté vers l'Ouest en 24 heures, est de près de 10 milles et demi : c'est dans l'Est des îles que le mouvement des eaux a produit le plus grand effet ; et leur direction étoit vers l'Ouest, déclinant de 7 à 18 degrés vers le Sud.

La route de *Mendaña* donne lieu à une seconde remarque.

141 degrés 11 minutes 1 quart de longitude Occidentale : ils supposent que son circuit est de 3 ou 4 lieues ; et le capitaine *Cook* l'évalue à trois. Ils ne s'en approchèrent pas assez pour savoir si elle est habitée ; mais, suivant leur relation [1], l'aspect de cette île est agréable, et son terrain, uni et peu élevé, est diversifié par de grandes parties de bois et de tapis de verdure. D'après cette description, on pourroit croire que, si l'île n'est pas habitée, elle est susceptible de l'être ; mais les Voyageurs modernes ne la peignent pas avec des couleurs aussi agréables que celles qu'ont employées les Espagnols ; *George Forster*

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Il étoit parti (*Figueroa*, page 241), le 16 Juin, de *Payta* qui est plus occidental que *Lima* d'environ 80 lieues : il dit que les îles de *Mendoça* sont distantes de *Lima* de 1143 lieues marines (1000 lieues d'*Espagne*) ; elles sont donc éloignées de *Payta*, suivant son calcul, de 1063 lieues marines : mais comme son Estime étoit *en arrière* de 79 lieues quand il attérit sur les *Mendoça* ; si on les restitue pour corriger l'erreur de la Route, on a pour la distance réelle de *Payta* aux îles, 1142 lieues. Ce chemin a été parcouru dans l'espace de 35 jours (l'île de *la Madalena* avoit été découverte le 21 juillet. *Figueroa*, page 241) ; ainsi la vîtesse moyenne du Vaisseau a été de 32 lieues deux tiers par jour : elle ne seroit que de 30 lieues, si l'on ne corrigeoit pas l'erreur de la Route. Cette observation n'est pas inutile quand on veut évaluer en lieues les *journées* des anciens Navigateurs qui emploient souvent l'expression de *Journée* pour indiquer la distance d'un lieu à un autre.

[1] *Figueroa*, page 245.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

dit seulement[1] que *San-Pedro* est une petite île d'une élévation moyenne, qui paroît n'être ni fertile ni peuplée ; et le capitaine *Chanal* en a la même opinion : cette île est trop petite, nous dit-il, et offre un aspect trop stérile, pour que, si elle est habitée, elle puisse compter un grand nombre d'habitans.

Mendaña[2], qui côtoya la partie méridionale de l'île de *la Dominica,* estima qu'elle peut avoir quinze lieues de tour ; le capitaine *Cook,* qui en a de même prolongé la côte du Sud, suppose que son circuit peut être de quinze ou seize lieues. Elle est située à 9 degrés 40 minutes 37 secondes de latitude Sud, et 141 degrés 9 minutes 1 quart de longitude Occidentale. *Figueroa* nous présente *la Dominica* comme une île d'un aspect enchanteur : selon lui, de vastes plaines étalent une riante verdure, et séparent des collines qui s'élèvent en pente douce et que couronnent des bois touffus ; une population nombreuse annonce la richesse et la fertilité du sol. *George Forster*[3] n'a pas vu cette Terre des mêmes yeux que *Mendaña* et *Quiros.* Suivant cet Observateur, *la Dominica* est une île élevée et montueuse ; sa pointe du

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

[2] *Figueroa*, page 245.

[3] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

Nord-Est est escarpée et stérile ; mais plus loin, dans la partie du Nord que *Mendaña* n'avoit pu voir, on aperçoit quelques vallées remplies d'arbres, parmi lesquels on distingue quelques huttes éparses : on découvre, en même temps, vers le centre de l'île, des rochers sourcilleux, taillés en obélisques, en flèches de clocher, et des sommets creusés en voûte, entassés les uns sur les autres. Ce désordre de la nature semble prouver que des tremblemens de terre et des explosions de volcans ont bouleversé cette contrée. Toute sa partie orientale offre une côte d'une grande élévation, taillée à pic, et formant une longue chaîne de rochers éclatés, dont les débris ne présentent que des pointes aiguës et des précipices.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Celui qui a lu ces deux descriptions ne seroit-il pas tenté de croire que les Espagnols et les Anglais n'ont pas vu la même Terre, si, d'après la position de *la Dominica* à l'égard des autres îles du Groupe, d'après son étendue et le gisement de la côte, qui sont les mêmes dans les deux Relations, d'après les Routes de *Mendaña* et de *Cook*, tracées dans les Journaux, il pouvoit s'élever le moindre doute sur l'identité ! Mais, si l'on admet que les uns et les autres ont également bien vu, il faut admettre aussi, ce qui n'est pas improbable, que, dans l'intervalle des deux siècles qui se sont écoulés entre les deux Voyages, l'île de *la Dominica* a

1791. Juin Iles de Mendoça.

éprouvé le terrible effet de quelqu'une de ces grandes convulsions de la Nature qui défigurent totalement les parties de la surface de notre Globe sur lesquelles leur ravage s'est exercé.

La petite île *Hood,* découverte par le capitaine *Cook,* et située par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, et 141 degrés 12 minutes un quart de longitude Occidentale, à 5 lieues et demie de distance, dans le Nord 13 degrés Ouest, de la partie orientale de *la Dominica,* ne mérite aucune mention particulière : on lit dans la Relation de *George Forster,* que le terrain en est élevé; mais la brume qui l'enveloppoit ne permit pas aux Anglais d'en prendre une connoissance exacte; et le capitaine *Marchand* ne l'a aperçue que de loin.

Nous voici parvenus à l'île de *Santa-Christina,* pour laquelle les Espagnols, les Anglais et les Français nous fournissent des détails circonstanciés. Leurs Relations diffèrent quelquefois entre elles : j'aurai soin de faire remarquer les différences; et je laisse aux Navigateurs qui pourront, dans la suite, aborder à cette île, à vérifier lequel des Voyageurs avoit mieux observé.

L'île de *Santa-Christina* se présente sous un aspect agréable ; elle est très-élevée, ainsi que toutes les autres îles du Groupe. Une chaîne

étroite de hautes collines se prolonge sur toute sa longueur ; et, du rivage, partent d'autres chaînes d'une égale élévation, qui vont se joindre, en embranchemens, à la chaîne principale. Ces collines sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux, ou plutôt de jolies cascades, qui arrosent l'île de toutes parts : les arbres à fruits de diverses espèces y entretiennent la fraîcheur, et procurent l'abondance à ses heureux habitans. 1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Le capitaine *Cook* donne à l'île de *Santa-Christina* une longueur, du Nord au Sud, de 3 lieues de 20 au degré, et un circuit de 7 lieues, que *Quiros* avoit jugé plus grand, puisqu'il le porte à 9 lieues espagnoles de 17 et demie au degré [1] : mais, comme ni l'un ni l'autre n'a reconnu qu'une portion de la côte occidentale de l'île, son étendue absolue et son contour demeurent encore indéterminés; et les dimensions que lui assigne la Carte du Navigateur anglais ne peuvent être regardées que comme des mesures fixées par approximation, mais qui cependant méritent plus de confiance que celles que *Quiros* a pu indiquer, et que *Figueroa* nous a conservées.

La description suivante de la Baie de *la Madre*

---

[1] *Figueroa*, page 245.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

de Dios est le résultat de toutes les Relations comparées, qui se confirment ou se suppléent les unes les autres : elle est plus circonstanciée que celle des Espagnols ; mais, dans le fond, elle n'en diffère pas ; et la leur suffiroit pour que, sans autre instruction, il ne fût pas possible de méconnoître *la Madre de Dios* de *Mendaña.*

Cette Baie [1], située vers le milieu de la côte occidentale de l'île, sous la partie la plus élevée des terres, n'a pas plus de deux milles d'ouverture, sur trois quarts de mille de profondeur. Les deux pointes qui la forment sont, l'une à l'égard de l'autre, dans la direction du Nord quart de Nord-Est, et Sud quart de Sud-Ouest. Celle du Sud est terminée par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic qu'on ne peut pas apercevoir quand on est au large, parce qu'il est mangé par les hautes terres auxquelles il est adossé. Une colline dont la pente est douce, vient se terminer à la pointe septentrionale qui est formée par des rochers écores et caverneux, dont la partie supérieure, portée en saillie, figure une espèce de demi-voûte : cette pointe du Nord, noire et brulée, est bien moins élevée que celle

[1] *Voyez* le Plan de cette Baie, Pl. IV, N.° 2. C'est la copie de celui que le capitaine *Cook* a publié, et dont les Navigateurs français ont reconnu la parfaite exactitude.

du Sud; elle est couverte de *casuarinas*, de ces grands arbres dont le bois dur et lourd est employé pour la fabrication des massues et des autres armes. Les terres du fond de la Baie présentent une chaîne de hautes collines légèrement déchiquetées à leurs sommets, et escarpées en plusieurs endroits. *George Forster* fait une description différente des terres hautes qui se montrent au fond de la Baie : il dit [1] qu'on y voit une chaîne très-élevée dont le sommet, taillé en plateau, ressemble à la montagne de *la Table* du Cap de *Bonne-Espérance.* A l'exception de deux petites Anses qui, l'une et l'autre, reçoivent un ruisseau, et où l'on trouve une grève abordable, le surplus du contour de la Baie n'offre par-tout que des rochers écores, tout près desquels la sonde rapporte un fond de corail sur une profondeur d'eau de 20 brasses et plus.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Ces deux petites Anses de sable sont séparées par un mondrain qui se projette en mer sur un plateau de rocher à bords escarpés, et dont le sommet est revêtu d'une herbe qui, suivant le rapport de *George Forster*, s'élève à la moitié de la hauteur d'un homme. L'une de ces Anses est désignée par le nom d'*Anse du Nord*, l'autre par celui d'*Anse du Sud.* Deux vallées bien garnies

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, pag. 10.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

d'arbres aboutissent à l'*Anse du Nord*, et un joli ruisseau, après avoir fertilisé les terres, vient offrir, à son embouchure, une bonne Aiguade aux vaisseaux [1]. La Baie présente par-tout, à une certaine distance des rochers, un fond de sable d'une excellente tenue, sur une profondeur d'eau qui va en dégradant, lorsqu'on se dirige vers les grèves, depuis 36 brasses jusqu'à 14 ou 13. L'eau se fait commodément dans l'Anse du *Nord*, et elle est des meilleures : on s'y pourvoit de bois

---

[1] La Description que *G. Forster* a donnée de cette partie de la Baie (*Vol. II*, page 17 de l'original) exige une observation; je traduis littéralement ce qu'il en a dit :

« Un mondrain couvert d'une herbe qui nous venoit jusqu'à la ceinture, et taillé en muraille à pic du côté de la mer, se projette en avant, et sépare cette Anse (celle du *Nord* où les Anglais étoient mouillés) d'une autre Anse au Sud de la première. Nous trouvâmes sur le côté septentrional du mondrain, une belle source d'eau claire, précisément à la place où les Navigateurs espagnols l'avoient indiquée : l'eau de cette source s'élance du rocher, est reçue dans un petit bassin, et de là coule à la mer. Un ruisseau se précipte des collines plus élevées qui en sont voisines. Un autre ruisseau, plus considérable, et où nous fîmes notre eau (c'est le même que celui où les Français firent la leur) descend vers le milieu de l'Anse. On en rencontre encore un autre dans l'angle du Nord (*in the Northern corner*) ».

Cette description de M. *Forster* désigne clairement *quatre ruisseaux* dans l'Anse du *Nord*, en comptant pour un celui que la source produit.

Le plan du capitaine *Cook* n'en indique que deux dans cette

avec la même facilité [1]. Quelquefois cependant, la houle bat si fort à la plage, et le ressac est si considérable sur la grève, lorsque la brise souffle du large, ce que le *Solide* a éprouvé une fois pendant son séjour, que ce n'est pas sans peine qu'on peut alors ramener les barriques à bord : mais, dans ce cas et dans tous les temps, les Naturels s'empressent officieusement de les conduire en nageant; et ils exécutent cette manœuvre avec une surprenante dextérité. Si l'abord

1791. Juin. Îles de Mendoça.

---

même Anse du *Nord* : le premier un peu au Nord du mondrain, lequel doit être le petit ruisseau de la source ; et le second, qui est le plus considérable et où il fit son eau, à-peu-près dans le milieu de l'Anse. Sa narration porte que « *dans chacune des Anses* il y a un *ruisseau* d'une excellente eau (il ne compte pas sans doute celui de la source) ; que l'Anse du *Nord* est la plus commode pour faire de l'eau et du bois : qu'on y trouve la petite chute d'eau dont parle *Quiros*, Pilote de *Mendaña*, mais que la Ville, ou le Village, est dans l'autre Anse ». (Voyez *Cook's 2.d Voyage*, Vol. I, pag. 307-308.)

Le plan et la narration de *Cook* ne laissent aucun doute qu'il n'y a qu'*un seul ruisseau dans chaque Anse* ; et le capitaine *Chanal* me l'a confirmé.

On ne conçoit pas ce qui a pu induire en erreur M. *Forster* ; il désigne *quatre ruisseaux dans l'Anse du Nord*, en comptant pour un celui de la source, et il ne parle pas de celui de l'*Anse du Sud*.

[1] Le Capitaine *Cook*, comme on l'a vu, en avoit pris et donné une autre idée ; car il dit que l'eau et le bois ne s'y font pas commodément. (*Voyez* ci-devant, page 78.)

1791. Juin. Iles de Mendoça.

à la plage paroît trop dangereux, on met pied à terre à la côte du Nord, où l'on débarque commodément ; mais on éprouve ensuite une assez grande difficulté à marcher, l'espace d'un quart de lieue, sur des roches toujours couvertes à la haute mer qui y dépose un sédiment gras et glissant : cette espèce de trottoir passe sous les rochers dont j'ai parlé, qui s'avancent par le haut en forme de demi-voûte, et à travers lesquels l'eau des pluies filtre et suinte en assez grande abondance. On a observé que la mer monte d'environ quatre pieds, et quelquefois moins.

La Baie de *la Madre de Dios* gît au Sud 15 degrés Est de la pointe la plus occidentale de *la Dominica :* ce Relèvement qui a été bien vérifié, fournit une indication sûre qui doit prévenir toute méprise, soit qu'on vienne la chercher par le Sud, soit qu'on y vienne par le Nord, et l'on n'aura point à craindre de la confondre avec d'autres Baies qui se présentent plus au Sud. Mais comme le vent, détourné par les hautes terres de *la Dominica*, prend le plus souvent une direction Nord-Est et Nord-Nord-Est ; quand on a l'intention de mouiller à *Madre de Dios*, on doit chercher à passer dans le Canal au Nord de *Santa-Christina*, lequel a de deux à trois milles de large ; et si l'on veut ne pas risquer de manquer le mouillage, il

convient, en venant pour le prendre, de serrer d'aussi près qu'il est possible, la pointe septentrionale de la Baie. On sera bien mouillé, si on laisse tomber l'ancre un peu en dedans des deux pointes; on aura vingt-cinq ou vingt-huit brasses, sur un fond de beau sable. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Figueroa, dans sa description de cette Baie, dit que, sur le côté septentrional du mondrain saillant qui sépare les deux Anses, et à sept ou huit pieds d'élévation au-dessus du terrain, on voit une source d'excellente eau dont le jet est *de la grosseur du poing* [1]; et le capitaine *Cook* ainsi que *George Forster*, confirment ce rapport des Espagnols [2]. Il faut conclure de cet accord, que cette source est sujette à de grandes variations; car le capitaine *Chanal*, qui l'a examinée, avec l'intention de vérifier et de confirmer le rapport de ses devanciers, assure que, pendant que les Français séjournoient dans la Baie, elle étoit si peu considérable que, si les Anglais n'en eussent pas parlé avec détail, il ne lui seroit jamais venu dans la pensée qu'il dût en faire mention. On a vu aussi que, durant le séjour des Français dans la Baie, quoique la pluie eût été presque continuelle, le ruisseau de l'Anse du *Sud* étoit presque

---

[1] *Figueroa*, page 248.

[2] Ci-devant, page 108, Note [1].

1791. Juin. Iles de Mendoça.

à sec [1] : M. *Forster* ne fait point mention de ce ruisseau, et *Cook* dit seulement que l'eau en est excellente [2] ; mais on sait par le Journal de celui-ci, qu'à l'époque du voyage des Anglais, c'est dans l'Anse du *Sud* qu'étoit située la Ville, ou le Village [3] ; et il n'est pas présumable que les Naturels eussent choisi, pour y rassembler leurs habitations, les bords ou le voisinage d'un ruisseau qui n'auroit point eu d'eau : on doit donc croire qu'à cette époque, le ruisseau du Sud avoit de l'eau en abondance ; et, sans prétendre assigner la cause de son desséchement, on peut attribuer à son défaut d'eau, la migration des Naturels qui, à l'époque du voyage des Français, paroissoient avoir déserté, depuis assez long-temps, l'Anse du *Sud*, puisqu'on n'y trouva qu'un très-petit nombre d'habitans, et des cases abandonnées [4] ; tandis que l'Anse du *Nord* qui, du temps du capitaine *Cook*, étoit la moins peuplée, avoit acquis depuis une grande population, sans doute par le reflux des émigrés de l'Anse du *Sud*. Ces remarques conduisent à penser que les sources et les ruisseaux de l'île sont sujets à des crues et à des diminutions

[1] Ci-devant, page 71.

[2] Ci-devant, pages 108 et 109, Note [1].

[3] *Ibid.*

[4] Ci-devant, page 71.

considérables ;

considérables ; et que les inondations ou la séche- 1791.
resse déterminent les Naturels à transporter quel- Juin.
quefois leurs habitations, d'une partie de l'île dans Iles de
une autre. MENDOÇA.

Le voyage des Espagnols, quoique datant d'une époque beaucoup plus éloignée, nous fournit un autre indice de ces transplantations ; et l'on conçoit qu'elles ne doivent être ni rares, ni difficiles, chez un peuple dont le mobilier n'est pas embarrassant à transporter, qui voyage en pirogues, et à qui les productions spontanées de la nature offrent, en tous lieux, des moyens de subsistance, et des matériaux propres à la construction de leurs habitations. *Mendaña*, suivant *Figueroa* [1], avoit trouvé dans l'Anse du *Nord*, un Bourg ou Village régulier et disposé en équerre, dont une branche s'étendoit du Nord au Sud, et l'autre, de l'Est à l'Ouest. Les Voyageurs modernes, Anglais et Français, n'ont point vu de Village régulier, mais seulement, à une assez grande distance du rivage, des cases éparpillées dans les vallées et sur les penchans des collines, et entremêlées de parties de bois.

La construction de ces cases ou huttes est fort inférieure à celle des maisons que l'on trouve

---

[1] *Figueroa*, page 245, placée, par double emploi, quatre pages après une autre qui porte le même chiffre.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

dans les îles de *la Société:* sans doute que, plus voisins de la Ligne équinoxiale, d'environ sept degrés, les Mendoçains jouissant d'une chaleur plus constante et plus égale, n'ont été occupés que de se garantir des feux du soleil et des eaux du ciel. Il paroît que les pluies sont abondantes, et sans doute les inondations communes ; car chaque case est établie sur une plate-forme de pierres, un peu élevée au-dessus du niveau du terrain. Les murailles sont formées par des cannes de bambou, de six ou sept pieds de hauteur, placées près à près ; et le faîte, dont le milieu s'élève de neuf ou dix pieds au-dessus du sol, est formé d'autres bambous couchés parallélement les uns aux autres, couvert de feuilles de latanier, suivant le chirurgien *Roblet ;* et selon le capitaine *Cook* et *G. Forster*, de feuilles d'arbres à pain ou de feuilles de rattas. *Figueroa* dit que les toits sont *à deux eaux*, c'est-à-dire à deux pentes[1]. On voit sur une des faces, une porte et une fenêtre; et tout le reste est plein. Ces cases ont, en général, neuf ou dix pieds de long, sur cinq ou six de largeur, et quelques-unes sont carrées. Le plancher est pavé de grosses pierres, assemblées assez proprement[2], et recouvertes de nattes. On

[1] Page 245.

[2] C'est ainsi que s'exprime le chirurgien *Roblet* dans la

aperçoit aussi en dehors des habitations, des plate-formes où les Naturels s'asseyent et se récréent : elles sont pavées comme celles de l'intérieur des cases, sans doute pour se garantir de l'humidité du terrain dans la saison des pluies. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

George Forster dit [1] qu'à l'aide d'une lunette à longue vue, il aperçut sur le sommet de la chaîne des terres hautes qui cernent la Baie, des rangées de pieux ou de palissades serrées, qui ont l'apparence de fortifications : *Cook* dit aussi [2] qu'il paroît que les habitans se sont ménagé des asiles ou des forteresses, sur le sommet des plus hautes collines, mais qu'il n'a pu les apercevoir qu'à la lunette. Ce sont peut-être ces *retranchemens* dont *Quiros* et *Figueroa* font mention, et dans lesquels les Naturels se réfugièrent, après que les Espagnols, pour une cause bien légère, et sans doute pour un mal-entendu, en eurent exterminé un assez grand nombre. M. *Forster* compare ces enceintes palissadées aux *Hippas* de la *Nouvelle-Zélande*, dans lesquels les habitans belliqueux de ces îles

---

description qu'il a faite des habitations de l'Anse du Nord; mais *G. Forster* dit que ces pierres sont si inégales que, quoique elles soient recouvertes de nattes, elles doivent faire un très-mauvais lit. Vol. II, page 21.

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 10.

[2] *Cook's second Voyage*, Vol. I, page 311.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

se retirent avec leurs femmes, leurs enfans, des armes et des subsistances, et se retranchent, lorsqu'une Peuplade ou une Tribu déclare la guerre à une autre. Le capitaine *Chanal* a cherché vainement à apercevoir sur les hauteurs, ces enceintes de palissades ; il n'en a pu découvrir aucune : peut-être ne sont-elles construites que pour de certaines cérémonies, et n'existent-elles qu'accidentellement. M. *Forster* a eu lieu de penser que ce pouvoient être les cimetières des habitans, parce que le capitaine *Cook* ayant été visiter l'habitation d'un Naturel que les Anglais avoient tué, et n'y trouvant aucun des parens du malheureux Insulaire, auxquels il vouloit faire des présens, il s'informa de ce qu'ils étoient devenus ; et il sut que les femmes avoient été pleurer le mort sur le sommet de la montagne [1].

Santa-Christina, comme toutes les autres îles du Groupe dont elle fait partie, est très-élevée : ses bords offrent des rochers caverneux, dont la pierre, noire, spongieuse, dure et cassante, indique l'effet et le produit d'une grande éruption volcanique. Cet aperçu donné par le capitaine *Chanal*, est confirmé par les observations du chirurgien *Roblet* : « La nature de la roche qu'on

---

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 22.

trouve dans cette île, nous dit celui-ci, est un mélange de productions volcaniques, noires et ferrugineuses, spongieuses, dures, cassantes, rouges et de couleur de rouille : si l'on porte la vue un peu dans l'intérieur de l'île, on aperçoit une crête de montagnes, qui paroît presque dépouillée, et dont les éboulemens indiquent des bouleversemens anciens ». Tous les cantons que MM. *Forster* et le docteur *Sparrman* ont parcourus dans leurs excursions de Botanique [1], ils les ont trouvés couverts d'un riche terreau ; et la roche qu'il recouvre, et qu'on rencontre principalement sur les bords du ruisseau, contient des productions volcaniques, diverses espèces de laves, dont quelques-unes offrent un grand nombre de coquillages blancs et verdâtres. Sous ce rapport, et sous celui des minéraux, l'île de *Santa-Christina* ressemble aux îles hautes de *la Société*, qui s'annoncent pour avoir été le siége d'anciens volcans, et offrent par-tout les traces des grandes révolutions physiques dont elles ont été le théâtre. Le sol des vallées, suivant le capitaine *Chanal*, est un terreau très-fort, tantôt noir, tantôt rouge, et très-propre à la végétation. Le chirurgien *Roblet* dit que, quoique montagneux, le sol est d'une terre noire et forte, où croissent diverses espèces de lichens,

1791. Juin. Iles de Mendoça.

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

de gramens, de pourpiers et d'arbustes. Les forêts épaisses qui couvrent les vallées, les arbres répandus sur les collines, et la verdure qu'on voit régner jusque sur les flancs escarpés de quelques-unes, tout atteste la fécondité de la terre.

Les Voyageurs français ne se sont point occupés de la recherche des plantes, laquelle exige, dans celui qui veut s'y livrer, une étude préliminaire qui n'entre pas dans le plan d'éducation d'un Navigateur ; mais MM. *Forster* et le docteur *Sparrman*, empressés de multiplier nos richesses en Botanique, ont fait plusieurs excursions dans les vallées, sur les montagnes et dans les forêts de l'île : et quoique la briéveté de leur séjour ne leur ait pas donné le temps de faire une récolte abondante; quoique les plantes de *Santa-Christina*, les mêmes en général, suivant le rapport de *G. Forster* [1], que celles de *Taïti*, ayent offert peu de nouveautés à placer dans leur Herbier, ils ont dû cependant faire connoître à l'*Europe* quelques espèces jusqu'alors inconnues. Je ne puis que renvoyer à leurs savans Ouvrages le Lecteur qui, cultivant cette branche si intéressante et si utile de l'Histoire naturelle, desireroit étudier les productions de ce genre qui peuvent être particulières

[1] Voyez *G. Forster's Voyage, &c.* Vol. II, page 32.

au climat et au sol des îles de *Mendoça ;* je ne parlerai que des arbres, sur lesquels il importe au Navigateur d'acquérir quelques notions qui puissent, pour m'exprimer dans sa langue, lui servir de *Points de reconnoissance,* parce que la plupart lui offrent dans leurs fruits abondans, une ressource précieuse, des rafraîchissemens qui, après une longue navigation sous la zone torride, sont aussi agréables à l'Équipage d'un Vaisseau, qu'ils doivent lui être nécessaires.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Les vallées de *Santa-Christina* sont, comme je l'ai dit, couvertes d'arbres, et tous d'une belle venue. Le chirurgien *Roblet* nous donne l'énumération de ceux qu'il a particulièrement distingués et reconnus : le Cocotier ; l'Arbre à pain [1] ; le

[1] Un *Arbre à pain* est une terre à blé pour un Insulaire du *Grand-Océan ;* et les Colonies que les Européens ont établies dans les îles de l'*Amérique,* doivent envier cet arbre aux îles des *Tropiques* et à l'Archipel de l'*Asie.* Les Anglais, qui en connoissent tout le prix, s'occupent, depuis long-temps, d'en enrichir leurs îles ; et l'on ne peut pas douter qu'avec des soins et de la persévérance, ils ne parviennent à l'y naturaliser. Cette spéculation pourroit, sous quelque rapport, contrarier l'intérêt mercantille des Métropoles qui se réservent le droit exclusif d'alimenter leurs Colonies, pour se réserver exclusivement aussi la masse des denrées coloniales : mais il répugnera toujours à l'humanité, à la justice et à la raison, de placer la subsistance d'une partie de nos compatriotes à quinze cents lieues de leur résidence.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Bananier [1]; le Casuarina [2], dont les Naturels fabriquent leurs armes; une espèce de Sapinette;

[1] Il est d'usage de compter parmi les arbres, le *Bananier* qui est plutôt une grande plante herbacée qu'un arbre; car il n'y a point d'arbres sans bois et sans branches, et le Bananier n'a ni l'un ni les autres. Mais son port, sa grandeur, représentent à la vue un arbre plutôt qu'une plante: et le Bananier pourroit être considéré comme un passage de la Nature entre ces deux manières d'être des végétaux. (*Voyez* le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, au mot *Bananier.*)

Je remarque que la plupart des traducteurs des Voyages anglais traduisent le mot *Plantain* de l'anglais, qui veut dire Bananier, par le mot français *Plantain*, ou par celui de *Platane*: mais le Bananier n'est ni du plantain, ni un platane. Quelques-uns emploient aussi cette expression, une *Grappe de Plantains*, pour dire une *Patte de Bananes*: les fruits du Bananier croissent, à la vérité, en grappes, composées de 5, 6, 7, 8 ou 9 individus, serrés les uns contre les autres; mais ces grappes sont appelées dans nos Colonies, *Pattes de Bananes*: ces pattes forment neuf à dix étages autour de la tige ligneuse; et plus ces étages approchent du sommet de la tige, plus l'intervalle qui les sépare, est grand: l'ensemble des *pattes* se nomme *Régime de Bananes*: les plus gros de ces Régimes sont composés de plus de cent fruits dans les individus vigoureux qui vivent dans leur climat naturel.

Sidney Parkinson, Dessinateur de M. *Banks* dans le premier Voyage de *Cook*, dit, en parlant des Bananiers qui se trouvent à *Taïti* et aux îles de *la Société*, qu'on en compte au-delà de vingt sortes qui diffèrent et par la forme et par le goût: quelques-unes des Bananes se mangent crues; d'autres sont meilleures bouillies et tiennent lieu de pain. On plante le Bananier en bonne terre, et on le cultive avec soin. (*Journal of a Voyage to the South Seas*, &c. *London*, 1773, grand *in*-4.°, page 47.)

[2] *G. Forster* dit que le *Casuarina* est le même arbre que

un arbre qui domine sur tous les autres par sa hauteur et l'étendue de ses rameaux, mais dont la substance est molle, et qu'on pourroit comparer au Figuier sauvage de nos Colonies occidentales [1]; un autre, dont la fleur et la gousse, ainsi que les feuilles, ressemblent parfaitement à celui qu'on nomme *Porcher* dans les Indes orientales, mais dont le tronc est moins droit; enfin une espèce de Noyer dont il sera fait ci-après une mention particulière. Il faut sans doute ajouter à cette énumération le Mûrier à papier [*Morus papyrifera*] [2], puisque les Naturels emploient les fibres de son écorce pour la fabrication de leurs étoffes.

1791.
Juin.
Iles de Mendoça.

---

les Taïtiens nomment *Töä* [guerre], parce qu'il fournit les instrumens qui font couler le sang. (*G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 18.)

Le *Casuarina* ou le *Töä* est, après les arbres à fruit, un des plus utiles et des meilleurs que la Nature ait donnés aux îles du Grand-Océan. Il est très-dur, très-pesant, et de la couleur de l'Acajou foncé de nos colonies occidentales: les massues, les lances, les battoirs qui servent pour la fabrication des étoffes d'écorce d'arbre, de même que divers ustensiles et instrumens, sont faits de ce bois qui n'est jamais attaqué par les vers, et est, en quelque sorte, indestructible.

[1] Cet arbre pourroit être celui que les Naturels, suivant le capitaine *Cook*, emploient dans la construction de leurs pirogues, et qui croît, dit-il, en abondance près de la mer. (*Cook's second Voyage*. Vol. I, page 311.)

[2] Cet arbuste qui probablement est le même que celui dont les Chinois fabriquent leur papier, qu'on appelle improprement

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Ni le capitaine *Cook*, ni *George Forster* n'ont parlé spécialement des arbres qui croissent à *Santa-Christina* : le premier ne fait mention que du Bananier, de l'Arbre à pain et du Cocotier ; et le second, en nous disant qu'à l'exception de la pomme *Spondias* [1], les Naturels de *Santa-Christina* mangent les mêmes fruits et les mêmes racines que ceux de *Taïti*, nous laisse à supposer qu'on doit trouver les mêmes arbres dans les deux îles. Il en indique cependant quelques-uns qui ne sont pas compris dans l'énumération du chirurgien *Roblet* : il dit [2] que, non loin de la grève du Nord, il a visité un canton abandonné et dénué de plantations, couvert de grands bois, et que, parmi les arbres qui les composent, il en a distingué plusieurs qui lui ont paru propres à être employés pour la charpente. Seroit-ce cette espèce

---

papier de soie, s'emploie dans toutes les îles des Tropiques pour fabriquer des étoffes, qu'on peut appeler *étoffes de papier*. On plante cet arbre sur couches, et on le cultive avec un soin tout particulier. Lorsqu'il est parvenu à-peu-près à la hauteur d'un homme, on le coupe, on le dépouille de son écorce qu'on fait macérer dans l'eau ; et c'est avec cette écorce ainsi préparée, et battue avec un battoir cannelé, que les Insulaires fabriquent des étoffes plus ou moins fines, suivant les procédés plus ou moins recherchés qu'ils emploient dans leur fabrication.

[1] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 27.

[2] *Ibid.* page 24.

d'arbres que le chirurgien *Roblet* désigne comme dominant sur tous les autres, et ressemblant au Figuier sauvage de nos Colonies de l'Ouest; ou celui que le capitaine *Cook* a indiqué vaguement comme servant pour la construction des pirogues! M. *Forster* rapporte aussi qu'après avoir parcouru un mille et demi en remontant la rive méridionale du ruisseau, il entra dans un bois épais composé en plus grande partie de *Rattas*, ou Noyers de *Taïti [Inocarpus*[1] *]*, remarquables par leur grosseur et leur élévation; et qu'il vit dans ce même endroit, de très-beaux Arbres à pain. Il indique encore une espèce de Palmier, lorsqu'en parlant d'un des parasols dont les Naturels font usage, il dit que [2], après avoir examiné la feuille, couverte de plumes, qui formoit ce parasol, il reconnut qu'elle appartient au *Corypha umbraculifera.* Ailleurs [3], il rapporte qu'ayant voulu tenter de parvenir jusqu'à la cime des montagnes élevées, où il avoit aperçu ces palissades dont il est parlé dans les Relations des Espagnols (que les Français n'ont jamais pu découvrir, malgré tout le desir qu'ils avoient de les apercevoir), il étoit parvenu sans peine au sommet de plusieurs collines

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

---

[1] Forster. *Nova genera plantarum.*

[2] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 23.

[3] *Ibid.* page 24.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

doucement inclinées, qui toutes se terminent en plateaux sur lesquels s'élèvent de vastes plantations de bananiers, disposées dans l'ordre le plus régulier ; et il ajoute qu'*il rencontroit çà et là un Cocotier solitaire* qui, loin d'élever dans les airs sa tête majestueuse, avec cette fierté qui lui convient, se trouvoit dominé par d'autres arbres que, dans un terrain bas et favorable, et sur-tout sur les îles de corail [1], il

---

[1] On a observé qu'en général, le Cocotier se porte à une grande élévation dans les terrains bas, et ne parvient jamais à une égale hauteur, quand il croît sur les montagnes : aussi les plus beaux arbres de cette espèce que l'on ait rencontrés, sont-ils ceux que produisent les îles de corail, où le peu de profondeur du terrain semble ne devoir pas donner prise à leurs racines, ni leur fournir un point d'appui assez solide pour résister aux efforts des vents qui agitent leurs sommets chargés du poids de leurs fruits. On est plus étonné encore, quand on sait que la principale racine de l'arbre pousse peu avant dans la terre ; mais elle est environnée d'une très-grande quantité de racines plus petites, entrelacées les unes dans les autres, qui aident à fortifier l'arbre ; et l'on conçoit que toutes ces petites ramifications qui tracent sur les bancs de corail, trouvent à se loger et à s'attacher dans tous les interstices des coraux, et dans les trous sans nombre de ces espèces d'éponges de pierre qui entrent dans la formation des îles basses. Les habitans des terres à qui la Nature a accordé le Cocotier, doivent de continuelles actions de grâces à son Auteur : cet arbre satisfait, à lui seul, à tous les besoins de l'Homme ; il lui donne l'aliment, la boisson, les meubles, la toile, et un grand nombre d'ustensiles.

laisseroit humiliés à une grande distance au-dessous de lui. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

D'après cette observation de M. *Forster*, on devroit croire que le Cocotier est rare dans l'île de *Santa-Christina ;* et le rapport du capitaine *Cook* semble le confirmer : « On trouve sur cette île, dit-il, autant que nous en avons pu juger, à-peu-près les mêmes plantes et les autres productions qui abondent à *Taïti* et aux îles de *la Société :* on peut s'y procurer, indépendamment des cochons et des volailles, des Bananes, des Ignames, et quelques autres racines ; mais pour *le Fruit à pain et la noix de Coco, on n'en peut obtenir qu'en petite quantité* [1] ». Les Français n'ont point éprouvé cette disette de Cocos : à la vérité, ils n'ont vu, dans le voisinage de l'Anse du *Nord*, qu'un petit nombre de Palmiers de l'espèce de ceux qui

[1] *Cook's 2.d Voyage*, vol. I, page 308. Il a dit cependant (page 302) que, le lendemain de son arrivée, le 9 août, il se procura, dans la matinée, une quantité de fruits *assez considérable pour en charger deux canots ;* et que, le surlendemain 10 (page 303), le commerce des fruits se soutint à terre *avec la même vivacité :* le 11 après-midi, il remit à la voile. La facilité avec laquelle il a obtenu des fruits pendant sa relâche de trois jours, ne semble pas annoncer la disette, ni même la rareté : et cependant la mort d'un des Naturels, tué par les Anglais à leur arrivée, ne dut pas engager ceux que la frayeur avoit fait se retirer dans l'intérieur de l'île, à revenir à la côte pour y échanger leurs fruits.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

portent ce fruit; mais, à en juger par la quantité de noix que les Naturels s'empressoient de leur apporter, et dont on peut dire qu'ils étoient prodigues, on a lieu de penser que l'arbre est très-commun dans les cantons plus éloignés de la mer: le capitaine *Chanal* dit même que, si ce fruit pouvoit se garder, il eût été facile d'en faire une provision pour plusieurs jours. D'où a donc pu provenir la disette pour les Anglais, et l'abondance pour les Français! On ne doit, sans doute, l'attribuer qu'à la différence des saisons : les premiers se sont trouvés à *Madre de Dios* vers le milieu d'Avril, qui est le milieu de l'Automne, et les seconds vers les deux tiers de Juin, époque où commence l'Hiver. On sait que le Cocotier fructifie deux ou trois fois l'année; et les Français auront rencontré une bonne veine.

Il faut que le hasard les ait également bien servis à l'égard du Fruit à pain; ils l'ont trouvé très-abondant, tandis que, comme on l'a vu, le capitaine *Cook* fait entendre qu'on ne peut s'en procurer qu'en petite quantité. Quant à la qualité de ce fruit; M. *Forster*, sans parler de l'abondance ou de la rareté, dit seulement que nulle part il n'en a mangé ni vu d'aussi gros et d'aussi délicieux qu'à *Santa-Christina* [1]. Le capitaine

---

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 27.

Chanal dit aussi que ces fruits, apprêtés et grillés par les Naturels, étoient un manger des plus agréables; mais que ceux qui étoient apportés à bord pour y être vendus, n'étant pas sans doute assez mûrs, on ne pouvoit réussir à leur donner le degré de cuisson convenable, et qu'on n'y trouvoit plus aucun goût [1].

1791. Juin. Iles de Mendoça.

---

[1] Nous devons à *Figueroa*, qui lui-même la doit à *Quiros*, la première description qu'on ait eue du fruit de l'Arbre à pain : il paroît que c'est à *Santa-Christina* que les Espagnols en virent et en mangèrent pour la première fois. « Les arbres, dit-il, qui se trouvoient aux environs de la baie de *la Madre de Dios*, portent un fruit qui parvient à être gros à-peu-près comme la tête d'un enfant (et en a la forme, dit le capitaine *Cook*). Sa couleur est un vert clair, quand il est mûr, et plus foncé, quand il ne l'est pas. Sa surface présente un dessin en réseau, comme celle d'une pomme de pin (comme celle d'une truffe, dit *Cook*.) Sa forme n'est pas exactement ronde; elle est un peu oblongue, et moins grosse à la partie d'en bas qu'à celle d'en haut. La queue se prolonge jusque dans le milieu du fruit pour former le trognon et les zestes. Il n'a ni noyau, ni pépins; et, à l'exception de la coque ou enveloppe, qui est mince, tout se mange : c'est une pâte de peu de saveur quand il est mûr, et qui en a moins encore quand il est vert. Les Espagnols mangèrent de ce fruit en quantité, et apprêté de toutes les manières : ils le trouvoient si délicieux, qu'ils l'appeloient du *Blanc-manger*. C'est un aliment sain et très-substantiel. Les feuilles de l'arbre sont grandes et profondément découpées comme celles du *papayer* (arbre de l'Amérique et des Indes orientales) ». (Voyez *Figueroa*, *Hechos* &c. page 246, la quatrième après une autre qui porte le même

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Les Bananes sont grosses, excellentes et communes.

Outre les trois fruits principaux dont j'ai parlé, la Banane, le Coco et le Fruit à pain, on trouve encore une sorte de Patate, une espèce de Pomme [1], du Gingembre, des Concombres semblables à ceux qui viennent sans culture dans nos

---

chiffre.) *Cook* dit que ses feuilles, d'une figure ovale, et longues d'un pied et demi, sont profondément découpées comme celles du *figuier*. (Voyez *Cook's I.er Voyage, Hawkesworth's Compil.* Vol. II, page 80.) Si l'on considère la grandeur de la feuille, *Figueroa*, en la comparant à celle du *papayer*, la peint peut-être mieux que si on la compare à celle du *figuier*. On trouve une description de l'Arbre et du Fruit à pain, des divers usages auxquels on emploie le premier à *Taïti*, et de la manière dont on y fait cuire le second, dans le Journal de *Parkinson*, page 45.

[1] Le capitaine *Chanal* est le seul des Voyageurs qui fasse mention de cette espèce de *pomme* : il n'en a pas donné la description dans son Journal; mais d'après ce que j'ai appris verbalement de lui-même, il a mangé du fruit, et n'en a pas vu l'arbre. La pomme de *Santa-Christina* est de la grosseur d'une nèfle et de forme oblongue, d'une chair aqueuse, d'une saveur agréable, qui, l'une et l'autre, rappelleroient un peu celle de la *mangue* de l'Inde, si, comme ce fruit d'Asie, cette pomme étoit imprégnée d'un goût de térébenthine. Je ne présume pas que ce soit le *Avee* (prononcez en français *évî*) de l'île de *Taïti*, ou la pomme *Spondias* que M. *Forster* dit expressément ne pas se trouver à *Santa-Christina* : on pourroit cependant y apercevoir quelque affinité, si on la compare avec l'*Avee* décrite par *Sidney Parkinson*. « Ce fruit,

îles

îles de l'*Amérique* [1], le Cresson et le Pourpier en abondance et d'une excellente qualité; l'Igname, ainsi que quelques autres racines que le capitaine *Cook* se contente d'indiquer sans les spécifier. Il est aussi parlé dans la Relation de *Figueroa* [2], d'une Calebasse ou Citrouille [*Calabaça*] semblable, est-il dit, à celle de *Castille*; elle se trouvoit sur la plage; et les Espagnols cueillirent entre les calebasses des fleurs agréables à la vue, mais inodores [3]. Ils pénétrèrent peu avant dans l'inté- 1791. Juin. Iles de Mendoça.

dit-il, que je crois particulier aux îles de *la Société*, vient en bouquets composés de trois ou quatre pommes, dont chacune est de la grosseur de nos pommes moyennes, et de forme ovale; le cœur, ou le trognon, en est gros et fibreux. Ce fruit est sain et agréable; son goût approche beaucoup de celui de la mangue; et celui de la térébenthine s'y fait sentir fortement. Quand il est vert, on en fait d'excellentes tourtes. (Voyez *Parkinson's Journal*, page 39.)

[1] Le concombre d'Amérique [*Cucumis Anguria*, Linn.] diffère de celui de nos climats : il a les tiges anguleuses, longues de cinq à six pieds, et rudes au toucher; ses feuilles sont, comme celles de la coloquinte, laciniées ou palmées; aux fleurs femelles succèdent des fruits de la grosseur d'un petit œuf de poule, mais plus alongés, blanchâtres, et par-tout parsemés de petits poils ou piquans qui s'en détachent facilement en passant la main dessus. Ce fruit est bon à manger; on le confit au vinaigre comme les cornichons ou petits concombres de nos jardins. (Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Concombre.*)

[2] *Figueroa*, *Hechos* &c. page 246.

[3] On ne peut pas douter que la *Calebasse* dont il est

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

rieur des terres; mais ceux qui s'éloignèrent le plus du rivage, assurèrent que tous les arbres qu'on pouvoit apercevoir avoient l'apparence d'Arbres à fruit.

On n'a aperçu ni Limons ni Oranges : on sait que *Quiros*, et plus récemment *Cook*, ont vu de ces fruits sur la *Tierra austral del Espiritu-Santo ;* mais on n'a pas connoissance qu'il en ait été

---

question dans la Relation espagnole, et *qui vient sur la plage*, ne soit du genre des *courges*, et n'appartienne à la famille des *Cucurbitacées*, qui offre tant de variétés. On ne doit pas confondre cette *Calebasse*, de laquelle ni les Anglais ni les Français n'ont fait aucune mention, avec celle dont parle le chirurgien *Roblet*, et qui est employée par les Naturels de l'île, à faire divers ustensiles de ménage, des vases propres à transporter les liquides, &c. (*Voyez* ci-après, *Ustensiles.*) La première est la *Calebasse d'herbe* ou *de terre*, le fruit du *Calebassier rampant :* la seconde est le fruit du *Calebassier arbre.* (Voyez *le Dict. d'Hist. nat.* aux mots *Courge* et *Calebasse.*) On sait que cet arbre, qui a la grandeur de notre pommier, est très-commun en Amérique; on le trouve aux Antilles, dans la Nouvelle-Espagne, à la Guiane, et à Saint-Domingue, sur les mornes et dans les plaines : il produit des fruits charnus, à écorce dure, lesquels, par leur grosseur et leur forme, approchent souvent de nos calebasses et de nos courges. Le *Calebassier arbre* fournit seul, par son fruit, la plus grande partie des petits meubles du ménage d'un Caraïbe et d'un Nègre dans les Colonies occidentales : les Nègres donnent le nom de *Couis* à ces ustensiles, seaux, pots, bouteilles, assiettes, verres, cuillers, &c. On en fait notamment des plats dans lesquels on ne laisse pas que de faire chauffer de l'eau. Le *Goligo* ou

trouvé sur d'autres îles entre les Tropiques. Le Navigateur qui parviendroit à enrichir ces terres de ces fruits si précieux pour des pays où l'usage en seroit salutaire, auroit bien mérité des hommes que la Nature y a relégués. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Santa-Christina possède la Canne à sucre, dont ni les Espagnols ni les Anglais ne font mention; mais ses habitans n'en connoissent pas le prix.

Coyemboue, si utile aux Nègres et aux Sauvages, pour serrer et conserver proprement leur manger, n'est qu'une calebasse vidée, ayant une ouverture à pouvoir y passer la main; on bouche exactement cette ouverture au moyen d'un morceau de *calebasse* taillé en calotte. Les Indiens ornent souvent ces ustensiles de diverses manières : les uns, tandis que le fruit est encore frais, enlèvent adroitement des portions de l'épiderme, et forment divers dessins, pleins et vides, dans le genre des meubles de *Bowl*, mais je ne dirai pas qu'ils en ayent la beauté, quoiqu'ils ayent bien pu en avoir fourni l'idée; d'autres, quand le fruit est vidé et desséché, en polissent la surface extérieure, et l'émaillent agréablement avec du roucou, de l'indigo et d'autres belles couleurs apprêtées dans de la gomme d'acajou; leurs dessins à la sauvage, quoique faits sans règle et sans compas, ne manquent pas de justesse : on voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux. On peut présumer que les ustensiles auxquels les Naturels de *Santa-Christina* emploient le fruit du *Calebassier*, ont beaucoup de ressemblance, pour les formes, et pour les usages auxquels ils sont destinés, à ceux qui, en Amérique, font partie du mobilier d'un petit ménage : par-tout, ceux qui s'en servent se plaisent à les orner de peintures ou de gravures.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Le suc en est assez doux ; elle a six ou sept pieds de hauteur et plus d'un pouce de diamètre ; elle est moins jaune que celle de nos îles à sucre, et les nœuds en sont plus rapprochés : elle ressemble plus à la Canne des îles *du Vent* qu'à celle de *Saint-Domingue*. Comme elle croît dans les bois, où elle ne reçoit les rayons du soleil qu'au travers de l'épais feuillage des grands arbres, on conçoit qu'elle doit être d'une qualité très-inférieure à celle des Cannes de nos Colonies occidentales ; mais on peut présumer aussi, qu'avec une meilleure exposition, la culture parviendroit sans beaucoup de peine à en améliorer l'espèce.

Dans le nombre des fruits que produit l'île de *Santa-Christina*, il en est deux dont les Historiens de *Mendaña* nous ont donné la description [1], et dont on ne trouve aucune indication dans les Journaux des Anglais. La première est une Châtaigne, contenue, comme celle d'*Europe*, dans un brout épineux ; le volume de sa chair égale en grosseur celui de six châtaignes de *Castille*, et elle en a le goût ; sa forme est celle d'un cœur aplati. La seconde est une Noix de la grosseur de notre noix commune, et à peu-près de la même saveur : l'amande en est renfermée dans une écale

---

[1] *Figueroa*, *Hechos* &c., p. 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

ou coque ligneuse, très-dure et d'une seule pièce; mais elle n'est point divisée, comme celle de nos climats, en quatre lobes séparés par un zeste; elle se détache en entier de son écale quand celle-ci est brisée. Les Espagnols mangèrent de ces Noix en grande quantité, et en firent même une provision. Il est dit, dans la Relation de *Figueroa*, qu'ils découvrirent à la fin que cette Noix est un fruit huileux *[azeytosa]* [1]; et l'on n'entend pas quel est l'objet de cette observation; car il est tout naturel que des noix soient huileuses : peut-être l'Historien a-t-il voulu dire que ces Noix, gardées trop long-temps, prirent à la fin un goût de rance, ce qui seroit très-naturel encore. Quoi qu'il en soit, les Français n'ont aperçu ni Châtaigners ni Châtaignes; mais ils ont vu des Noyers en grand nombre, en ont mangé le fruit, et l'ont trouvé d'un excellent goût. Ils ne conseilleront cependant pas aux Voyageurs de les imiter; car ces noix très-appétissantes sont un fruit pernicieux; elles ont occasionné à tous ceux qui en avoient mangé, ou de grands vomissemens, ou de violentes coliques, suivies d'une forte purgation, accidens qui durent leur faire penser que ce fruit avoit une qualité vénéneuse : mais le

1791. Juin. Iles de Mendoça.

---

[1] *Figueroa, Hechos &c., Ibid.* Il s'exprime ainsi : *Comieron y llevaron muchas, descubriendo al ultimo ser fruta azeytosa.*

I 3

1791. Juin. Iles de Mendoça.

chirurgien *Roblet*, qui en avoit vu manger aux Naturels de l'île sans qu'ils en fussent incommodés, jugea qu'elles avoient seulement produit des indigestions qui avoient fait explosion diversement, selon la disposition et la qualité des estomacs; et pour les traiter, il n'employa que l'eau chaude et le thé. Les Espagnols ne nous disent point s'ils éprouvèrent quelque incommodité pour en avoir mangé sans modération.

Le Noyer de *Santa-Christina* seroit-il le *Ratta [Inocarpus]* ou Noyer de *Taïti* de M. *Forster*, lequel, selon lui, se voit aussi en grande quantité dans la première de ces îles [1]! Je trouve une description abrégée de cet arbre et de son fruit, dans le Journal de *Sidney Parkinson*, dessinateur de M. *Banks* dans le premier Voyage du capitaine *Cook*. « Le Noyer de *Taïti*, que *Parkinson* désigne par les noms de *e-Hee* ou *e-Ratta*, dans la langue taïtienne, et en latin, *Aniotum-fagiferum*, est un grand et bel arbre qui porte des fruits ronds et plats, renfermés dans une enveloppe dure et épaisse : lorsqu'ils sont grillés et dépouillés de leur écorce, on les mange comme des châtaignes [2] ». Cette description du fruit du *Ratta* ne ressemble point à celle que *Figueroa* et le

---

[1] Ci-devant, page 123.

[2] *Parkinson's Journal* &c., p. 39.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

capitaine *Chanal* nous ont donnée de la Noix de *Santa-Christina ;* elle rappelleroit plutôt celle de la Châtaigne de cette même île dont parlent les Espagnols, et que ni les Anglais ni les Français n'ont aperçue. A quelque espèce qu'appartienne l'arbre qui porte cette noix, on doit croire que, dans la saison où le capitaine *Cook* a touché à *Madre de Dios*, elle n'étoit pas parvenue à l'état de maturité, et que les Anglais, qui n'en mangèrent pas, n'en ont pu connoître la qualité nuisible; car on doit être certain que, s'ils l'eussent éprouvée, ils n'auroient pas manqué de prévenir les Marins contre le danger de ce fruit: peut-être aussi en ont-ils mangé impunément, comme en mangent les Naturels ; mais, dans ce cas, on doit s'étonner que ni le capitaine *Cook*, ni M. *Forster*, n'en ayent fait aucune mention : un fruit qui est abondant, et qui offre un aliment, attire toujours l'attention du Navigateur ; et tout mérite celle du Philosophe et du Naturaliste, dans un pays nouvellement découvert.

On lit dans la Relation donnée par *Figueroa*, que *Mendaña* avoit fait semer du maïs dans l'île de *Santa-Christina*, en présence des Naturels [1] : mais, sans doute, ceux-ci n'ont pas cherché à multiplier ce grain dont ils n'ont pas connu

[1] *Figueroa, Hechos &c.*, page 247.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

l'utilité ; car il ne paroît pas que les Voyageurs modernes ayent retrouvé aucune trace de cette culture. Au reste, la Nature prodigue a dispensé si libéralement les subsistances à l'habitant des îles du *Grand-Océan*, qu'en général il est très-insouciant sur les moyens de les multiplier. Nous avons vu que le capitaine *Cook* étoit parvenu, à force de soins, à transporter dans quelques-unes des îles situées entre les Tropiques, des Vaches, des Brebis, des Chèvres, des Jumens même, ainsi que des mâles de ces différentes espèces en nombre proportionné ; et nous savons que les Voyageurs qui, depuis, ont visité les mêmes îles où *Cook* avoit déposé ces diverses souches, ont fait de vaines recherches pour découvrir ce qu'elles étoient devenues. Il paroît, ou que ces animaux d'*Europe* n'ont pu s'acclimater entre les Tropiques, soit par la différence seule du climat, soit par le défaut de fourrages ou de grains qui leur fussent convenables ; ou, ce qui est plus probable, que les Naturels imprévoyans les ont exterminés, peut-être pour en avoir la peau et les os : mais, quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'on n'a pas retrouvé un seul individu d'aucune des espèces. Je suis loin cependant de regarder cette perte comme un malheur pour les Naturels des îles : un sol fertile leur offre spontanément une nourriture plus saine, plus appropriée au climat et à leur

genre de vie, que celle qui se tire du règne animal. J'aime à croire qu'en transportant, à grands frais, des animaux vivans d'un Hémisphère dans l'autre, les Européens ont eu pour premier objet, d'améliorer le sort de cette portion du genre humain qu'ils ont trouvée disséminée sur de petites îles au milieu du *Grand-Océan ;* et cette sollicitude prévoyante honore leur philanthropie ; mais, sans vouloir atténuer le mérite de leur générosité, on peut penser aussi que leur intérêt personnel, qui n'a pas dû être oublié, leur a conseillé de se ménager, par l'introduction des animaux nécessaires à leur propre subsistance, des ressources assurées pour l'avenir, dans ces Terres éloignées où peuvent aborder leurs Vaisseaux quand ils traversent la vaste Mer qui sépare l'*Amérique* de l'*Asie :* et, à examiner la question philosophiquement, il n'est peut-être pas malheureux pour les habitans des îles, que les Européens ne soient pas invités, par trop de facilités, à leur faire des visites trop fréquentes.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Si l'on peut être surpris que le maïs des Espagnols n'ait laissé aucun rejeton dans l'île de *Santa-Christina,* on doit l'être plus encore de ne voir, ni dans les mains de ses habitans, ni dans leurs habitations, aucune des marchandises d'*Europe* que le capitaine *Cook* y a laissées, en 1774, en échange des provisions qu'il en avoit reçues :

1791. Juin. Iles de Mendoça.

il parut même, quand on leur présenta un miroir, qu'ils en voyoient pour la première fois : on est assuré qu'ils ignoroient absolument quel usage on peut faire d'un couteau : et, si les Français n'eussent pas eu connoissance des voyages de leurs devanciers, ils auroient pu croire qu'ils étoient les premiers Navigateurs qui eussent abordé à ces îles. Cependant, les Naturels qui habitent les environs de la Baie de *la Madre de Dios*, se rappeloient très-bien la visite des Anglais ; et le nom du capitaine *Cook* étoit resté gravé dans leur mémoire ; mais c'est tout ce qui restoit de cette seconde visite des Européens. On n'est pas étonné qu'ils ayent perdu tout souvenir de celle des Espagnols ; deux siècles se sont écoulés depuis cette époque ; et, pour des Insulaires du *Grand-Océan*, deux siècles sont ce qu'est pour nous la durée des siècles : mais comment se fait-il que, dans le court espace de dix-sept années, l'usage des miroirs et celui des couteaux soient absolument oubliés ! comment se fait-il que miroirs, couteaux, haches, clous, grains de verre, &c., tout soit détruit, ou ait disparu ! On ne sait quelle conjecture former sur cette étonnante disparition. Les Insulaires sont, en général, trop avides de nos marchandises qu'ils cherchent à se procurer même par le vol, quelquefois aux dépens et toujours au risque de leur vie ; ils paroissent y

attacher un trop grand prix, pour qu'on puisse supposer que ceux de *Santa-Christina* ayent cédé celles qu'ils avoient reçues des Anglais, aux Peuplades des îles voisines avec lesquelles ils peuvent communiquer : et les auroient-ils cédées en totalité, de manière qu'il n'en fût pas resté entre leurs mains un seul échantillon ! Seroit-ce simplement un effet de leur incurie, de leur négligence, de leur légèreté, qui laissent tout se détruire et font qu'ils oublient tout ! Mais cet effet eût été bien prompt, et seroit bien général. Attendons que d'autres Voyageurs nous ayent procuré de nouvelles lumières qui puissent nous guider pour éclaircir un fait qui, jusqu'à présent, paroît inexplicable.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Il me reste à faire connoître les animaux qui se trouvent à *Santa-Christina.* Le Cochon est le seul quadrupède : je ne parle pas du Rat qui, au grand détriment des habitans, est excessivement multiplié dans l'île. L'espèce du Cochon est petite, mais la chair en est délicate et a très-bon goût. Pour donner une idée de sa petitesse, le capitaine *Cook* dit [1] qu'un seul repas de son Équipage, composé de cent deux hommes, non compris dix Officiers, en consommoit quarante ou cinquante, et qu'à peine ce nombre suffisoit. Il paroît

[1] *Cook's 2.d Voyage*, Vol. I, page 303.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

cependant que la grosseur de cet animal varie ; car *George Forster* observe qu'on obtenoit de *gros cochons* en échange de ces pièces d'étoffes de mûrier, couvertes de plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de *Tonga-Taboo*[1] : mais la grosseur est relative ; et cette observation ne pourroit fixer notre idée, si le capitaine *Chanal* ne nous apprenoit que le poids de ces animaux est entre huit et douze livres : il assure aussi que, nulle part, il n'a mangé des cochons de lait aussi bons que ceux de *la Madre de Dios ;* et l'on seroit tenté de croire que c'étoit avec de ces animaux arrachés à la mamelle, que le capitaine *Cook* nourrissoit son Équipage. Quoique les Français n'ayent pu se procurer qu'une petite quantité de cochons, l'Espèce néanmoins en a paru assez multipliée ; on les voyoit en grand nombre dans toutes les cases, mais les habitans se refusoient à les vendre. Les Anglais cependant en avoient obtenu assez facilement, et en assez grande quantité. La répugnance que les Naturels montroient à céder des cochons aux Français, pourroit faire croire que le grand nombre qu'ils en accordèrent aux Anglais, leur avoit fait éprouver, durant quelques années, une sorte de disette en ce genre ; et qu'instruits par l'expérience, ils

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 23.

avoient appris à être plus prévoyans : le cochon est un animal qui s'accommode de leur incurie ; on sait qu'il n'est point exigeant, et qu'il ne faut que le laisser vivre, pour le voir multiplier, croître et s'engraisser. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Il n'en est pas ainsi des Volailles ; la basse-cour exige de la peine et des soins : aussi les poules ne sont-elles pas communes ; on peut même dire qu'elles sont rares [1] ; et l'on croiroit que les habitans n'en élèvent que pour avoir la dépouille des coqs, dont les grandes plumes de la queue, assorties pour former des panaches, sont employées à ombrager les coiffures. Les poules et les coqs sont les seuls animaux apprivoisés qu'on ait vus dans les habitations. On ne sera pas surpris qu'un peuple insouciant, dont les fruits sont la principale nourriture, à laquelle une pêche facile ajoute, pendant une grande partie de l'année, le produit abondant d'une côte poissonneuse, ne puisse pas se déterminer à prendre des soins particuliers pour faire multiplier les Volailles qui pour lui ne sont pas un besoin.

Les bois sont peuplés d'un grand nombre de petits oiseaux divers dont le plumage récrée la

---

[1] Le capitaine *Chanal* dit que les Volailles sont de la grosseur des nôtres, et *G. Forster* (Volume II, page 26), qu'elles sont de la grosse espèce.

1791. Juin. Îles de Mendoça.

vue, en même temps que leur ramage charme l'oreille. La chasse eût pu mettre à portée de connoître à quelles Classes ils appartiennent ; mais la crainte d'alarmer, par l'explosion des armes à feu, les bons habitans de la Baie de *la Madre de Dios*, a sauvé la vie à plusieurs de ces chantres des bois, dont les pacifiques propriétaires de l'île ne cherchent point à troubler les concerts. *G. Forster* croit que ces oiseaux sont des mêmes Espèces que ceux qui se trouvent à *Taïti*, mais qu'ils sont moins nombreux, et que les espèces sont moins variées [1].

Les oiseaux de mer qui fréquentent la Baie sont la Frégate, le Paille-en-queue [2], des Fous, différentes espèces de Goilettes et des Hirondelles de mer. Le capitaine *Marchand* tua un Héron de petite espèce, qu'il vit perché sur le rocher de la pointe méridionale de la Baie.

---

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

[2] Les Traducteurs des Voyages anglais donnent à cet oiseau le nom d'*Oiseau du Tropique* ou *des Tropiques*, parce que l'oiseau palmipède que les Français nomment *Paille-en-queue*, *Paille-en-cu* ou *Fétu-en-cu*, est nommé en Anglais *Tropic-Bird* ; et le nom d'*Oiseau des Tropiques* peut, en effet, lui convenir, puisqu'il ne se rencontre que dans la partie de l'Océan qui est comprise entre ces deux parallèles sur toute la circonférence de la zone torride : mais il n'est pas le seul oiseau que l'on rencontre entre les Tropiques ; et il paroît préférable de lui conserver le nom significatif et caractéristique de *Paille-*

La mer fournit d'excellens poissons de roche ; les Naturels en approvisionnèrent le *Solide* en abondance et de toutes les qualités : la Bonite y est très-commune. Suivant le rapport du capitaine *Chanal*, la Baie est souvent fréquentée par les Marsouins et par les Requins : le chirurgien *Roblet*, au contraire, ne croit pas que ce dernier poisson s'y montre jamais ; et il fonde son opinion sur ce que les Naturels, hommes et femmes, qui passent des journées entières dans l'eau, et sans défense, seroient sans cesse exposés à en être dévorés. Mais il paroît qu'en général ce danger effraie peu les Insulaires du *Grand-Océan ;* souvent on voit dans les Baies des îles *Sandwich*, les hommes nager pêle-mêle avec ces animaux voraces, sans que ce redoutable voisinage leur cause la plus légère inquiétude. » J'ai vu, dit le capitaine *Portlock*[1], nager autour du Vaisseau cent Insulaires

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

---

en-queue qui lui fut imposé, parce qu'il se fait remarquer par deux plumes de sa queue qui sont roides et très-longues, et le distinguent de tous les autres oiseaux qui fréquentent les mêmes Mers. En employant le nom d'*Oiseau des Tropiques*, on introduit sans utilité une nouvelle dénomination qui peut induire les Navigateurs en erreur, et leur faire croire que ce sont deux oiseaux différens. C'est ce même oiseau que les Relations hollandaises désignent par le nom de *Pyl-Staart*, composé de *Pyl*, flèche, et de *Staart*, queue, que les Traducteurs français ont traduit par *Canard sauvage*.

[1] *Portlock's Voyage round the World*, &c., page 300.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

à-la-fois, hommes ou femmes, et parmi eux nageoient aussi cinq ou six requins des plus gros, auxquels ils n'avoient seulement pas l'air de faire attention : et quoique les Requins se jetassent avidement sur les appâts que nos lignes leur présentoient, ils ne tentèrent jamais d'attaquer aucun des nageurs. Cette sécurité de la part des Insulaires ne peut être fondée que sur l'expérience qu'ils ont que, si ce monstre, toujours prêt à dévorer, osoit les attaquer, ils ont la force ou l'adresse nécessaire pour le faire repentir de sa témérité ». On peut ajouter à cette remarque de *Portlock*, que l'Américain et le Nègre osent combattre le Requin corps à corps, et toujours avec avantage. Ils savent que la puissance destructive de l'animal est limitée par la position de sa gueule, laquelle placée au-dessous de sa tête, à la distance d'un pied de l'extrémité du museau, ne lui permet de saisir sa proie qu'en se tournant de côté ; et pour rendre impuissans ses moyens d'attaque, aussitôt qu'ils le découvrent à travers le cristal des eaux, ils plongent au-dessous de lui, et en se relevant, ils lui portent sous le ventre des coups de couteau qui lui donnent la mort avant qu'il ait pu se mettre en état de se défendre. C'est ainsi que l'audace et l'adresse réunies triomphent de la force et de la férocité. Si la Nature eût placé dans le Requin la gueule comme dans la plupart

des

des poissons, ce monstre eût dépeuplé les mers[1]. 1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Le peu de séjour que les Français ont fait dans la Baie de *la Madre de Dios* n'a guère permis d'étudier le climat; mais le capitaine *Chanal* observe que l'air sain et robuste des Naturels ne laisse aucun doute sur sa salubrité. *George Forster* se plaint à plusieurs reprises, dans le cours de sa Relation, d'avoir été très-incommodé de l'excessive chaleur qu'il éprouva pendant la relâche de trois jours que les Anglais y firent dans le mois d'Avril, c'est-à-dire, dans le milieu de l'Automne. Le Capitaine français, qui y séjourna pendant huit jours dans le mois de juin, époque à laquelle commence l'Hiver, nous dit qu'on n'éprouvoit pas cette pesanteur, cet affaissement qui est l'effet ordinaire d'une grande chaleur: cependant le thermomètre de *Réaumur*, qui ne s'y est jamais tenu, dans le jour, au-dessous de 24 degrés, souvent s'y est élevé jusqu'à 27; et l'on voit dans le Journal des observations météorologiques faites pendant le Voyage de *Cook*, que, durant son séjour à *Madre de Dios*, le thermomètre de *Farenheit* ne s'est pas élevé, à midi, au-dessus de 85 degrés[2], qui ne répondent qu'à environ 23 degrés et demi de celui de *Réaumur*:

[1] Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Requin.*

[2] Voyez *Astron. Observ.*, *&c.*, *By W. Wales*, page 354.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

les Anglais ont donc éprouvé une moindre chaleur que les Français; et cependant les premiers l'ont trouvée insupportable, et les seconds ne paroissent pas s'en plaindre : mais il faut observer que *M. Forster*, né sous le ciel de la *Germanie*, et le docteur *Sparrman* sous celui de la *Scandinavie*, affoiblis d'ailleurs l'un et l'autre par le mauvais état de leur santé qui, cependant, n'a jamais pu ralentir leur zèle et leur courage, ni les empêcher de gravir les montagnes pour enrichir la Botanique, ont dû être plus sensibles à la chaleur et en être plus fatigués que nos Voyageurs, accoutumés au climat chaud des côtes méridionales de la *France*, et jouissant de la santé la plus parfaite.

Quoique les observations météorologiques faites par les anciens Navigateurs ne méritent pas une confiance égale à celle qu'on accorde aux observations des Voyageurs modernes; je crois devoir rapporter celles que *Quiros*, très-bon Observateur pour son temps, avoit faites sur le climat de *Santa-Christina*, telles que *Figueroa* nous les a transmises. Je traduis littéralement l'Historien espagnol [1]. « Le tempérament, la santé, la force et la corpulence de ce peuple annoncent la bonté du climat dans lequel il vit. On y supportoit

---

[1] *Figueroa*, page 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

d'être vêtu le jour comme la nuit, et le soleil y incommodoit peu. Il y tomba quelquefois de l'eau, mais on n'y eut pas de grandes pluies. On n'aperçut jamais ni rosée [1], ni serein, et l'air étoit très-sec; de sorte que des hardes mouillées qu'on laissoit sur la terre pendant la nuit, le matin on les trouvoit sèches, sans qu'il fût nécessaire de les étendre. Mais on n'a pas pu savoir si cette température et cet état du ciel sont les mêmes toute l'année ».

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Nous ne devons pas oublier que les espagnols se trouvoient à *Santa-Christina* au commencement d'Août, qui est le dernier mois de l'Hiver dans l'Hémisphère austral; et ce que dit *Quiros* de la

---

[1] M. *Al. Dalrymple* qui a rédigé une Relation du Voyage de *Mendaña* d'après la lettre de *Quiros* à *Morga*, et les Extraits de *Coréal*, de *Thévenot* et de *Pingré*, dit: *They never perceived ligthning or dew* [ils n'aperçurent jamais ni éclairs ni rosée], et il rapporte dans une Note le Texte espagnol ainsi: *Nunca se sentio raio*: le mot espagnol *raio* (ou mieux *rayo*) signifie, en effet, tonnerre (plutôt qu'éclair); mais je pense qu'il y a une faute d'impression dans l'original que M. *Dalrymple* a traduit: dans l'Édition de *Figueroa* de 1613 (*en Madrid, en la Imprenta real*) que j'ai sous les yeux, on lit: *Nunca se sentio rocio ni sereno* [on ne sentit jamais ni rosée ni serein]; la faute est dans le mot *raio*, tonnerre, au lieu de *rocio*, rosée. Il me semble que la dernière version est plus concordante avec ce qui est dit ensuite de la grande sécheresse du climat. (Voyez *Al. Dalrymple's Histor. Collec.* &c., Vol. I, page 68.)

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

température de l'air et de la sécheresse du pays, ne contredit pas ce que les Anglais et les Français, qui ne s'y sont pas trouvés dans la même saison, ont observé de sa chaleur et de son humidité : on pourroit seulement en conclure que la température, d'une saison à l'autre, y est sujette à de grandes variations.

JE TERMINERAI cette description de l'île de *Santa-Christina*, par le résultat des observations qui ont été faites, en 1774 par les Anglais, et en 1791 par les Français, pour déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée dans cette île et dans ses environs.

En 1774, six observations d'azimut du soleil, faites, le 9 Avril, dans la Baie de *la Madre de Dios*, par *W. Wales*, Astronome de la *Résolution*, n'avoient donné que 1 degré 28 minutes de déclinaison Nord-Est [1]; mais, le 6 du même mois, par six observations du même genre, faites sur le parallèle de la Baie, et sous un méridien qui ne diffère du sien que de quelques minutes, on avoit eu 5 degrés 33 minutes trois quarts; et le 12 suivant, dans une position à-peu-près semblable, on eut 4 degrés 22 minutes un quart. M. *Wales* conclut, avec fondement, de la comparaison des résultats des observations faites

---

[1] Voyez *Astron. Observ.*, &c. *By W. Wales*, page 376.

hors de la Baie, avec le résultat de celles qu'il avoit faites dans la Baie même, que le dernier étoit beaucoup trop foible. « Je ne sais, dit-il, à quelle cause cette différence en moins doit être attribuée, si ce n'est à ce que, gêné pour l'observation, par des palmiers qui offusquoient la poupe du Vaisseau, et me déroboient la vue du soleil, je fus obligé de porter l'instrument vers le côté de bâbord du bâtiment ». 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Les observations faites, en 1791, par le capitaine *Marchand*, dans la Baie même, prouvent que le doute de M *Wales* sur l'exactitude du résultat qu'il avoit obtenu des siennes, à la même place, étoit bien fondé : huit observations azimutales, faites le 18 Juin, ont donné par un milieu, 3 degrés 18 minutes et demie de déclinaison : huit autres, faites le jour suivant, donnent 3 degrés 9 minutes 3 quarts; et par un milieu entre les deux résultats moyens, on a 3 degrés 14 minutes 1 huitième, pour la déclinaison Nord-Est de l'aiguille, dans la Baie de *la Madre de Dios* [1]. Deux jours après, elle fut observée à la

[1] On a cherché à la déterminer aussi par l'observation de l'Amplitude occase. On l'a trouvée, par cette voie, le 18, de 4° 15′, et le 19, de 2° 49′ : le milieu seroit de 3° 32′. Le résultat des Observations azimutales mérite, sans doute, la préférence ; mais si l'on vouloit prendre un milieu entre toutes, on trouveroit 3° 23′ de déclinaison Nord-Est.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

mer, à environ treize lieues de distance dans l'Ouest-Nord-Ouest de la Baie, elle y fut trouvée de 4 degrés 32 minutes.

On voit que cette détermination hors de la Baie diffère bien peu du dernier résultat de M. *Wales* dans la même position; et l'on peut en conclure que, dans l'espace de dix-sept années, la déclinaison de l'aiguille n'a pas éprouvé une variation sensible dans ce parage. La dernière observation confirme également que le résultat de celles que M. *Wales* avoit faites dans la Baie, étoit trop foible, ainsi que cet Astronome l'avoit lui-même présumé.

APRÈS avoir considéré les îles qui composent le Groupe des *Mendoça*, sous des points de vue généraux, tels que pouvoient nous les offrir des Voyageurs qui n'ont pas pris terre; après nous être arrêtés avec eux à *Santa-Christina* dont j'ai décrit la Baie et ses environs, les habitations, la qualité du sol, les productions de la terre, les animaux qu'elle nourrit et ceux dont la mer entretient l'existence; il me reste à peindre les hommes qui habitent cette île, à les faire connoître sous les divers rapports qui doivent intéresser le Philosophe, et qu'une observation rapide a pu distinguer et saisir.

Les habitans de l'île *Santa-Christina* ne

paroissent point avoir dégénéré depuis la première visite qui leur fut faite en 1595, par les Européens. *Quiros*, dans un Mémoire qu'à son retour de l'Expédition de *Mendaña*, il présenta au Viceroi du *Pérou*, assure que les îles *las Marquesas de Mendoça* sont habitées par des hommes d'un caractère si bon, qu'aucun des peuples que, jusqu'alors, on avoit découverts, ne leur peut être comparé [1]. Les Relations du Voyage de *Mendaña* ne sont entrées dans aucun détail particulier sur les Naturels de *Santa-Christina;* elles rapportent, en général, qu'ils parurent moins blancs que ceux de *la Madalena*, et que d'ailleurs ils ressemblent à ceux-ci, non-seulement par le physique, mais encore par le langage, par les armes, par les pirogues, &c. Le capitaine *Cook* et MM. *Forster* nous les ont représentés comme la plus belle race d'hommes qu'ils ayent vue sur toutes les îles du *Grand-Océan :* le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* assurent que les Navigateurs anglais ne les ont pas flattés, et ajoutent qu'ils surpassent toutes les autres Nations par les belles proportions de leur corps et la régularité de

1791. Juin. Iles de Mendoça.

[1] Ce mémoire de *Quiros* se trouve dans l'Ouvrage de *Figueroa*, intitulé *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoça, &c.* page 287, à la suite d'un autre Voyage de *Mendaña*, postérieur à celui où il découvrit *las Marquesas*.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

leurs traits. Si les Voyageurs n'ont pas exagéré l'admiration dont ils ont été saisis à la vue des Mendoçains (et l'expression en est trop générale et trop uniforme pour qu'on puisse se refuser d'y croire), on jugera avec eux que la Sculpture pourroit prendre ses modèles à *Santa-Christina :* elle y trouveroit *Hercule*, *Antinoüs* et *Ganimède*.

Tous sont grands, forts et extrêmement agiles. Leur taille est rarement au-dessous de cinq pieds quatre pouces; et celle de cinq pieds huit pouces est commune. Ils ont la poitrine et les épaules larges, les cuisses pleines et musculeuses, la jambe bien faite, le pied développé par l'usage de marcher sans chaussure; et sans avoir trop d'embonpoint, on n'en voit aucun de maigre : ils sont bruyans, et leur voix est forte et sonore. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il n'a vu qu'un seul homme contrefait; il avoit les jambes extrêmement grêles; les pieds courbés et retournés en dedans. *G. Forster* n'en avoit rencontré aucun de mal conformé, aucun même qui ne fût bien proportionné [1].

Leur couleur, suivant que l'a observé le capitaine *Chanal*, est un brun-clair, plus ou moins foncé : il en a remarqué dont la couleur se rapproche de celle des Indiens Malabares; mais plusieurs

---

[1] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, p. 25.

différent à peine des Européens de la classe du peuple ; et seulement leur peau est un peu tannée. Leurs cheveux présentent les mêmes variétés que ceux de nos climats ; on en voit de blonds, de châtains, de noirs, de longs, de frisés ; quelques-uns sont très-lisses ; d'autres très-rudes ; mais on n'en a point vu de rouges [1], ni de laineux. Ils ont les traits réguliers, de beaux yeux, grands et noirs, et de belles dents. La plupart ont le nez aplati ; les nez aquilins ne sont cependant pas rares parmi eux : quelques-uns ont les lèvres un peu proéminentes : leur physionomie est franche et ouverte. Le même Observateur n'a pas aperçu de différences assez sensibles entre les divers Individus, pour penser qu'il existe des Espèces originairement différentes ; il est plus porté à croire qu'ils sont tous d'une seule et même Race dont l'origine lui semble devoir être la même que celle de tous les Insulaires du *Grand-Océan*.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Le rapport du chirurgien *Roblet* diffère du premier sur quelques points. « La plupart, dit-il, ont le nez aquilin, et quelques-uns seulement écrasé : les cheveux des uns sont longs et lisses ; les autres les ont courts et frisés ; mais aucun n'a

[1] « La couleur de leurs cheveux, dit le capitaine *Cook*, varie comme parmi les Européens ; mais je n'en ai vu aucun de rouge [*red*] » ; *Mendaña* en avoit vu de blonds à l'île de *la Madelena*, et en grand nombre. (*Ci-dev.* page 97).

1791. Juin. Iles de Mendoça.

les lèvres grosses. Quoique la nourriture, le vêtement, les occupations, et le genre de vie de tous paroissent être les mêmes ; cependant la couleur de leur peau offre plusieurs nuances, dont les extrêmes sont le cuivre rouge ou un blanc jaunâtre, et le noir clair, ou cette couleur basanée des Maures de la côte de *Barbarie* ». Ces différences physiques dans les Individus lui semblent indiquer des différences dans l'Espèce. Une seconde observation qui pourroit appuyer l'opinion de la diversité des Races, c'est que, pour désigner un même objet, ils ont plusieurs noms différens qui semblent ne pas appartenir à une même langue. Quand on connoît la douceur et le caractère hospitalier des Mendoçains, on n'a pas de peine à se persuader que, si une tempête, si des hasards de mer ont jeté des Étrangers sur leurs côtes, ils les auront accueillis avec amitié, et les auront incorporés dans la Nation primitive avec laquelle ils se trouvent aujourd'hui confondus.

Les Mendoçains sont, en général, absolument nus ; car on ne peut pas appeler vêtement un morceau d'étoffe dont l'écorce d'arbre fournit la matière, lequel, après avoir fait, comme une ceinture, un tour sur les reins, vient retomber par-devant entre les cuisses : le climat n'exige pas plus de vêtement ; et l'intention d'une draperie leur paroît suffire pour satisfaire la pudeur.

Mais si leur corps n'est pas vêtu, du moins ils ne négligent pas de l'orner de ces dessins connus sous le nom de *tatouage.* L'opération de *tatouer*[1] paroît appartenir à des *tatoueurs* en titre ; ils la font très-adroitement, en se servant d'un petit morceau d'écaille de tortue, semblable, pour la forme, à une portion de lame de scie présentant cinq ou six dents droites et aiguës, laquelle est enchâssée dans un morceau de bois de sept ou huit pouces de long[2]. Le tatoueur, après avoir enduit les dents de l'outil d'une peinture noire, qui ne paroît être autre chose que de la poussière de charbon délayée dans de l'eau, tient le manche d'une main, applique l'outil à la peau, et frappe dessus, à petits coups, avec une baguette de casuarina, jusqu'à ce que les pointes des dents ayent pénétré jusqu'au vif : l'opération occasionne une légère inflammation et une enflure peu douloureuse, qui cependant ne cesse qu'après quelques jours. Par le moyen de ces piqûres, ils se dessinent, sur le visage et sur toutes les parties du corps, des figures indélébiles, dont les unes sont des cercles parfaitement tracés, d'autres des

1791. Juin. Iles de Mendoça.

---

[1] Observations de *Roblet.*

[2] L'instrument à tatouer peut être comparé, dans cet état, à un de ces outils de tour que l'on nomme *Peigne*, celui qui sert pour faire l'écrou d'une vis.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

portions de cercle, d'autres des lignes spirales, des figures carrées ou ovales, des échiquiers, d'autres enfin des lignes inclinées et croisées diversement, et des linéamens variés qui, sur de certaines parties, comme sur le front, représentent des espèces d'hiéroglyphes ou des caractères de l'écriture chinoise. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité ; ceux d'une joue, d'un bras, d'une jambe, correspondent exactement à ceux de l'autre : et cette bigarrure, toute extraordinaire qu'elle est, présente un ensemble qui n'est pas désagréable à l'œil, parce que la symétrie ne peut jamais manquer son effet[1].

Les figures tracées sur le visage donnent à la

[1] On auroit tort de croire que le tatouage soit particulier aux Nations à demi-sauvages ; on le voit pratiqué par les Européens policés : de tout temps, les matelots de la Méditerranée, Catalans, Français, Italiens, Maltais, ont connu cet usage, et le moyen de dessiner sur leur peau, des figures indélébiles de Crucifix, de Madone, &c. ou d'y écrire leur propre nom ou celui de leur maîtresse. Mais leur procédé diffère de celui des Insulaires du *Grand-Océan*. Le dessin se fait en piquant la peau, près à près, jusqu'au vif, avec une aiguille : la partie dessinée est, sur-le-champ, couverte de poudre à canon réduite en poudre impalpable ; on y met le feu ; et l'explosion, qui fait pénétrer dans la peau et de la fumée et des particules de poudre, y laisse incrusté le dessin qui s'y montre sous une couleur bleue que rien ne peut jamais effacer.

peau des hommes une teinte obscure et rembrunie; mais le teint des femmes, dont le visage n'est point tatoué, celui des jeunes gens, qui n'ont que quelques piqûres, celui des enfans, qui n'en ont pas du tout, sont aussi blancs, au rapport du capitaine *Cook*, que celui de quelques Européens: et l'on a vu qu'à cet égard, l'observation des Français ne diffère pas de celle du Navigateur anglais. Le chirurgien *Roblet* a cru pouvoir conclure de ses observations particulières, que, chez les hommes, la quantité du tatouage, qui diffère sensiblement d'un individu à un autre, est en raison de l'âge, du courage, de la dignité ou de la naissance (si l'on peut croire qu'ils connoissent des distinctions de ce dernier genre); et que peut-être toutes ces considérations se réunissent et se combinent, pour déterminer le plus ou le moins de figures qui doivent être disséminées sur les différentes parties du corps. Le capitaine *Chanal* pense que le plus ou le moins de marques n'a de rapports qu'avec l'âge: les vieillards en sont tout couverts.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Ce dernier observateur regarde le tatouage comme l'ornement ou le correctif de la nudité. « Quelque ridicules, dit-il, que puissent paroître aux yeux d'un Européen, des hommes ainsi chamarrés; j'ai trouvé que ces diverses figures imprimées sur la peau leur donnent un air de

1791. Juin. Iles de Mendoça.

fierté guerrière ; et il me semble que, s'ils ne se chamarroient pas également le visage, cette parure siéroit assez bien à des hommes qui vont nus ».

Les femmes, à l'exception du visage, ne sont pas absolument exemptes du tatouage ; mais on seroit tenté de croire qu'elles n'en font usage que, comme nous avons vu en France, dans un temps dont le souvenir n'est pas encore effacé, les femmes les plus occupées de plaire, appliquer sur différentes parties de leur visage, des mouches dont la couleur contrastant avec la blancheur de leur teint, devoit nécessairement arrêter les regards ; et l'on veut être regardée : les Mendoçaines n'ont de marque de tatouage que sur le dessus de la main et sur celui du pied ; et chez elles, ces extrémités sont remarquables pour la délicatesse et l'agrément des formes. Quelques légères lignes transversales sont aussi tracées sur leurs lèvres ; et quelques-unes ont les bras parsemés de petites marques en forme d'étoiles.

On a vu que les Mendoçains ne portent, en général, aucun vêtement : une seule fois, le capitaine *Cook* eut, à terre, la visite d'un Chef en habit de cérémonie ; mais les Français n'ont pas eu cet honneur. Il étoit affublé d'un manteau d'écorce de Mûrier [le *Morus papyrifera*] ; un diadème ceignoit sa tête ; un grand hausse-col, fait en fraise, et garni de petits grains rouges, pendoit à

1791. Juin. Iles de Mendoça.

son cou ; et de grandes plaques de bois, peintes en blanc, ornoient ses oreilles [1]. Mais il ne paroît pas que ces ornemens soient affectés exclusivement aux Chefs : tous les individus, indistinctement, ornent leur tête et leur corps, selon leur goût et leur fantaisie.

Suivant ce qu'a observé le chirurgien *Roblet*, leurs coiffures et leurs ornemens sont très-variés; mais on n'a pas pu démêler si ces variétés ont des rapports avec la dignité ou l'âge, et tiennent lieu de distinctions. Les uns ont le sommet de la tête rasé, d'autres les tempes seulement; les uns portent les cheveux lisses, les autres crêpés; mais aucun ne paroît les avoir dans leur longueur naturelle : l'usage le plus commun est de les rassembler sur les pariétaux, et d'en former deux espèces de cornes. Ceux qui portent leur barbe dans sa longueur, et c'est le plus grand nombre, l'arrangent de différentes manières : le plus souvent, ils la partagent en deux touffes; ils rasent ou épilent la portion qui appartient au menton, et laissent croître le reste de chaque côté : plusieurs aussi la laissent croître par-tout dans son entier, et la séparent par mèches, dont ils forment

---

[1] *Cook* a donné la description détaillée et le dessin gravé de cet habillement. (*Voyez* son 2.d Voyage, tom. I, p. 310 de l'Original.)

1791. Juin. Iles de Mendoça.

des tresses, ou auxquelles ils attachent des dents de poissons, quelquefois des dents d'hommes, de petits morceaux d'os, des coquillages, et les grains de verre coloré qu'ils reçoivent des Européens : quelques-uns ne laissent croître que la partie du milieu ; d'autres enfin s'en débarrassent en totalité. Souvent ils ornent leur tête d'un diadème ou demi-cercle, surmonté de plumes de queue de coq, ou de celles du paille-en-queue ; et ces plumes, debout et flottantes, forment un beau panache ; d'autres fois ils portent une espèce de visière de casque, recouverte d'une étoffe blanche, sur laquelle sont tracées en noir diverses figures [1] : quelques-uns portent un diadème [2] ou bandeau en tresse, fait avec les fibres du brout de la noix de coco, auquel ils attachent deux ou trois grandes coquilles d'huître perlière, de figure ronde, et de cinq ou six pouces de diamètre : par-dessus la coquille, est une plaque ronde d'écaille de tortue, de quatre pouces ou quatre pouces et demi ; par-dessus celle-ci, une plaque de nacre d'un pouce trois quarts ou un pouce et demi ; et au milieu de

---

[1] Observations de *Roblet*.

[2] Un de ces diadèmes que j'ai sous les yeux est parfaitement conforme au dessin que *Cook* en a donné. (2.d *Voyage*, Planche N.o XVII, Fig. 4.)

cette

cette dernière, une petite plaque d'écaille de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous; les plaques d'écaille sont travaillées à jour, comme le cuilleron d'une cuiller à sucre, et les dessins laissent voir dans le fond le blanc de la nacre: toutes ces plaques concentriques, et de diamètres inégaux, forment ensemble une grande cocarde, rayée circulairement, nacre et écaille. Ce second diadème est quelquefois, comme le premier, surmonté d'un panache; mais communément il se porte sans plumes [1]. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Les parures du cou varient suivant leur caprice. Les uns ont un grand hausse-col, composé de petits morceaux d'un bois léger, enfilés et adhérens les uns aux autres par le moyen de quelque espèce de gomme ou gluten, sur lesquels sont collées, en grand nombre, de petites graines rouges marquées d'une tache noire à un des bouts [2]; d'autres, un chapelet composé de gousses

---

[1] Observations de *Roblet*.

[2] Il est probable que ces graines rouges sont les mêmes que celles que *George Forster* désigne par *féves de couleur écarlate [scarlet-Beans]*, qu'il dit être employées au même usage, et que le capitaine *Cook* appelle des *pois rouges [red Peas]*: ces graines, suivant *G. Forster*, sont celles de l'*Abrus precatorius* de *Linné*. (Voyez *G. Forster*, vol. II, page 16. — *Cook's 2.d Voyage*, vol. I, page 310.)

Au rapport de *Parkinson* (page 43 de son Journal) « les

1791. Juin. Iles de Mendoça.

rouges, provenant d'un fruit qui a la forme de l'Ananas, et dont le chirurgien *Roblet*, qui l'indique, ne leur a jamais vu manger : quelques-uns se contentent de porter, pendus à leur cou, des morceaux polis d'os, de coquillage, de corail blanc ou de pierre de diverses figures, et la plupart imitant celle d'une grosse dent : on pourroit prendre ce dernier ornement pour une espèce d'amulette. Quoique tous généralement,

---

Taïtiens nomment cet arbre, ou peut-être sa graine, *Berdeebeedeeo* [prononcez en français, *Berdîbîdîo*] : les femmes font de ces graines, des pendans d'oreilles, et les attachent aussi sur une tresse qui sert de parure dans les cheveux ».

L'*Abrus precatorius* est un grand arbre ; c'est le *Panacoco* de *Cayenne*, où il passe pour l'ébène noire : il croît aussi dans les îles de l'*Amérique*. Son aubier n'est pas moins compacte que le cœur, ou le bois proprement dit, dont on fait des pilons si durs qu'ils émoussent, dit-on, le fer.

Chaque graine de cet arbre est comme un petit pois d'un beau rouge, dont un des bouts est marqué d'une tache noire comme l'ébène polie. Les Négresses en font divers ornemens de corps et des chapelets. Les Dames d'*Europe* n'ont point dédaigné d'employer, dans leur parure, cette simple production d'un végétal, connue en *France* sous le nom de *Graine d'Amérique* : tous les jours on voit les graines modestes du *Panacoco*, rassemblées en collier, en bracelets, en guirlande, se partager, avec les productions brillantes de *Golconde* ou de *Ceylan*, auxquelles la rareté ajoute un si grand prix, l'avantage de servir de lustre à la beauté : elles plaisent sur-tout à la jeunesse, qui ne craint pas que l'opposition de leur rouge brillant efface les roses qui lui appartiennent.

hommes et femmes, ayent les oreilles percées, on n'en a vu aucun porter habituellement des pendans : mais les trous, de trois ou quatre lignes de diamètre qu'ils y pratiquent, paroissent destinés à recevoir accidentellement les objets dont ils font le plus de cas. Ils comptent au rang de leurs ornemens les plus précieux tout ce qu'ils reçoivent des Étrangers et même tout ce qu'ils ont pu leur voler : tout se pend au cou, aux oreilles, à la ceinture. On a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-col, le plat-à-barbe de fer-blanc rouillé qu'elle avoit dérobé au Frater du *Solide ;* et un homme porter effrontément la baguette volée du fusil du capitaine *Marchand* enfilée dans le trou de son oreille, et pendante à son côté. Ils parent aussi leur tête, leurs bras, leur ceinture, leurs genoux, leurs coude-pieds, ainsi qu'un des bouts de leur massue et de leurs autres armes, de tresses ou de touffes de cheveux qui peuvent être ceux des ennemis qu'ils ont tués dans les combats, mais que, d'après la connoissance que l'on a de leur facilité à oublier les injures, on croiroit plutôt devoir être ceux de leurs parens ou de leurs amis morts. De quelque part que leur viennent ces cheveux, ils attachent un si grand prix aux ornemens qui en sont composés, qu'ils ne se décident à les céder qu'avec une extrême répugnance, et seulement pour obtenir celles de nos

1791. Juin. Iles de Mendoça.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

bagatelles d'*Europe*, qui, pour le moment, excitent le plus vivement leur curiosité et leurs desirs: mais comme ces ornemens sont, en général, remplis de vermine, on est rarement tenté de mettre leur complaisance à l'épreuve, et d'exiger qu'en se détachant de ces objets de leurs plus tendres affections, ils fassent un sacrifice qui paroît tant coûter à leur sensibilité. Ils portent aussi pendues à la ceinture et sur les épaules, une, deux, et quelquefois trois têtes de mort; mais ces reliques ne semblent pas être à leurs yeux aussi précieuses que les cheveux; car d'eux-mêmes, sans qu'on le leur demandât, ils les offroient en échange de celles de nos marchandises qu'ils vouloient se procurer [1].

On peut compter encore parmi leurs ornemens, de grands éventails, tressés avec les fibres de quelque écorce ou herbe grossière, que souvent ils blanchissent avec de la chaux, et dont ils font usage pour se donner de l'air; et des parasols faits de larges feuilles de palmier, qu'ils ornent avec des plumes de différentes grandeurs et de diverses couleurs.

Les mêmes voyageurs qui ont admiré les belles proportions des hommes de *Santa-Christina*, s'accordent également sur la beauté des femmes.

---

[1] Les Anglais ne font aucune mention des têtes de mort.

Sans doute, les Marins, lorsqu'une longue absence les a séparés de la plus belle moitié du genre humain, sans pouvoir la leur faire oublier, sont tout disposés à trouver belles par excellence les premières femmes qui se présentent à leurs regards; ils leurs voient des charmes qu'elles n'ont plus; ils leur en prêtent qu'elles n'ont jamais eus : 1791. Juin. Iles de Mendoça.

La première Philis du hameau d'alentour
Est la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour,

a dit notre poëte *Gresset* dans une convalescence; et le Marin qui aborde à terre, après un long voyage, est toujours convalescent. Cependant, nous avons pour garant de la beauté vraiment remarquable des femmes des îles de *Mendoça*, une réunion de témoignages, qui ne peut pas n'être attribuée qu'à la disposition trop favorable des Observateurs. Les Espagnols qui ne prirent point terre à l'île de *la Madalena*, et ne communiquèrent qu'avec les Naturels qui montoient les pirogues, ne purent connoître les femmes de cette île; mais ils parlent avec enthousiasme de celles de *Santa-Christina*. Écoutez *Quiros* et *Figueroa* que je traduis littéralement : « Elles ont, disent-ils l'un et l'autre, les traits les plus réguliers, la main belle, les formes agréables, la taille élégante; et *plusieurs d'entre elles surpassent en perfection les plus*

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

belles femmes de la capitale du Pérou[1] ». Les Anglais n'ont point été à portée de connoître les femmes qui habitent la Baie même de *la Madre de Dios :* on ignore quel motif a pu porter celles-ci à se soustraire à la vue des Étrangers ; mais on ne soupçonnera pas que ce fût par réserve ou par modestie. Le lendemain de leur arrivée, ils n'en virent qu'une seule, mêlée dans un groupe d'hommes : elle paroissoit âgée ; et *G. Forster*[2], qui l'examina, assure qu'on ne l'eût pas distinguée d'une Taïtienne : le jour suivant, il en aperçut une autre[3] : elle sortoit d'une maison, et, à sa vue, elle gagna en hâte une colline ; elle étoit jeune, et ses traits lui parurent agréables ; mais il n'en put juger que de loin, parce qu'elle eut toujours soin de mettre entre elle et lui, une distance de trente verges. Les Français ont dû trouver que, depuis le Voyage des Anglais, les femmes de *la Madre de Dios* s'étoient beaucoup apprivoisées. *Rèinold Forster* fut plus favorisé que son fils : il eut occasion d'observer un assez grand nombre de femmes dans la tournée qu'il fit avec

---

[1] *Eccediendo muchas en perfecion a las mas hermosas de Lima.* Figueroa, page 245. (*N. B.* Les nombres 245 - 246 - 247 - 248 sont répétés aux pages par erreur : c'est le second 245.)

[2] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 20.

[3] *Ibid.* page 25.

le capitaine *Cook* à une de ces Baies, situées dans le Sud de celle de *la Madre de Dios*, que le capitaine *Marchand* a aussi visitées. La stature des femmes, dit-il [1], est inférieure à celle des hommes; mais elles sont bien proportionnées; on n'en voit aucune qu'on puisse dire être petite; leur physionomie est douce; leurs traits offrent un bel ensemble, et tout leur corps, une symétrie parfaite: leurs pieds, leurs mains, toutes leurs extrémités, se font sur-tout remarquer par leur délicatesse. M. *Forster* le fils ajoute à cette description, que les traits de quelques-unes rappellent ce contour agréable qui charme dans les Taïtiennes d'un rang distingué [2]. La plus belle de celles qui se sont offertes aux Anglais, fut dessinée par M. *Hodges*; son portrait, qui est donné comme très-ressemblant, se trouve gravé dans le premier volume du second Voyage de *Cook* [3]. Si, en effet, ce portrait est celui de la plus belle des Mendoçaines; il est permis de douter qu'un peintre fût tenté d'en emprunter un seul trait pour le donner à sa *Vénus*. Une tête lourde, une face carrée dont le front occupe la moitié de la hauteur, des sourcils épais, un nez épaté, une bouche grande et des lèvres

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

---

[1] *R. Forster's Observations, &c.* page 233.

[2] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 30.

[3] *Cook's 2.d Voyage.* Vol. I, page 311.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

épaisses, des joues tombantes, de fortes et larges épaules, et d'énormes mamelles : telle est la beauté que le dessin anglais propose à notre admiration. Le portrait que le capitaine *Chanal* a tracé des femmes de *la Madre de Dios*, ne ressemble nullement à cette caricature ; mais nous y retrouvons les femmes qu'ont vues *Mendaña* et *Quiros*, celles qu'en dépit de l'orgueil national, ils sont forcés de placer au-dessus des plus belles de *Lima*, celles dont les Voyageurs de *la Résolution* se sont plus eux-mêmes à nous tracer le portrait dans leurs Relations. Figurez-vous des femmes aussi jolies et mieux faites que les Européennes ; de beaux yeux, un regard qui annonce la douceur et appelle le plaisir, tous les traits d'une régularité parfaite : représentez-vous la beauté de la nature, que l'art n'a point gâtée en voulant y ajouter : aux charmes de la figure, à l'aisance de la taille, à l'agrément des contours, à l'élégance des formes, joignez une peau douce, plus blanche que celle des hommes, parce que, tout occupées de plaire, elles prennent plus de soin pour la conserver ; de belles dents, une jolie main, et un pied qui, n'ayant jamais été comprimé par une chaussure, n'est point déformé, et cependant n'est pas grand : vous aurez vu la Mendoçaine des Français.

Les femmes, quoique portant en apparence plus de vêtemens que les hommes, ne sont guère plus

vêtues. Une pièce d'étoffe d'écorce de mûrier, tournée autour de leurs reins, et destinée à descendre, en forme de tonnelet ou de jupon, jusqu'au dessous du genou, rarement descend aussi bas : une autre étoffe, jetée négligemment sur leurs épaules, assez longue pour tomber jusqu'aux talons, et qui devroit couvrir leur sein que rarement elle dérobe à la vue, enveloppe tout le corps de manière que, suivant l'expression des peintres prise dans le sens littéral, la draperie n'empêche pas de voir le nu. Mais ces vêtemens leur servent peu : espèce d'animal amphibie, elles passent dans l'eau une grande partie de leurs journées, et y paroissent aussi à leur aise que si elles étoient couchées sur un lit de gazon, ou jouoient sur un lit de plumes. Leur tête n'est point chargée de vains ornemens ; elles laissent flotter au gré des vents leur belle chevelure : seulement, quand elles sont exposées à l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil : quelquefois, et sur-tout quand elles sortent de l'eau, elles s'enveloppent la tête dans un coin de l'étoffe qui est censée les couvrir. A l'arrivée des Français, elles portoient des colliers composés de graines noires, entremêlées de petits coquillages ; mais bientôt elles y substituèrent nos grains de verre qu'elles aiment passionnément. Quoique leurs oreilles soient percées comme celles

1791. Juin. Iles de Mendoça.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

des hommes, on en voit très-peu qui ayent des pendans ; mais elles y suspendent toutes les bagatelles d'Europe qui en sont susceptibles. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il ignore si la dépilation est un usage général parmi elles, et si toutes les parties du corps y sont également soumises ; mais on est assuré que, dans les parties que la nature a voilées à dessein, elles ne respectent pas son ouvrage.

Si les femmes de cette contrée ont reçu en partage la beauté et les grâces, elles ont aussi la coquetterie qui sait faire valoir ces avantages : le sourire, le jeu des yeux, tout ce petit manége qui paroît leur être familier et habituel, annonce de l'esprit et de la finesse. La préférence flatte leur amour-propre : le refus excite leur dépit. Elles ne paroissent cependant pas susceptibles de jalousie les unes à l'égard des autres : le chirurgien *Roblet* dit qu'il en a vu qui, après avoir été rebutées par des hommes, alloient gaiement se réunir et faire amitié à celles de leurs compagnes qui avoient obtenu la préférence. On ne sauroit démêler à quelle autre cause, qu'à un libertinage effréné, il faut attribuer cette dégoûtante facilité avec laquelle elles se prostituent à des Étrangers qu'elles n'ont jamais vus, qu'elles ne reverront jamais, et à qui toutes, à l'envi, s'empressent de faire des avances et des provocations. On est

porté d'abord à croire que l'intérêt est leur mobile, et que le desir immodéré d'obtenir les objets nouveaux auxquels elles attachent un si grand prix, tels que des rubans, des couteaux, des miroirs, des grains de verre, l'emporte chez elles sur la pudeur, sur cette timidité intéressante qui semble naturelle à leur sexe, et qui, à nos yeux, embellit la beauté : mais on abandonne cette idée, lorsqu'on voit que souvent elles donnent leurs faveurs et ne les vendent pas ; quelquefois même, s'il y a eu un marché de conclu, et que le prix leur en soit refusé quand elles en ont rempli les conditions, elles n'en témoignent ni chagrin ni humeur ; on croiroit qu'elles ne regardent ce refus que comme une omission de forme qui ne change rien au fond. Au milieu de cet abandon, de cette dissolution de mœurs, qui les livre à tous les hommes indifféremment, elles conservent une apparence de pudeur et de décence, comme un hommage involontaire que le vice rend à la vertu : quand elles venoient de terre au Vaisseau, à la nage, dépouillées de leurs vêtemens, elles gardoient toujours une ceinture étroite d'où pendoient de longues feuilles de bananier, et elles paroissoient très-occupées de ne pas se laisser voir tout entières ; mais ces feuilles, sans cesse dérangées par les mouvemens de leur corps, ne cachoient pas mieux que les deux mains de la *Vénus pudique*, ce qu'elles

1791. Juin. Iles de Mendoça.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

vouloient dérober à la vue : et l'on peut croire que leur intention n'étoit pas que leurs efforts pour se cacher eussent un succès complet [1].

D'après ce qu'il a été possible de connoître de la vie privée et domestique, et des mœurs des Naturels de l'île de *Santa-Christina*, on hésiteroit à croire qu'ils connoissent l'union conjugale : du moins est-on certain que les hommes ne connoissent pas plus la jalousie, que les femmes la fidélité. Chaque femme semble être la femme de tous les hommes ; chaque homme, le mari de toutes les femmes ; chacun fait

---

[1] Il n'est pas possible d'imaginer à quel point la dissolution des mœurs est portée dans l'île de *Santa-Christina*. Ma plume se refuse à tracer des détails qui seroient trop révoltans, même à travers la gaze dont on chercheroit à les envelopper : ce seroit peut-être trop de les indiquer, s'il n'étoit utile de faire quelquefois rougir les hommes des turpitudes de l'espèce humaine. Le Chirurgien *Roblet* dit que souvent on a présenté aux Français des filles qui ne paroissoient pas avoir plus de huit ans : et elles n'étoient pas neuves ! Souvent on a vu des hommes et des femmes se livrer publiquement, et aux grands applaudissemens des nombreux spectateurs des deux sexes, à des actes auxquels les brutes seules, et parmi elles quelques-unes seulement, se livrent sans mystère. On m'a dit aussi, et je ne le veux pas croire, qu'on a vu quatre vieilles femmes prêter leur infame ministère pour tenir de force, et malgré ses cris, une malheureuse victime qui à peine atteignoit un lustre et demi ; tandis qu'un homme dénaturé...... et cet homme est, à notre honte, de l'espèce de ceux que nous appelons *civilisés*.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

aux étrangers l'offre et les honneurs de chacune indifféremment et indistinctement. *Mendaña* avoit remarqué que chaque case ou habitation étoit, suivant l'expression de *Figueroa*, une communauté [*una communidad*] [1]; et les Espagnols jugèrent, par le nombre des nattes qu'ils virent étendues sur le plancher, et qui marquoient les places pour dormir, que chaque maison commune devoit contenir, pendant la nuit un grand nombre d'individus couchés pêle-mêle : de la communauté du lit à la communauté des femmes, la différence dans la nuance est si peu sensible, qu'il est permis de craindre que, dans l'obscurité, les deux teintes quelquefois ne viennent à se confondre [2]. Mais trop souvent les apparences trompent l'observateur qui s'est le plus prémuni contre l'illusion et les méprises : attendons, pour prononcer sur un fait aussi caractéristique que celui-ci dans les mœurs d'une nation qu'on cherche à deviner, qu'une plus longue fréquentation de la part des Européens ait confirmé ou ait dissipé nos doutes. Si, à la honte de l'humanité, de nouvelles observations venoient jamais à prouver que la communauté des femmes, sans distinction d'âge ni de parenté, est

---

[1] *Figueroa*, page 245.

[2] On se rappelle malgré soi le conte du *Berceau* de *Bocace*, mis en vers par notre naïf *la Fontaine*.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

une institution consacrée chez les Naturels de l'île de *Santa-Christina ;* on ressentiroit une peine extrême à se voir obligé de ravaler au niveau de la Brute un Peuple qui, d'ailleurs, a des formes si humaines [1].

Quant à l'usage d'offrir ses filles, ses femmes peut-être, aux Étrangers, usage si contraire aux principes reçus parmi les hommes d'*Europe* réunis en société ; s'il ne peut trouver d'excuse, du moins il a des exemples, et même chez les peuples de l'antiquité dont on a le plus vanté les institutions sociales : il peut tenir à des préjugés, peut-être à une idée religieuse, à un principe exagéré d'hospitalité ; il pourroit être regardé comme un hommage, comme un gage d'amitié et de paix, offert à des êtres dont tout annonce la supériorité, et qu'on veut engager à se regarder comme incorporés dans la nation et faisant partie de la grande famille. Et cet usage, tout révoltant qu'il est, doit-il nous le paroître davantage que cette loi religieuse d'un grand peuple des temps anciens, à laquelle nous voudrions refuser notre croyance, tant elle outrage indignement la moitié du genre humain,

[1] J'aime à faire céder en partie nos doutes à l'assurance que le chirurgien *Roblet* croit pouvoir nous donner, que l'union intime des sexes entre parens, est rigoureusement défendue : mais il ne peut assigner à quel degré la parenté s'arrête.

et qui imposoit à la vierge innocente et timide, avant de passer dans les bras d'un époux aimé, l'affreuse obligation d'abandonner ses prémices à la brutalité d'un étranger ou d'un prêtre [1]. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Les Relations données par *Quiros* et par *Figueroa* ne font pas mention que les Espagnols ayent eu commerce avec les femmes de *Santa-Christina*; et l'on a vu que les Anglais, qui en connurent quelques-unes dans les Baies du Sud, n'avoient aperçu, le premier jour, dans celle de *la Madre de Dios*, qu'une femme âgée; et, le second, qu'une jeune femme qui s'étoit enfuie à leur approche. Les Français y en ont vu beaucoup, peut-être beaucoup trop, et elles ne fuyoient pas, ou elles fuyoient comme la *Galathée* de *Virgile* [2]. Cette différence dans l'accueil que reçurent ici les Anglais et les Français, et qui, sans doute, est l'effet du hasard et des circonstances, un même hasard l'a fait rencontrer à l'île de *Pâques*, cette petite île solitaire, située vers le vingt-septième degré de latitude australe, à sept cents lieues de la côte du *Pérou*. MM. *Forster*, qui font monter la population de cette île, en hommes, à *neuf cents*

---

[1] Loi des Babyloniens.

[2] *Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.*

S'enfuit vers la saussaie, et s'y cache à demi.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

individus [1], observent, comme une particularité des plus remarquables, que le nombre des femmes qu'ils ont pu apercevoir, tant sur le rivage, que dans les diverses parties que leurs excursions de Botanique les ont mis à portée de bien connoître, ne s'élève pas, en totalité, *à trente ;* ils ajoutent que les gens de l'Équipage, en traversant l'île, d'un bout à l'autre dans les deux sens, s'y sont éparpillés pour la fureter ; et qu'il n'y a aucune probabilité que, si les femmes se fussent cachées dans quelque retraite, cette retraite eût pu échapper aux recherches ardentes des matelots qui, comme on le sait, sont d'excellens furets ; et ils concluent, de cette disette apparente de femmes, que, dans peu de temps, la race d'hommes qui peuple l'île de *Pâques*, doit s'éteindre et disparoître de dessus la Terre [2]. Mais lorsque, douze ans après, *la Pérouse* aborde à cette même île, il y trouve le nombre des femmes en proportion avec celui des hommes ; toutes, d'une figure et d'une taille agréables, sembloient regarder l'offre de leurs faveurs comme le premier devoir de l'hospitalité ; et l'on peut dire que, s'il étoit vrai que l'île de *Pâques* fût menacée de la dépopulation, les Français ont beaucoup fait pour la préserver de cette calamité.

---

[1] *Reinold Forster's Observ.* page 235.

[2] *George Forster's Voyage.* Vol. I, page 595.

Quoique

Quoique quelques hommes de l'Équipage de *la Résolution* eussent communiqué, en 1774, avec des femmes d'une des Baies situées dans le Sud de celle de *la Madre de Dios*, il n'a pas paru, en 1791, qu'ils y ayent laissé des traces de leur passage: le chirurgien *Roblet* ne dit pas que cette funeste maladie, répandue aujourd'hui sur toute la surface du Globe, et qui attaque le genre humain dans sa source, ait infecté les habitans des deux îles avec lesquels les Européens ont communiqué; du moins les symptômes ne se manifestent pas de manière à les reconnoître. Il s'en manifesta, à la vérité, dans quelques individus de l'Équipage du *Solide*, après que le Vaisseau eut quitté l'île de *Santa-Christina*; mais ce ne seroit pas encore une preuve que l'île fût infectée; et il ne seroit pas étonnant que les excès que ces individus peuvent avoir commis, joints à l'influence de la zone torride, eussent développé le germe d'une maladie qu'ils pouvoient porter avec eux, ou eussent donné lieu à quelque incommodité mal guérie, de se montrer sous une nouvelle forme. Faisons des vœux pour que les voyageurs qui pourront, dans la suite, aborder à ces îles, n'ayent pas à reprocher aux Français, une violation de l'hospitalité, qu'à l'égard des peuples nouvellement découverts, plusieurs nations maritimes, avec

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

1791. Juin. Iles de Mendoça. plus ou moins de raison, se sont mutuellement reprochée.

Le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* rapportent comme constant et commun à tous les Naturels mâles de cette île, un usage dont les Voyageurs espagnols et anglais n'ont pas fait mention, et qu'on sait être pareillement pratiqué par les peuplades des îles de la *Nouvelle-Zélande,* celui de faire à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps, une ligature qui prouve qu'ils ne sont pas soumis à la circoncision. S'ils n'ont pas pour objet de préserver de la piqûre des insectes, la partie la plus sensible de l'Animal, et de la mettre, par l'enveloppe que lui forme cette ligature, à l'abri de toute atteinte, on pourroit croire, d'après la connoissance que l'on a acquise de l'excessive dépravation de leurs mœurs, que cet usage n'est chez eux qu'un raffinement de volupté, qui n'a d'autre but que de conserver à la partie toujours couverte, la plus grande irritabilité, quand elle cesse de l'être.

Le capitaine *Cook* nous a peint les Naturels de *Santa-Christina* comme le peuple le plus mal-propre qu'il ait rencontré dans le cours de ses longues navigations : il en a vu, dit-il [1], mêler ensemble,

---

[1] *Cook's 2.d Voyage.* Vol. I, page 310.

dans un vase plein d'ordures, avec des mains qui n'étoient pas lavées, les fruits et les racines qui devoient leur servir d'alimens; manger dans la même auge, en communauté avec leurs pourceaux; et partager avec l'animal immonde, ce mets dégoûtant, à la vue duquel l'estomac doit se soulever, et que des chiens affamés rebuteroient : il termine, à la vérité, ce reproche par un correctif; il observe que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour décider que c'est l'usage de toute une nation. Le capitaine *Chanal* est bien loin de confirmer le reproche de saleté que le capitaine *Cook* a fait à ces Insulaires; il dit, au contraire, que, plusieurs fois, ayant assisté à leurs repas; pour lesquels, hommes, femmes et enfans de la même case se rassemblent deux fois le jour, à midi, et avant la nuit close, il a été surpris de la grande propreté qui y règne, et qui se fait remarquer dans toute l'habitation; et il ajoute qu'il a vu les habitans de *la Madre de Dios* faire le plus fréquent usage de l'eau pour se laver. Les observations du chirurgien *Roblet* viennent à l'appui de ce témoignage : il dit qu'hommes et femmes passent les journées entières dans l'eau; et il fait remarquer en même temps, qu'ils n'en sont ni fatigués ni incommodés. Mais ce qui confirme encore qu'ils font un usage habituel de l'eau pour entretenir la propreté de leur corps, c'est qu'aucun voyageur

1791. Juin. Iles de Mendoça.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

n'a remarqué qu'ils fussent sujets à des maladies cutanées, des bubes, des ulcères, &c. et l'on sait qu'elles sont communes dans les climats brûlans de la zone torride, lorsque, soit par la rareté de l'eau, soit par indolence, les hommes qui les habitent ne sont pas soigneux de désobstruer les pores de leur peau, que bouche insensiblement une transpiration continue et visqueuse, si elle n'est incessamment emportée par des bains et des ablutions. *George Forster* observe, à l'avantage des Naturels de *Santa-Christina*, qu'ils sont plus propres que ceux de *Taïti* dont le capitaine *Cook* vante la propreté : « Aux îles de *la Société*, dit-il, les excrémens humains qu'on rencontre à chaque pas, blessent à-la-fois la vue et l'odorat; au lieu que les Mendoçains, disputant de propreté avec les chats, ont grand soin de dérober les leurs à tous les yeux et les enfouissent profondément dans la terre[1] ».

Les Naturels de *Santa-Christina* emploient concurremment dans leur nourriture, les viandes, le poisson, les fruits et les légumes ; mais leur régime est plus végétal qu'animal. Ils font cuire le cochon et les poules dans des fours creusés en terre, et chauffés avec des pierres, à la manière de tous les Insulaires du *Grand-Océan*[2] ;

---

[1] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 28.

[2] *Cook's Voyage*. Vol. I, page 22.

quelquefois aussi dans des vases de bois, où l'eau est mise en ébullition, par le moyen de pierres ardentes, qu'ils y plongent à plusieurs reprises. Le fruit à pain est cuit à feu nu : ils en font aussi une espèce de pâte qui a un goût agréable [1]. La noix de Coco, la Banane, le Gingembre, l'Igname, et un légume dont la saveur approche de celle de notre Scorsonère, et qui se cueille sur une plante parasite, font aussi partie de leur régime alimentaire [2]. Assez communément ils mangent cru le poisson, quelquefois même le cochon [3]. Cet usage, au premier aspect, dégoûte un Européen; mais il oublie que lui-même il mange crus, les oursins, les huîtres, les moules, &c. : celui qui n'en auroit jamais vu manger, ne commenceroit-il pas aussi par éprouver du dégoût ! Les Mendoçains n'en éprouvoient aucun à manger des mets apprêtés à notre manière ; ils s'accommodoient très-bien de la cuisine française.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Ils savent tirer de la noix de Coco une huile qui probablement est employée pour l'assaisonnement de leurs mets, et dont l'usage principal est de s'en frotter tout le corps : les femmes surtout en font une grande consommation pour

[1] Observations de *Roblet*.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

1791. Juin. Iles de Mendoça. entretenir le luisant et la beauté de leur chevelure [1].

Leur boisson ordinaire est l'eau pure, et, sans doute aussi, le lait de la noix de Coco; mais ce qu'on aura peine à croire, ils boivent, dit le chirurgien *Roblet*, de l'eau de mer sans répugnance, et, peut-être, sans en être incommodés.

---

[1] L'usage de se frotter d'huile tout le corps est commun à plusieurs des peuples qui habitent la zone torride. Ceux de la *Guinée* emploient pour cette onction, l'huile du *Palmier Ouara*, qu'ils tirent du *Caïra* [le brout de la noix de cet arbre], après l'avoir fait macérer, et qui sert pour l'apprêt des alimens, pour brûler, et pour l'usage médicinal. Cette huile est apportée en France sous le nom d'*Huile de Palmier* ou *Huile de Palme*. On pourroit croire que l'instinct ou l'expérience a indiqué aux habitans des *Mendoça*, comme à ceux de la côte d'*Afrique*, que l'emploi de l'huile sur la peau est utile et salutaire pour des hommes qui, d'une part, ont des transpirations très-abondantes, et de l'autre, passent beaucoup de temps dans l'eau de la mer. On est persuadé en *Guinée*, que les onctions préservent d'une maladie cutanée, d'une espèce de gale, qui se manifeste par des boutons blancs et pointus, aussi petits que la pointe d'une épingle, et à laquelle les Nègres sont très-sujets. Peut-être aussi une sorte de coquetterie, dont un habitant de l'*Afrique* n'est pas exempt, a-t-elle conseillé cet emploi de l'huile sur la peau; car il est certain qu'un Nègre bien frotté d'huile, est d'un plus beau noir, et, par conséquent, plus beau dans son espèce, que lorsque la poussière, fixée par la transpiration sur son épiderme, ternit son noir luisant d'ébène. Noir ou blanc, homme ou femme, chacun est jaloux de faire valoir les dons qu'il a reçus de la Nature.

Quelques-uns, continue-t-il, ont essayé de boire du vin de *France*, et n'ont pas paru y prendre goût; mais ceux à qui l'on a offert de l'eau-de-vie, en ont bu avec plaisir, d'où l'on peut conjecturer qu'ils font usage de quelque liqueur fermentée. *G. Forster* croit que, puisqu'ils possèdent la racine de poivre, dont ils présentent la plante aux Étrangers, en signe de paix, ils en tirent aussi un breuvage enivrant, tel que l'*Ava* des Taïtiens [1]. Le capitaine *Chanal* présume que c'est de la racine de Gingembre, plutôt que de celle de Poivre, qu'ils font usage pour se procurer une liqueur forte; et son opinion paroît fondée : lorsqu'à bord du *Solide* on leur donnoit de l'eau-de-vie, ils appliquoient à cette boisson, le nom qu'ils donnent à la plante de Gingembre. Mais on doit dire à leur honneur que, s'ils font usage de quelque breuvage capable de faire perdre la raison, ils en usent avec la plus grande sobriété; car on n'a jamais vu aucun individu qui ait donné le plus léger signe d'ivresse. Pourrions-nous en dire autant d'aucun des Peuples policés qui possèdent les Vignes, ou de ceux qui, n'en ayant pas, savent si bien y suppléer !

1791. Juin. Îles de MENDOÇA.

Les Anglais ne parlent point d'un acte de civilité, pratiqué par les habitans de *la Madre*

[1] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 28.

1791. Juin. Iles de Mendoça. *de Dios*, dont le capitaine *Chanal* a cru devoir faire une mention particulière; c'est celui d'offrir à son ami, le morceau qu'on a mâché, afin qu'il n'ait plus que la peine d'avaler : on juge bien que, quelque sensibles que fussent les Français à cette marque distinguée de bienveillance et d'amitié de la part de leurs *Tayos*, ils étoient trop discrets pour abuser à ce point de leur excès de complaisance.

QUOIQUE les Mendoçains, à plusieurs égards, ressemblent aux Taïtiens; quoiqu'on puisse supposer que leur origine est commune, l'industrie des premiers est cependant moins avancée que celle des seconds : il suffit, pour n'en pas douter, de se rappeler ce que les Voyageurs, anglais et français, nous ont rapporté des arts utiles et agréables connus et cultivés à *Taïti*, et de le comparer avec ce que l'on a pu connoître de ceux de *Santa-Christina*.

On trouvera que l'architecture navale des Mendoçains est encore dans l'enfance, si l'on veut mettre leurs frêles embarcations à côté de ces belles pirogues de guerre dont les Taïtiens forment leur grande armée navale, qu'on prendroit pour celle de la Grèce sous les ordres d'*Agamemnon*, lorsqu'ils rassemblent leurs forces pour venger une insulte, ou soumettre quelque

île à l'espèce de suprématie que *Taïti* semble affecter sur l'Archipel qui en est voisin. Les pirogues des Mendoçains, suivant la description qu'en donne le chirurgien *Roblet*, sont composées de trois pièces assez grossièrement travaillées, mal cousues ensemble, et faisant eau de toutes parts : elles ont de vingt à trente pieds de long, sur un pied ou dix-huit pouces de largeur : leur avant se termine par une pièce saillante qui imite très-imparfaitement la tête aplatie d'un poisson, ou mieux la mâchoire inférieure d'un brochet ; l'arrière est formé par deux planches de quatre pouces de hauteur, posées de champ et se relevant sous la figure d'une *S* alongée et couchée. Quelquefois on accouple ces pirogues ; mais, le plus souvent, on se contente d'y adapter un balancier composé de deux bambous saillant latéralement et liés à leurs extrémités du dehors par une branche d'un bois léger qui forme le grand côté du cadre. Ces embarcations portent de trois à sept hommes, et de dix à quinze quand ce sont des pirogues doubles ; les unes et les autres sont mues à l'aide de pagaies assez bien travaillées. Si une pirogue chavire, accident qui n'est pas rare, les hommes qui la montoient se jettent à l'eau, la relèvent, la vident et y remontent tranquillement. Le dessin de ces pirogues, tel qu'on le voit dans le premier volume du second Voyage de *Cook* (*page 307 de l'Original*),

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

en donneroit une idée moins désavantageuse que celle qui doit nous en rester d'après la description du Chirurgien *Roblet* [1]. Il paroît que le capitaine *Chanal* en a jugé plus favorablement; il dit, en général, que la construction de leurs cases et de leurs pirogues suppose beaucoup d'industrie et de patience.

Les Voyageurs sont plus d'accord sur la fabrication des armes qui sont travaillées avec soin et avec goût [2]. Elles consistent en lances de neuf à onze pieds de long, en une espèce de sabre dont la forme approche de celle de la pale d'un aviron, en piques ou javelots, et en massues dont une des

---

[1] Le capitaine *Cook* en fait la description suivante (2.d *Voyage*, vol. I, page 311 de l'Original) : « Ils emploient dans la fabrication de leurs pirogues, le bois et l'écorce d'un arbre dont le bois mou est très-propre à cet usage, et qui croît près de la mer en grande abondance. Leur longueur est de 16 à 20 pieds (anglais), et leur largeur d'environ 15 pouces. Deux pièces solides forment l'avant et l'arrière; l'arrière est un peu relevé et figure une ligne courbe et irrégulière, qui se termine par une pointe : l'avant se projette horizontalement, et il est taillé et sculpté de manière à présenter très-grossièrement l'apparence d'une face humaine. Ces pirogues sont mues par des pagaies, et quelquefois on y adapte une natte, disposée en voile latine ».

[2] Le capitaine *Cook* dit que leurs massues et leurs lances sont mieux faites que celles des Taïtiens. (Vol. I, page 311.)

extrémités est communément terminée par un gros nœud ; et la plupart de ces armes dont le bois de casuarina leur fournit la matière, sont ornées de diverses sculptures. Les Mendoçains font aussi usage de la fronde ; ils ne se montrent pas fort adroits pour frapper à un but ; mais ils lancent les pierres à une très-grande distance : cette arme seroit très-dangereuse dans leurs mains, si la force suppléoit à l'adresse. On n'a vu chez eux ni arc ni flèches ; il ne paroît pas qu'ils en connoissent l'usage.

1791.
Juin.
Iles de
Mendoça.

Le soin qu'ils prennent d'établir leurs cases sur des plate-formes de pierre, qui les portent à une certaine élévation au-dessus du terrain, a déjà indiqué que leur île doit être exposée à des inondations ; et l'emploi qu'ils font des échasses, confirme cette opinion. Ces échasses auxquelles les Voyageurs anglais paroissent n'avoir pas fait attention, sont disposées d'une manière qui annonce que les inondations ne sont pas régulières et varient dans leur hauteur : et le besoin qui crée l'industrie a suggéré aux habitans de *Santa-Christina* un moyen aussi simple qu'ingénieux, par lequel ce secours, qui leur est nécessaire pour communiquer entre eux dans la saison des pluies, peut être employé également dans le cas des plus hautes eaux, comme dans celui des plus basses. Pour cet effet, chaque échasse est composée de deux

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

pièces [1] : l'une, de bois dur et d'un seul morceau, peut être appelée le *Marche-pied ;* l'autre est une perche d'un bois léger, plus ou moins longue, suivant la stature de celui qui doit en faire usage. Le marche-pied a onze ou douze pouces de hauteur ou de longueur, un pouce et demi d'épaissseur ; et sa largeur, qui est de quatre pouces en haut, se réduit dans le bas à un demi-pouce. La partie postérieure est creusée en gouttière, pour s'appliquer contre la perche, comme une jumelle, en termes de marine, s'applique contre un mât ; et elle est liée à la perche, à la hauteur que demande celle des eaux, par des tresses de fibres de coco : la tresse d'en haut passe dans un trou oblong, percé dans l'épaisseur du marche-pied ; et celle d'en bas embrasse, par plusieurs tours, la partie mince, et l'assujettit contre la perche. La partie saillante que j'appellerois le *Patin*, et sur laquelle le pied doit poser en travers, se recourbe en haut en s'éloignant de la perche : ce patin porte un pouce et demi d'épaisseur ; et sa forme est à-peu-près celle de la proue d'un Vaisseau ou d'un *Rostre*,

---

[1] Le capitaine *Chânal* a apporté en France la pièce que j'ai nommée le *Marche-pied*, et d'après laquelle j'ai fait la description qu'on va lire : on en voit la figure réduite, Pl. V. Elle peut donner une idée du genre de leur sculpture.

ou, si l'on veut, celle d'un nautille tronqué. Le dessous de cette espèce de coquille est strié légèrement sur toute sa surface, et les stries partent des deux côtés pour se réunir dans le bas sur le milieu, et y former une arête continue; sa face supérieure est méplate pour recevoir le pied, et elle est pareillement ornée de stries peu profondes, qui forment des suites régulières d'angles saillans et d'angles rentrans. Le patin est supporté par un buste de figure humaine dans l'attitude d'une Cariatide grotesquement travaillée, qui ressemble assez à un support du genre égyptien; elle a au-dessous d'elle une seconde figure du même genre, mais plus petite, dont la tête est placée au-dessous des mamelles de la grande : les mains de la seconde sont posées à plat sur sa poitrine, et son corps se termine en une longue gaine, pour former la partie inférieure et pointue du marche-pied. Les bras, ainsi que les autres parties du corps des deux figures, sont striés angulairement, comme la face supérieure du patin. Les Naturels de *Santa-Christina* se servent très-adroitement de leurs échasses, et le disputeroient, à la course, à nos pâtres les plus exercés à arpenter avec les leurs les landes de *Bordeaux*. Le soin que prennent les premiers d'orner de sculptures celles qu'ils ont inventées, peut prouver qu'ils y attachent un grand prix; car ce travail, fait sur un bois très-dur avec

1791.
Juin.
Iles de Mendoça.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

l'espèce d'outils qu'ils y emploient, doit exiger de leur part beaucoup de peine et un temps très-considérable : on les voit d'ailleurs occupés de s'entretenir dans l'habitude de marcher avec des échasses ; cet exercice entre dans leurs jeux et fait partie de leur Gymnastique.

Leurs outils, tout grossiers qu'ils sont, tout insuffisans qu'ils seroient dans la main d'un de nos ouvriers, leurs instrumens de pêche, qui diffèrent peu des nôtres, et les divers ustensiles, les meubles, les vêtemens, les parures à leur usage, tout annonce dans les hommes qui les inventèrent et les fabriquent, de l'intelligence et de l'industrie.

Leur hache est une pierre noire et dure, assez semblable à celle que nous nommons *Pierre-de-touche*, dont elle a la propriété : elle est taillée en coin alongé, ou plutôt en biseau ; et, par plusieurs tours serrés d'une petite tresse faite avec les fibres du brout de coco, elle est liée fortement sur l'extrémité d'une des branches d'un morceau de bois coudé : sa figure est celle d'une de nos pioches à manche court ; et quelques-uns de ces outils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Ils emploient d'ailleurs des morceaux de coquille, de diverses formes et de diverses grandeurs, tranchans, ou dentelés comme une scie, des os taillés en pointes, et la peau rude de quelque poisson, pour travailler et polir leurs différens ouvrages de charpente ou

de sculpture. On ne voit pas que, jusqu'à présent, ils ayent appris à faire aucun usage des outils de fer qu'ils ont pu recevoir des Européens.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Leurs instrumens de pêche, qui sont le trouble, le carrelet [1], et la ligne, sont faits, les uns avec les fibres du coco, les autres avec les fibres corticales d'une espèce d'ortie [2]. Les mêmes matières sont employées pour faire des cordes, des tresses et des nattes. Leur industrie ne brille pas dans leurs hameçons qui sont inférieurs à la plupart de ceux des Insulaires du *Grand-Océan.* Quelques-uns sont faits d'un seul morceau de nacre, d'autres d'un morceau de la même matière auquel est ajusté un petit os, lié à la nacre par plusieurs tours de ficelle, pour former un crochet uni et sans dard : leurs hameçons ne sont proprement que des crocs ; et à en juger par la négligence qu'ils apportent à la fabrication de cet instrument, on peut présumer qu'ils font beaucoup plus d'usage du filet que de la ligne. En effet, le métier patient et stagnant de pêcheur à la ligne, convient mal à un Peuple pour qui l'assujettissement semble être un supplice, et qui passe sa vie dans l'exercice et le mouvement.

---

[1] Le *trouble* et le *carrelet* sont des espèces de filets dont on fait usage sur nos côtes.

[2] Observations de *Roblet.*

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Leurs ustensiles de ménage consistent en calebasses de différentes capacités, qu'ils savent boucher assez hermétiquement pour qu'elles puissent être employées à transporter les liquides[1]; et en divers vases de bois dont ils se servent pour leur manger, et sur lesquels ils s'amusent à sculpter ou graver des figures d'hommes, de poissons ou d'oiseaux, dessinées comme elles peuvent l'être dans l'enfance des Arts, ou plutôt lorsqu'ils ne sont pas encore nés.

On n'a pas été à portée d'examiner leurs procédés dans la fabrication des étoffes; mais on peut juger, par un battoir cannelé, apporté par le capitaine *Chanal*[2], et qu'on sait être le principal instrument des manufactures d'étoffes dans les îles du *Grand-Océan*, que la méthode des Mendoçains ne diffère pas de celle des Taïtiens, dont les Relations de *Cook* et d'autres Navigateurs nous ont

[1] Observations de *Roblet.*

[2] Le battoir de *Santa-Christina* paroît ne différer de celui de *Taïti* et des autres îles de *la Société*, qu'en ce qu'il est rond, et que ses cannelures ou stries sont égales sur tout son contour, au lieu que celui de *Taïti* est carré, et ses cannelures sont d'inégales largeurs sur les quatre faces. Cette variété dans les cannelures de ce second battoir, semble indiquer que le travail des étoffes est plus perfectionné à *Taïti* qu'à *Santa-Christina*, et que la main-d'œuvre y est diversifiée, sans doute suivant la diverse qualité des étoffes qu'on y fabrique.

ont donné les détails. La matière de ces étoffes est l'écorce du mûrier à papier ; et, autant qu'on a pu le comprendre, ils y emploient aussi les fibres corticales de l'arbre à pain : elles sont inférieures, pour la qualité et la finesse, à celles de *Taïti*, et ne sont ni aussi variées ni en aussi grand nombre. Le capitaine *Chanal* dit cependant que les étoffes de *Santa-Christina* sont d'un assez bon usage, et qu'il en a vu quelques-unes d'assez fines : il ajoute que, quelquefois, elles sont teintes en jaune ; mais il ignore de quelle plante les Naturels tirent cette couleur dont quelques-uns se peignent aussi tout le corps. Une pierre à broyer que le chirurgien *Roblet* a remarquée parmi leurs ustensiles, pourroit faire penser que cette couleur seroit une terre qui se trouve dans quelque partie de l'île où l'on n'a pas pénétré. Leurs nattes sont faites avec la feuille du palmier ; elles sont tressées et travaillées avec soin et propreté.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Si les Mendoçains n'ont pas des étoffes plus recherchées, ce n'est pas qu'ils ne les préférassent aux leurs, s'ils en connoissoient ; car *George Forster* nous dit[1], qu'ils achetoient à tout prix ces étoffes d'écorce de mûrier, recouvertes de petites plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de *Tonga-Taboo*, une des îles de l'Archipel *des Amis :*

[1] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 23.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

mais on peut croire que ce n'étoit pas pour se vêtir, mais pour se parer, qu'ils desiroient si vivement de posséder ces brillantes étoffes ; la nature les a dispensés d'être vêtus : et comme le besoin ne les excite pas au travail, ils préfèrent à une peine inutile, le plaisir de ne rien faire ; le *far niente* l'emporte même sur l'amour du luxe et le goût de la parure.

La principale occupation des Naturels de *Santa-Christina*, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser : l'expression vulgaire de *tuer le temps* semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. Leur Danse mérite cependant à peine qu'on en fasse mention : suivant le chirurgien *Roblet*, elle consiste simplement à se placer plusieurs en rond ; tous les acteurs, à l'exception des femmes, font un grand bruit, en claquant d'une main sur le pli du coude opposé, appuyé sur le côté, ou en frappant d'une main dans l'autre, en cadence, tandis qu'un seul danseur fait quelques mouvemens des jambes, en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place. *George Forster* compare cependant la danse des Mendoçains à celle des Taïtiens [1] : mais, si la comparaison

[1] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 29.

est juste, il faut que les premiers n'ayent pas déployé tous leurs talens en présence des Français; car, assurément, rien ne ressemble moins que la danse plate et monotone, décrite par le chirurgien *Roblet*, à ces danses voluptueuses, à ces ballets animés des belles *Baladères* de *Taïti*, dont tout le monde a lu et vu la description et les dessins dans les Relations des Voyages de *Cook*. *G. Forster* ajoute que la Musique des deux Peuples est aussi la même, et qu'ils font usage de tambours semblables. L'Observateur français ne parle point de tambour; il dit que les instrumens de musique sont un lambis, espèce de conque, à laquelle ils adaptent un tube de calebasse dans lequel ils soufflent, et qu'ils en tirent des sons graves et peu variés : ils obtiennent à-peu-près les mêmes sons d'un second instrument, formé d'un morceau de bambou, auquel est adapté, à angle aigu, un autre bambou plus petit. Il faut cependant bien leur accorder le tambour, puisque *G. Forster* l'a vu et sans doute entendu; mais je crains que, même en l'ajoutant aux deux instrumens à vent, l'orchestre n'en devienne pas meilleur, ni la danse plus animée.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Cet exercice n'est pas le seul qui occupe leur oisiveté : la Course sur les échasses est pour eux un autre genre d'amusement[1]; mais la Nage est celui

[1] Observations de *Roblet*.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

auquel ils paroissent se livrer avec le plus de suite et le plus de plaisir : on les voyoit passer des journées entières dans l'eau, autour du *Solide*, ne se reposer que par intervalles, et ne prendre d'autre nourriture que la chair et le lait des cocos. On a de la peine à concevoir comment ils peuvent résister si long-temps à une telle fatigue sous un ciel brûlant; et l'on peut dire que, si la Baie de *la Madre de Dios* est la Baie de l'oisiveté, elle n'est pas celle de la paresse.

Mais toute l'activité des Mendoçains se porte vers l'amusement : ils se fatiguent à ne rien faire. Tranquilles sur leurs moyens de subsistance, ils reçoivent ce que la terre leur donne libéralement, et ne songent point à la forcer, par leur travail, à un plus grand développement de ses richesses; l'Agriculture, le premier des arts que l'homme ait dû chercher à perfectionner, ne semble pas mériter qu'ils s'en occupent; on voit seulement quelques plantations régulières de Bananiers et d'Arbres à pain ; le reste est abandonné aux soins de la Nature.

Leur inclination bien décidée à jouir sans trouble des douceurs d'une vie paisible, ne les garantit cependant pas du malheur d'être quelquefois engagés dans des guerres, soit entre eux, soit d'une île à une autre. Il n'a pas été possible de se procurer, à cet égard, des informations exactes;

mais les armes offensives et meurtrières que j'ai décrites, et les blessures graves dont quelques-uns d'entre eux portent les cicatrices, sont des témoins qui attestent qu'ils n'ont pu échapper à ce fléau du genre humain. Le chirurgien *Roblet* seroit tenté d'attribuer à la Nature, qui a tant de ressources chez un Peuple frugal dont les humeurs ne sont point échauffées par des passions ardentes et des mets apprêtés, plutôt que d'accorder à l'Art, qui doit y avoir si peu de moyens, la guérison merveilleuse de quelques blessures dont la cure, selon lui, feroit honneur à nos chirurgiens les plus habiles. Il a examiné, et a fait observer à plusieurs de ses compagnons de voyage, un individu qui avoit eu le corps transpercé d'un coup de lance de bois, qui étoit entré au-dessous de l'omoplate gauche, et étoit sorti entre la troisième et la seconde des côtes vraies du côté droit : le guerrier qui avoit reçu cette blessure, n'en étoit point incommodé; seulement, la cicatrice postérieure étoit un peu proéminente. Il en a examiné trois autres qui avoient des dépressions considérables, tant du coronal que des pariétaux, occasionnées par des pierres lancées avec la fronde; et aucun d'eux n'en éprouvoit la plus légère incommodité. La Nature, sans doute, a eu la plus grande part dans ces guérisons ; mais il semble qu'on doit accorder quelque chose à l'Art, qui ne peut pas être

1791. Juin. Iles de Mendoça.

N 3

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

étranger à ces Insulaires; car on se rappelle que, lorsque le chirurgien *Roblet* visita, pour le panser, le bras du jeune homme que les Français avoient blessé par accident, il jugea, à l'inspection de l'appareil ingénieux que les chirurgiens du pays avoient employé, que le traitement des fractures n'est pas au-dessus de leurs connoissances et de leurs moyens : et l'attention toute particulière que tous les assistans, dans un profond silence, contre leur coutume, donnoient à la manière dont opéroit le chirurgien européen, prouve la grande importance qu'ils attachent à l'art de traiter les blessures.

QUELQUES jours de fréquentation ne paroîtront pas suffire, sans doute, pour connoître à fond le caractère, les mœurs, les inclinations, les habitudes, les usages d'un Peuple que l'Observateur voit pour la première fois : on peut dire, cependant, qu'à l'égard des Peuplades encore à demi sauvages, dont tous les individus habitent toute la journée en plein air, que la curiosité rassemble toujours en grand nombre autour des Étrangers, et qui, ne sachant pas dissimuler, se montrent tels qu'ils sont, on les a bientôt connues : on est, en quelque sorte, en société habituelle avec la Nation entière; et chaque fait qui fournit une observation, conduit à un résultat. C'est donc d'après

les faits que nous pouvons connoître et juger les Naturels de *Santa-Christina*. 1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

Leur conduite avec les Français doit nous les faire regarder comme le Peuple le plus doux, le plus humain, le plus pacifique, le plus hospitalier, le plus généreux de tous ceux qui occupent les îles du *Grand-Océan*. Les mouvemens de leur ame sont aussi rapides que l'éclair, et aussi variables que ceux de la girouette; il ne leur reste aucune impression durable des divers sentimens qu'ils éprouvent. On les voit toujours vivement émus au moindre accident qui arrive à un des leurs, ou même à un Étranger; mais cette sensation pénible fait brusquement place à la joie, si un objet nouveau ou extraordinaire vient à frapper leurs sens. Un tel Peuple ne peut pas être méchant; et tout ce que l'on a vu prouve que la bonté est l'essence de son caractère : mais sa complaisance, son affabilité, son obligeance, il les tient de la Nature; et sans doute on peut s'y fier avec plus de sûreté qu'aux apparences de ces mêmes qualités, que les Peuples policés savent se donner par l'éducation, et à cette politesse combinée et convenue qui s'épuise en paroles, et trop souvent est stérile en actions.

Les Mendoçains sont un Peuple aimable que le plaisir sans cesse occupe, que tout distrait, que tout amuse. On peut les comparer à des

1791. Juin. Iles de MENDOÇA. singes, disons mieux, à des enfans qui desirent vivement tout ce qu'ils voient, et n'en font plus aucun cas aussitôt qu'ils en ont joui un moment : ils se décident par les yeux, jamais par la réflexion. Les clous excitèrent d'abord leurs desirs ; ils ne vouloient que des clous dans les échanges : et ce n'est pas qu'ils en connussent l'utilité et l'emploi, car le seul usage qu'ils en fissent, étoit de les porter en pendans d'oreilles, ou suspendus, en ornement, à leur cou et à leur ceinture : aux clous succédèrent les miroirs, à ceux-ci les sifflets, à ces derniers les petits couteaux ; mais le règne de chacune de ces bagatelles ne fut qu'éphémère ; et les grains de verre coloré furent, à leur tour, recherchés, et bientôt dédaignés. Un ruban, un morceau d'étoffe rouge, un colifichet quelconque, obtenoit presque toujours la préférence sur une hache, une scie ou quelque outil de charpentier ou de menuisier, que d'autres Peuples du *Grand-Océan* recherchent si avidement, parce que l'avantage qu'ont ces outils sur les leurs, pour une prompte exécution dans le travail, ne peut échapper à la réflexion et décide leur choix.

Les femmes de *Santa-Christina* sont, dans leurs goûts, aussi légères que les hommes ; et l'inconstance caractérise toute leur conduite : elles changent d'affection comme de pendans d'oreilles ;

un homme n'est pour elles qu'un joujou ; et on les voit passer des bras d'un amant qu'elles sembloient aimer, dans ceux du premier venu qui veut d'elles.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

C'est peut-être à la légèreté et à l'insouciance communes aux deux sexes, qu'il faut attribuer et cette inclination décidée qu'ils manifestent pour le vol, à l'égard des Étrangers, et cette facilité singulière avec laquelle ils restituent, à la première demande, sans se faire prier, et même en riant, l'objet qu'ils ont dérobé. On croiroit que le vol de ces objets nouveaux qu'on étale devant eux, et qu'ils ne doivent regarder que comme d'agréables inutilités, n'est à leurs yeux qu'une espèce de jeu auxquels ils n'attachent aucune importance : il sembloit, à les voir se présenter parés de leurs vols, devant les Français, ou qu'ils en regardassent la possession comme légitimement acquise, ou qu'ils eussent oublié l'action qui les leur avoit procurés. On ne peut cependant pas douter qu'ils n'ayent une idée fixe de la propriété, et qu'ils ne sachent bien que voler est une mauvaise action : le vol du fusil du capitaine *Marchand*, et la manière dont s'en fit la restitution, suffiroient pour en convaincre. Mais comment concilier, dans cette circonstance, la bonté naturelle de ces Insulaires, leur obligeance hospitalière, leur empressement à rendre service, leur facilité à

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

oublier le mal qu'un Français avoit fait à un des habitans, mal involontaire, à la vérité, mais qui, à leurs yeux, pouvoit ne pas le paroître, comment, dis-je, concilier toutes ces qualités avec le projet concerté des guides officieux du capitaine *Marchand*, de l'attirer dans un bois pour le voler! avec l'entreprise de spoliation tentée contre son domestique! Observons toutefois que le délit ne demeure pas long-temps impuni : un homme qu'aucun ornement, aucune marque ne distingue des autres, se charge de faire justice, va à la recherche du voleur, et assomme de sa main un de ses Compatriotes, pour avoir commis un vol envers un Étranger : et personne ne s'en formalise, personne ne prend parti contre l'assassin en faveur de l'assassiné! le vol n'est donc ni autorisé, ni même toléré à *Santa-Christina*. Peut-être voudra-t-on supposer une connivence entre le voleur et celui qui se charge de le punir de son larcin! peut-être la prétendue punition n'a-t-elle point été exercée; et la clause du traité pourroit être le partage entre eux de la récompense que le second est assuré d'obtenir! On trouve, en effet, dans les Relations des Voyageurs, quelques exemples d'un semblable accord, pour un vol combiné; mais attendons de connoître mieux les Naturels de *Santa-Christina*, à qui les Européens ont bien peu de reproches à faire,

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

avant de porter sur leur moralité, à l'égard du vol, un jugement qui pourroit n'être pas équitable. Seroit-il juste, en effet, de juger toute une Peuplade sur la conduite criminelle de quelques individus! Si quelqu'un de ces Insulaires, transporté dans nos contrées, et voyageant sur nos grandes routes, étoit assailli, dépouillé par des voleurs; ou si, dans une de nos grandes cités, la curiosité l'ayant porté à une de nos salles de spectacles, des filoux vidoient adroitement ses poches; le croirions-nous autorisé à dire que les Français sont un peuple de filoux et de brigands!

Le vol fait au capitaine *Marchand* est le seul qui ait été tenté à force ouverte: les autres, on peut le dire, sont en quelque sorte, des vols d'espiéglerie; c'est l'enfant qui dérobe un bonbon. Mais si l'on peut avoir, sous ce rapport, quelque reproche à leur faire, on ne peut s'empêcher d'admirer leur bonne foi dans les échanges: aucun ne tentoit, après qu'il en avoit reçu le prix, de soustraire les effets qu'il avoit vendus [1]; le

[1] Le capitaine *Cook* et *G. Forster* se plaignent que, dans les premières visites, les Naturels vouloient garder les marchandises qu'on leur offroit, et ne rien donner en échange; *Cook* fut obligé de faire tirer un coup de fusil par-dessus la tête d'un Insulaire qui avoit, à plusieurs reprises, abusé de sa confiance: mais il ajoute que, dans la suite, ils se comportèrent avec plus d'honnêteté. (*Cook's 2.d Voyage*, vol. I,

1791. Juin. Îles de Mendoça.

chirurgien *Roblet*, nous dit même que souvent il en a vu y joindre ou rapporter des articles qu'on avoit oublié de prendre, et que, dans la confusion, ils auroient pu faire disparoître, sans qu'il fût possible de s'apercevoir du mécompte. Fidelles entre eux, ils remettoient exactement les marchandises d'*Europe* à ceux qui avoient fourni les objets d'échange; ils n'essayoient point de se dérober les uns aux autres, les denrées qu'ils apportoient; souvent même ils se faisoient don mutuellement des effets qu'ils venoient d'acheter au prix de ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur fidélité entre eux se montroit jusque dans les vols qu'ils commettoient; l'objet dérobé dans le Vaisseau passoit de main en main, sans que celui qui avoit fait le coup parût inquiet de savoir entre les mains de qui l'objet pourroit rester, bien assuré que, tôt ou tard, il reviendroit dans les siennes [1]. Sous

---

page 299, et *G. Forster*, vol. II, page 10.) Les Français ont eu l'avantage de trouver les habitans de *Santa-Christina* tout formés aux échanges, et convaincus qu'on ne trompoit pas impunément les Européens.

[1] Pour écarter le soupçon d'enthousiasme ou de partialité en faveur des Mendoçains, je dois rapprocher de ce que je dis ici, un fait en contradiction, rapporté par le capitaine *Cook*; mais je dois, en même temps, faire observer que c'est le fait d'un individu, un fait isolé, qui ne prouve rien contre la généralité, et duquel seulement on peut conclure qu'à *Santa-Christina*, comme par-tout ailleurs, il est des hommes vicieux,

quelque point de vue que l'on considère ce Peuple dans son commerce avec les Étrangers, il n'est pas possible de démêler les principes de sa conduite; on n'y voit que contradictions et inconséquences : mais combien d'hommes, combien de peuples, qu'il ne faut pas trop approfondir, si l'on veut les trouver toujours conséquens ! 1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

ON a eu peu d'occasions d'observer la conduite intérieure et domestique des Naturels de *Santa-Christina.* Le capitaine *Cook* dit [1] qu'il n'a pu s'assurer si les femmes sont admises à manger avec les hommes : on sait que chez la plupart des Peuplades des îles, elles en sont exclues, et que souvent leur condition est des plus misérables. Le capitaine

---

dont le caractère particulier, en opposition avec le caractère général de la nation, les porte à des actions que la société entière désavoue et condamne : et dans quel coin de la terre habitée trouve-t-on une société d'hommes parfaits !

Cook dit qu'ayant acheté d'un Naturel qui montoit une pirogue, un petit cochon pour lequel il donna un clou de six pouces, et ayant remis ce clou à un autre homme de la pirogue, pour le faire passer au premier, cet homme en substitua furtivement un autre beaucoup plus petit : le maître du cochon réclamoit fortement le grand clou ; celui qui l'avoit reçu, sembloit décidé à le garder ; la dispute s'échauffoit ; mais le capitaine *Cook* s'en alla, sans attendre l'issue de la querelle. (*Cook's 2.d Voyage.* Vol. I, page 303.)

[1] *Ibid*, page 311.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Chanal a assisté plusieurs fois aux repas des habitans de *la Madre de Dios*, et il a vu les hommes, les femmes et les enfans, manger en commun et se nourrir des mêmes mets. Il voyoit des mères allaiter leurs enfans; et elles étoient dignes de l'être et en méritoient le titre, par les soins et les attentions délicates qu'elles prodiguoient à leurs nourrissons. Souvent aussi des hommes pressoient tendrement dans leurs bras, des enfans dont ils se glorifioient d'être pères; mais on ignore quel garant ils peuvent avoir de leur paternité. On n'a pas pu se former une idée sur le rang qu'ont les femmes dans la société; mais on a lieu de croire qu'elles n'ont d'autre influence que celle que peut donner l'abandon momentanée de leur personne. On n'est pas moins fondé à penser que la jalousie des hommes, quoique passagère comme leurs jouissances, les porte quelquefois à des violences; car on en a vu [*] traiter des femmes avec brutalité, et employer même le bâton pour les frapper; mais, en même temps, on a vu des femmes battre des hommes, parce que, insensibles au pouvoir de leurs charmes et à leurs provocations, ils les avoient repoussées sans rien accorder à leurs desirs. Ainsi l'égalité, sous ce rapport, semble, en quelque sorte, subsister entre les deux

[*] Observations de *Roblet*.

sexes : mais comme la nature n'a pas établi l'égalité des forces ; on peut conclure qu'ici, comme partout, les hommes souvent font valoir la raison du plus fort. Cependant cette raison ne vaut point entre eux ; on ne les voit point se battre pour obtenir ou conserver la conquête d'une femme ; il paroît que le droit du premier occupant n'est jamais contesté, ni celui de succession disputé : tout se traite à l'amiable ; et si *Santa-Christina* a soutenu des guerres, elles n'ont jamais dû avoir pour origine l'enlèvement d'une *Hélène.* 1791. Juin. Iles de Mendoça.

On n'a point été à portée de juger quel est le degré d'autorité des pères sur leurs enfans, ni quelle en est la durée ; mais on peut présumer qu'elle ne s'exerce pas au-delà de l'enfance, de cette première période de la vie où la foiblesse et l'impuissance réclament l'assistance et la protection d'un plus fort que soi. D'après ce qu'on a connu de la dépravation des mœurs à *Santa-Christina*, ce n'est pas une injustice, ce n'est peut-être pas même une opinion trop hasardée, de supposer que la paternité doit n'être regardée que comme une espèce d'adoption, et que l'enfant n'est soumis à ceux qui se sont portés pour ses auteurs, que le temps où il a besoin de leurs soins et de leur appui.

S'il n'a pas été possible d'avoir connoissance

1791. Juin. Iles de Mendoça.

du régime intérieur des familles ou sociétés particulières, on n'a pas trouvé plus de facilité à connoître la forme du Gouvernement ou le régime politique de la grande société : seulement on peut assurer que ce n'est pas une espèce de Gouvernement féodal, tel qu'on l'a trouvé établi dans quelques-unes des îles qui composent les Archipels du *Grand-Océan.* Le capitaine *Chanal* ne doute pas cependant que ce Peuple n'ait des chefs qu'il nomme *Otöouh ;* et son opinion se fonde, d'une part, sur ce que les Naturels, comme on l'a vu, donnoient ce titre à celui d'entre eux auquel les Français, à leur arrivée dans l'île, furent présentés en cérémonie ; et de l'autre, sur ce que, lorsqu'il leur fut connu que le capitaine *Marchand* étoit le Commandant ou Chef du Vaisseau, ils lui appliquèrent également le titre d'*Otöouh.* Mais ce titre n'est pas celui qu'on donnoit au Chef de *la Madre de Dios* quand les Anglais visitèrent cette Baie : il seroit possible que les Français, faute de bien entendre les Naturels, eussent confondu le nom du Chef avec son titre, et que ceux-ci eussent appliqué au Chef des Français le nom du leur, comme ils donneroient à leurs amis leurs propres noms. *George Forster* [1] nous apprend que le Chef dont

[1] *George Forster's Voyage.* Vol. II, page 19.

le

le capitaine *Cook* reçut une visite sur le rivage, et qui ne se montra qu'une fois dans son grand costume, leur avoit été présenté comme étant le Roi de toute l'île; mais que ses sujets ou vassaux ne paroissoient pas prodiguer les respects à sa Majesté. Ce Chef dit aux Anglais qu'il se nommoit *Hònoo*, et qu'il étoit *He-ka-aï*, titre qui, d'après l'opinion de M. *Forster*, correspond à l'*Aree* (ou *Earee*, suivant *Cook*) de *Taïti*, ou l'*Areekee* des îles *des Amis*. Le même Voyageur dit ailleurs [1] que le capitaine *Cook* ayant été dans le cas de frapper un matelot qui avoit manqué à son devoir, les Naturels qui en furent témoins, firent une observation qui peut donner quelque idée de la forme de leur Gouvernement: en se montrant les uns aux autres le Capitaine, ils se disoient, *Tape a-hai te tina [il bat son frère]*: ils pensoient donc, dit M. *Forster*, quoiqu'il leur fût bien connu qu'un seul des Étrangers avoit autorité sur tous les autres, que cependant lui et eux étoient tous frères: on pourroit croire, continue-t-il, qu'ils appliquoient à ces Étrangers l'idée d'une subordination du même genre que celle qui, sans doute, est établie parmi eux; et qu'ils se regardent comme ne formant qu'une seule famille, dont le plus âgé est le Chef ou le Roi. Moins

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

[1] *George Forster's Voyage.* Vol. II, pag. 31.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

avancés, suivant l'opinion du même Observateur, que les Taïtiens dans la civilisation, ils n'ont pas établi la différence des rangs, et leur constitution politique n'a pas encore pris la forme déterminée d'une Monarchie : en effet, leur Chef ne paroissoit distingué des autres que par son habillement ; encore cette distinction n'étoit-elle qu'accidentelle et passagère : son autorité d'ailleurs, si toutefois il èn a quelqu'une, ne se manifestoit par aucun acte, et les autres ne lui témoignoient aucun égard. Cette dernière partie de l'opinion de M. *Forster* est confirmée par le rapport du chirurgien *Roblet*, qui nous dit que les Français n'ont vu aucun Chef qui parût avoir quelque autorité ; mais il n'ont rien aperçu non plus qui puisse appuyer la supposition d'un Gouvernement en quelque sorte patriarchal, d'un Chef de la grande famille. « Nous avons seulement observé, dit le chirurgien *Roblet*, que ceux qui étaient le plus écoutés de la multitude, étoient redevables de cet avantage à une belle figure, à une stature remarquable, à une force corporelle plus imposante, à un caractère plus mâle, à une énergie plus prononcée, et peut-être au plus grand nombre d'individus dont leur famille (ou la réunion qu'on appelle *leur famille*) se trouve composée : mais dans toutes les suppositions, leur pouvoir, à quelque titre qu'ils l'obtiennent, est toujours très-limité, et

l'on peut douter qu'il soit continu ». En se fondant sur l'opinion du chirurgien *Roblet*, on pourroit croire que celui des Naturels qui fit restituer, par des moyens violens, le fusil du capitaine *Marchand*, n'avoit d'autre autorité que celle de la force; car, avant cet instant, il ne s'étoit fait remarquer par aucun acte de pouvoir; et depuis, aucun acte ne le distingua comme Chef; et cependant personne ne s'éleva contre le droit de faire justice qu'il s'attribua, et qui devoit appeler la vengeance des parens et des amis de celui contre qui il l'avoit exercé[1]. Mais là où il n'y a ni lois, ni chefs, la force est tout, et le foible obéit au fort.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

On n'est pas mieux instruit sur la Religion que sur le Gouvernement de ce Peuple. Pendant le séjour que les Français ont fait à *Santa-Christina*, ils n'ont rien vu qui ait pu leur faire penser que ses habitans rendissent quelque culte à un Etre suprême: le Plaisir est la divinité du pays; aucune superstition, aucune cérémonie, aucun Prêtre ou Jongleur. Nous voyons cependant que, lorsqu'en 1595, *Mendaña* découvrit cette île, il existoit à

[1] Ce Naturel est le même qui avoit promené paisiblement le chirurgien *Roblet* dans l'intérieur de l'île, sans autre sauvegarde pour l'Étranger, que le respect que pouvoit inspirer aux Naturels la présence du premier, sans autre sûreté que la confiance du second dans les droits de l'hospitalité.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Madre de Dios une espèce de temple, un lieu consacré à des cérémonies, ou religieuses, ou funéraires. Deux siècles, à la vérité, se sont écoulés depuis le voyage des Espagnols; mais il serait sans exemple qu'un Peuple qui, dans des temps anciens, auroit pratiqué quelque culte, n'en eût conservé aucune trace, ou n'y en eût pas substitué un nouveau: il faut donc croire, ou que les Espagnols se sont mépris sur la destination de l'enceinte respectée des Naturels de *la Madre de Dios*, qui existoit à l'époque de la découverte, ou que, depuis ce temps, les habitans ont transporté les objets de leur vénération dans quelque partie de l'île où ni les Anglais, ni les Français n'ont pénétré.

La plupart des Voyageurs cherchent à évaluer la population des îles qu'ils visitent; mais cette évaluation porte sur des Données si incertaines, qu'on peut craindre que souvent elle ne soit très-éloignée de la vérité, et presque toujours en exagération. En effet, le Voyageur aborde à une partie de la côte où la disposition des terres offre un abri aux Vaisseaux, communément à une partie que des ruisseaux arrosent et fertilisent; et ces avantages ont dû engager plusieurs des Naturels à y fixer leur demeure: d'autre part, la vue d'un objet aussi extraordinaire qu'un Vaisseau d'*Europe*, pour des Peuples qui ne connoissent que des

pirogues, et la curiosité de voir des hommes qui se montrent pour la première fois, doivent faire affluer, dans le Port que les Étrangers ont choisi pour leur débarquement, et pendant le séjour qu'ils y font, une multitude de Naturels empressés de s'y porter de tous les points de la côte d'où le Vaisseau peut être aperçu : ces deux causes réunies doivent faire paroître une grande population. Mais on se tromperoit presque toujours, si l'on vouloit conclure la population générale d'une île d'après le nombre des habitans qui se présentent sur le point où des Étrangers ont abordé; et l'on ne parviendroit pas à un résultat plus exact, si l'on fondait son calcul sur l'étendue des cultures, et le nombre des plantations qui s'offrent à la vue : car, en général, le milieu de chacune des îles hautes, situées dans le *Grand-Océan* entre les Tropiques, est occupé par une chaîne de montagnes élevées qui ne paroissent pas susceptibles d'être cultivées, et d'où la stérilité doit repousser les habitans; c'est près des bords de la mer seulement que des plaines agréables, des vallées fertiles, entrecoupées par des collines couvertes de bois, et par des ruisseaux fécondans, invitent l'homme à travailler une terre qui promet de le récompenser de ses sueurs, et le décident à fixer son habitation dans des lieux où sa subsistance se trouve assurée; le voisinage de la mer lui offre encore une ressource

1791. Juin. Iles de MENDOÇA. de plus pour en accroître les moyens : des côtes poissonneuses, des rochers où les coquillages de divers genres multiplient et se renouvellent sans cesse, lui fournissent, toute l'année, une variété d'alimens, et un supplément utile dans la saison où la terre en repos cesse de lui prodiguer ses dons.

En appliquant ces observations aux îles de *Mendoça*, dont une seule île, et un seul point de cette île, ont été visités par les Européens, on concevra combien peu doit être exact le calcul de leur population, établi sur le nombre des habitans que les Voyageurs ont pu voir rassemblés sur ce point unique. *George Forster* a cependant tenté ce calcul : et voici comment il le présente. « A juger de la population du Groupe de *Mendoça*, nous dit-il [1], par le peu d'étendue de chacune des îles qui le composent, elle ne doit pas être considérable. *Wahitahô*, ou *Santa-Christina*, a environ huit lieues de circuit (sept seulement, suivant le capitaine *Cook*), *ô-Hivahoa*, ou *la Dominica*, quinze; *la Madalena*, cinq, suivant les Espagnols (six, suivant la Carte de *Cook* et suivant *Quiros*) ; *ô-Nitëio*, ou *San-Pedro*, trois; l'île *Hood* qu'on n'a vue que de loin, autant [2]. *La Dominica*, la plus grande des

[1] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 33 et 34.

[2] On ignore si ces deux dernières îles sont habitées; elles ont si peu d'étendue, qu'il n'est guère probable qu'elles le soient ;

îles, présente des bords si escarpés, et la plus grande partie du terrain est si hérissée de montagnes à pic, de flèches de clocher, qu'on peut regarder comme très-probable que, à proportion de son étendue, elle ne contient pas un nombre d'habitans aussi grand qu'on peut le supposer à *Santa-Christina.* Tous les cantons des îles de *Mendoça*, susceptibles de culture, paroissent très-peuplés : mais des montagnes stériles, et la plupart inaccessibles, occupant une grande partie de leur surface, on peut douter que la population du Groupe entier s'élève au-dessus de *cinquante mille* individus ».

1791. Juin. Îles de Mendoça.

Quelque juste confiance que l'on doive accorder aux connoissances profondes et à la manière de voir de *G. Forster* ; j'avoue que ce résultat ne me semble pas être la conséquence des Données qui l'ont amené ; il me paroît inadmissible ; et les raisons sur lesquelles je me fonde pour le rejeter, me semblent être d'un poids qui doit l'emporter même sur celui d'une autorité à laquelle on ne résiste jamais qu'à regret et avec répugnance. Quoique, dans le nombre des pirogues qui entouroient le Vaisseau, plusieurs fussent venues de *la Dominica* ; quoique les Naturels de cette île se trouvassent confondus à terre avec ceux

seulement, si leurs côtes sont poissonneuses, elles pourroient être occupées temporairement par les Naturels des autres îles.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

de *Santa-Christina;* quoique les habitans des Baies du Sud se rendissent, pour la plupart, à celle de *la Madre de Dios,* quand les Français y abordoient; on voit dans les journaux du capitaine *Chanal* et du chirurgien *Roblet,* parfaitement d'accord sur ce point, que toute cette affluence d'habitans de la côte occidentale de *Santa-Christina* et de Naturels de *la Dominica,* mêlés ensemble, n'a produit, dans aucun moment, une réunion dans laquelle on pût compter plus de cinq ou six cents individus de tout sexe et de tout âge : et il faut observer que la côte occidentale de *Santa-Christina* étant située *sous le Vent* de l'île, elle doit être plus peuplée que celle *du Vent;* car on sait que, dans toutes les îles situées entre les Tropiques, dans la région des vents alizés, la côte du Vent, battue sans cesse par les vents et par la mer, n'invite pas à s'y fixer, des hommes à qui la pêche fournit une partie de leur subsistance, et qui tous se livrent plus ou moins à la navigation. Il paroît donc que ce seroit accorder beaucoup à l'île de *Santa-Christina,* que de lui donner mille habitans par lieue de côte, et en tout sept mille; d'en supposer six mille à *la Dominica,* que *G. Forster* présume, avec raison, ne devoir pas, pour cause de stérilité sur la plus grande partie de son terrain, présenter une population aussi nombreuse que celle de *Santa-Christina;* et d'en admettre six mille

pour *la Madalena*, dont le circuit est de six lieues : 1791.
la totalité des habitans des trois grandes îles Juin.
pourroit donc s'élever à dix-neuf mille individus, Iles de MENDOÇA.
qu'on peut porter à *vingt mille*, si l'on veut accorder quelques habitans aux petites îles *San-Pedro* et *Hood.* Ce résultat est bien éloigné de celui de *cinquante mille* individus, que leur suppose le calcul de *G. Forster :* et je ne voudrois pas garantir que, si jamais il est possible de se procurer des Données plus précises, on ne reconnût que le résultat que je hasarde est encore très-exagéré.

Le capitaine *Chanal* a dressé un Vocabulaire de *Santa-Christina*, qui comprend quelques mots de la langue des Naturels de cette île [1] ; il n'y a fait entrer que ceux dont il a pu constater la vraie signification ; et il les a écrits comme un Français les entend et les prononce. Je ne puis, à cette occasion, me dispenser d'exprimer un vœu que, depuis long-temps, nos Navigateurs ont dû former ; ce seroit que quelque Savant qui possédât les Langues anglaise et hollandaise, voulût rassembler dans un même volume, les Vocabulaires qui se trouvent épars dans les Relations des Voyages faits par les Navigateurs de ces deux Nations, et qu'il ramenât à l'Orthographe et à la

---

[1] Ce vocabulaire est renvoyé à la suite de la Relation.

1791. Juin. Îles de Mendoça.

Prononciation françaises, les sons et les articulations que chaque Nation a figurés à sa manière, et pour sa propre prononciation. La plupart des Vocabulaires des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-Océan*, ont été donnés par les Anglais ; et leur manière de peindre les sons diffère tellement de la nôtre, qu'un Navigateur français qui veut prononcer à sa façon les mots qui ont été figurés pour être prononcés par un Anglais, émet des sons qui ne font point reconnoître le mot de la Langue dans laquelle il veut s'exprimer. La même chose doit arriver à un Anglais, s'il veut prononcer, à sa manière, des mots qui ont été écrits pour être prononcés par un Français : il faut donc, pour que l'un et l'autre puissent se faire entendre des Naturels d'un pays, que la langue écrite, c'est-à-dire, les mots qu'ils ont sous les yeux dans le Vocabulaire dont ils veulent faire usage, soient figurés par des caractères, des signes, tellement combinés, qu'ils les obligent à émettre forcément les véritables sons de la langue parlée.

Le chirurgien *Roblet*, de son côté, a également dressé un Vocabulaire des mots mendoçains qu'il a pu recueillir ; la plupart sont les mêmes que ceux qui composent le Vocabulaire du capitaine *Chanal* : mais, comme les deux Observateurs ne les écrivent pas toujours de même, parce que, sans doute, ils ont entendu différemment, j'ai cru

qu'il pouvoit être utile de rapporter les deux manières dans deux Colonnes différentes. J'y ai joint une troisième Colonne, dans laquelle on trouvera quelques mots de la même Langue, correspondant aux mêmes mots dans les Vocabulaires des Français, et tels que le capitaine *Cook* les a donnés pour être prononcés par un Anglais : ils sont extraits de son *Tableau des divers langages parlés dans les îles du Grand-Océan, depuis l'île de Pâque jusqu'à la Nouvelle-Calédonie* [1].

1791.
Juin.
Iles de MENDOÇA.

La Langue des habitans de *Santa-Christina* a la plus grande affinité avec celle des îles de *la Société*, ou plutôt c'est la même Langue : ce qui prouve que, quoique les deux Archipels soient séparés par un espace de mer de deux cent soixante lieues, et qu'il soit présumable que leurs pirogues n'entretiennent pas entre eux une communication habituelle, les Peuples qui les habitent doivent avoir une origine commune. Un Naturel de *la Société*, qui étoit embarqué sur *la Résolution*, conversoit couramment avec ceux de *la Madre de Dios ;* mais le capitaine *Cook* dit que les Anglais, qui avoient dû rapporter de leurs visites à *Taïti* la connoissance de la plupart des mots de la Langue qui s'y parle, ne purent jamais

[1] *Cook's 2.d Voyage.* Vol. II, page 364.

1791. Juin. Iles de MENDOÇA.

parvenir à se faire entendre à *Santa-Christina* [1].

En examinant les quatre-vingt-cinq mots de la Langue de cette île que le capitaine *Chanal* a rassemblés, on voit qu'elle emploie, comme la nôtre, cinq Voyelles, *A*, *E*, *I*, *O*, et *U* prononcé comme la Diphtongue *OU* l'est en français; mais les Consonnes ne sont qu'au nombre de huit qui font l'office de douze des nôtres: *B* ou *P*, qui ne sont que la même articulation plus ou moins dure, et se confondent à l'oreille: — *D*: — *C* dur, *G* dur, *K* et *Q*, dont les quatre articulations ne se distinguent point, et qui toutes sont représentées par un *K*, lequel, pour être articulé à la manière des Mendoçains, exige une espèce d'aspiration qui lui donne un son guttural: *F* — *M* — *N* — *T* — *V*; ces cinq dernières ayant chacune leur articulation propre et distincte, comme dans les Langues d'*Europe*. Un Lettré de *la Chine* pourroit-il jamais se persuader qu'avec treize signes fort simples, on pût exprimer toutes ses pensées!

Les Naturels de *Santa-Christina*, comme plusieurs des Peuplades du *Grand-Océan*, ne peuvent pas articuler notre *r*; ils y suppléent par une espèce d'aspiration: ainsi, au lieu de *o-Hiva-rôa*, ils prononcent *o-Hiva-hôa*: seroit-ce par mignardise, comme le favori d'*Octave* prononçoit *Melcule*

[1] *Cook's 2.d Voyage*. Vol. I, page 308.

au lieu de *Me Hercule!* il est plus probable que c'est l'effet de l'imperfection de l'organe. Nos Consonnes *z*, *s*, *x*, ne font pas partie des articulations de la Langue de cette île, laquelle, comme on en a pu juger, n'en admet aucune qui soit difficile. Souvent un mot est précédé des Voyelles *o* ou *e*: et quoique, par la manière dont le mot est prononcé, elles semblent en être une partie intégrante, elles n'en sont cependant que l'Article; comme *e*, *o*, ou *te*, sont des articles dans la Langue de *Taïti*. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Le capitaine *Chanal* observe que, quoique la Langue des Mendoçains soit remplie d'aspirations, et qu'en général ils la parlent avec véhémence, leur prononciation cependant a de la douceur. Pour la mieux saisir, on consultoit principalement les femmes, dont le son de voix, plus clair que celui des hommes, permet plus facilement de distinguer les nuances de l'articulation : c'étoient les meilleurs maîtres de langue ; et l'on n'admiroit pas moins leur sagacité à saisir les questions, que leur justesse à y répondre.

Les détails dans lesquels je suis entré sur ce que nous avons pu deviner du caractère, des mœurs et des usages des habitans des *Mendoça*, ont fait connoître que les Naturels de ces îles ont plusieurs traits de ressemblance avec ceux de *Taïti* et des

1791. Juin. Îles de Mendoça.

autres îles de *la Société;* et l'identité de langa[illegible] suffiroit, sans doute, pour prouver l'identité d'or[illegible]gine. On peut croire que les dissemblances q[illegible] existent, sous d'autres rapports, entre les Peupl[illegible] de ces deux Archipels, tiennent, et au climat [illegible] doit différer en raison de la différence des Latitu[illegible] et peut-être plus encore à la nature du sol qui, [illegible] l'île de *Santa-Christina,* la seule que nous con[illegible]sions, laisse peu d'espace à la culture, et priv[illegible] habitans de l'avantage de pouvoir former de ces grandes plantations de mûriers sur lesquelles par-tout, à *Taïti,* la vue se repose délicieusement. Les plaines fertiles qui bordent les côtes de cette dernière île, lui procurent un avantage local que rien ne peut balancer dans celles de *Mendoça;* et ces ressifs, cette espèce de digue de corail qui la cerne de toutes parts, en fournissant des abris et une nourriture à une multitude de coquillages, ajoutent un supplément perpétuel aux productions de la terre, pour la subsistance de ses habitans. En comparant, en général, l'île de *Santa-Christina* avec celle de *Taïti*[1], on voit d'abord qu'on ne trouve point dans la première, l'opulence, le luxe, la profusion d'alimens, la recherche et la variété d'étoffes qui se font remarquer dans la Métropole du *Grand-Océan équatorial.* Les Taïtiens ont beaucoup de superflu ; ils

[1] Voyez *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 35.

ont fait de grands pas vers la civilisation, de grands progrès dans les arts utiles et même dans les arts d'agrément. Les Mendoçains ont l'honnête nécessaire, l'aisance desirable dans tous les genres ; et leur caractère ne les porte pas à desirer plus que ce dont ils jouissent : sans autres besoins que ceux auxquels la Nature fournit avec prodigalité, contens du jour présent et sans inquiétude pour le lendemain, partagés entre le plaisir et l'oisiveté, ils paroissent à l'abri de ces orages politiques qui souvent doivent troubler le Gouvernement, en partie monarchique, en partie féodal, qu'on trouve établi chez les Taïtiens. Ceux-ci ont perdu en liberté ce qu'ils ont acquis en civilisation ; une partie vit des travaux de l'autre, et c'est la marche naturelle et ordinaire des grandes Sociétés ; ils mènent une vie sensuelle, et déjà des maladies héréditaires commencent à les punir de leurs excès. Les Mendoçains ont conservé leur liberté primitive dans toute sa pureté, et chacun vit par soi et pour soi : la santé robuste dont ils jouissent, est bien préférable, sans doute, aux sensualités qu'ils ne connoissent pas encore, et qu'il faut leur desirer de ne connoître jamais. Je conçois qu'un Européen préférât pour lui-même *Taïti* à *Wahîtahô ;* mais un Mendoçain auroit grand tort, s'il envioit le sort d'un Taïtien : en s'éloignant davantage de la nature, il auroit peu à gagner, et risqueroit de beaucoup perdre.

1791.
Juin.
Iles de
MENDOÇA.

CHAPITRE III.

Du mouillage de la Baie de la Madre de Dios *on aperçoit, dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest, une Terre qui n'est pas indiquée sur les Cartes hydrographiques. — On se dirige sur cette Terre; on découvre un nouveau Groupe d'îles qui ne forme qu'un même Archipel avec les îles de* Mendoça. — *Description de ce Groupe. — Description particulière de l'île principale et de ses habitans. — Conjecture sur d'autres Terres qui doivent être situées dans l'Ouest de ce Groupe. — Les habitans des îles de* la Société *avoient connoissance du Groupe des* Mendoça *et de celui qu'a découvert le capitaine* Marchand, *avant que les Navigateurs modernes eussent pénétré dans le* Grand-Océan. — *Opinion sur l'existence d'une autre Terre sous le Vent de ces îles. — Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique.

1791. Juin. AVANT de reprendre la suite de la Navigation du capitaine *Marchand*, je dois rapporter une remarque qui fut faite les premiers jours de sa relâche dans la Baie de *la Madre de Dios*, et qui l'a conduit à la découverte d'un groupe d'îles dont les

les anciens Navigateurs, et le capitaine *Cook* lui-même, n'avoient point eu connoissance. 1791. Juin.

Le jour que le *Solide* avoit ancré dans la Baie, le 14 Juin, au coucher du soleil, par un temps des plus clairs, on aperçut à l'horizon une tache fixe qui présentoit l'apparence du sommet d'un pic élevé, et restoit, à l'égard de la Baie, à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest du Monde. Le lendemain, à la même heure, l'horizon se trouvant de même dégagé de vapeurs, et l'air étant parfaitement diaphane, on releva la même tache dans la même direction que la veille. On ne put pas douter que cette tache ne fût une Terre: et comme aucune carte n'en indique dans cette partie; qu'aucun Voyageur n'en fait mention, ce ne pouvoit être qu'une Terre inconnue, et l'on se proposa de la reconnoître.

C'est ainsi qu'en 1436, les Portugais, sous la conduite de *Gonzales Varco*, commençant à former un établissement dans l'île de *Porto-Santo*, dont, l'année précédente, ils avaient fait la découverte, observèrent, plusieurs jours de suite, une tache semblable à un petit nuage, qui paroissoit fixée à l'horizon. Ils se dirigèrent sur ce point, et découvrirent la grande île, alors inhabitée et couverte de bois, connue aujourd'hui sous le nom de *Madeira* [Madère], ou l'*île des Bois*. J'observerai, en passant, que les Anglais ont la prétention que la

1791. Juin. première découverte de cette île fut faite en 1344, c'est-à-dire près d'un siècle avant celle des Portugais, par un Navigateur de leur Nation, nommé *Macham :* laissons cette fable, reléguée avec quelques autres dans la *Collection de Voyages de Richard Hakluyt*[1], où elle satisfait la vanité des Anglais qui n'exigent pas qu'on y croie, et n'y croient pas eux-mêmes. Mais, s'ils n'ont pas fait la découverte de cette île à laquelle l'excellence de ses vins a donné de l'importance, il est certain du moins qu'elle est pour eux une espèce de propriété, puisqu'ils en font le commerce à-peu-près exclusivement : et cet avantage plus réel, peut bien balancer pour les Anglais l'honneur stérile de la Découverte.

On pourroit être surpris que ni *Mendaña* ni *Cook*, qui ont relâché dans la Baie de *la Madre de Dios*, n'ayent point fait la même observation que le capitaine *Marchand*, si l'on ne savoit que, dans les Mers situées entre les Tropiques, où la chaleur est constante, il n'est pas ordinaire d'avoir un horizon assez dépouillé de vapeurs, pour qu'on puisse distinguer une petite Terre d'un petit nuage, ou même l'apercevoir. Au reste, les

---

[1] *The principal Navigations, Voyages, and Discoveries of the English Nation, &c. By* Richard Hakluyt. *London.* 1598-1600. *In-folio*, tome II, 2.[e] partie, page 1.

directions que ces deux Navigateurs ont suivies, 1791. Juin.
en quittant la Baie de *la Madre de Dios*, *Mendaña* l'Ouest-quart-Sud-Ouest, et *Cook* le Sud-Ouest, ne les mettoient pas sur la route qui pouvoit les conduire à la découverte d'une Terre dont le gisement, à l'égard du Port du départ, est l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest.

La vue de cette nouvelle Terre rappelle un fait rapporté par *Quiros* dans sa lettre au gouverneur *Morga*[1] : il dit que les habitans de *Madre de Dios* ayant aperçu sur le Vaisseau de l'Amiral un Nègre qu'ils distinguèrent parmi les Espagnols, firent entendre que, dans le Sud des îles de *Mendoça*, on trouvoit des Terres habitées par des hommes de cette espèce; que ces Nègres étoient leurs ennemis; qu'ils se servoient, dans les combats, de l'arc et de la flèche; et que les grandes pirogues qu'on voyoit dans le Port de *la Madre de Dios*, étoient destinées à porter la guerre chez cette Nation. *Quiros* ajoute que ce rapport des habitans de *Santa-Christina* ne lui a paru mériter aucune croyance; et que les embarcations qu'ils appellent leurs grandes pirogues, lui ont semblé peu propres à tenir la mer, et moins encore à être employées dans des Voyages de long cours et des Expéditions de guerre. La difficulté de s'entendre

---

[1] *Sucessos de las islas Philippinas*, chap. VI.

1791. Juin. réciproquement ne permit pas à *Quiros* de se procurer de plus amples informations ; mais les raisons qui le déterminèrent à rejeter comme fabuleux le rapport des Naturels de *Santa-Christina*, ne peuvent nous paroître décisives, aujourd'hui que nous sommes certains que les Naturels des îles de *la Société* communiquent dans leurs pirogues avec des îles qui sont éloignées de leur Archipel, de deux et trois cents lieues. Ce n'est cependant pas que je croie que l'on doive admettre l'existence, dans le Sud des *Mendoça*, de quelques Terres habitées par des Nègres ; car, jusqu'à présent, on n'a trouvé dans les îles situées sous les méridiens voisins de celui des *Mendoça*, aucun individu appartenant à cette race d'hommes; mais j'observe qu'entre la Route de *Cook*, qui a suivi, en venant de l'Est, des parallèles qui diffèrent peu de celui des *Mendoça*, et celle du commodore *Biron*, en 1765, qui passe à environ cent lieues dans le Sud de ces îles, il reste un espace qui n'est traversé par la Route d'aucun Navigateur connu ; et il se peut bien que, sur cette étendue de mer, il existe des îles qui n'ont pas encore été découvertes : mais, en admettant la possibilité de leur existence, je n'admettrois pas encore qu'elles soient habitées par des Nègres; il se pourroit seulement que leurs habitans fussent beaucoup plus noirs que ceux des *Mendoça*,

qualifiés d'*hommes blancs* par nos Voyageurs ; et que les Mendoçains eussent été frappés de cette différence de couleur comparée à la leur, comme ils ont dû l'être de celle des Européens, même de celle des Espagnols du *Pérou*, qui, quoique moins blancs en général que la plupart des Européens, doivent être nommés *hommes blancs* par les Blancs eux-mêmes de l'espèce de ceux qui habitent les îles du *Grand-Océan*. 1791. Juin.

LE CAPITAINE *Marchand* fit voile, le 20 juin à minuit, de la Baie de *la Madre de Dios*, et se dirigea d'après le Relèvement qu'il avoit fait, et qui lui indiquoit la position d'une Terre à peu de distance du Groupe des *Mendoça*. 20.

Le lendemain, au point du jour, il eut la satisfaction de découvrir dans le Nord-Ouest 7 degrés Ouest, une Terre haute vers laquelle il força de voiles pour la reconnoître : et à dix heures et demie du matin, il n'étoit plus qu'à quatre milles de distance de la Pointe la plus méridionale [1]. A ce même instant, on relevoit dans le Nord 4 ou 5 degrés Est, quelques monticules qui se montroient comme des îlots ; mais on présuma qu'ils étoient liés entre eux et au 21.

[1] *Voyez* la Carte de ces îles, levée par le capitaine *Chanal*, pl. VI.

1791. Juin. 21. corps de l'île, par des terres basses que la distance ne permettoit pas de découvrir; et, d'après diverses remarques, on se crut fondé à penser que les terres basses qu'on supposoit et les monticules que l'on voyoit, formoient ensemble la partie Nord-Est de la grande terre. Les Officiers du *Solide* donnèrent par acclamation à l'île découverte, le nom d'*île Marchand.* Au Sud des terres basses supposées, se présentoit un grand enfoncement qui se terminoit à une pointe haute et saillante de la côte orientale de la grande terre; à peu de distance, à l'Est de cette Pointe, un îlot en pain de sucre; et dans le Sud-Sud-Ouest de celui-ci, un îlot plus petit qui parut n'être qu'un rocher: le premier fut nommé *le Pic.* Une île de moyenne hauteur, unie et tapissée de verdure, dont le circuit peut être de deux milles marins, gît Sud-Est et Nord-Ouest de la pointe la plus Sud de la côte orientale de la grande île; sa forme lui fit donner le nom d'*île Plate:* le canal qui la sépare de l'île *Marchand* n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur; et elle paroissoit faire partie de la grande île lorsque l'extrémité méridionale de celle-ci restoit au Nord-Ouest 4 ou 5 degrés Nord; on ne les vit détachées que lorsque l'île *Plate* resta au Nord 4 ou 5 degrés Est. En se dirigeant au Nord-Ouest pour reconnoître de plus près la côte du Sud-Ouest de l'île *Marchand*, on

distingua près de sa Pointe Sud, un rocher presque blanc dont la forme est celle d'un obélisque : il en reçut le nom, et la Pointe celui de Pointe de l'*Obélisque.* A partir de cette Pointe, jusqu'à la Pointe la plus occidentale qu'on eût à vue, la côte, sur une étendue de deux lieues et demie ou trois lieues, court vers le Nord-Ouest 4 ou 5 degrés Nord. Une demi-heure avant midi, l'extrémité méridionale de l'île *Plate* fut relevée par la Pointe de l'*Obélisque*, au Sud-Est-quart-Est; et, de cette position, le rocher de l'*Obélisque* parut être détaché de l'île *Marchand*, et séparé de la grande terre par un canal très-étroit et semé de roches à fleur d'eau. 1791. Juin. 21.

La partie Sud-Ouest de la grande île qu'on prolongeoit à la distance d'une demi-lieue, présente quelques jolies Anses de sable, sur le contour desquelles, parmi les Bananiers, les Cocotiers, les Arbres à pain, et d'autres grands arbres, on apercevoit des huttes éparses que les habitans abandonnoient pour accourir au rivage et contempler le Vaisseau. L'aspect de l'île, dans cette partie, est aussi agréable que varié. Des collines dont une verdure animée recouvre les pentes douces et les sommets; des vallées ombragées par des plantations diversifiées; plusieurs ruisseaux qu'on distinguoit du Navire, et qui rendent à la terre desséchée par les feux du soleil, la fraîcheur

1791. et l'humidité nécessaires à la reproduction des
Juin. plantes; enfin une belle cascade dont les eaux
21. écumantes se précipitent dans un vallon : tous ces objets réunis sur un petit espace, attiroient tour à tour et fixoient agréablement les regards. De hautes montagnes dont les sommets sont arides et hachés, et qui doivent se refuser à tout genre de culture, occupent le centre de l'île; mais ces montagnes cessent de paroître élevées, quand on porte les yeux sur des pics de rochers nus et inaccessibles, dont les flèches aiguës semblent appartenir à des clochers.

En continuant de ranger la côte occidentale de l'île, le capitaine *Marchand* aperçut, à midi, une seconde Pointe sur l'alignement de la première qui, jusqu'alors, lui avoit servi de point de direction. Il ne tarda pas à découvrir entre ces deux Pointes une ouverture profonde qui sembloit promettre un abri sûr et commode. Le capitaine *Masse*, commandant en second du *Solide*, fut expédié avec deux officiers et un détachement de dix hommes pour aller reconnoître le Mouillage; et le Vaisseau louvoya par le travers de cet enfoncement pour attendre le retour du canot. Sur ces entrefaites une pirogue montée par trois Insulaires s'approcha du Navire : un d'eux se hasarda à monter dans les porte-haubans; il paroissoit flotter entre la crainte et la

confiance; on lui fit quelques présens qu'il reçut d'un air indifférent; mais jamais on ne put le déterminer à entrer dans le Vaisseau : à un mouvement que firent les Matelots pour l'exécution d'une manœuvre, sa frayeur fut si grande qu'il se précipita dans sa pirogue et s'éloigna du bord. Dans l'après-midi, d'autres embarcations s'approchèrent du Navire, et deux Insulaires y montèrent sans hésiter : ils examinoient tout avec attention, et témoignoient leur surprise par des rires. Un d'eux se hasarda à faire le tour du Vaisseau, et tout ce qu'il voyoit paroissoit le satisfaire. A la vue des cochons et des poules, il leur donna les mêmes noms dont les appellent les Naturels des îles de *Mendoça;* mais on jugea que les clous, les couteaux et les autres bagatelles qu'on lui offroit étoient pour lui des objets absolument nouveaux; et l'on put en conjecturer que les deux Groupes, quoique peu distans l'un de l'autre, n'ont pas une communication habituelle : entre autres présens qu'on lui fit, un miroir dans lequel il vit sa figure, le fit rire aux éclats. Son compagnon sembloit stupide; il ne voulut jamais quitter la première place où il s'étoit assis en entrant dans le Vaisseau. Ces insulaires parurent bons, confians et reconnoissans : en échange des présens qu'on leur avoit faits, il offrirent et donnèrent de bon cœur leur dépouille entière qui consistoit en deux

1791. Juin. 21.

1791. Juin. 21. tocques de plumes de coq, fort sales, et un hameçon de nacre; mais les dons de l'amitié ne se calculent pas, le sentiment en fait le prix.

Le canot du *Solide* fut de retour à six heures du soir. On sut, par le rapport du capitaine *Masse*, que l'enfoncement qu'il avoit visité renferme deux Anses, l'une située dans la partie septentrionale, c'est-à-dire, au fond de la Baie, et l'autre dans l'Est en entrant; mais ni l'une ni l'autre ne parurent propres à recevoir un Vaisseau. Un joli ruisseau, dont les bords sont couverts de cresson, débouche dans la dernière Anse, et on y voit deux sources d'eau vive : la houle y est à peine sensible; le débarquement y est commode, et une chaloupe trouveroit toute facilité à s'y pourvoir d'eau. Les cases sont éparses et entremêlées, comme à *Santa-Christina*, de bosquets agréables qui les défendent de l'ardeur du soleil, et dans lesquels on reconnut les mêmes espèces d'arbres qu'on avoit vues aux îles de *Mendoça*. On n'aperçut dans l'Anse du Nord ni habitations ni habitans; mais dans celle de l'Est, sur laquelle le canot se dirigea, environ cent cinquante Naturels de l'un et l'autre sexe s'étoient rassemblés sur le rivage, et montroient autant d'empressement que de curiosité. Celui qui paroissoit être le Chef du Canton se détacha dans une pirogue, et vint au-devant des Étrangers pour les recevoir; il

étoit assis sur une espèce de siége élevé sur l'avant de la pirogue. On lui fit quelques présens; et, en retour, il offrit des cocos, du poisson, et une écaille d'huître perlière parfaitement polie. Les Étrangers furent reçus, en mettant pied à terre, avec les démonstrations de la joie et de la bienveillance. 1791. Juin. 21.

Il n'étoit pas possible que, dans une visite et une inspection de quelques heures, on pût prendre du pays et de l'espèce d'hommes qui l'habitent, une connoissance qui suffise à fixer l'opinion sur l'un et sur l'autre ; on n'en peut savoir que ce qu'un coup d'œil rapide a permis de saisir. Il faut cependant convenir que l'homme de la Nature, qui se montre d'abord ce qu'il est, peut être mieux connu dans une simple visite, que ne le seroit, après une longue fréquentation, l'homme policé qui s'est fait une physionomie, un masque, et à qui la civilisation a appris, par une longue habitude, à dissimuler le vice et à feindre la vertu.

Les Naturels de l'île *Marchand*, sont de la même couleur que ceux des îles de *Mendoça ;* et tout indique qu'ils ont la même origine : leur vêtement est pareil, celui de la Nature sans aucun supplément : mais l'usage d'imprimer sur leur corps diverses figures bizarres, n'est pas aussi général qu'aux îles découvertes par *Mendaña ;* on n'en voit qu'un très-petit nombre de tatoués :

1791. Juin. 21. leurs ornemens sont les mêmes, mais ils en portent peu ; entre eux tous ils n'en possédoient que quelques-uns dont ils se dépouillèrent en faveur des Étrangers qui les visitoient : leurs armes sont les mêmes, la lance et le javelot. Ils ont paru moins vifs, moins intelligens que les Naturels de *Santa-Christina* : leur stature est peut-être aussi haute ; mais leurs corps ne présentent pas ces belles formes de l'Antique, cette perfection d'ensemble qui se font admirer dans les Mendoçains ; ils n'ont pas non plus cet air belliqueux qui annonce un caractère fier et indépendant. On avoit remarqué dans ceux qui s'étoient rendus à bord du Vaisseau, moins de dextérité à manœuvrer leurs pirogues qui cependant sont d'une construction semblable à celle des pirogues de *Santa-Christina*. Dans l'entrevue qu'on eut à terre avec eux, on eut beaucoup à se louer de leur conduite paisible et amicale : différens, à cet égard, de toutes les Peuplades du *Grand-Océan*, ils ne montrèrent aucune inclination au vol ; ils ne se permettoient même pas une demande, et sembloient s'interdire jusqu'au desir.

Les femmes de cette île ne le cèdent point, pour les charmes de la figure, l'élégance de la taille, et les autres agrémens naturels, à celles des îles de *Mendoça* ; mais la pudeur douce de l'innocence donne un attrait de plus à leur beauté :

la décence règne dans leur vêtement qui est composé d'une étoffe dont le *Morus papyrifera* fournit la matière, et qui est fabriquée de leurs mains à la manière des étoffes de *Taïti*, sans cependant en avoir la finesse. Elles sembloient, non pas fuir mais redouter la présence des Étrangers : et quoique leurs regards fixés sur eux, et leur cou tendu, décelassent l'impatience de la curiosité qui cherche à voir de plus près sans approcher, la distance qu'elles laissoient entre eux et elles, prouvoit leur retenue ; et l'on pouvoit croire que cette distance n'eût jamais été franchie, si des Vieillards officieux n'eussent été prendre par la main les plus jeunes d'entre elles, pour les offrir en hommage à leurs Hôtes, comme nous offrons un siége à celui qui nous fait une visite. Mais, bien éloignées de l'impudeur et de l'effronterie des Mendoçaines, celles qui avoient obtenu une préférence qu'elles sembloient redouter, n'approchoient qu'avec répugnance et en tremblant ; tout annonçoit que c'étoit de leur part un acte de soumission : semblables à l'innocente victime que le Prêtre traîne à l'autel...... Je m'arrête. Ainsi donc la Vieillesse tient à honneur de prostituer la Jeunesse et les grâces ! ainsi cet usage, commun à tant de Peuples, et si révoltant dans nos mœurs, est ici regardé comme un devoir si important, si sacré, que le soin de son accomplissement ne

1791. Juin. 21.

1791. Juin. 21. peut être confié qu'aux Sages de la Nation ! Si nous passons, par la pensée, d'une partie de la Terre à une autre, nous reconnoissons, à chaque pas, que l'Homme moral offre à la méditation du Philosophe des différences plus tranchantes que celles qu'il observe dans l'Homme physique : dans celui-ci, la différence la plus caractérisée est celle du *Blanc* au *Noir*, de l'Habitant de la *Scandinavie* au Nègre du *Sénégal ;* mais cette transition dans l'Espèce n'est pas brusque ; et si nous parcourons les contrées connues du Globe, nous passerons d'une couleur à l'autre par des nuances imperceptibles : il en est autrement de l'Homme moral ; peut-on, par exemple, trouver nulle part des nuances intermédiaires entre la fidélité conjugale imposée par nos mœurs, et la prostitution honorée chez les Peuplades disséminées sur le *Grand-Océan !* Il est donc des vertus et des vices, comme il est une beauté et une laideur, de localité et de convention : changez de latitude, la laideur se change en beauté ; le vice est changé en vertu [1].

Le capitaine *Marchand* imposa à la Baie où les

---

[1] Je ne dis pas qu'il est bien que cela soit ainsi ; mais je dis que les faits semblent prouver que cela est : je ne me suis pas chargé de peindre les hommes comme ils devroient être, mais comme ils sont ; j'écris l'Histoire ; je ne fais pas un Traité de Morale.

Français avoient été reçus si amicalement, le nom de *Baie du Bon-Accueil*. 1791. Juin.

La découverte qu'on venoit de faire d'une terre jusqu'alors inconnue, exigeoit qu'on naviguât avec prudence pendant la nuit, dans un parage qu'aucun Navigateur n'avoit traversé ; on se proposoit d'ailleurs de reconnoître la côte Nord-Ouest de l'île *Marchand ;* et, pour ne pas s'en écarter, on se tint bord sur bord, avec des vents variables de l'Est à l'Est-Nord-Est et de fréquentes risées. 21.

Le 22, au point du jour, on fit route pour doubler la Pointe du Nord de la Baie du *Bon-Accueil :* à 7 heures, elle se montroit au Nord-Est 4 ou 5 degrés Est ; et l'on releva, en même temps, deux autres Pointes l'une par l'autre sur la même direction que la première. En continuant de s'élever dans le Nord, on découvrit, à-peu-près à l'Est, au-delà des premières Pointes, des sommets de terre détachés les uns des autres, et présentant l'apparence d'une suite d'îlots : l'éloignement ne permettoit pas de distinguer si ce qui paroissoit être des îlots n'étoit pas plutôt des monticules, des mondrains, appartenant aux Terres extrêmes de l'île *Marchand ;* mais, d'après diverses combinaisons de Relèvemens, on s'arrêta à l'opinion que ces mondrains étoient les mêmes que l'on avoit présumé, en reconnoissant l'île par le côté de l'Est, devoir être liés entre eux par 22.

1791. Juin. 22. des terres basses, et former la partie Nord-Est de l'île *Marchand :* aucune Terre ne se montroit dans le Nord au-delà de ces dernières sommités. Une Reconnoissance plus détaillée de cette partie de l'île eût exigé qu'on employât beaucoup de temps à remonter dans le Vent ; et l'on se crut suffisamment éclairé pour ne pas douter que l'île ne se terminât, du côté de l'Est, au sommet le plus reculé qu'on découvroit de ce côté.

Depuis le moment où l'on eut doublé la pointe Nord de la Baie du *Bon-Accueil,* la plus occidentale de la côte de l'Ouest, on aperçut clairement, à environ neuf lieues de distance, une seconde île qui se présentoit sous un angle d'environ 11 degrés, entre le Nord demi-rumb Ouest, et le Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord. En même temps, on croyoit voir, à une plus grande distance sous le Vent, d'autres Terres qu'on relevoit à l'Ouest et Ouest-Sud-Ouest; et cette apparence ne varia point pendant toute la matinée.

Mais avant que de faire route pour aller à la reconnoissance de la Terre qui se montroit dans la partie du Nord, on vouloit débarquer à la côte Nord-Ouest de l'île *Marchand*, pour y déposer un Monument qui constatât la découverte des Français et leur prise de possession. Le canot fut équipé pour y conduire le capitaine *Marchand*, qu'accompagnoit le capitaine *Chanal.*

Le

Le Vaisseau se maintint bord sur bord à une petite distance de la terre. Sa latitude, à midi, fut observée de 9 degrés 21 minutes, et celle qu'on avoit conclue du calcul des Routes depuis le départ de *Madre de Dios*, s'y accordoit parfaitement : la longitude du Vaisseau, à la même époque, déduite de celle qu'on avoit déterminée le matin par plusieurs observations de distance de la lune au soleil, étoit de 142 degrés 27 minutes[1]; et celle que donnoit le calcul des routes rapporté à la longitude du Port de *la Madre de Dios*, n'en différoit que de 3 minutes en excès. Cet accord entre le résultat de l'Estime et celui de l'Observation, prouve que les Courans n'avoient agi dans aucun sens, et que ces Déterminations peuvent être employées pour fixer d'une manière satisfaisante la position géographique de l'île *Marchand* à l'égard de *las Marquesas de Mendoça*, en faisant usage des Relèvemens pris le matin et à midi, époques des Observations qui ont servi à déterminer la longitude et la latitude du Vaisseau[2]. 1791. Juin. 22.

Ce ne fut qu'après avoir lutté plusieurs heures, à force de rames, contre une mer assez grosse, et contre de fortes risées qui venoient de la terre, que le canot parvint à aborder à une première Anse

[1] *Voyez* la Note XXXI.

[2] *Voyez* les Relèvemens dans le *Journal de Route*, au 22 Juin.

1791. de la côte du Nord-Ouest, située au Nord et
Juin. à peu de distance de la Pointe septentrionale de la
22. Baie du *Bon-Accueil.* On prit terre sur une plate-forme de rochers, séparée de la côte par un petit bras de mer. Les Naturels, qui s'étoient rassemblés sur le rivage au nombre d'environ deux cents, et parmi lesquels on comptoit quelques femmes, s'empressèrent de venir au-devant des Étrangers, et les chargèrent sur leurs épaules pour leur faire traverser le canal. Les débarquans furent reçus comme ils l'avoient été dans la Baie du *Bon-Accueil;* les Insulaires firent éclater les mêmes transports de joie. Le Chef dont, la veille, on avoit eu tant à se louer, étoit à la tête des Naturels réunis sur le point où l'on mit pied à terre : et comme on n'apercevoit dans cette partie aucune habitation, on présuma que ce Chef et ceux qui l'accompagnoient habitent le contour de la première Baie et les Anses voisines, d'où la curiosité les avoit attirés dans celle où les Français se trouvoient. Cette dernière Baie, dénuée de verdure, n'offre par-tout qu'un sol stérile, qui n'a pu inviter les Naturels à y fixer leur demeure : elle fourniroit cependant du bois à brûler ; et l'on y voit un petit ruisseau ou une ravine qui pourroit, sur-tout dans la saison des pluies, suffire à l'approvisionnement d'un Vaisseau, si une forte houle qui vient se briser sur les grosses pierres qui bordent le rivage, n'en

rendoit l'abord impraticable aux chaloupes. Autant qu'on en put juger à la vue, toute cette côte du Nord-Ouest de l'île, quoique bien boisée, n'est pas aussi fertile que la bande du Sud-Ouest; la pente des collines est plus rude, et l'aspect en est moins agréable.

1791. Juin. 22.

Les Naturels s'empressoient autour des Étrangers, mais sans confusion, sans être importuns, sans se rendre incommodes; ils sembloient n'avoir d'autre objet que de les voir de plus près. On leur distribua diverses bagatelles, des clous, des miroirs, des couteaux, des hameçons de fer, des grains de verre coloré : et il n'est pas besoin de dire que, dans la distribution des dons, les Vierges modestes ne furent pas oubliées. On reçut en échange, de ces bons Insulaires, et de leur chef en particulier, une lance, un dard ou javelot, deux éventails de plumes, et deux grandes coquilles d'huître perlière.

Depuis que la Navigation a fait connoître aux Européens, des parties du Globe terrestre dont les Anciens ne soupçonnoient pas l'existence, ils se sont persuadés que le Monde entier leur appartient; et que les terres qu'ils viennent à découvrir, sont des portions de leur Domaine universel que la Nature avoit eu tort d'aliéner, et qui doivent rentrer sous leur domination : trop heureux encore les possesseurs primitifs des contrées découvertes, si l'usurpateur, pour établir les droits de sa souveraineté, n'a pas

1791. Juin. 22. recours à cette arme foudroyante, inventée dans notre Europe, que les peuples anciens ont été assez heureux pour ne pas connoître, et qui, dans l'espace d'un siècle, si court quand il est comparé à la durée du Monde, a détruit, ou soumis à quelques hommes, la moitié de l'Espèce humaine. Le capitaine *Marchand,* à l'exemple de tous ses devanciers, crut devoir prendre possession, au nom de la Nation française, de l'île dont il venoit de faire la découverte, possession qui entraînoit de droit, dans l'opinion reçue, celle des autres îles qu'il pourroit découvrir dans le même parage. Cette cérémonie, qui ne seroit que ridicule par son inutilité, si elle n'étoit pas contraire au droit de la nature et des gens, se fit en attachant avec quatre clous, contre le tronc d'un gros arbre, une inscription qui contient les noms du Vaisseau et du Capitaine, et la prise de possession de l'île par les Français. Les Naturels qui observoient avec l'attention de la curiosité, tout ce que faisoient des Étrangers l'objet de leur admiration, ne se doutèrent certainement pas qu'on s'emparoit solennellement de la terre où reposent les ossemens de leurs pères, et qu'on leur donnoit un Maître dans un hémisphère que ni eux ni leurs ancêtres n'ont connu. Mais quoique le caractère paisible de ces Insulaires pût faire espérer qu'ils respecteroient ce monument, qui

ne devoit cependant durer que tant que la rouille n'auroit pas dévoré les clous, et que le temps ou les hommes n'auroient pas abattu l'Obélisque, on jugea que la prudence commandoit pour plus de sûreté, et *ad perpetuam rei memoriam*, d'écrire l'inscription sur trois feuilles de papier qui furent roulées séparément et renfermées dans trois bouteilles de verre, bouchées et cachetées : l'une fut déposée entre les mains du vénérable Chef du Canton ; la seconde fut remise à un homme d'un âge mûr ; et la troisième fut confiée à la garde d'une jeune fille : trois générations semblèrent à peine suffisantes pour répondre d'un dépôt si précieux. De tous les présens qu'on fit aux habitans du pays qui venoit d'être réuni à *la France*, les bouteilles furent ceux qu'ils reçurent avec le plus de plaisir, et auxquels, sans soupçonner qu'elles contenoient l'acte de leur réunion à un Empire d'*Europe*, ils parurent attacher la plus grande valeur. D'après cette disposition de leur part, on ne se permit pas de douter qu'ils ne les conservassent soigneusement, et l'on demeura convaincu qu'une conquête en bouteilles est assurée contre tous les événemens. Ne croiroit-on pas que les Français ont voulu faire entendre à tous les Navigateurs qui conquièrent ainsi le Monde en courant, qu'une prise de possession du genre des leurs, a toute la fragilité du verre

1791. Juin. 22.

1791. Juin. 22. qui doit en mettre le titre à l'abri de l'injure des siècles !

Aussitôt que cette cérémonie imposante fut terminée, la Baie du Nord-Ouest de l'île *Marchand* fut proclamée *la Baie de Possession*, sans aucun empêchement ni réclamation de la part des anciens Propriétaires ; et leur silence dut être interprété comme un tacite assentiment.

L'étonnement des Naturels de cette île à la vue des Européens et des marchandises d'Europe, leur ignorance des échanges, leur simplicité, leur confiance, tout semble indiquer que les Français sont les premiers Navigateurs qui ayent abordé à cette Terre. Le caractère doux, pacifique et officieux que ces bons Insulaires ont manifesté, ils le doivent tout entier à la Nature ; car ils ne savoient pas de quelle force venoient armés des hommes dont jusqu'alors l'espèce et le pouvoir leur étoient inconnus ; et ces témoignages de bienveillance et d'amitié dont ils étoient si prodigues envers une poignée d'Étrangers qui ne devoient pas leur paroître redoutables, on ne peut les attribuer au sentiment de la crainte qu'aucun acte de la part des Français n'a dû ni pu leur inspirer : on ne s'est même pas permis, ni dans la Baie du *Bon-Accueil*, ni dans celle de *Possession*, de tirer un seul coup de fusil à quelque oiseau de mer ; on craignoit que l'explosion d'une

arme à feu ne jetât l'épouvante parmi des hommes simples et bons à qui l'on devoit de la reconnoissance. Ils ignorent encore l'usage et l'effet des armes Européennes : et puissent-ils ne les jamais connoître ! L'île *Marchand* sera comptée dans le trop petit nombre des îles du *Grand-Océan* dont l'effusion dû sang n'a pas souillé la découverte.

1791. Juin. 22.

Si deux visites de quelques heures peuvent suffire pour prendre une idée générale d'un peuple dans l'état de nature ; elles ne sont pas suffisantes pour connoître en détail les productions du sol ; et l'on a seulement reconnu du rivage, sans pénétrer dans l'intérieur des terres, que les arbres qui croissent dans l'île *Marchand* sont, en général, des mêmes espèces que ceux qui se trouvent dans l'île de *Santa-Christina* des *Mendoça.* Comme on n'a point visité les habitations, on n'a pas été à portée de savoir si l'île nouvellement découverte offre des cochons et des poules ; mais on est fondé à le croire, puisque les Naturels qui vinrent à bord du *Solide* à sa première apparition sur l'île, et y virent de ces animaux, les reconnurent sur-le-champ, et les appelèrent des mêmes noms que leur donnent les Naturels de *Santa-Christina* : on ne peut douter qu'ils n'ayent au moins des poules ; car les toques dont ils firent présent aux Français, étoient composées de plumes de coq ; et où sont

1791. Juin. 22. des coqs, on doit croire qu'il y a des poules.

Tout ce que put faire le capitaine *Chanal* dans le peu de temps qu'il passa dans la Baie de *Possession*, ce fut d'examiner le sol de l'île en masse. Il observa que les rochers dont cette Baie est bordée, et ceux qui saillent pour en former les Pointes, diffèrent essentiellement des rochers de la Baie de la *Madre de Dios* de *Santa-Christina*, lesquels, d'après l'examen qu'en a fait *George Forster*[1], contiennent des productions volcaniques ou diverses espèces de laves, dont quelques-unes sont remplies de coquilles blanches et verdâtres : la pierre dont sont formés les rochers de la Baie de *Possession*, est grise, de la même qualité que celle de la plupart des carrières de *France*, et ne paroît avoir subi aucune altération. On distingue, dans plusieurs endroits, des couches parallèles inclinées à l'horizon ; et dans d'autres, les couches sont horizontales : les pics semblables à des flèches de clocher qui dominent les hautes montagnes de l'île, paroissent être de la même matière, et ont la même couleur, que les rochers dont les côtes sont formées : on ne découvre aucune trace de feu, aucun indice de l'effet d'un Volcan : ces masses de rochers accumulés, et inclinés sous différens angles, sembleroient plutôt

---

[1] *George Forster's Voyage*, Tome II, page 26.

indiquer que cette île, ou appartenoit à une plus grande Terre dont les parties basses ont été abymées sous les eaux, ou que des secousses violentes qu'elle aura éprouvées dans un tremblement de terre, auront affaissé le terrain, et occasionné l'éboulement et l'écroulement des rochers dont ses bords sont formés. Ces pics en aiguille qui dominent les montagnes, rappellent la description que *George Forster* a donnée de la partie Orientale de l'île de *la Dominica* des *Mendoça* [1] : l'île *Marchand* n'est pas assez distante de la première, pour qu'on ne soit pas fondé à croire que l'une et l'autre doivent leur origine à une même convulsion de la Nature; avec cette différence cependant que l'île de *Santa-Christina* dont on a été à portée d'examiner la qualité du sol, et probablement aussi les autres îles du Groupe des *Mendoça* qu'on n'a pas visitées, conservent les témoins de l'action du feu; tandis que l'île *Marchand*, dans la partie qu'on a examinée, n'a présenté aucune production volcanique : il est cependant incertain si, en pénétrant dans l'intérieur de l'île, on n'eût pas découvert quelques indices des ravages d'un ancien volcan.

1791. Juin. 22.

Lorsque le canot fut revenu à bord, et eut été embarqué vers quatre heures de l'après-midi,

---

[1] *Voyez* ci-devant page 102.

1791. Juin. 22. on prit la bordée du Nord, pour reconnoître la nouvelle Terre qu'on avoit découverte sur cette direction. La Pointe qui se montroit le plus à l'Ouest, peu de temps avant le coucher du soleil, fut relevée au Nord 6 ou 7 degrés Ouest, à quatre lieues de distance; et, au même instant, l'île *Marchand* restoit depuis le Sud-Sud-Est jusqu'au Sud-Est demi-rumb Est. La couleur des eaux ayant paru changer tout-à-coup, on sonda; mais une ligne de 90 brasses ne parvint pas jusqu'au fond. On prit alors la bordée du Sud, et on louvoya pendant la nuit. Le vent fut variable; et de fortes rafales qui obligèrent de réduire la voilure, occasionnèrent une dérive assez considérable dans l'Ouest : ce contre-temps empêcha qu'on ne pût, le lendemain, s'élever assez dans le vent pour reconnoître la nouvelle Terre d'aussi près qu'on se l'étoit proposé.

23. Au point du jour, la partie qui paroissoit terminer à l'Ouest la côte méridionale de cette Terre restoit au Nord-Nord-Est demi-rumb Est. Si, en même temps, on portoit sa vue sous le vent, on y voyoit des apparences d'autres Terres; mais les nuages qui étoient amoncelés à l'horizon pouvoient faire craindre une illusion, et l'on ne se permet pas d'assurer que ce sont des Terres réelles : on remarqua cependant qu'elles étoient situées dans la même partie où, la veille, on

avoit aperçu les mêmes apparences qui avoient été invariables pendant toute la matinée, et auxquelles, le reste du jour, on n'avoit pas donné une attention particulière, parce qu'on avoit été occupé de la visite et de la prise de possession de l'île *Marchand*. 1791. Juin. 23.

On fit force de voiles pour s'élever dans le Nord. On voyoit un grand nombre d'oiseaux divers, des Foux, des Goilettes, des Frégates, des Paille-en-queues et de gros Poisson-volans à ailes rouges : ces derniers différoient de ceux qu'on avoit vus dans l'Est des îles de *Mendoça*, en ce qu'ils n'avoient que deux ailes au lieu de quatre. On prit à l'hameçon plusieurs grosses Bonites qui furent un régal pour l'Équipage du Vaisseau.

A neuf heures et demie du matin, on apercevoit clairement les extrémités Sud et Nord de la nouvelle Terre qui s'étendoit depuis le Nord-Est demi-rumb Est jusqu'à l'Est : la distance de chacune des Pointes extrêmes étoit de six ou sept lieues ; mais on n'étoit éloigné que de quatre de la portion de côte qui se trouvoit la plus près du Vaisseau. Le sommet de l'île est aplati ; et, quoiqu'elle soit assez haute, son terrain s'élève par une pente douce et régulière, depuis les bords de la mer jusqu'à ce sommet : on ne voyoit aucune hachure, aucune montagne terminée en

1791. Juin. 23. pic. On jugea que cette île doit être fertile, et offrir un séjour agréable : on ne l'approcha pas d'assez près pour savoir si elle est peuplée ; mais tout annonce qu'elle doit l'être. Le capitaine *Marchand* la nomma *île Baux*, du nom des Armateurs propriétaires du Navire le *Solide*.

Cette île étoit trop au vent pour qu'on pût espérer de la rallier ; et ne voulant pas perdre un temps précieux dans une Reconnoissance qui n'eût pu que satisfaire la curiosité, sans promettre aucun avantage, on fit route au Nord-quart-Nord-Ouest. En suivant cette direction, on avoit tout-à-la-fois pour objet de reconnoître une autre Terre moins considérable qui se présentoit entre le Nord-Ouest-quart-Nord et le Nord-Nord-Ouest, et de découvrir, avant la nuit, un espace de mer libre assez étendu pour qu'on pût y louvoyer avec sûreté, si, en s'élevant dans le Nord, on faisoit la découverte de quelque nouvelle Terre sur cette direction.

L'horizon entre le Sud et l'Ouest demeuroit toujours vaporeux, et chargé de nuages amoncelés, comme il est ordinaire d'en voir sur les îles situées entre les Tropiques : plusieurs personnes de l'Équipage croyoient même distinguer la Terre. Mais on étoit pressé de se rendre à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique ;* la saison s'avançoit, et il n'étoit pas raisonnable de s'engager dans des

Découvertes qui, en portant le Vaisseau sous le vent de sa route, devoient alonger beaucoup sa navigation : c'eût été compromettre, par un retard, le succès d'une Expédition dont le commerce des Pelleteries étoit l'unique objet; et l'on ne pouvoit pas exiger du capitaine *Marchand* qu'il sacrifiât à des vues d'une utilité générale, mais incertaine, des interêts plus directs, que la confiance de ses Armateurs avoit commis à son zèle et à sa prudence. C'est aux Gouvernemens d'ordonner les Voyages de Découvertes et d'en supporter la dépense; et le Navigateur employé par le Commerce, qui, sur sa route, s'est occupé d'ajouter à nos connoissances par ses recherches, a bien mérité de toutes les Nations qui partagent l'empire de l'*Océan*. 1791. Juin. 23.

En gouvernant sur la nouvelle Terre qu'on avoit découverte, lorsqu'on terminoit la Reconnoissance de l'île *Baux*, on reconnut bientôt que c'étoit une petite île; et, en même temps, on en aperçut une seconde, peu élevée, et peu distante de la première. On dirigea sa route pour passer sous le vent de ces deux Terres; mais on la régla de manière à en passer aussi près que la prudence le permettoit.

A midi, l'île *Baux*, dont la Pointe la plus proche pouvoit être à six lieues et demie de distance, restoit de l'Est 6 degrés Nord à l'Est-Sud-Est 2 degrés Sud; et les deux îlots nouvellement

1791. Juin. 23. découverts, sur lesquels on se dirigeoit, furent relevés, à la distance de trois ou quatre lieues, du Nord-Ouest 7 degrés Nord au Nord-Nord-Ouest 6 degrés Ouest. A la même époque, la latitude du Vaisseau, déduite de l'Observation, étoit de 8 degrés 50 minutes; et sa longitude, en rapportant le progrès vers l'Ouest, conclu de l'Estime, à la longitude déterminée la veille par des observations de distance de la lune au soleil, étoit de 142 degrés 43 minutes; mais, en corrigeant le progrès estimé vers l'Ouest, d'après la connoissance de l'effet des Courans qu'on avoit acquise par la comparaison et la combinaison de divers Relèvemens, on porta la longitude à 142 degrés 46 minutes.

A une heure trois quarts de l'après-midi, on étoit parvenu à un quart de lieue de distance sous le vent du plus occidental des deux îlots qu'on venoit reconnoître : on releva l'extrémité méridionale de celui-ci, par le milieu du plus oriental, à l'Est un degré Nord; et peu de temps après, le milieu du premier, par le milieu de l'île *Baux*, à l'Est-Sud-Est un degré Est. Ces deux îlots sont séparés l'un de l'autre par un canal d'un mille de large : celui de l'Ouest est le plus gros; il est assez élevé pour être aperçu de 7 ou 8 lieues; il est couvert de mousse dans quelques parties; celui de l'Est est petit et bas, et couvert

de fiente d'oiseaux ; de sa Pointe orientale part un ressif qui s'étend dans le Sud-Est : un grand nombre d'oiseaux d'espèces différentes voltigeoient autour des deux îlots que le capitaine *Marchand* nomma *les Deux-Frères.* 1791. Juin. 23.

Pendant toute l'après-midi de ce jour, on ne cessa pas d'apercevoir sous le vent l'apparence d'une Terre étendue qui restoit dans l'Ouest-Sud-Ouest : et comme cette apparence s'est maintenue pendant deux jours, on ne peut guère se refuser à croire qu'il existe dans cette partie quelque Terre qui n'a point encore été découverte.

Après qu'on eut contourné et doublé *les Deux-Frères* par l'Ouest, on gouvernoit au Nord-Nord-Ouest, lorsque, à cinq heures et demie du soir, on découvrit une nouvelle Terre, du Nord-quart-Nord-Est 5 ou 6 degrés Est, au Nord-Est-quart-Nord 1 degré Nord ; et, dans la vue de la mieux reconnoître, on se rangea au plus près du vent : mais, comme on croyoit voir encore d'autres Terres sous le vent de celle-ci, et qu'avec ce soupçon il n'étoit pas prudent de conserver, pendant la nuit, la route du Nord, on attendit le jour, en louvoyant dans l'espace de mer qu'on avoit parcouru avant le coucher du soleil.

On reconnut, le 24 matin, la nouvelle Terre que, la veille, on avoit découverte ; et tandis qu'on la relevoit du Nord-Nord-Est 1 degré 24.

1791. Juin. 24. Nord, au Nord-Est-quart-Nord 2 degrés Est, on en découvrit une seconde au Nord-Est 2 ou 3 degrés Nord, et à environ douze lieues de distance. Le capitaine *Marchand* donna à la première le nom d'*île Masse*, et à la seconde celui d'*île Chanal*: les deux Officiers employés sur le Vaisseau en qualité de seconds Capitaines, qui avoient secondé avec autant d'intelligence que de zèle les travaux du Commandant en chef, dans la découverte d'un nouvel Archipel, méritoient sans doute que leurs noms fussent attachés à deux des îles qui le composent.

A sept heures un quart, à huit heures et demie, et à dix heures trois quarts, on fit des Relèvemens des îles *Masse* et *Chanal*: au premier, *Masse*, par l'extrémité Sud de *Chanal*, restoit au Nord-Est 5 ou 6 degrés Est: par le second, l'île *Masse* restoit de l'Est-Nord-Est 5 degrés et demi Est, au Nord-Est-quart-Est, la partie de l'île *Masse* la plus proche du Vaisseau à cinq lieues de distance; et dans cette position, l'île *Masse* déroboit à la vue l'île *Chanal* dont on commençoit à découvrir l'extrémité Nord par le bord septentrional de la première: par le troisième, enfin, l'île *Masse* restoit de l'Est-quart-Nord-Est à l'Est-quart-Sud-Est, à la distance de cinq lieues; et l'île *Chanal*, de l'Est-Nord-Est 1 degré Est à l'Est-quart-Nord-Est. A l'instant du dernier Relèvement, le capitaine

Marchand

Marchand et le capitaine *Chanal* firent séparément deux suites d'observations de distance de la lune au soleil, dont le résultat, par un milieu entre toutes, donna 143 degrés 8 minutes de longitude Occidentale, pour le point auquel le Vaisseau étoit parvenu. L'Estime de la route, rapportée à la position qu'on avoit fixée d'après les observations faites, le 22 matin, à la hauteur de l'île *Marchand*, auroit donné une longitude qui ne diffère de celle qui fut observée le 24, que d'une minute en excès : ainsi l'on est fondé à conclure que la position des îles *Masse* et *Chanal*, à l'égard de l'île *Marchand*, ainsi que leur longitude absolue, peuvent être déterminées, d'après les Observations du 22 et du 24, avec une exactitude satisfaisante. La latitude observée ce dernier jour, à midi, fut de 7 degrés 54 minutes; et l'on reconnut que, dans les vingt-quatre heures, les Courans avoient porté de 10 minutes dans le Nord. En rapportant la longitude observée le matin, à la position du Vaisseau à midi, on trouve qu'à cet instant, il devoit être à 143 degrés 10 minutes à l'Occident de *Paris*. 1791. Juin. 24.

Ici se termine la Découverte du capitaine *Marchand*. Le Groupe auquel il a imposé le nom d'*Iles de la Révolution*, composé de l'île *Marchand* avec les îlots qui en dépendent, de la grande île *Baux*, des îlots *les Deux-Frères*, et des îles *Masse*

1791. Juin. 24. et *Chanal*, doit être réuni au Groupe de *las Marquesas de Mendoça*, pour ne former dans le Système géographique du Globe, qu'un même Archipel composé de dix îles principales qu'on peut considérer comme étant les sommités d'une chaîne de montagnes subaquées, qui occupe environ 60 lieues d'étendue sur une ligne Sud-Est et Nord-Ouest. On a vu, en effet, que, par un temps clair, l'île *Marchand* peut être aperçue du Port de *la Madre de Dios* de l'île de *Santa-Christina*; et sa Pointe du Sud-Ouest ou de l'*Obélisque* n'est distante de cette dernière île que de dix-neuf lieues dans le Nord-Ouest-quart-Ouest 1 degré Ouest: elle est plus rapprochée encore de *la Dominica* dont elle n'est éloignée que de seize lieues dans l'Ouest-Nord-Ouest; et elle se trouve située sur le parallèle, et à dix-neuf lieues de distance, de la petite île *Hood*, la plus septentrionale du Groupe des *Mendoça*[1]. Le Groupe des *îles de la Révolution* occupe 1 degré 42 minutes en latitude, et 44 minutes seulement en longitude; et en le réunissant à celui des *Mendoça*, il va former un Archipel qui occupera 2 degrés 40 minutes en latitude, et 1 degré 47 minutes en longitude[2].

---

[1] *Voyez* la Planche IV, N.° 1.

[2] On verra ci-après que la côte du Nord de l'île *Chanal*, la plus septentrionale du Groupe de la *Révolution*, est située

Si l'on veut employer les résultats des observations de latitude et de longitude, faites à vue des îles découvertes par le capitaine *Marchand;* les divers Relèvemens des Terres comparés entre eux ; le chemin parcouru suivant la *Table de Route*, et corrigé d'après les observations; les distances estimées à vue, à l'instant de chaque Relèvement; enfin, tous les détails nautiques rapportés dans le Journal du capitaine *Chanal,* on peut fixer avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la Navigation, les positions géographiques, tant absolues que relatives, des cinq îles du Groupe, ainsi que leur étendue respective. L'emploi de ces *Données* combinées entre elles m'a conduit aux résultats suivans :

1791. Juin. 24.

L'île *Marchand* peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur sur une ligne Nord-Est et Sud-Ouest, en supposant que les mondrains qu'on aperçut dans sa partie du Nord-Est, tant par le côté de l'Est que par celui de l'Ouest, sont liés par des terres basses au corps de l'île : sa plus grande

---

à 7° 48' de latitude : *Cook* place le milieu de *la Madalena;* la plus méridionale des *Mendoça*, à 10° 25'; ce qui donne 10° 28' pour sa côte du Sud. La longitude du milieu de l'île *Masse*, la plus occidentale du premier Groupe, est de 142° 50'; et sa côte de l'Ouest sera à 142° 53' : le milieu de *la Madalena*, la plus orientale du second Groupe, est à 141° 9' 15"; et sa côte de l'Est à 141° 6'.

1791. Juin. 24. largeur qui se trouve dans la partie méridionale est de trois lieues ; mais sa configuration est telle que sa largeur varie considérablement : on estime que son circuit doit être de dix ou onze lieues. Le milieu de l'île est situé à 9 degrés 21 minutes de latitude Sud, et 142 degrés 19 minutes de longitude Occidentale. La latitude de la Baie *du Bon-Accueil* est de 9 degrés 22 minutes. L'île *Marchand* peut être aperçue de vingt lieues, lorsque l'horizon n'est ni vaporeux, ni chargé de nuages, circonstance assez rare dans les Mers situées entre les Tropiques.

Le circuit de l'île *Baux* est d'environ quinze lieues, autant qu'on en a pu juger par l'étendue de ses côtes méridionale et occidentale ; car il n'a pas été possible de prendre connoissance de la partie du Vent de l'île qui fait face au Nord-Est. Sa Pointe la plus septentrionale, celle du Nord-Ouest, d'après le Relèvement fait le 22, à midi, est par 8 degrés 48 minutes de latitude ; et la longitude de cette même Pointe, suivant son gisement observé à l'égard de la Pointe la plus occidentale de l'île *Marchand*, est de 142 degrés 31 minutes. Le milieu de l'île peut être placé à 8 degrés 54 minutes de latitude, et à 142 degrés 25 minutes de longitude.

Les îlots *les Deux-Frères* gisent, l'un par rapport à l'autre, Est et Ouest. En rapportant l'îlot occidental à la Pointe du Nord-Ouest de l'île *Baux*, on a trouvé que son milieu restoit,

à l'égard de cette Pointe, à l'Ouest-quart-Nord-Ouest, à la distance de dix ou onze lieues : ainsi sa latitude doit être de 8 degrés 42 minutes, et sa longitude de 142 degrés 55 minutes. 1791. Juin. 24.

Les observations pour la longitude, faites le 24 dans la matinée, et celles de midi du même jour pour la latitude [1], rapportées à l'île *Masse* par un Relèvement et une distance estimée à vue, placent le milieu de cette île par 8 degrés ou 8 degrés 1 minute de latitude, et par 142 degrés 50 minutes de longitude : son gisement, à l'égard de la Pointe Nord-Ouest de l'île *Baux*, est le Nord-Nord-Ouest 2 degrés Nord, à environ six lieues de distance ; et à l'égard des *Deux-Frères*, le Nord demi-rumb Est.

L'extrémité méridionale de l'île *Chanal* fut relevée directement à l'Ouest, le 24 à midi, au moment où la latitude observée du Vaisseau étoit de 7 degrés 54 minutes ; elle occupe environ 6 minutes du Nord au Sud ; ainsi son milieu peut être à 7 degrés 51 minutes, et sa longitude est de 142 degrés 35 minutes : elle gît au Nord-Est-quart-Est 2 degrés Est, à quatre ou cinq lieues de distance de l'île *Masse*.

Les Relèvemens de ces deux dernières îles ont

---

[1] *Voyez* la Note XXXII, et le *Journal de Route* au 24 Juin.

1791. Juin. 24. été pris à de trop grandes distances pour qu'il soit possible de déterminer avec précision leur étendue respective : elles paroissent à-peu-près d'égale grandeur; et l'on a cru pouvoir leur donner sept ou huit lieues de circuit.

Avec les Données que je viens de rapporter, le capitaine *Chanal* a dressé une Carte particulière des îles de *la Révolution ;* et en la liant à celle de *las Marquesas de Mendoça*, que le capitaine *Cook* a publiée dans le premier volume de son second Voyage [1] autour du Monde, on aura la Carte complète d'un Archipel composé de dix îles principales, qui, comme je l'ai dit, occupe, sur une ligne Sud-Est et Nord-Ouest, un espace de soixante lieues marines. On ne s'attend pas, sans doute, que la Carte du Capitaine *Chanal*, non plus que celle du capitaine *Cook*, présente la Topographie du littoral de chaque île, encore moins celle de l'intérieur : il n'est pas trop possible de se livrer à des Détails dans une première Reconnoissance; le capitaine *Chanal* n'a pu qu'en saisir quelques-uns qui appartiennent à la côte occidentale de l'île *Marchand* que le *Solide* a côtoyée de très-près. Chaque île, en particulier, exigeroit le travail de plusieurs jours [2], si l'on

---

[1] Page 305 de l'Original.

[2] Et peut-être d'un mois pour un seul Bâtiment.

vouloit relever toutes les Pointes, rapporter sur le papier toutes les sinuosités de la côte, en représenter rigoureusement la configuration, y placer les Sondes, assigner aux montagnes leurs véritables places, &c. La Carte du capitaine *Chanal*, ainsi que celle du capitaine *Cook*, présente seulement la masse de chaque île, figurée aussi exactement qu'il est permis d'en saisir la forme par des Relèvemens pris en naviguant à vue d'une Terre : chacune est représentée sur la Carte avec ses principales dimensions, et dans sa position relative à l'égard de celles qui, en étant les plus voisines, ont pu être aperçues en même temps ; la latitude et la longitude de leurs points extrêmes se trouvent fixées ; la largeur des canaux qui les séparent déterminée : et quoique la profondeur de ces canaux n'ait pas été sondée ; comme les îles sont toutes des Terres hautes, et qu'on sait que la Mer est par-tout profonde entre des Terres élevées, le Navigateur, la sonde à la main, n'hésitera pas, si sa route l'y conduit, à traverser un Archipel dont l'ensemble et les parties sont déterminés avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la navigation.

1791. Juin. 24.

ON a dû remarquer que, pendant la journée du 22 et celle du 23 Juin, le capitaine *Marchand* n'avoit pas cessé de voir, *sous le vent*, dans la

1791. Juin. 24. partie de l'Ouest-Sud-Ouest, des apparences de Terre, qui sembloient fixées à l'horizon; et que même quelques personnes de l'Équipage avoient cru distinguer clairement la Terre : on doit regretter que l'objet de son Voyage et l'intérêt de ses Commettans ne lui permissent pas de se livrer à une vérification qui probablement eût ajouté de nouvelles découvertes à celles qu'il venoit de faire; car, en suivant sur une Carte générale du Globe les Routes des Navigateurs anciens et modernes qui ont fréquenté ces parages, on n'en voit aucune, sur une étendue de mer d'environ cent cinquante lieues, qui se soit portée dans le Sud-Ouest ou l'Ouest-Sud-Ouest des îles de *la Révolution*, ni qui ait croisé la ligne occulte qui seroit tirée de ce Groupe vers le point qu'occupoient les apparences de Terre qu'on a constamment aperçues dans cette direction. La fixité des nuages, pendant deux journées consécutives, sur les mêmes points de l'horizon, est, entre les Tropiques, un signe assez certain que des Terres élevées, et d'une certaine étendue, arrêtent les nuées dans leur course, et les forcent de s'amonceler. J'abandonne un moment le capitaine *Marchand*, pour chercher s'il ne seroit pas possible de tirer, des connoissances que nous avons acquises d'ailleurs, quelque indice de l'existence d'une Terre, quelque probabilité qu'il en doit exister une dans ces

parages qui n'ont point encore été visités, et que cette terre peut être située sous le vent du Groupe que le capitaine *Marchand* a rencontré. 1791. Juin. 24.

On trouve dans le Recueil des *Observations de Physique, de Géographie et d'Histoire naturelle* de *Reinold Forster*, une Carte hydrographique, aussi extraordinaire par l'origine de son auteur, qu'intéressante par les notions, quoique très-imparfaites sans doute, qu'elle nous a données de ces îles sans nombre situées à l'Est et à l'Ouest du Méridien de l'Archipel de *la Société*, îles dont plusieurs ont été retrouvées par les Européens, et dont on peut croire qu'un plus grand nombre est encore à chercher. Cette Carte [1] est celle qui a été dressée par *Joseph Banks* dans le premier Voyage du capitaine *Cook*, sous la direction et sous la dictée de *Tupia* [2], ce Naturel de l'île *Ulietea* [3], que le Navigateur anglais avoit amené en *Angleterre*, et que, depuis, il a ramené dans son île natale. *Tupia*, le plus intelligent des Insulaires du *Grand-Océan* qu'ayent rencontré les Voyageurs européens,

---

[1] *Reinold Forster's Observations, &c.* page 513 de l'Original. *Voyez* ci-après Pl. VII, une copie de la partie orientale de cette Carte.

[2] *Tupaya*, suivant l'orthographe de M. *Forster*.

[3] *o-Raietea* suivant *G. Forster*; — *Yooleetea* suivant *Parkinson*.

1791. Juin. 24. s'étoit porté dans ses courses sur mer, tant au Levant qu'au Couchant, jusqu'à trois cents et quatre cents lieues de l'Archipel de *la Société ;* dans le cours de son *Odyssée*, il avoit visité plus de quatre-vingts îles dont il donnoit les noms ; il les distinguoit en Terres hautes et Terres basses, en grandes et petites ; il en fixoit l'étendue par comparaison avec l'île de *Taïti ;* et en rapportant leur position respective au lever ou au coucher d'une étoile qu'il désignoit, il indiquoit le point de l'horizon vers lequel chacune est située : il faisoit connoître aussi quelques observations particulières qu'il avoit eu occasion de faire sur les Naturels et les productions de chaque île. A une grande distance dans le Nord-Est de *Taïti*, à un des termes extrêmes de ses Navigations, *Tupia* place un Groupe de *dix îles* dont chacune porte un nom sur sa Carte [1], et il est à remarquer que trois de

---

[1] Ces dix îles, en commençant par la plus méridionale, sont nommées, suivant l'orthographe employée sur la Carte :

o-Haneanea — Neeo-Heeva — te-Manno — o-Otto — to-Rowha — Whattarre-Toah — WAITAHOO ou *Whattarre-Oora — o-NATEYA* ou *o-NATEYO — HEEVA-ROA — Teebooai.*

Au lieu de *o-Nateya*, le capitaine *Chanal* écrit pour la prononciation française, et comme il l'a entendu quand les Naturels le prononçoient, *o-Nitéïo ;* au lieu de *Heeva-Roa*, il écrit *ô-Hiva-Höa ;* mais *G. Forster* observe que *Heeva-Roa*, est la prononciation des Taïtiens, et que les Mendoçains

ces noms, savoir, *o-Nitéïo*, *ô-Hiva-Hôa* et *Wahîtahô* sont les mêmes noms que les Naturels des *Mendoça* donnent à trois de leurs îles, celles de *San-Pedro*, de *la Dominica* et de *Santa-Christina*, ainsi nommées par *Mendaña*. Je fais observer d'abord que les îles de *Mendoça* n'ont été retrouvées qu'en 1774, dans le second Voyage du capitaine *Cook;* que jusqu'à cette époque, les Européens ne les connoissoient que sous les noms de Saints que *Mendaña* leur avoit imposés; et que cependant ceux qui leur sont donnés par les Naturels de ces îles, se trouvent écrits sur la Carte que *Tupia* avoit dressée pendant le premier Voyage de *Cook :* ainsi, il est prouvé que *Tupia* connoissoit ces îles sous les noms que les Naturels leur donnent, avant que les Anglais les eussent retrouvées; et ce n'est pas de ceux-ci qu'il a pu en apprendre les noms. J'observe, en second lieu, que l'identité de trois des noms des cinq îles qui composent le Groupe des *Mendoça* de *Mendaña* (le nom des deux autres n'est pas encore connu) ne permet pas de douter que ce Groupe ne soit une portion de l'Archipel composé de *dix*

1791. Juin. 24.

ne peuvent pas articuler la consonne *R ;* on sait que *o* et *te* sont des articles que souvent les Naturels suppriment : enfin, au lieu de *Waitahoo*, le capitaine *Chanal* écrit *Wahîtahô*, et *W. Wales*, *Ohitaho*. (Voyez ci-devant, page 87.)

1791. Juin. 24. *îles* que *Tupia* a placé dans le Nord-Est des îles de *la Société*, au terme extrême de sa Navigation vers le Levant, c'est-à-dire, à environ trois cents lieues de ces dernières îles; et cette distance de trois cents lieues, ainsi que le gisement du Nord-Est, se trouvent conformes aux résultats des Observations de nos Navigateurs modernes : ainsi, en joignant aux cinq îles des *Mendoça* les cinq îles de *la Révolution*, l'Archipel de *Tupia* se trouve complet, et tel que le capitaine *Marchand* l'a reconnu.

A présent, je poursuis l'examen de la Carte de ce premier Hydrographe du *Grand-Océan*, et je vois dans l'Ouest de son Archipel de *dix îles*, une grande île solitaire, sous le nom de *o-Heeva-Potto*, qui se trouve située dans l'Ouest de l'Archipel : et je demande si cette *o-Heeva-Potto* ne pourroit pas être ces Terres, ou cette île, que je n'ai présentées jusqu'à présent que comme une *apparence* de Terre, et que le capitaine *Marchand* n'a pas cessé d'apercevoir *sous le vent* des îles de *la Révolution*, pendant les journées du 22 et du 23 !

On pourra m'objecter que cette île est placée sur la Carte de *Tupia* à un trop grand éloignement de l'Archipel, pour qu'on admette que le capitaine *Marchand* ait pu la voir. Mais, sans doute, on n'exige pas l'exactitude des Cartes de *Cook* ou de *la Pérouse*, dans celle d'un Insulaire de *la Société*

qui navigue dans une pirogue, sans moyen pour mesurer la vîtesse de son sillage, sans instrument pour observer sa latitude, sans boussole pour se diriger! On ne doit pas oublier qu'il n'a aucune idée précise, aucune mesure comparative des distances : *grande* ou *petite*, voilà les seules différences pour lui ; et l'île de sous le vent, dont il est question, doit se présenter à son esprit comme placée à une *grande* distance des dix îles qui forment l'Archipel, lorsqu'il compare cette distance avec celles qu'ont les dix îles les unes à l'égard des autres. Observons cependant que, si l'éloignement de l'île de sous le vent, à l'égard de l'Archipel, paroît trop grand, comme il l'est en effet, pour qu'elle puisse être aperçue du voisinage des îles de *la Révolution*, on ne peut nier au moins qu'elle ne soit placée à son vrai gisement à l'égard de cet Archipel. J'ajouterai qu'il est probable que *Tupia*, quoi qu'il en ait pu dire (car il est Voyageur et par conséquent il exagère), n'a pas visité par lui-même les quatre-vingts îles dont il a fait mention, et qu'il en a marqué plusieurs sur sa Carte, d'après les renseignemens qu'il se sera procurés des Naturels des îles où il aura abordé : mais ces Insulaires qui, sans doute, ne sont pas tous aussi intelligens, aussi habiles Navigateurs que l'hydrographe *Tupia*, auront bien pu lui indiquer vaguement, par le point du lever ou du coucher

1791. Juin. 24.

1791. Juin. 24. du soleil ou d'une étoile remarquable, dans quelle direction une île doit rester par rapport à une autre trop éloignée pour être aperçue de la première ; mais ni leurs connoissances ni leur Langue peut-être, n'ont l'étendue nécessaire pour donner une idée des distances autrement que par le nombre des Journées qu'une pirogue doit employer pour se porter d'un point à un autre : et cette manière d'estimer le chemin, n'est assurément pas exacte ; on en peut juger par l'incertitude où nous ont laissés les Relations de quelques Voyages faits dans l'Antiquité, et même de quelques autres entrepris dans un siècle plus rapproché du nôtre, depuis la découverte du nouveau Monde.

Il n'est pas besoin de dire qu'en parlant d'une Terre qui doit exister sous le vent des îles de *la Révolution*, en appuyant la probabilité de son existence, de l'induction tirée de la Carte de *Tupia*, je n'ai prétendu que présenter une simple conjecture ; j'en abandonne la vérification à quelque zélé Navigateur qui, porté dans ces parages, et pouvant disposer de son temps, ne regardera pas comme au-dessous de ses recherches, d'éclaircir le doute du capitaine *Marchand*, et de constater l'exactitude de l'Hydrographie de *Tupia*. Au surplus, on verra, dans la suite de cette Relation, que le Navigateur français n'est pas le seul qui ait aperçu sous le vent de l'Archipel que nous

venons de parcourir, des apparences de terre qui ont été trop permanentes dans la même partie, pour qu'on puisse croire qu'elles n'étoient que l'effet d'une illusion produite par un rassemblement de nuages qui seroient amoncelés et fixés sur un même point de l'horizon ; un Navigateur des *États-Unis* de l'*Amérique* eut occasion, la même année, et à la même place, de faire la même remarque [1].

1791. Juin. 24.

---

[1] On pourroit objecter que la disposition des dix îles qui forment l'Archipel, telle qu'on la voit indiquée sur la Carte de *Tupia*, dressée sous sa dictée par M. *Banks*, n'est pas conforme, dans tous les points, aux résultats des découvertes successives des Navigateurs européens ; que les trois îles dont les Naturels de ces Terres nous ont appris les noms, *o-Hiva-Höa*, *Wahîtahô* et *o-Niteïo*, appartiennent sur cette Carte, à la partie septentrionale de l'Archipel, c'est-à-dire, à trois des îles qui ont été découvertes par le capitaine *Marchand*, tandis que *Tupia* applique ces mêmes noms à trois des îles méridionales découvertes par *Mendaña*, et qu'en effet ces noms appartiennent à des îles du Sud : mais, sans doute, on ne supposera pas que *Tupia* fût assez bon Géographe pour disposer, de mémoire et avec exactitude, sur le papier, un Archipel composé de dix îles éparpillées ; pour fixer leurs distances et leurs gisemens respectifs, les unes à l'égard des autres ; et pour appliquer ensuite à chacune des îles le nom qui lui appartient parmi les dix noms dont il avoit chargé sa mémoire. *Tupia* a donné son Archipel en masse et les dix noms comme ils se sont présentés, ce qui étoit beaucoup pour lui ; et ces noms ont été appliqués à-peu-près au hasard et sans doute au gré de son interprète autant qu'au sien propre : ce qui est certain, c'est

1791. Juin. 25. Le 25 Juin, le capitaine *Marchand* avoit perdu de vue les îles de *la Révolution*. A mesure qu'il s'élevoit dans le Nord, le vent se fixoit, et l'horizon s'éclaircissoit ; ce qui lui fit présumer qu'il n'existe pas d'autres Terres aux environs de ces îles dans la partie du Nord : et avec cette assurance, et après avoir déterminé par observation la longitude de son point de départ, de 143 degrés 49 minutes, à l'Occident de *Paris*, il fit route pour la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

Il se dirigea alternativement au Nord, au Nord-quart-Nord-Ouest, au Nord-Nord-Ouest, en forçant de voiles selon le temps, et se rapprochant

---

qu'il connoissoit, à environ 300 lieues dans le Nord-Est de *Taïti*, un grand Archipel composé de *dix îles* dont il avoit retenu les noms ; et il me semble que, pour prouver l'identité de son Archipel de dix îles, et de celui qui se compose des cinq îles de *Mendoça* et des cinq de *la Révolution*, c'est assez que trois des noms qu'il avoit retenus (et ce sont les seuls qu'on ait vérifiés) se trouvent être les mêmes que ceux qui sont donnés par les Naturels de ces Terres, à trois des îles de l'Archipel. On peut observer d'ailleurs que les situations relatives qu'il a assignées par aperçu, tant aux îles qui composent la partie méridionale de son Archipel, qu'à celles qui en composent la partie septentrionale, sont conformes respectivement, autant qu'elles pouvoient l'être, à la disposition générale du Groupe des *Mendoça* et à celle du Groupe de *la Révolution* ; et à cet égard, sa Carte présente un ensemble plus approchant de la vérité, que n'en présentoient nos Cartes anciennes pour plusieurs parties du Globe, avant que les

de

de la route du Nord, autant et aussi souvent que les variations du vent pouvoient le permettre. 1791. Juin.

Le 27, on coupa la Ligne vers 143 degrés un quart de longitude Occidentale. 27.

Le lendemain, à six heures et demie du soir, on crut apercevoir une Terre à l'Ouest demi-rumb Sud : on étoit alors parvenu à 1 degré 31 minutes de latitude Nord, et 144 degrés 18 minutes de longitude. On fit route à petite voilure, jusqu'à une heure après minuit, sur le point de l'horizon où l'on supposoit la Terre, et l'on mit en travers pour attendre le jour. Au lever de l'aurore, le temps fut des plus clairs : on voyoit dans les airs un 28. 29.

Navigateurs modernes en eussent fait la Reconnoissance. L'identité de l'Archipel de dix îles que *Tupia* place à 300 lieues dans le Nord-Est des îles de *la Société*, et de celui qui est composé des cinq îles de *Mendoça* et des cinq îles de *la Révolution*, étant une fois reconnue, il est permis d'avoir quelque confiance dans le surplus de la Carte de *Tupia*, et de la regarder comme une espèce d'indicateur qui peut, en s'y livrant avec précaution, guider dans la recherche de plusieurs autres îles dont il a donné les noms et indiqué les positions, et que nos Navigateurs n'ont pas encore découvertes. Si ce n'est pas juger trop favorablement de sa Carte, on pourroit supposer que sa grande île *Heeva-Potto*, qui se voit dans l'Ouest de son Archipel des *Dix*, est la terre dont le capitaine *Marchand* n'a cessé d'avoir la vue durant deux journées qu'il a employées à faire la Reconnoissance de son Groupe de *la Révolution*, et qui a été également vue, dans la même direction, par un Navigateur des *États-Unis*.

1791. Juin. 29. grand nombre d'Hirondelles de mer et de Paille-en-queues ; mais toute apparence de terre avoit disparu. On reprit à toutes voiles la route du Nord.

Juillet. 5. Le 5 de Juillet, vers midi, par 10 degrés un tiers de latitude Nord, et 144 degrés et demi de longitude, on vit passer un gros tronc d'arbre qui paroissoit ne flotter que depuis peu de temps : on pouvoit, d'après cet indice, supposer que le Vaisseau se trouvoit dans le voisinage de quelque Terre ; mais aucun autre signe n'appuyoit cette conjecture.

15. Le 15 du mois, on commença à distribuer à l'Équipage, qui jouissoit d'une santé parfaite, une ration de bière fabriquée à bord avec du moût préparé, et un mélange de sucre. Cette boisson, qui est agréable au goût, est regardée avec raison comme un puissant préservatif contre le scorbut.

20. Des observations pour la longitude, faites le 20[1], firent connoître que, depuis le 25 du mois de Juin, c'est-à-dire, dans l'intervalle de vingt-cinq jours, le mouvement des eaux avoit porté le Vaisseau hors de sa route apparente, de 1 degré 46 minutes, ou cent un milles dans l'Ouest, et de 1 degré 54 minutes, ou cent quatorze milles dans le Nord, et lui avoit fait parcourir, sur la

---

[1] *Voyez* la Note XXXIV.

direction du Nord-Ouest, 3 degrés un quart Nord, un chemin de cent cinquante trois milles dont l'Estime n'avoit pu tenir compte. On a cependant lieu de croire que la totalité de l'erreur n'a pas pour cause unique l'action des Courans, et qu'une partie en doit être attribuée à l'erreur de l'horloge de sable qu'on employoit pour mesurer la vîtesse du sillage, et qui indiquoit une durée trop courte de 2 ou 3 secondes sur 30, ou d'environ un douzième. Le surplus de la somme des erreurs appartient à l'action des Courans : mais si l'on n'eût pas rectifié l'Estime de la Route par l'Observation journalière de la latitude; si des observations de distance de la lune au soleil n'eussent pas annoncé sous quel méridien le Vaisseau étoit parvenu ; on n'eût pas soupçonné l'erreur qui provenoit de la fausse mesure du temps indiquée par l'horloge de sable, pendant que le Loc mesuroit le sillage : les erreurs en longitude se fussent accumulées; et l'on eût perdu à faire un inutile chemin dans l'Ouest, un temps que la saison avancée rendoit bien précieux pour un Vaisseau dont la destination étoit de faire la Traite des Pelleteries par les 57 degrés de latitude septentrionale.

1791. Juillet. 20.

Des observations de longitude, faites le 23, le 24 et le 26 Juillet, indiquèrent que, dans les parages où le *Solide* avoit navigué dans les

23, 24 et 26.

1791. Juillet. 26. intervalles de ces époques, le mouvement des eaux vers l'Ouest avoit été peu considérable. Mais leur tendance vers le Nord étoit plus sensible; on eut une erreur en latitude de 21 minutes, du 23 au 24; et les autres jours, l'erreur varia de 5 à 10 minutes, par vingt-quatre heures [1].

27. Le *Solide* étoit parvenu le 27, à midi, à 39 degrés 48 minutes de latitude, et 151 degrés 42 minutes de longitude [2]. On avoit vu passer près du Vaisseau, dans la matinée, et la veille de ce jour, une quantité considérable d'une espèce de fruit marin, de couleur brunâtre, et semblable, pour la forme et la grosseur, à l'enveloppe épineuse d'une châtaigne, ou à un petit oursin de la Méditerranée : on vit aussi des Mollusca, des Hirondelles de mer et des Oiseaux de tempête [*Avis procellaria*]. Dans la nuit précédente, on avoit entendu des cris d'oiseaux de terre; et le
28. 28, au point du jour, on se vit entouré de Goilans, d'Hirondelles de mer et de plusieurs troupes d'autres oiseaux de la grosseur du pigeon, dont le vol précipité, semblable à celui de l'Alouette de mer, qui s'éloigne peu de la terre,

---

[1] *Voyez* les Notes XXXV - XXXVI - XXXVII.

[2] La longitude observée le 26 étoit, à midi, de 152° 17′ occidentale, et du 26 au 27, le progrès vers l'Est avoit été de 0° 35′. (*Voyez* le *Journal de Route* à cette époque.)

indiquoit que ces oiseaux y doivent appartenir. Ces divers indices sembloient annoncer le voisinage de quelque Terre inconnue ; mais un temps nébuleux qui raccourcissoit le rayon de l'horizon, ne permettoit pas que la vue se portât à une grande distance. Le capitaine *Cook*, en 1778, dans sa traversée des îles *Sandwich* à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, se trouvant par 41 degrés un quart de latitude Nord (parallèle qui ne diffère pas de beaucoup de celui auquel le capitaine *Marchand* étoit parvenu), et à 160 degrés un tiers à l'Occident de *Paris*, vit un Cormoran, espèce d'oiseau qui s'éloigne très-peu de la terre; et cette rencontre inattendue lui fit soupçonner l'existence de quelque île dans le voisinage de sa position : il fut confirmé dans cette opinion, lorsque, par 41 degrés 50 minutes de latitude, et 144 degrés 50 minutes de longitude, il aperçut une pièce de bois flottante, dont l'apparence annonçoit qu'elle n'étoit à l'eau que depuis peu de temps, et qui venoit de l'Ouest[1]. En 1786, le capitaine *Portlock*, destiné de même pour la côte de l'*Amérique*, vit un grand nombre de Phoques se jouant autour du Vaisseau, par 39

1791. Juillet. 28.

[1] Voyez *Portlock's Voyage*, page 94. *Portlock* étoit compagnon de *Cook* dans ce voyage. *Voyez aussi* la Carte générale des trois Voyages de *Cook*, dressée par le lieutenant *Roberts*.

1791. Juillet. 28. degrés 35 minutes de latitude, et 154 degrés et demi de longitude. Ce Navigateur observe que sa distance du continent de l'*Amérique* étoit trop considérable pour qu'il pût supposer que ces amphibies, qui s'écartent peu de la terre, pussent venir de la côte du continent, ou de quelques îles qui en soient voisines; il ajoute que, se voyant placé entre les deux positions dans lesquelles le capitaine *Cook* avoit eu des indices de terre, et lui-même en rencontrant dans celle où il se trouvoit, il s'attendoit à découvrir quelque île inconnue; mais que, pendant plusieurs jours, le temps fut si brumeux, avec de la bruine, qu'il n'auroit pu apercevoir une Terre à cinq lieues de distance; et qu'enfin la saison s'avançant, il ne crut pas devoir s'engager dans cette recherche, et reprit la Route du Nord[1]. Les observations faites sur le *Solide*, d'après lesquelles sa latitude, le 27 Juillet, étoit, comme on l'a vu, de 39 degrés 48 minutes, et sa longitude, de 151 degrés 42 minutes, plaçoient le Vaisseau, à cette époque: — à 8 degrés 38 minutes, ou environ cent trente-trois lieues, moins Ouest, et 1 degré 42 minutes, ou trente-quatre lieues, moins Nord, que la première position de *Cook*: — à 6 degrés 10 minutes, ou quatre-vingt-quinze lieues, plus Ouest, et

[1] Voyez *Portlock's Voyage*, page 94, et page x de l'*Appendix*.

1 degré 2 minutes, ou vingt lieues deux tiers, moins Nord, que la seconde : — et à 2 degrés 48 minutes, ou cinquante-six lieues, moins Ouest, et 18 minutes, ou six lieues, plus Nord, que celle de *Portlock* : et dans cette position du *Solide*, on remarqua que la plupart des oiseaux qui, comme je l'ai dit, appartiennent aux Espèces qui s'écartent peu de la terre, venoient de la partie de l'Ouest. On peut conclure de ces diverses remarques que, si, en effet, il existe dans ce parage quelque Terre encore inconnue, elle doit être située entre les parallèles de 39 et de 41 degrés, dans les intervalles compris, ou entre 160 degrés 1 tiers et 154 degrés et demi de longitude Occidentale; ou entre 154 et demi et 151 deux tiers; ou entre 151 deux tiers et 145; c'est-à-dire, dans les intervalles que laissent entre elles la première Route de *Cook* et celle de *Portlock*, celle-ci et celle de *Marchand*, cette dernière et la seconde de *Cook* : peut-être aussi cette Terre supposée se rencontreroit-elle à l'Ouest de toutes ces Routes, au-delà du soixantième méridien à l'Occident de *Paris*.

1791. Juillet. 28.

La navigation annuelle qu'un Galion a répétée pendant plus d'un siècle, de *Manille* à *Acapulco*, auroit procuré des connoissances certaines sur l'objet de cette recherche, si, chaque année, variant sa Route, il eût parcouru différens

1791. Juillet. 28. parallèles, et se fût élevé jusqu'au dessus de celui de 41 degrés, pour s'assurer s'il n'existoit pas des îles qui pussent offrir aux Vaisseaux, des relâches dans les cas de besoin ou d'accident. Mais comme il eût été difficile que les Découvertes que le Galion eût pu faire, restassent éternellement ignorées des autres Nations; et que l'*Espagne* redoutoit, par-dessus tout, de leur faire connaître des îles qui, par leur position, auroient pu offrir des asiles aux Corsaires ennemis dans les temps de guerre, et pendant la paix des refuges aux Interlopes; il est très-probable que, si ses Navigateurs ont jamais découvert des Terres dans le parage où, dans ces derniers temps, ceux des autres Nations en ont soupçonné, elle a eu soin de les faire rentrer dans l'oubli d'où le hasard les avoit tirées; et elle a pris des mesures assurées pour que, dans la suite, ses Vaisseaux ne pussent pas en faire: en effet, on voit que, du temps du Voyage d'*Anson*, qui s'empara, en 1743, du Galion de *Manille* et de la Carte hydrographique [1] qui servoit pour en diriger la route, ce Vaisseau ne s'élevoit jamais au-dessus de 34 ou 35 degrés de latitude Nord; et, à moins que des circonstances de vent ne l'ayent quelquefois porté au-delà, il n'a pas

---

[1] *Voyez* une Copie de cette Carte dans la Relation du Voyage d'*Anson*.

dû se trouver en position de rencontrer les Terres 1791.
dont les Voyages de *Cook*, de *Portlock* et de Juillet.
Marchand nous présentent des indices, et qui, s'il 28.
en existe, doivent être situées par une latitude peu différente de celle de 41 degrés : encore moins le Galion a-t-il pu les voir si, comme l'assure le commodore *Anson* qui avoit eu occasion de le savoir, le trentième parallèle étoit assigné au Capitaine de ce Vaisseau, pour la limite septentrionale qu'il ne devoit franchir que dans le cas seulement où une force majeure lui en feroit une nécessité : ainsi, pour se garantir plus sûrement du danger que le Galion ne fît quelque Découverte, on le mettoit dans l'impossibilité d'en faire. Les Espagnols, souvent téméraires, toujours audacieux, tant qu'il s'est agi de tenter des Découvertes qui promettoient de grandes richesses, devinrent mystérieux par politique et timides par avarice, aussitôt que les trésors du Monde leur furent acquis ; ils enfouirent leurs Découvertes, comme l'avare enfouit son or ; et, dans la crainte de les partager, ils préférèrent de n'en pas jouir : depuis près de deux siècles, ils ont laissé les autres Nations glaner dans le champ où, les premiers, ils avoient moissonné en saison opportune.

Le capitaine *Marchand*, frappé, comme les Navigateurs qui l'avoient devancé dans ces Mers, des indices multipliés de Terre qui se montroient

1791. Juillet. 28. dans le parage où il naviguoit, comme eux aussi ayant à remplir un objet déterminé, regretta de ne pouvoir se livrer à une recherche qui présentoit une grande probabilité de succès, et il poursuivit sa route vers les côtes de l'*Amérique*.

29. Dans l'après-midi du 29, par 42 degrés deux tiers de latitude, et 150 degrés deux tiers de longitude, la mer étant parfaitement calme, l'yole fut détachée pour ramasser sur l'eau une plante qui paroît appartenir au genre ou à la famille des *Fucus* ou *Varecs*, plus connue des Marins sous le nom de *Goëmon* ou *Algue*, et que, de loin, le mouvement que lui imprimoient quelques poissons qui étoient à l'entour, avoit fait prendre pour une Tortue. Je vais réunir en une seule, les descriptions qu'en ont données séparément le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet*.

La longueur de cette plante étoit de treize pieds et demi, selon l'un, de quatorze pieds, selon l'autre; et sa circonférence à l'extrémité la plus grosse, avoit quinze pouces, suivant le premier, et dix-huit, suivant le second; elle diminuoit progressivement sur toute sa longueur, se réduisoit à environ un pouce à l'autre extrémité, et se terminoit en pointe. Le gros bout, suivant le capitaine *Chanal*, étoit renflé en forme de bouteille ou de vessie. Sa tige flexible avoit la forme d'un bambou creux mais sans nœuds; ce qui lui

fit donner le nom de *Bambou de Mer.* Sa surface extérieure, lisse et unie, étoit couverte d'un bout à l'autre, de petits coquillages de l'espèce des Moules, selon le premier, de celle des Bernacles, selon le second, lesquels y étoient attachés par des pédicules de quatre, cinq, et même six pouces de long : ces pédicules diaphanes, dit le chirurgien *Roblet*, d'une consistance charnue et élastique, ressembloient à des tubes de verre remplis d'eau, et en avoient la transparence : le sommet de chaque pédicule étoit terminé par un coquillage à charnière, de la forme d'une tête de poisson, composé de *quatre pièces mobiles*, unies par une membrane, lesquelles renfermoient *un petit animal à huit pattes.* Le chirurgien *Roblet*, à qui appartient cette dernière partie de la description, dit qu'il ignore le nom de cet animal, mais qu'il croit qu'on le nomme *la Bernacle.* 1791. Juillet. 29.

Je crois, comme notre Observateur, que la coquille est, en effet, une *Bernacle* ou *Conque anatifère*, qu'en Bretagne on appelle *Bernache* et quelquefois *Bernicle ;* mais le petit animal à *huit pattes* ne semble point être l'habitant naturel de la coquille : seroit-ce un intrus ! un de ces animaux demi-crustacées, connus sous le nom de *Bernard-l'Hermite* ou *le Soldat*, à qui la Nature a donné l'instinct de se réfugier dans des coquilles vides, quelquefois aussi dans des zoophytes, ou

1791. Juillet. 29. dans d'autres corps qu'il trouve convenables pour mettre sa partie postérieure, qui n'est point recouverte d'écailles, à l'abri de tout ce qui pourroit le blesser; tandis que la partie antérieure, assez semblable à celle de l'écrevisse ou de la langouste, et garnie de *dix pattes*, sort de la coquille pour saisir les insectes qui passent à sa portée! Le chirurgien *Roblet* n'a compté que *huit pattes* aux petits animaux qu'il a vus dans ses Bernacles; mais on pourroit supposer que deux autres restoient cachées dans la coquille: d'ailleurs, il peut et il doit y avoir des variétés dans l'Espèce; il seroit cependant très-singulier que chacune des coquilles qui tenoient à la plante par autant de pédicules, fût habitée par un *Bernard l'Hermite.* En comparant le coquillage que le chirurgien *Roblet* a observé et décrit, avec celui auquel les Naturalistes ont donné le nom de *Bernacle*, on trouve la plus grande ressemblance, de coquille à coquille, tant par la forme et la structure que par le pédicule; mais on ne la trouve plus d'animal à animal.

Suivant *Needham*, la *Bernacle*, ce coquillage très-singulier, a trois parties différentes; savoir: le pédicule qui sert de support au coquillage, la coquille, et l'animal qui y est renfermé. C'est par l'une des extrémités du pédicule, plus ou moins long, plus ou moins large, que la Bernacle adhère aux rochers, aux Vaisseaux et aux autres

corps étrangers. A la partie supérieure du pédicule, est la coquille, composée de cinq pièces ou valves, à-peu-près triangulaires (et c'est ce que le chirurgien *Roblet* veut indiquer sans doute en disant qu'elle a la forme de la tête d'un poisson); elles sont étroitement réunies par une pellicule mince qui tapisse la surface intérieure : le jeu que cette pellicule laisse aux pièces, *leur permet* cependant *de s'écarter foiblement et de se rapprocher.* Le corps de l'animal qui loge dans la coquille, *est assez ressemblant à une petite huître;* sa tête paroît garnie d'une espèce de houppe faite en forme de plumasseau; c'est l'assemblage d'*une vingtaine de petites cornes* ou de petits bras qui, vus au microscope, paroissent frangés : lorsque l'animal les agite, ils forment des courbes irrégulières renfermées les unes dans les autres; en les agitant, soit en dehors, soit en dedans de sa coquille, il forme dans l'eau un petit courant, et par ce moyen, il attire, comme dans un gouffre, les animalcules dont il se nourrit. La tête, hérissée de ces sortes de cornes, peut sortir au-dehors de la coquille et rentrer au-dedans [1].

1791. Juillet. 29.

Il paroît donc que l'espèce de Bernacle que le chirurgien *Roblet* a observée, est habitée par

---

[1] *Voyez* le *Diction. d'Hist. nat.* aux mots *Conque Anatifère* et *Bernard-l'Hermite.*

1791. Juillet. un animal différent de celui de la Bernacle que les Naturalistes ont décrite; car je ne suppose pas qu'il eût donné le nom de *pattes*, à ces petits bras ou cornes frangées, et qu'il n'en eût compté que *huit* si elles étoient au nombre de *vingt* : d'ailleurs l'*Huître* est si généralement connue, que, si l'animal renfermé dans la coquille qu'il a examinée, eût ressemblé à une huître, il n'eût pas manqué de faire mention de cette ressemblance.

Je pense que c'est à la plante dont nos Voyageurs ont fait la description, que le Rédacteur de la Relation du Voyage d'*Anson* a donné le nom de *Sea-Leek*, Poireau de mer, dont elle a à-peu-près la forme et la figure amplifiées; et c'est aussi le nom qui lui a été donné par le capitaine *Cook* qui a vu des plantes pareilles, à-peu-près dans le même parage où le capitaine *Marchand* en a rencontré; mais ni l'un ni l'autre des Navigateurs anglais n'en a donné une description détaillée.

29. On profita du calme qui régna le 29 pour nettoyer la carène du Vaisseau à sa flottaison où, malgré le doublage de cuivre, la mousse s'étoit attachée, et devoit, par sa résistance, nuire à la vîtesse du sillage. On visita les voiles de rechange; on s'occupa d'en réparer quelques-unes que les rats avoient endommagées, et l'on se livra aux divers travaux qui exigent du repos et du loisir,

et charment l'oisiveté du Matelot et l'ennui toujours inséparable du calme. 1791. Juillet.

29. Ce même jour dans l'après-midi, on vit une Baleine, et c'étoit la première qu'on eût aperçue depuis que le *Solide* naviguoit pour gagner les latitudes élevées : on étoit parvenu alors, comme je l'ai dit, entre les parallèles de 42 et 43 degrés.

30. Le lendemain, et les jours suivans, on vit d'autres Baleines et des Bambous de Mer; on voyoit, en même temps, une quantité innombrable de Goilettes, de Pétrels, de Quebrantahuessos, d'Oiseaux de tempête, et d'autres oiseaux de diverses espèces; on rencontroit très-fréquemment de grandes pièces de bois flottantes; tout annonçoit qu'on ne tarderoit pas à apercevoir la terre : et le résultat des observations de longitude en donnoit l'assurance.

La saison étoit trop avancée dans l'hémisphère du Nord, pour que le capitaine *Marchand* crût devoir s'élever jusqu'aux parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, situées vers le soixantième parallèle, telles que *Willam's-Sound* et *Cook's-River;* il s'étoit décidé à attérir sur le cap *del Engaño*, remarquable par le mont *San-Jacinto*[1] qui le

[1] Le capitaine *Cook*, en 1778, imposa au *Capo del Engaño* et au *Monte San-Jacinto*, les noms de *Cape* et *Mount Edgecombe*. Que gagneroit la Géographie à ce changement de nom! qu'y gagneroit l'immortel *Cook!*

1791. Juillet. 30. domine, et à commencer la Traite des Pelleteries dans *Norfolk-Bay*, ainsi nommée par le capitaine *Dixon*, et qui doit être la *Baya de Guadalupa* des Espagnols. D'après les Observations du capitaine *Cook*, du lieutenant *King*, et de l'astronome *Bayly*, dans le *Voyage pour faire des Découvertes dans l'Hémisphère Boréal* [1], le cap *del Engaño*, sous le nom de cap *Edgecombe*, est situé à 57 degrés 4 minutes et demie de latitude Nord, et 138 degrés 15 minutes trois quarts de longitude Occidentale de *Paris*.

Août. 7. Le 7 Août, à midi, le capitaine *Marchand* conclut de ses Observations et de celles du capitaine *Chanal*, que le Vaisseau étoit parvenu à 57 degrés 20 minutes de latitude, et que sa longitude devoit être de 139 degrés 56 minutes: la détermination de cette longitude étoit le résultat du calcul des Routes appliqué au résultat des observations de distance de la lune au soleil faites le 5 dans la journée, et rapportées au midi de ce jour [2]. Si cette Détermination étoit exacte, on devoit, avant la nuit, avoir connoissance de la Terre : on fit la route que cette position indiquoit; et à cinq heures et demie du soir, on

---

[1] Voyez *The Original Astron. Observations made in a Voyage towards the Northern Pacific Ocean, &c. By* W. Bayly, page 349.

[2] *Voyez* la Note XXXVIII.

on eut la première vue de la côte d'*Amérique*. 1791. Août.

A six heures, on reconnut le cap *del Engaño*, qui fut relevé à l'Est 19 degrés et demi Sud, à la distance de treize ou quatorze lieues. Le Vaisseau étoit donc plus Nord que le Cap de 13 minutes et demie, et plus Ouest de 1 degré 10 minutes trois quarts. 7.

En appliquant cette dernière différence à la longitude du Cap *del Engaño*, on trouve que celle du Vaisseau auroit dû être, à l'instant du Relèvement, de 139 degrés 26 minutes 33 secondes; mais, d'après le calcul des Routes rapporté au résultat des Observations du 5, elle étoit de 139 degrés 27 minutes 30 secondes[1] : ainsi, l'erreur à l'attérage n'étoit que de 53 secondes, ou environ un sixième de lieue dont le Vaisseau étoit supposé trop à l'Ouest. Cette précision étonnante n'eût pu avoir lieu, si, dans l'intervalle des Observations du 5 au Relèvement du 7, les Courans eussent influé sur la Route du *Solide* dans le sens de la longitude : mais leur action se dirigeoit directement au Nord, et elle avoit produit sur le progrès en latitude, dans le même intervalle, une erreur de 26 minutes ou vingt-six milles, que l'observation de la hauteur méridienne du soleil avoit rectifiée.

---

[1] *Voyez* Tome III, Note XXXIX.

1791. Août. 7. L'erreur de la longitude que l'Estime indiquoit à l'attérage, d'après le calcul des Routes dans la traversée, rapporté à la longitude de la Baie de *la Madre de Dios*, n'étoit que de 1 degré 25 minutes, ou quinze lieues un tiers, dont elle se trouvoit plus occidentale que la véritable. Mais cette exactitude, comme on peut le voir dans les *Notes*[1], n'est due qu'au hasard : des erreurs *en avant* ont compensé une partie des erreurs *en arrière*.

Si le *Solide* eût été favorisé des vents dans cette traversée, dont la longueur a été de quarante-huit jours, il eût pu la terminer en quarante-un ou quarante-deux ; car la longitude du point de Départ, le 20 Juin, et celle du point d'Arrivée, le 7 Août, ne diffèrent l'une de l'autre que d'environ 2 degrés, dont la seconde est moins occidentale que la première : le trajet sur une Route qui se seroit peu éloignée de la direction d'un méridien, n'eût été que d'environ treize cents lieues, au lieu de quinze cents qu'il a été forcé de parcourir, parce qu'ayant été porté jusqu'à 13 degrés dans l'Ouest de son méridien de Départ, il lui a fallu défaire ce chemin inutile, et reprendre encore 2 degrés dans l'Est, pour se trouver sous le méridien du point d'où il pouvoit avoir la

[1] Note XXXIX.

vue de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, où l'on se proposoit d'aborder. 1791. Août.

Dans le cours de la traversée, les Courans ont constamment porté vers le *Nord* et vers l'*Ouest* : les différences vers le *Sud* et vers l'*Est* ont été aussi rares que peu considérables. En prenant un terme moyen, on peut évaluer l'effet du mouvement des eaux pendant les quarante-huit jours employés dans ce trajet, à deux lieues un dixième par vingt-quatre heures sur la direction du Nord 30 degrés Ouest [1]. 7.

Le *Solide* étoit parvenu le 7 au soir à vue de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; mais un calme, fatigant par sa longueur, retint le Vaisseau à la hauteur de la *Baya de Guadalupa* où l'on se proposoit de relâcher : quelquefois, une brise perdue du large l'amenoit jusqu'à l'entrée de la Baie ; et soudain, la cessation de cette brise, ou une brise de terre qui survenoit, l'obligeoit à s'en éloigner. Cette position tenoit un peu du supplice de *Tantale* ; et la commodité d'examiner à son aise les Terres où l'on vouloit aborder, ne pouvoit dédommager des contrariétés sans cesse renaissantes qui s'opposoient à ce qu'on y parvînt. On voyoit devant soi des montagnes très-élevées ; et sur la

---

[1] *Voyez* le Tableau des erreurs de l'Estime pendant cette traversée, Note XXXIX.

1791. Août. neige qui les couvre, se dessinoient les arbres verts dont elles sont plantées jusqu'à leurs sommets.
7. La base qui porte ces montagnes, et les petites collines qui, de distance en distance, la dominent, revêtues de verdure, fixent agréablement les regards, lorsque l'œil, après s'être élevé, en suivant la pente de la neige, jusqu'à la hauteur des nuages, se rabat et se repose sur ces terrains où d'antiques forêts de sapins, de pins et d'autres grands arbres, croissent et s'élèvent sur les débris de ceux que le temps a réduits en poussière. Une température douce, un ciel serein, un air pur, permirent de contempler, tout à loisir, durant cinq jours, ces productions de la Nature sauvage et abandonnée à sa seule énergie : ce ne fut que dans la matinée
12. du 12 qu'il fut enfin possible d'atteindre la Baie de *Guadalupa*, et qu'on y laissa tomber l'ancre après 242 jours de navigation depuis le départ de *France*, sur lesquels dix seulement avoient été passés au mouillage, tant dans la Baie de *la Praya*, que dans celle de *la Madre de Dios*.

Si l'on compulse la Table de Loc, ou si l'on mesure sur la Carte le chemin que le Vaisseau a parcouru sur le Globe, depuis son départ de *Marseille* jusqu'à son arrivée à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique;* on trouve qu'il a fait cinq mille huit cents lieues marines, qui équivalent à plus des quatre cinquièmes de la circonférence d'un

grand cercle de la Terre ; et que sa vîtesse moyenne, durant cette partie du Voyage, a été de vingt-cinq lieues par vingt-quatre heures. 1791. Août. 12.

Jusqu'à présent le scorbut ne s'étoit point manifesté à bord du *Solide ;* un seul homme en paroissoit attaqué ; mais l'atteinte étoit si légère, qu'il n'avoit pas été empêché une seule fois de faire son service, de nuit comme de jour. On n'avoit éprouvé aucun de ces fléaux qui, dans les premiers temps, ont fait payer si cher à l'*Europe* la découverte d'un nouveau Monde, et ont fait, avec raison, regarder comme destructives de l'Espèce humaine ces Navigations hardies auxquelles nous dûmes la première connoissance du *Grand Océan,* et de ces îles éparses ou rassemblées en groupes, dont nous ignorons encore le nombre et l'origine. Mais le chirurgien *Roblet* fait observer que jamais on ne s'occupa avec plus d'intérêt et de zèle que sur le *Solide,* de la conservation d'un Équipage ; que jamais on ne veilla avec une attention plus scrupuleuse et plus soutenue, à la salubrité du Vaisseau, à la propreté des Matelots, à la bonne qualité des Vivres. A ces soins de tous les instans, on joignoit l'emploi fréquent de divers rafraîchissemens, et des anti-scorbutiques, tels que les choux, les carottes, les navets, le céleri, l'oseille et autres légumes marinés ou confits au vinaigre. L'eau à boire ne cessa jamais d'être livrée

à discrétion ; et, outre les boissons d'usage à la mer, presque tous les jours on en distribuoit extraordinairement une autre, faite avec le moût de bière fermentée et le sucre, qu'un goût acidule rend agréable aux Marins, et dont l'expérience des longs voyages de *Cook* et de *la Pérouse* avoit déjà prouvé les excellens effets. La bonne santé de l'Équipage récompensoit les Officiers et les Armateurs du *Solide*, les premiers, de leurs soins paternels et constans pour entretenir ce bon état, et ceux-ci des dépenses qu'ils avoient généreusement multipliées, sans compter avec eux-mêmes, pour approvisionner leur Vaisseau de tous les préservatifs connus qui pouvoient concourir à prévenir les maladies.

FIN du Tome I.

ERRATA.

INTRODUCTION. Page vij, Ligne 7 : et eut la même destinée, *lisez*, et son sort ne fut pas plus heureux.

Ibid. Page xxij, Ligne 8 du Texte par en bas : *Guillaume de l'Isle*, lisez, *Joseph-Nicolas de l'Isle* (l'Astronome).

Ibid. Page xcij, Lignes 14 et 15 : du côté de l'*Europe*, par le *Nord-Ouest*, ou du côté de l'*Amérique*, par le *Nord-Est*, — *lisez*, du côté de l'*Europe*, par le *Nord-Est*, ou du côté de l'*Amérique*, par le *Nord-Ouest*.

Ibid. Page cl, Ligne 1 : en cette, *lisez*, en cet.

Page 35, Ligne 2 par en bas : le Pirabe, dit le Volant, le Milan de Mer, *lisez*, le Pirabe, le Pégase, dit le Volant, l'Hirondelle de Mer, le Milan de Mer.

Page 42, Ligne 7 : 51 minutes, *lisez*, 41 minutes.

Ibid. Ligne 11 : excède la somme, *lisez*, approche de la somme.

Ibid. Ligne 14 : 4 degrés 38 minutes, c'est-à-dire, de 276 milles ou 92 lieues, *lisez*, 4 degrés 28 minutes, c'est-à-dire, de 262 milles ou 87 lieues un tiers.





